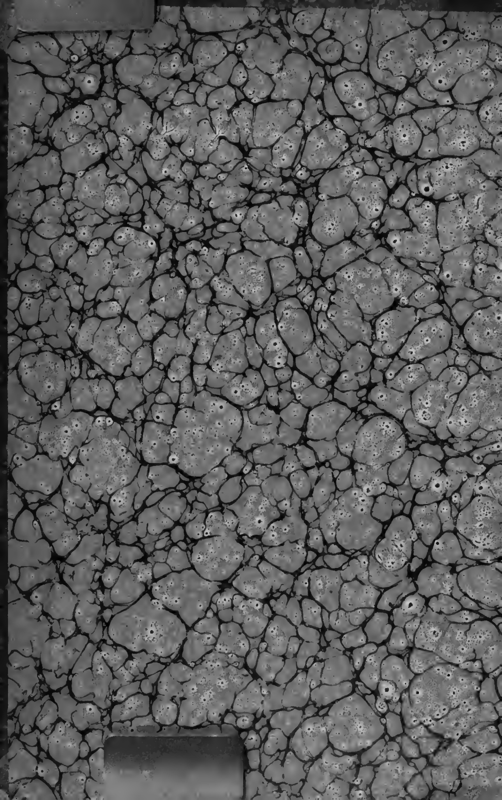
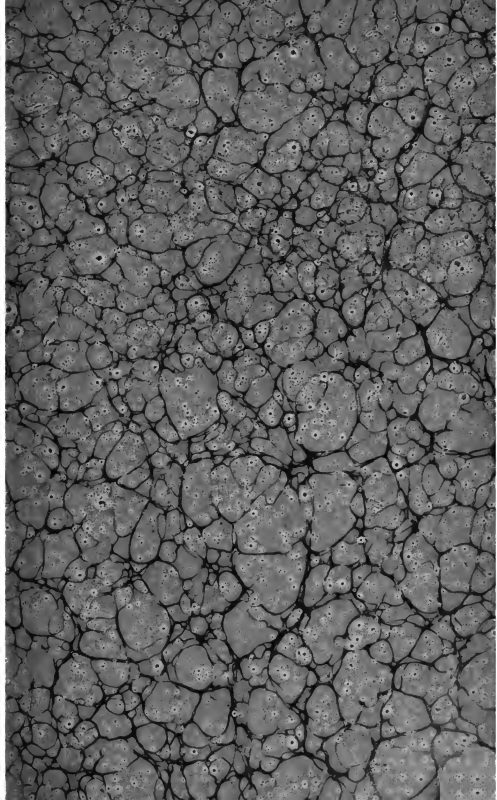






HISTOIRE

DE SUÈDE

HISTOIRE

DE SUÈDE

Depuis les premiers temps jusqu'à nos jours

(1801)

Par Erik-Gustave Geyer

Professeur à l'université d'Upsala

TRADUITE

PAR J.-F. DE LUNDBLAD

Ancien conseiller de légation de Suède, et membre de l'institut historique de France

I



BRUXELLES

WOUTERS ET COMPAGNIE, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

8, rue d'Assaut

1845

INTRODUCTION.

La vaste contrée du Nord, que l'on nomme Scandinavie, n'a pris que tard sa place dans l'histoire ; elle fut presque inconnue aux nations civilisées de l'antiquité. Environ trois cents ans avant l'ère chrétienne, Pythéas, se trouvant dans la Grande-Bretagne, entendit parler de Thulé comme de la plus reculée des contrées septentrionales, dont les habitants n'étaient pas tout à fait étrangers à la civilisation et à l'agriculture. Cette Thulé, selon toutes les probabilités, n'était autre que la Scandinavie occidentale. Il s'agissait d'une île, *d'une immense étendue, semblable à un continent*, située à peu de distance des bords de la Scythie, et des côtes où l'on recueillait l'ambre jaune, ce qui ne pouvait s'appliquer qu'à la Scandinavie méridionale. Ces traditions obscures furent bientôt ensevelies dans l'oubli ou se transformèrent en fables, et s'il en pénétra quelque chose en Grèce, elles s'éteignirent tout à fait dans les souvenirs laissés par les Romains. Pline, quoiqu'il n'ignorât pas les récits que nous venons de mentionner (il avait lui-même visité les bords de la mer du Nord), rapporte, comme une chose nouvelle, que de vastes îles avaient été découvertes depuis peu, des côtes de la Germanie ; que la plus célèbre, *Scandinavia* (la Scandinavie), dont la grandeur était inconnue, était regardée par les Germains comme un autre monde[1]. Il ne soupçonnait pas que *Nerigon* (la Norwége), qu'il dit être une grande île à part, fît partie de la première. Ce n'est qu'un demi-siècle après Jésus-Christ que ces noms sont prononcés.—Bientôt après, il est fait mention dans Tacite des « États des Suéones, situés dans l'Océan et puissants en guerriers, en armes, en vaisseaux. » Le géographe Ptolémée, qui vivait dans le deuxième siècle de notre ère, reconnaît dans les Goths et les Danois, les habitants de la partie septentrionale de la Scandie. Ces noms, qui ont survécu à tant d'autres engloutis dans les ténèbres de

[1] Alterum terrarum orbem. (L. IV, c. 27.)

l'antiquité, sont parvenus jusqu'à nous, mêlés à d'autres noms dont la signification ne s'est pas conservée.

Les relations de Rome païenne ou de Rome chrétienne, des anciens dominateurs du monde ou du souverain pontife avec les autres nations, ont introduit sur la scène historique la plus grande partie des peuples de l'Europe occidentale et septentrionale; et quand la civilisation leur a permis d'y jouer un rôle, l'influence romaine a déjà obscurci leurs anciens souvenirs, de sorte qu'il ne leur reste qu'une faible lueur de leur existence passée. Cette observation ne s'applique pas seulement aux nations qui avaient adopté la langue des Romains, mais encore, en grande partie, aux peuples germaniques qui avaient conservé leurs idiomes. Tout ce qu'on sait de l'ancienne Germanie vient de Rome. Point de souvenir national qui lui rappelle son antiquité; et les efforts qu'on a tentés dans ces derniers temps pour suppléer à cette disette n'ont pas été couronnés de succès. C'est, en quelque sorte, un temple devant lequel l'antiquaire jouit de sa science, mais dont l'ensemble n'a point de voix pour le peuple.

C'est du plus jeune membre de cette grande famille scandinave que nous nous proposons de retracer les destinées. Il vient le dernier dans l'histoire, mais il est aussi resté le dernier dans la maison paternelle, il en connaît mieux l'intérieur. Moins exposé à l'influence extérieure, il a plus donné à l'étranger qu'il n'en a reçu. Il connaissait peut-être mieux l'ancienne Rome, quand elle s'écroula, qu'il n'était connu d'elle, et mille ans de l'ère chrétienne s'étaient écoulés avant que d'ennemi formidable il devînt un fils soumis de l'église romaine.

Quant à ce que les Scandinaves ont ajouté aux souvenirs germaniques, nous y découvrons, avec une origine plus récente, l'empreinte plus originelle des traditions nationales les plus complètes, antérieures à l'influence romaine, et continuées jusqu'à l'époque où commence la certitude historique. Ainsi l'histoire du Nord ressemble à sa nature : ses montagnes et ses roches revêtent encore leurs formes primitives, tandis qu'elles sont recouvertes, dans les régions méridionales, par des couches de création moderne.

Nous avons présenté les rapports de l'histoire du Nord, en général, avec celle des peuples d'origine commune ; nous allons ajouter quelques observations relatives à la liaison qu'ont entre elles toutes les parties de l'histoire ancienne du Nord. Cette marche nous four-

nira l'occasion d'indiquer les sources où nous avons puisé les citations nécessaires à notre ouvrage.

Ce fut le christianisme qui fit connaître la Scandinavie à l'Europe. Les rapports des missionnaires sur les progrès de l'Évangile chez des peuples dont le nom avait été longtemps la terreur du christianisme, les relations amicales qui s'établirent progressivement par suite de la conversion du Nord, mirent enfin en évidence ces contrées lointaines jusqu'alors peu connues, et que les premiers pères de l'église chrétienne comparaient à un nouveau monde [1]. Les communications avec l'église de Rome ayant fait naître le goût de sa science et de sa langue, les ecclésiastiques employèrent le latin dans la rédaction de leurs chroniques. Dans cette communauté d'efforts entre tous les peuples de l'Europe, le Danemarck se distingua particulièrement, et en général l'histoire de son moyen âge est plus riche que celle du reste du Nord. Saxo seul vaut plus que presque tous les autres chroniqueurs réunis. Son témoignage est irrécusable pour les faits rapprochés de l'époque où il vivait; quant aux temps antérieurs, il montre, d'un style savant mais quelquefois trop chargé d'ornements, sous quelle forme les fables et les croyances du paganisme vivaient encore au douzième siècle dans l'esprit du peuple. On voit quelle richesse de traditions nationales l'antiquité nous avait léguée, et les anciens chants du peuple, si abondants au moyen âge du Danemarck, nous font voir comment ces traditions s'étaient propagées. Saxo puise à pleines mains dans la source vivante des sagas populaires. Il n'y a rien dans ce genre qu'il n'ait rapporté, rien qu'il ne se soit approprié avec une foi aveugle. Seulement il a éprouvé de l'embarras quand il a voulu donner à ce qu'il a recueilli l'apparence d'une histoire véritable du royaume depuis les temps les plus reculés : ce n'est pas sans peine qu'il y est parvenu.

Ce que le Danemarck est pour l'histoire du moyen âge chrétien dans le Nord, la Norwége l'est pour l'histoire du paganisme sur son déclin. Mais les principaux matériaux viennent des Islandais, qu'on pourrait nommer un peuple d'écrivains de sagas. Quelques colons scandinaves, mécontents de leur sort, quittèrent leur patrie : c'étaient pour la plupart des hommes considérés et de haute naissance, qui voulaient

[1] « Transeuntibus insulas Danorum alter mundus aperitur in Sueaniam vel Nordmanniam, quæ sunt duo latissima aquilonis regna et nostro orbi ferè incognita. » (Adam. Brem. *De situ Dan.*, c. 60. Ed. Lindenbrog.)

se soustraire à la domination d'individus plus puissants qu'eux. De 874 à 934, ils fondèrent dans cette île lointaine un État qui conserva pendant quatre cents ans son indépendance, malgré ses relations fréquentes avec la mère patrie et surtout avec la Norwége, qui avait fourni à l'Islande la plus grande partie de sa population, et qui finit par soumettre cette île à sa domination.

Les Islandais étaient regardés dans toute la Scandinavie comme possédant les plus anciennes poésies du Nord, et les connaissances les plus étendues sur l'antiquité : les plus vieilles chroniques sont unanimes à cet égard. Ce fut l'Islande qui fit entendre le plus longtemps ces chants poétiques dont on attribuait l'origine à Odin et aux dieux; ils perdirent de leur simplicité quand les croyances païennes, qui leur servaient de base, eurent disparu. Longtemps encore après l'établissement du christianisme, le barde (*skald*) conserva sa place à la cour des rois. Ce poste fut presque exclusivement occupé par des Islandais. Comme suivant un antique usage le poëte était aussi historien, on retenait avec soin les vers des bardes, qui ne furent d'abord confiés qu'à la mémoire. Quand les bardes les chantaient pour la première fois, quelques-uns des assistants les apprenaient immédiatement par cœur, et l'on a vu souvent refuser aux bardes le prix ordinaire de leur travail, lorsqu'ils ne faisaient pas à la cour du souverain un séjour assez long pour donner le temps à leurs vers de se graver dans le souvenir [1]. Des récits historiques faisaient le fond de ces chants, source inépuisable d'un plaisir qui se faisait sentir dans les assemblées du peuple comme dans la cour des rois. Telle fut l'origine des sagas islandaises les plus anciennes. Elles avaient pour objet de célébrer les premières familles de l'île et celles des chefs des États du Nord, surtout de la Norwége. Elles s'appuyaient sur le témoignage des bardes ; elles différaient tout à fait par leur caractère de celles qui vinrent plus tard, et qui n'étaient que des œuvres d'imagination. Il y avait déjà un peu plus de deux cent quarante ans que l'Islande avait été peuplée quand on commença à composer des sagas. Et comme les plus anciennes ne sont presque toutes que les chants mêmes des bardes, il est à croire qu'elles n'ont été conservées que bien plus tard par des moyens graphiques. Ainsi cette riche et précieuse transmission orale des souvenirs de l'antiquité, qui s'était maintenue pour ainsi dire avec art, sur cette terre lointaine, se trans-

[1] Voyez Müller, *Sagabibliotek*, Snege, — Halls Thatter.

forma de bonne heure en une littérature qui lui était propre. Elle est déjà remarquable par cela seul qu'elle s'exprime dans la langue maternelle, celle qui se parlait à cette époque dans les trois royaumes du Nord.

Le plus célèbre des écrivains de ce genre, est Snorre-Sturleson, né en 1178: il était sénéchal d'Islande et *iarl* de Norwége; il florissait à l'époque des dernières luttes qui eurent lieu pour la liberté islandaise; il y prit part et il en fut victime. Il produisit les *Sagas des rois de Norwége* (*Norriges Konunga-Sagor*) ou, comme il le dit lui-même (car il est plutôt compilateur qu'auteur), il enregistra dans son livre les anciennes sagas des rois qui ont régné sur les pays du Nord, et il a puisé dans les chants des bardes, dans les généalogies des rois, et dans les récits des hommes instruits. Aussi la *Nouvelle Edda* ou l'*Edda prosaïque* porte-t-elle son nom, quoique ce ne soit qu'un recueil formé lentement et par l'addition successive des œuvres de plusieurs auteurs, tant de sagas en l'honneur des dieux, que de commentaires, images et poésies païennes. Cette *Edda*, destinée à l'usage des jeunes poëtes, sert à démontrer que l'ancienne poésie fut cultivée comme un art par les Islandais. Les chants *mythiques*, parmi lesquels nous remarquons ceux de la *Devineresse du Nord* (*Völespâ*) et le *chant d'en haut* (*Hàvamàl*) qu'on attribuait à Odin, se sont presque tous conservés, et se trouvent dans l'*Ancienne Edda* ou l'*Edda poétique*, *Sœmunds-Edda*, ainsi nommée du nom du prêtre Sœmund le Sage, qui mourut en 1133 et qui est regardé comme l'auteur de cette collection. La *Sœmunds-Edda* contient, en outre, plusieurs chansons héroïques [1], des fragments d'une saga d'un héros, qui prend sa racine dans les souvenirs de la grande migration des peuples. C'est pourquoi l'on en trouve des restes dans plusieurs contrées; mais partout sous une forme chrétienne, à l'exception du Nord, où elle a conservé sa forme originaire païenne. Ces chants mythiques et héroïques, qui dérivent du paganisme du Nord, sont antérieurs à toutes les autres poésies islandaises; c'est pour cela que les noms de leurs auteurs sont ignorés; car les Islandais possèdent parfaitement ceux des bardes depuis l'époque où leur île fut peuplée. Ces poésies, dans leur belle et

[1] De *Vólund* et de *Helge*, de *Sigurd* et de *Brynhilde*, de *Volsungar* et de *Niflungar*. (*Voyez* tout le second volume du *Sœmunds-Edda*.) Cette matière est plus développée dans la *Volsunga-Edda*, dans la saga de *Norna gest*, dans la *Nouvelle Edda*, dans la saga de Vilkina (*Vilkina-Saga*).

sauvage simplicité, l'emportent sur toutes les productions des bardes de cour islandais, en étendue et en profondeur, en hardiesse et en originalité.

La Suède, quant à son histoire, se trouve, relativement à la Scandinavie, dans la même situation que celle-ci relativement au reste de l'Europe. Elle est entrée plus tard en communication avec le monde européen. On n'a pas sur son âge païen de documents aussi complets que sur les derniers jours du paganisme en Norwége. L'histoire de son moyen âge est plus obscure que celle du Danemarck et de la Norwége ; mais dans son histoire moderne elle a éclipsé ces deux pays, et a conquis par Gustave-Adolphe ce qui a manqué à l'un et à l'autre, une haute importance politique ; cette grandeur n'a duré qu'un moment, il est vrai ; mais n'est-ce pas assez pour en rendre le souvenir immortel ? Cependant c'est précisément à la Suède que se rattachent les plus anciennes traditions, qui nous arrivent plutôt comme un murmure confus que comme une voix historique. Le nom des *Suéones*, du temps de Tacite, était déjà redoutable. Celui des Goths traversa le monde. Les *Sagas des rois* de Sturleson commencent avec la Suède. Dans l'ancien Suithiod, Odin, avec les dieux, avait régné sur *Manhem* ou le *monde des hommes*. Les Ases, venus des bords de la mer Noire, donnèrent ce nom à la Suède : cette dénomination n'était peut-être pas inconnue à Pline.

Dans la première partie de cette histoire, nous exposerons tout ce qu'on peut savoir de l'antiquité de la Suède jusqu'à la prédication de l'Évangile dans le Nord, vers le milieu du neuvième siècle ; nous tracerons ensuite un tableau de l'état du pays et du peuple à la fin du paganisme. Puis, arrivant à l'introduction du christianisme, nous décrirons son influence sur l'ancienne constitution, et la lutte sanglante des Suéones (*Svear*) et des Goths pour la possession du royaume, jusqu'au treizième siècle. La période des Folkungar vient ensuite et s'arrête au milieu du quatorzième siècle. A cette puissante famille succèdent les rois étrangers, et l'union des trois couronnes nous conduira jusqu'au milieu du quinzième siècle, aux temps des Sture. Nous peindrons les Sture comme régents (*riksförestandare*) et comme tribuns de la liberté jusqu'à la Saint-Barthélemy de Stockholm en 1520, peu de temps avant l'extinction des temps catholiques ; nous y joindrons un tableau de l'état du peuple et du pays. Dans les parties qui suivront, nous entrerons avec Gustave Wasa dans l'histoire moderne de la Suède.

HISTOIRE DE SUÈDE

CHAPITRE PREMIER.

LA SAGA DU NORD.

Temps anciens. — Sagas des migrations des peuples du Nord (*nordiska wandrings sagor*). — Saga de Dieu. — Sagas des rois. — Les Suéones et les Goths. — Les Waraigues et les Normands.

Si l'on veut se contenter des probabilités dans une matière qui n'offre point de certitude, la Scandinavie n'est pas une des contrées qui se sont peuplées les dernières. Sa situation près d'un grand golfe qui reçoit du continent des fleuves puissants, son climat, plus tempéré qu'aucun autre sous la même latitude, confirment l'expérience généralement reconnue, que les côtes sont plutôt cultivées que l'intérieur des terres, et que les grands fleuves sont, pour ainsi dire, le lait d'une mère pour la première culture. La Méditerranée et la Baltique ont, toutes les deux, chacune à leur manière, élevé les plus anciennes et les plus importantes nations de l'Europe.

La civilisation du monde classique, sortie de l'Asie, fleurit sur les bords de la Méditerranée. Les Alpes lui opposèrent longtemps leurs cimes et bornèrent son horizon. Des tribus sauvages, pour la plupart de race celtique, et qui se sont perdues ou détruites plus tard, descendirent de ces hauteurs dans les plaines de l'Italie; elles portaient la dévastation jusque sous les murs de Rome, dans la Grèce et dans l'Asie mineure, ou bien elles erraient dans des déserts et d'immenses forêts [1]. Nous voyons, au contraire, la grande peuplade germanique

[1] *Deserta Helvetiorum, Bojorum, Getarum,* plus tard occupés en partie par les peuples germaniques venus du nord.

européenne établir ses premiers foyers sur les bords de la Baltique, dans ses îles et sur ses côtes méridionales [1]. Ces peuplades gardaient des souvenirs de l'Orient, mais elles furent presque inconnues au midi de l'Europe, jusqu'au moment où les Romains approchèrent de la basse Allemagne et de la mer du Nord ; au lieu de hordes errantes jetant à peine quelques mouvements de vie sur les solitudes de l'intérieur du pays, ils y trouvèrent des nations nombreuses, braves et invincibles par leur forte constitution guerrière ; ce fut alors que le nom de *Germains* se fit entendre pour la première fois. Rome, incapable de les soumettre, s'exposa au danger de les prendre à sa solde. Bientôt par différentes causes, et par l'instinct qui dirige les peuples, les Germains se laissèrent entraîner, de plus en plus, vers le midi ; ils franchirent la gigantesque muraille des montagnes, et cette grande migration des peuples, couvrant de ses flots la corruption de l'ancien monde, prépara la civilisation nouvelle, qui trouva dans la forte nature de ces hommes du Nord et dans la religion du Christ un fond riche et un aliment substantiel.

Il est probable que la Thulé dont parle Pythéas, était une partie de la presqu'île scandinave, peuplée et cultivée plusieurs siècles avant Jésus-Christ. Ce qu'il y a de certain, c'est que le tableau qu'en trace Tacite au commencement du premier siècle de l'ère chrétienne fait présumer une culture plus ancienne. Les états des Suéones, dit-il d'après ce qu'il a appris lui-même, étaient importants par leur population, leurs flottes et leurs armes ; leurs vaisseaux étaient particulièrement propres à la navigation des côtes et des fleuves ; ils attachaient du prix à la fortune ; la mer, qui les entourait, les garantissait des surprises de leurs ennemis [2]. Ce qu'il ajoute, qu'ils étaient soumis au pouvoir absolu d'un seul, et qu'il ne leur était pas permis d'être constamment armés comme les autres Germains, n'est pas conforme à ce que nous connaissons des mœurs de nos ancêtres ; mais il nous semble que ce passage peut aisément s'expliquer. Les gouvernants exercèrent un pouvoir étendu, corroboré par la religion ; mais ce n'était pas le pouvoir absolu, quoiqu'il en eût l'air, vu d'un peu loin. Nous ferons remarquer que le mot de *chef absolu* (einwallshœfdingi, envåldshöfding), dénomination appliquée aux plus anciens

[1] Les Teutons et les Goths (*Guttones*) habitaient les bords de la Baltique dès le temps de Pythéas. (C., Fr., Mannert, *Géographie des Grecs et des Romains.*)

[2] *Germania*, c. 44.

rois de Suède, ne signifiait pas dans le Nord un maître absolu, mais en général celui qui exerçait sur tout un peuple l'autorité suprême, sanctionnée par une origine que l'on croyait divine, et relevée par des fonctions sacerdotales héréditaires. Cette puissance, fille d'une religion guerrière, était cependant toute pacifique dans les relations intérieures. Elle pouvait interdire le port des armes dans tous les lieux destinés aux sacrifices. La présence du prince et sa participation aux grandes cérémonies religieuses étaient à la fois un signe de paix, et une obligation pour lui de la maintenir entre les différentes nations de l'ancien Suithiod. Il en est fréquemment question dans les récits des étrangers et dans ceux de nos ancêtres. Et le pouvoir que Tacite nomme absolu s'étendait, de son propre aveu, sur plusieurs États. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, suivant le même auteur, il semble que les Goths, plus que toutes les autres nations germaniques, étaient soumis, comme les Suédois, à un pouvoir de même nature [1].

Les Germains qui avaient dirigé leurs migrations vers le sud de l'Europe firent connaître l'importance de la Scandinavie, jusqu'alors ignorée, et la désignèrent comme leur berceau. Les Goths et les Lombards revendiquaient la même origine. Nous en trouvons la preuve dans leurs plus anciens historiens, dont l'un rappelle les chants historiques de sa nation [2], et l'autre, dans tout le cours de sa narration, prouve qu'il n'a fait que les suivre [3]. La même saga se reproduit, quand les Saxons et les Francs fondent leur puissance dans le nord de l'Allemagne, après l'émigration des peuples goths. Les uns et les autres tirent leur origine des peuples du Nord [4]. L'idée que la Scandinavie a été comme le berceau générateur et l'atelier des nations, se retrouve partout dans l'histoire des siècles; cette idée reçoit de l'expédition des Normands, une nouvelle force, et on la voit toujours subsistante jusque sur les Alpes, où les habitants, dans la vallée de Hassli, se disent encore aujourd'hui d'origine suédoise.

Une saga qui retentit sur tant de points différents demande une

[1] « *Gothones* regnantur, paulo jàm adductius, quàm terræ Germanorum gentes, nondum tamen suprà libertatem. » (*Germania*, cap. 43.)

[2] Jordanès, *De rebus Geticis*.

[3] Paulus Warnefridi, *De gestis Longobardorum*. Aucun d'eux n'a pu désigner la source où ils ont puisé leur récit.

[4] Witichindus, *De rebus gestis Saxonum*. Hrabanus Maurus, chez Goldast. *Rerum alamann. Script*. V. XI, p. 67. Nigellus, *De baptismo Haraldi regis*, chez Langebek. *Script. rer. dan.*, t. I, p. 400.

explication. Rien ne nous autorise à conclure que le Nord ait été plus peuplé autrefois qu'il ne l'est aujourd'hui : on pourrait même adopter, sans crainte d'erreur, l'opinion contraire. Ce qui n'est pas moins certain, c'est que la Scandinavie avait une population que le pays ne pouvait pas nourir, que cette population guerrière, dont la haute stature, la force et la fécondité sont attestées par tant de témoignages, fut obligée de vivre aux dépens de ses voisins et qu'elle ne s'en fit faute. Leur seule occupation, pendant l'été, était la piraterie. Dès que les glaces se brisaient, ils offraient à la Victoire le grand sacrifice du printemps, et ils quittaient le pays. On assure que dans les années malheureuses, marquées par des disettes et des révoltes, ils immolaient jusqu'à leurs rois pour apaiser le courroux des dieux (deux rois de la race d'Ynglinga ont subi ce sort). Ces calamités avaient un autre résultat; elles produisaient des émigrations dont le but était de chercher de nouveaux foyers et une nouvelle patrie.

On rapporte qu'à l'époque des expéditions des Normands, l'excès de population avait donné lieu à une coutume ou à une loi, en vertu de laquelle on faisait tirer au sort tous les jeunes gens, et qu'on désignait par cette voie ceux qui devaient tenter la fortune dans les pays étrangers. On ajoute que le père avait l'habitude de chasser ses fils en état de porter les armes, à l'exception d'un seul qu'il gardait pour hériter de ses pénates [1]. La saga d'émigration suisse contient le même récit; celle des Lombards et celle des Goths sont conçues dans le même sens. Ce qu'il y a de remarquable et ce qui confirme ce que nous venons de dire, c'est qu'aucun récit de ces migrations n'énonce qu'une grande population soit sortie à la fois de la Scandinavie. Les Normands, dans leurs expéditions, étaient toujours plus redoutables par leur audace que par leur nombre. Les Lombards sont représentés comme de jeunes Scandinaves, peu nombreux, chassés par le sort *d'une île peu étendue* [2] et *des basses côtes.* Nous croyons qu'ils venaient d'une des îles danoises [3]. Ce n'est que sur trois vaisseaux seulement que les Goths sont sortis de la Scandinavie [4]. Toujours est-il que ce

[1] Dudo et Wilelmus Gemmeticencis, chez Duchesne. *Script. norm.*, p. 62, 207. Saxo, liv. IX, p. 171, ed. Steph.

[2] Paul Warnefridi, c. 2, c. 7.

[3] Ou de la Scanie, comme il est dit dans les chants populaires de Gothland, relatifs à l'expédition des Lombards.

[4] Jordanès, c. 17.

n'est que de leur réunion avec les peuples qui habitaient jadis les rives de la Baltique, et plus tard avec ceux du Mœotis, que se forma cette nation puissante qui devint la terreur de Rome.

Ainsi d'après la saga elle-même, qu'on la prenne à la lettre ou non, cette migration, la plus célèbre de toutes, était peu importante. Mais si nous avons recueilli sur ces mouvements quelque lumière qui nous rapproche de la vérité, il reste toujours à résoudre cette question tout entière, comment les chefs de ces expéditions guerrières, même en les supposant, eux et leurs soldats, pleins de cet esprit aventureux et téméraire qui suffit aux Normands, sans autres moyens, pour fonder des royaumes, comment ces chefs ont-ils pu être regardés comme les pères, la souche de ces peuples. Si les peuples et leurs chefs avaient la même origine, si tous remontaient aux dieux dont le siége principal était dans le Nord, la question serait résolue par le caractère de l'ancienne saga. Dans celle des migrations, la Scandinavie, mère d'un grand nombre de peuples, était la même que la Scandinavie, centre d'un culte religieux très-étendu, et pépinière des races royales qui avaient les dieux pour ancêtres, et qui dirigeaient les flots des peuples, sortis eux-mêmes du même pays, ou désignés par les sagas comme partis de ce centre de l'ancien paganisme.

Tout prouve que les traditions de tant de peuples, qui devaient au Nord leur origine, se rattachent à la croyance que les races des rois de ces peuples descendaient d'Odin. A la tradition de la communauté d'origine avec les habitants des contrées septentrionales, dont ils partageaient le culte, les Saxons joignaient celle qui donnait Odin pour père à leurs rois. Des auteurs anglo-saxons, lorsque le paganisme conservait encore une partie de sa force, l'appellent « l'antique Woden de qui sont issues toutes les familles royales des peuples barbares, le roi dominateur de la foule des barbares, que les païens du Nord, les Danois, les Norwégiens et les Suédois adorent encore aujourd'hui comme un dieu[1]. » D'après les *Sagas des rois du Nord* et d'après l'*Edda*, le même Woden, que nous appelons Odin, avait donné le pays des Saxons (*Saxland*) à gouverner à ses fils. L'*Edda* ajoute qu'ils régnèrent aussi sur le pays des Francs, et que c'est d'eux qu'est sortie la race de Volsunga, devenue si célèbre. Et quoique les Francs, qui avaient embrassé le christianisme longtemps avant les autres

[1] Guillaume de Malmesburg; Ethelwerd.

peuples barbares, n'aient rien conservé qui justifiât cette tradition, on peut supposer que *la famille des dieux*, dont ils font mention, était de la race d'Odin[1]. On a des preuves incontestables que Woden recevait les honneurs divins de tous les peuples de la Germanie[2]. Il ne reste pas de doute non plus à l'égard des Vandales, des Lombards et des Suèves[3]. Les Goths donnaient le nom de *anses*, qu'il faut traduire par *demi-dieux*, à la famille de leurs rois, et ils les célébraient dans les mêmes chants héroïques où était consignée leur origine scandinave[4]. Ce mot a exactement la même signification que le mot *ases*, avec une différence dans la forme, qui tient au dialecte et qui se reproduit régulièrement dans beaucoup d'autres mots[5].

Les peuples, reconnaissant dans les mêmes dieux, les pères de leurs rois, se trouvaient ainsi liés par le même culte. Nous ne voulons cependant pas avancer que toute la mythologie du Nord, telle qu'elle nous est parvenue, ait toujours été commune à l'universalité des Germains ; elle a beaucoup de choses qui appartiennent spécialement au Nord, et d'autres qu'elle partage avec différents peuples, surtout avec les Anglo-Saxons ; elle reçut d'ailleurs, de la main des bardes attachés à la cour, et des Islandais, des formes trop maniérées, quoique son caractère propre soit resté presque toujours le même. Quant à ses traits principaux et à son ensemble, cette doctrine est remarquable par son antiquité, et par l'expression des premières idées qu'un grand et noble peuple dut se faire du monde ; elle est un témoignage de son importance historique et de sa domination. Odin du Nord est sans contredit le dieu qui parcourt les différentes contrées où, suivant une tradition nouvelle

[1] « *Nec de deorum genere esse probatur,* » répond Clodwig à son épouse lorsqu'elle l'exhorte à reconnaître le dieu des chrétiens. (Grégoire de Tours, liv. II, c. 29.)

[2] « *Wodan*, sane, quem adjecta littera *Gwodan* dixerunt, ipse est qui apud Romanos *Mercurius* dicitur et ab universis Germaniæ gentibus ut deus adoratur. » (Paul Warnefridi. c. 9.)

[3] Id. C., S. *vita S. Columbani ;* chez Duchesne, *Script. franc.*, I, 556.

[4] Jordanès, c. 13.

[5] *As*, dans l'ancienne langue du Nord, *dieu*, *héros* ou homme doué de qualités divines, signifie aussi *poutre*, *statue*, *pilier*. Les Saxons adoraient aussi la statue d'Irmin (*Irminssaule*) qui se traduit par *universalis columna ;* c'était le tronc d'un arbre. Le terme gothique *anses*, qui, dans Jordanès signifie *demi-dieux*, a pour nominatif singulier *ans* qui se transforme en *a's*, comme *gaus* en *ga's*, *anst* en *a'st*, etc. On remarque dans tous ces mots la même particularité.

qu'une vieille stance met dans sa bouche [1], il est adoré sous plusieurs noms. Il se rencontre chez les bardes sous les dénominations les plus variées, tirées de la lumière, du feu, des ruines, des apparitions des morts, de la victoire, des champs de bataille, des noms gothiques, etc. Mais dans son acception la plus élevée, il est le père de tous (*allfader*), père des dieux et des hommes, père des temps ; la Terre fille de la nuit est sa mère ; la Terre éclairée par le Soleil est à la fois sa fille et son épouse, depuis qu'il a soumis et régularisé avec l'aide de ses frères la matière, qui est le corps du géant Ymer, assassiné dans les abîmes. Les douze ases divins, race blonde et belle, sont les membres de son conseil et, en même temps, les premiers prêtres, les premiers législateurs et juges, les fondateurs des premiers temples et des villes. Leur résidence était Asgard l'ancien situé au centre de Midgård [2] ou *Manhem* (le monde des hommes), séparé par une muraille de *Iotunhem* (patrie des géants), au bout de la terre, près du séjour des ténèbres et du froid, que les Lapons habitent sous la dernière racine de l'arbre du monde. Ce fut un temps heureux que celui où les dieux inventèrent les arts utiles aux hommes, travaillèrent les métaux, la pierre, le bois, faisant partout l'essai de leurs forces divines, en se livrant, au sein de l'opulence, aux amusements et à la joie ; mais ce bonheur fut interrompu par l'arrivée de quelques vierges, filles des géants de Iotunhem ; la paix faite avec les géants fut rompue. Odin jeta son javelot au milieu du peuple, et la première guerre s'alluma dans le monde. C'est alors que commence une lutte opiniâtre où la race mauvaise succombe enfin, et dont les hauts faits sont célébrés isolément dans des odes païennes [3] parvenues jusqu'à nous. Cette lutte n'a point cessé ; depuis que les dieux se sont retirés dans les régions du ciel, elle se continue par la race des héros qui leur doivent le jour et qu'ils ont laissés sur la terre. C'est pour cela qu'Odin appelle tous les morts à Walhall, afin de prendre part, avec les dieux, au dernier combat qui doit avoir lieu à Ragnarauk : alors le lien qui depuis le commencement des temps unit les forces de la nature sera brisé ; alors le froid et la chaleur qui ont créé ce monde, enverront leurs démons de Nifelhem et de Muspelhem, et il y aura

[1] Grimnismal, dans la plus ancienne *Edda*, strophe 49.

[2] C'est le *Midjungards* gothique, chez Ulfile.

[3] Comme dans le *Hoestlanga*, par Thiodolf, le barde de Harald Hårfager, dont le chant est le fondement de la Saga d'*Ynglinga*.

une guerre dans laquelle les dieux eux-mêmes succomberont ; mais après l'incendie du monde, les vagues de la mer donneront naissance à une terre verdoyante, dont les champs fourniront abondamment, et sans culture, aux besoins des générations heureuses. Tout ce qui est mauvais disparaît, Balder revient et habite avec Hœder [1] la salle de victoires d'Odin et le sanctuaire des dieux. Comprenez-vous ou non ? dit Vala.

C'est la voix de cette prophétesse, c'est la *prédiction de Vala* que nous avons surtout suivie dans ce tableau ; elle est confirmée en mille manières par les anciens bardes et par les traits caractéristiques et les images de la langue poétique du Nord.

Telle est en raccourci cette ancienne doctrine, et l'on peut bien dire qu'elle est parlante. Elle est aussi énergique, aussi profonde, aussi significative qu'aucune de celles que l'imagination des hommes ait pu enfanter dans l'antiquité, sur l'origine et la fin de toutes choses. Elle a plusieurs points de contact avec les autres ; mais aucune n'est plus caractérisée ni mieux développée. Ceux qui connaissent les sagas des dieux de l'Orient ne méconnaîtront pas sans doute dans cette doctrine une origine orientale, mais ils ne nieront pas non plus que le culte de la nature qu'elle exprime ne se rapporte à ce que Tacite nous dit des anciens Germains. Ce culte de la nature, ici comme chez eux [2], a un caractère particulier, et plonge son œil prophétique dans l'intérieur de ce monde sensuel et fragile. De là dérive cette idée d'immortalité si profondément enracinée chez nos ancêtres ; idée que les Grecs et les Romains attribuent aussi aux peuples du Nord, *heureux par leur erreur* [3], selon l'expression d'un poëte latin.

Braver la destruction même, en n'admettant qu'un monde périssable avec des dieux périssables, c'est le trait caractéristique de ce culte : il explique la liberté dont l'habitant du Nord usait envers ses dieux ; il explique surtout cette teinte tragique dont la doctrine est si fortement empreinte dans tous ses développements.

Le sombre et le terrible qui se cachent au fond de toute espèce de

[1] L'ase aveugle qui avait tué involontairement Balder le Bon, le plus doux et le plus sage des fils d'Odin, que ni les pleurs des dieux ni ceux des hommes n'avaient pu arracher des habitations souterraines de *Hela*. (Voyez les *Annales de la Suède*, par Geyer, 1er vol., où la mythologie du Nord est plus développée.)

[2] « Deorumque nominibus appellant *secretum* illud quod sola reverentia vident. » (*Germ.* c. 19.)

[3] « Felices errore suo. » (Lucanus.)

paganisme, fût-il couvert de fleurs, comme celui des Grecs, distinguent plus particulièrement la religion du Nord : cette teinte perce partout, dans la saga des héros comme dans celle des dieux. L'une finit avec la chute du pouvoir des dieux dans leur lutte avec toutes les forces de la nature révoltée, l'autre exalte un objet unique avec toutes ses modifications : les exploits, les fautes et les catastrophes des familles fameuses des rois et des héros. Nous avons en vue surtout ici les chants héroïques de l'*Ancienne Edda*. Ce sont des fragments d'une poésie âpre comme les rochers où elle est née, des hiéroglyphes isolés, débris des faits historiques, des souvenirs et des mœurs de la grande migration, encore dans toute la force d'un paganisme primitif. Le temps auquel ils appartiennent se distingue par la multitude des noms de peuples qui sont en circulation. Les anciens chants gothiques n'ont qu'une dénomination nationale qui signifie également le *peuple des dieux et des Goths*[1]. Les chants héroïques, au contraire, consacrent les noms de plusieurs peuples, des Suédois, des Norwégiens, des Danois, des Francs, des Saxons, des Lombards, des Bourguignons, des Goths, des Huns et des Finnois. Ils contiennent, sur leur propre avenir cette prédiction : « Qu'ils resteront dans tous les pays, et qu'en raison des destinées qu'ils ont célébrées, tous les cœurs des hommes se sentiront émus, et toutes les douleurs des femmes seront apaisées. » Quant à l'époque de ces chants, elle est déterminée par la manière dont le culte religieux du Nord y est traité. Ce culte, basé sur la nature, le plus ancien de tous, celui qui s'est probablement maintenu constamment dans la croyance des peuples, s'y révèle plus clairement que chez les bardes des derniers temps du paganisme. Le Soleil, le Jour, la Nuit et sa fille la Terre, qui nourrit tout, des eaux saintes, des pierres, des oiseaux, sont adorés ainsi que des *ases* et des *asyniennes* (*asynior*), et on leur adresse des vœux et des prières ; la mort est quelque chose de beau ; c'est un voyage qui conduit sous un autre ciel, on y trouve la croyance de la transmigration des âmes, qui a dû être générale[2]. Et il est probable qu'elle a donné lieu au récit de la réapparition d'Odin à différentes époques.

Les *Sagas des rois* reconnaissent Odin et les ases comme fondateurs des royaumes du Nord ; en même temps, elles recherchent d'où

[1] Gothiod, — Gotar, — Gotnar.
[2] Voyez les *Annales de la Suède*, par Geyer, 1er vol.

ces ancêtres de notre nation tirent leur origine. Ils vinrent des frontières de l'Asie, du pays d'Asahem, au delà du Tanaïs. Là était le château d'Asgard, sorte de place de sacrifice où Odin victorieux, siégeait au milieu de douze prêtres sacrificateurs, appelés *diar* (dieux) et *drottnar* (maîtres) et qui remplissaient les fonctions de juges. La migration se fit par le *Gardarike* (la Russie) jusqu'au *Saxland* (pays des Saxons), au Danemarck et à la Suède, où Odin établit sa résidence dans l'ancienne Sigtuna, sur les bords du lac Mælaren; là il fonda un temple et établit des sacrifices, d'après la coutume des ases. Ses lieutenants portent des noms de dieux, sont adorés comme tels, et ils ont des habitations qui reçoivent leur nom des demeures célestes [1]. Le lieu de leur séjour s'appelle *Manhem*, pour le distinguer de *Godhem*, qui est celui des dieux. On dit que toute sagesse vient d'Odin et de ses ases, et qu'il en est de même de tous les arts cultivés dans les contrées de la Scandinavie. Mais comme dans la saga des dieux Odin occupe le premier rang, il est aussi dans celle des rois le plus respecté. Son peuple lui attribuait l'issue des batailles : ses guerriers se précipitent avec fureur dans la mêlée, sans armes défensives, et le feu ni le fer ne peuvent les atteindre. Cette manière de combattre fut appelée *Berserksgang* [2]. La beauté d'Odin faisait battre les cœurs de ses amis; mais il était terrible en face de ses ennemis. Il était éloquent, et la poésie de son langage donnait une couleur de vérité à tous ses discours. Le premier, il cultiva et enseigna l'art de la poésie, les mystères des *runes* et la science de lire dans l'avenir. Au reste, son portrait, comme homme, ne diffère pas beaucoup de celui qui est tracé dans la mythologie du Nord. Il est en même temps dieu, héros, barde, législateur, et *schaman* asiatique ou sorcier, changeant de forme à volonté. Il posa en Suède la loi qui régit les ases; il ordonna

[1] Niord dans Noatun, Heindal dans Himinbierg, Thor dans Trudwang, Balder dans Brejdablik. Upsala où demeurait Frey est le seul nom historique, et sert aussi à désigner la salle du roi, le temple.

[2] On lit dans *Narrative of the Burmese War*, by major Snodgrass, London, 1827, qu'une partie de l'armée des Birmans, pendant la dernière guerre des Anglais contre cette nation aux Indes, fut surnommée *The king's invulnerables;* ils paraissent invulnérables ; ils se précipitaient avec acharnement dans la mêlée après avoir bu de l'opium, et ils bravaient l'ennemi par des danses guerrières. — Une partie des peuples des montagnes qui habitent les environs des frontières de la Chine étaient commandés par trois jeunes et belles femmes, qui se figuraient que leur haute naissance les mettrait à l'abri des boulets anglais ; mais toutes trois trouvèrent la mort dans la mêlée. Ainsi les *Berserkar* et les *Valkyrior* sont d'origine orientale.

de brûler les morts : plus on livrait aux flammes, avec leurs restes d'objets qui leur avaient appartenu, plus ils devaient être riches en arrivant au Walhall. Des tombeaux rappelaient la mémoire des grands personnages, et des pierres tumulaires (*bautastenar*) étaient érigées à la bravoure et au courage. Il établit, en outre, trois grandes cérémonies votives : la première au commencement de l'hiver pour obtenir une année bonne et heureuse ; le seconde, au milieu de la même saison pour les productions de la terre ; et la troisième, dans l'été, pour s'assurer la victoire. Dans tout le Suitbiod, le peuple offrait des tributs à Odin pour se le rendre favorable contre les ennemis, et des sacrifices pour qu'il protégeât les récoltes. Odin, accablé de vieillesse, se fit percer d'un trait sur son lit de mort. C'est ce qu'on appela depuis se donner ou se sacrifier à Odin. Il recueillait tous les hommes tombés dans les combats, disant qu'il visitait le pays des dieux pour y traiter ses amis. Les Suédois crurent qu'il s'était retiré à Asgard l'ancien, pour y vivre éternellement. Ils avaient foi en lui et firent des sacrifices à sa mémoire. Souvent, quand la guerre était à leurs portes, ils croyaient qu'Odin se manifestait à eux, donnant aux uns la victoire, invitant les autres à Walhall, et tous ces augures leur paraissaient heureux.

Niord était le plus puissant après Odin : il présidait aux sacrifices. Il était du pays des Vanes, sur les bords du Tanaïs, et avait été reçu avec ses enfants au nombre des ases, avant la migration vers le Nord. Les années furent bonnes sous son règne, de sorte que le peuple crut qu'il tenait dans ses mains le bonheur des hommes. Dans le même temps, la plupart des dieux s'éteignirent ; Niord mourut aussi dans son lit, et se sacrifia à Odin. Les Suédois le brûlèrent et versèrent des larmes sur son tombeau.

Frey, son fils, lui succéda, et fut heureux comme lui par l'amour du peuple, et par la fertilité qui signala son règne. C'est à lui qu'on attribue la construction du grand temple d'Upsala, qu'il choisit pour sa résidence, et auquel il donna ses trésors et ses terres. C'est de là que dérive le mot *Upsala-Ode* par lequel nous désignons ce qui fut d'abord la propriété perpétuelle du temple, et devint plus tard celle des rois de Suède [1]. Tous les pays étaient florissants sous le règne de

[1] Upsala audr, d'*Upsalir, Uppsalarne* (les hautes salles), nom qu'on donnait au temple, et *audr* (richesse), signifie *propriété du temple* et correspond au τεμένος des Grecs.

Frey ; on appelait cet état de choses *Frode-Freden ;* les Suédois l'attribuant à Frey, lui rendirent de plus grands honneurs qu'à tous les autres dieux [1]. Frey tomba malade ; alors ses guerriers élevèrent un tertre sous lequel ils le déposèrent en secret après sa mort ; pendant trois ans, ils firent croire aux Suédois qu'il vivait encore, et ceux-ci continuèrent d'apporter le tribut annuel sur son tombeau. La paix et e bonheur furent la suite de cette croyance. Quand les Suédois apprirent que Frey était mort et qu'ils virent que les années n'avaient pas été moins bonnes, ils se persuadèrent que cet état de prospérité durerait tant que Frey resterait dans le Suithiod. Aussi ne voulurent-ils pas le brûler. Ils le proclamèrent le dieu du monde. et lui offrirent des sacrifices pour la paix et l'abondance. Il reçut un autre nom, *Yngve,* appellation poétique qui signifie *roi,* d'où la première famille royale de Suède fut nommée *Ynglinga.*—Freya sa sœur qui lui survécut, et qui présidait aux sacrifices, fut la dernière divinité du pays.

Fiolner, fils d'Yngve Frey est le premier de la famille Ynglinga. On voit que, dans les *Sagas des rois,* comme dans la mythologie, un âge heureux suit la fondation du culte des dieux. Ce bonheur disparaît sous Fiolner, le premier roi qui ne fut pas fait dieu ; deux filles de géant en furent cause, suivant la *Nouvelle Edda :* esclaves à la cour de Frode, roi de Danemarck, elles chantaient dans un moulin, et leurs chants parlaient d'or, de paix, de bonheur. Mais le roi ayant durement exigé d'elles des chants plus relevés, elles entonnèrent un hymne guerrier [2], qui fit mouvoir les pierres du moulin avec tant de violence qu'elles se brisèrent. La guerre s'alluma et le roi Frode fut tué. Ainsi finit ce *Frode-Freden.* Fiolner avait, avant la fin de cet âge heureux, terminé ses jours dans le sein même de l'abondance. Il s'était enivré dans un festin chez le roi Frode, et il tomba dans une cave d'hydromel, où il trouva la mort, — « dans un lac sans vent » selon l'expression de l'ancien barde. Suivant des vers de Thiodolf où ce barde chante les ancêtres du roi Harald Harfager auquel il était attaché, la saga d'*Ynglinga* d'où nous avons tiré ce que nous venons de dire, a été composée en Islande. Snorre-Sturleson l'a mis en tête des *Sagas des rois,* et il l'a augmentée d'après les récits des hommes instruits. Ce qu'elle contient de cette famille des rois de Suède est en

[1] *Frey,* que Saxo appelle *Frö,* est le mot mœsogothique *frauja ;* celui des Anglo-Saxons *frea ;* celui des Germains *fro* et signifie *maître.*

[2] On le trouve dans Skalda : il est intitulé *Grottu saungr* (le chant du moulin).

grande partie confirmé par des citations de la narration du barde. Dans un supplément, nous donnerons, à la fin de cet ouvrage, les noms des rois d'après la saga d'*Ynglinga*. Mais pour fonder une chronologie, nous n'osons pas nons appuyer sur cette saga, où la fable et la vérité sont confondues. Que le barde attribue une origine divine aux ancêtres des rois, c'est un trait commun à toutes les mythologies. Mais il paraît, d'après ce qui suit, que les sagas plus anciennes d'où il tire son récit, formaient un ensemble poétiqne. Nous retronvons la même matière que la saga des héros du Nord paraît traiter avec tant de plaisir, la chute d'une famille royale célèbre, occasionnée par les discordes, à la suite d'une ancienne malédiction. La famille d'Ynglinga devait se détruire par ses propres mains; telle était la condition imposée aux fils du roi Visbur, quand ils voulurent tirer vengeance de leur père, par la prophétesse Huld, la reine des sorcières du Nord, dont les paysans suédois ont conservé le souvenir [1]. Le trône fut souillé du sang des frères et des fils, versé par leurs plus proches parents, jusqu'à l'extinction complète de la famille d'Ynglinga par le crime d'Ingiald-Illrada. La saga donne des éclaircissements sur l'état du pays et du peuple à l'époque où ce grave événement eût lieu; nous emploierons ses propres expressions. Braut-Annnd fut le roi le plus heureux : sous son règne, son pays fleurit par la paix et l'abondance. Le Suithiod était encore de son temps couvert de forêts et de déserts de plusieurs jours de marche. Le roi Anund employa tous ses efforts et de grandes sommes d'argent pour défricher les forêts et peupler les terres, qu'il livra ainsi à la culture. Il fit tracer des routes à travers les déserts. Des plaines s'ouvrirent au sein des forêts; de grands districts se formèrent *(hârader)*; l'agriculture prit du développement par l'accroissement de la population. Dans toutes les provinces du Suithiod, Braut-Anund fit bâtir des hameaux, qu'il visitait lui-même. Il fut appelé Braut-Anund à cause des chemins qu'il fit percer dans les rochers du Suithiod. Dans un automne il se rendait accompagné de sa cour à nne de ses maisons, quand un rocher se détacha d'une montagne et l'écrasa avec toute sa suite.

Ce fut alors qu'Ingiald, fils d'Anund, prit les rênes du gouvernement. Depuis Odin, les rois d'Upsala avaient le pouvoir suprême dans le Suithiod; mais plus tard beancoup de districts eurent leurs rois

[1] Ils lui donnent aujourd'hui le nom de *Dame Hylle* (*Hylle Fruen*).

particuliers. Ceux de Suède résidèrent à Upsala jusqu'à la mort d'Agne; alors le royaume fut partagé entre les frères, et le pouvoir se subdivisa ainsi que le territoire, à mesure que les branches de la famille s'étendirent. Le royaume était très-borné à l'avénement d'Ingiald au trône. A la prise en possession de l'héritage de son père, ce prince donna un grand banquet pour lequel il fit construire une nouvelle salle, aussi grande et aussi splendide que la salle royale [1] : il la nomma la salle des sept rois. Il envoya dans tout le Suithiod des messages aux rois, aux iarls et aux autres hommes de distinction. Six rois se rendirent à son invitation ; ils occupèrent les places d'honneur (*hogstäten*) dans la nouvelle salle, où leur suite fut aussi admise. Il était alors d'usage, dans des repas de ce genre, que l'Amphitryon prit la première place sur un tabouret, jusqu'à ce que les convives eussent bu à sa santé dans la coupe de Brage (*Bragebägaren*). Puis il devait se lever, s'incliner vers la coupe et la vider après avoir fait une promesse. Il était ensuite conduit à la place qu'occupait son père, et il était alors pleinement investi du pouvoir. Il arriva dans cette circonstance que, lorsque la coupe lui fut remise, le roi Ingiald se leva et fit le serment solennel de reculer une fois plus loin les bornes de son royaume vers les quatre points cardinaux ou de périr ; puis il vida sa coupe. Il tint parole, car le soir même il étouffa les six rois au milieu des flammes.

Ce fut l'*incendie d'Upsala*. Ingiald ne se conduisit pas mieux envers d'autres princes : il les remplaça par des gouverneurs. On dit qu'il se défit ainsi par trahison de douze rois : c'est pourquoi il fut appelé *Ingiald-Illrada*. On dit que dans son enfance il avait mangé le cœur d'un loup, ce qui l'avait rendu cruel. Sa fille Asa mérita de partager son surnom ; elle hérita de tous ses mauvais penchants. Il l'avait donnée en mariage à Gudrod, roi de Scanie. Gudrod, à son instigation, tua son frère Halfdan, mais il fut lui-même assassiné par sa femme, qui se réfugia auprès de son père. Ivar Widfamne assembla alors une armée et marcha contre Ingiald, qui, haï de tous, ne se sentait pas assez fort pour résister à ce redoutable ennemi. A l'approche d'Ivar, Ingiald et Asa enivrèrent toute leur cour, et mirent le feu à la salle royale : ils y furent consumés avec tous leurs convives. On montre

[1] On trouve ici *uppsalr* comme nom de la salle du roi. — Le mot *upsala*, employé aujourd'hui, est génitif pluriel de ce mot.

encore aujourd'hui l'emplacement que cette salle occupait sur une hauteur couverte d'arbres sur les bords du Mälaren [1].

La mort d'Ingiald-Illrada, poursuit la saga d'*Ynglinga*, arracha le pouvoir suprême à la famille d'Ynglinga. Car tous les paysans suédois se révoltèrent contre cette famille et les amis d'Ingiald. Son fils Olof trouva un asile dans les déserts de Wermland, où il abattit et incendia les forêts, d'où son nom de *Trätälja*. Sa postérité se rendit en Norwége, dont Harald-Harfager, descendant de la famille suédoise d'Ynglinga, fit plus tard un royaume.

Les *Sagas des rois* diffèrent dans deux circonstances du récit que nous venons d'esquisser. Nous avons admis un Odin historique au lieu d'un mythique, et la fondation du royaume de Suède par une invasion au lieu de la célèbre migration des Goths.

Quand on eut puisé dans les sources d'Islande une connaissance plus certaine de l'antiquité du Nord, nos historiens oublièrent, tout à coup, la migration et les exploits des Goths dont les chroniques de notre moyen âge font mention, pour construire, principalement sur la saga d'*Ynglinga*, toute l'histoire ancienne de Suède, d'autant plus qu'une chronique des rois, faite au quatorzième siècle, était d'accord avec cette saga [2]. On voulait voir dans Odin et les ases les types primitifs des dieux du Nord, quoique la saga elle-même les offrît comme des prêtres et des représentants des divinités déjà reconnues. C'est pourquoi l'on raconte que les ases, que les rois de Suède, Gylfe, lui-même reçut après avoir examiné leur sagesse, prirent le nom d'anciens ases [3]. Des traditions parlent de plusieurs Odin; il y en eut même un faux qui s'attribua l'autorité et la puissance du véritable [4].

Des païens méprisèrent Odin et rendirent un culte à Thor; on éleva des temples à Odin en Suède, mais il n'y en eut ni en Norwége ni en Islande, presque peuplée de Norwégiens, quoique, dans les repas des sacrifices, la santé d'Odin fût portée la première, d'où il nous paraît résulter la preuve que l'Odin historique n'a pas joui partout et complétement de la vénération que la religion plus ancienne répandait sur le père des dieux.

[1] On dit que ce fait s'est passé à *Ranninge*, hameau construit sur le Fogdön, près du Mälaren, où une grande muraille circulaire porte encore le nom de *Ranningeborg*.

[2] Catal. reg. II. *Script. rerum suecic. med. OEvi*, tome I.

[3] Voyez l'*Edda*.

[4] Saxo.

Des savants modernes ont refusé au commencement de la saga d'*Yglinga* toute valeur historique, et n'ont considéré la migration que comme une fable, d'autant plus que la préface de la *Nouvelle Edda* fait descendre les Scandinaves des héros de Troie. On s'est efforcé de représenter Odin comme un dieu fabuleux, et l'on n'a pas cru que ce fût la peine de lui chercher une existence historique. On s'est mis ainsi en contradiction avec la mythologie dans laquelle Odin est un héros et un prophète parmi les peuples, opinion qu'on trouve émise ailleurs et qui, dans la saga d'*Ynglinga*, n'est pas la seule qui indique son origine orientale. Tacite avait ouï dire qu'on adorait de temps immémorial, dans le nord de l'Allemagne, un héros qui visitait les peuples. Mais, suivant la coutume de ce temps, il lui donne un nom romain [1]. Paulus Warnefridi raconte qu'avant de venir en Allemagne, le même Wodan, que les Lombards et autres Germains adoraient, avait visité la Grèce. (Ce nom, pour le Nord, était commun à plusieurs contrées de l'Est.) Les Anglo-Saxons parlent d'une Troja au lieu de l'Asgard mentionné dans les sagas. Saxo l'appelle Bysantium ; et, d'après une ancienne chronique, il existait chez les Francs une tradition populaire, rapportant que les Normands qui ravageaient les côtes de France se disaient eux-mêmes d'origine troyenne [2].

Le nom d'Ases est, au contraire, historique en Orient. Strabon parle d'un petit pays, Asia, sur la côte orientale du Mœotis et du peuple des Aspurgians qui l'habite (littéralement habitants d'Asburg ou d'Asgard). Les Alanes étaient un peuple sorti de la même souche que les Goths, qui se réunirent à eux sur les bords de la mer Noire et qui se flattaient de descendre des dieux. Des géographes arabes, dans le dixième siècle, font mention de ce peuple au nord du Caucase, sous le nom d'Alanes ou Ases [3]. Ils étendaient jadis leurs frontières du côté

[1] Ulysses : *interpretatione romana*, comme il le dit lui-même dans un autre endroit au sujet de la dénomination des dieux de la Germanie. On dit que cet Ulysses fonda Asciburg sur les bords du Rhin. Ce nom se trouve aussi dans Ptolémée sur le bas Rhin, et l'on croit qu'Asburg, hameau dans le voisinage de Xanten, sur la rive gauche de ce fleuve, occupe le même emplacement, là où Frédégaire met la *Troja Francorum* dans l'extrait de la *Chronique de Grégoire de Tours*, c. 2. Si l'on préfère donner pour étymologie à Asciburg le mot *ask* (frêne), celui-ci était l'arbre d'Odin.

[2] Dudo, chez Duchesne, *Hist. norm. script.*, page 63.

[3] *Histoire des Mongols depuis Tschinguiz-Kan jusqu'à Timour-Lane.* Paris, 1824, tome I, pages 693, 696; l'auteur est M. d'Ohsson.

du Tanaïs, où les restes de leur peuple, mêlés aux Goths, sont encore cités par les voyageurs du quinzième siècle, lesquels ajoutent qu'ils se donnent à eux-mêmes le nom d'Ases et qu'ils étaient, dans leur opinion, plus anciens dans ces contrées que les Goths, qui ne s'y étaient établis qu'en conquérants [1].

Si les Goths, comme il est démontré, ont autrefois occupé les deux côtés de la Baltique, si une partie se retira dans la direction du sud-est, et fut amalgamée aux anciennes populations de même race, il n'est pas impossible que des communications se soient établies dans un sens opposé, entre eux et le Nord, et que ces communications aient fait naître ou revivre en Scandinavie la saga de l'origine orientale. Cet exemple n'est pas unique dans l'histoire. Une troupe d'Hercules, autre peuple goth qui se fit remarquer vers la mer Noire, quittèrent les bords du Danube sur la fin du cinquième siècle et s'avancèrent du côté de la Scandinavie, où ceux qui étaient restés dans le sud envoyèrent des députés pour se procurer un prince du sang royal. Ce fait est rapporté par un témoin contemporain [2].

Mais la saga *d'Ynglinga* ne s'occupe que de l'apparition des Suéones et non de celle des Goths dans la Scandinavie. Ces tribus, confondues aujourd'hui, avaient été longtemps distinctes ; mais elles avaient été de bonne heure réunies sous un gouvernement théocratique. Le centre du culte s'était maintenu chez les Suéones, et ils devaient cet avantage à Odin et aux grands sacrifices qu'il avait institués à Upsala. Ils en jouissaient dès le temps de Tacite, parce qu'ils étaient comme les représentants de toute la nation. Si l'on considère le temps qu'il a fallu pour fonder cette puissance, Odin doit avoir vécu bien avant l'ère chrétienne. Les généalogies des Anglo-Saxons ne contredisent pas cette supposition : elles sont si peu d'accord qu'elles font descendre leurs princes, qui firent invasion en Bretagne dans la seconde moitié du cinquième siècle, du même Odin, tantôt à la quatrième, tantôt

[1] *Viaggi fatti da Vinetia alla Vinegia*, 1545, par le Vénitien Josephus Barbara qui, depuis 1436, a séjourné seize ans dans ces contrées. Dans la relation du voyage du franciscain Jean Duplan-Carpin, qui, en 1248 fut envoyé par le pape Innocent IV au kan des Mongols, ce peuple est aussi nommé Alanes ou Ases (Alains ou Asses). [*Voy. en Asie*, La Haye, 1735, tom I, page 58.] Procope, dans le sixième siècle, désigne ces Alanes comme un peuple goth, et Jordanès lui-même, d'origine alane, se dit Goth.

[2] Procopius, *De bello Goth.* (liv. II, chap. 14, 15, etc.)

à la dixième, douzième et même treizième génération [1]. Parmi les ancêtres de celui-ci, ils comptaient un dieu du nom de Goth [2], ce qui permettrait de supposer Odin bien plus ancien. L'arrivée des Suéones dans la Scandinavie a, vraisemblablement, déterminé la migration des Goths. Cette migration ne remonte cependant pas à une époque aussi reculée que celle que lui assigne Jordanès, qui confond les Goths avec les Gètes et les Scythes : elle eut lieu plutôt au commencement de l'ère chrétienne [3]. D'après notre opinion, les Goths qui ont donné leur nom à la partie méridionale de la presqu'île, la plus anciennement cultivée, furent les premiers habitants de la Scandinavie. On croyait jadis en Suède que ce royaume était plus moderne que celui des Goths [4], et on voit dans l'*Edda* que le nom de *Gottand* est plus ancien que ceux de *Dana* et de *Suea* (Danois et Suédois). Au delà et plus au centre du pays, fut fondé le royaume des Suéones dans le Suithiod proprement dit, car ce nom a eu une signification plus étendue et plus restreinte à la fois [5]. En remontant du côté du nord, on rencontrait Iotunhem, refuge de tribus nomades et plus sauvages. Les bardes les appellent Iotunes (*Iotuner*), géants, fils des rochers, peuple des cavernes. Ennemis des ases, ils se rassemblèrent autour des autels du vieux Fornjoter, qui furent renversés, dit-on, par Thor. Leur chef porte le nom de *Finnehöfdingen* (chef des Finnois) [6]. Cette contrée est appelée Finmark et comprend la partie septentrionale de la presqu'île. Les montagnes et les forêts de Kålmården et de Tiveden séparaient le royaume des Suéones de celui des Goths, comme aujourd'hui le *Suéaland* (la Suède proprement dite) du *Götaland* (la Gothie) qu'on appelait aussi jadis le pays des *forêts du Nord* (*Nordanskogs*) et le pays des *forêts du Sud* (*Sunnanskogs*). La différence entre ces deux peuples s'est principalement révélée lors de l'introduction du christianisme. Une grande

[1] Voyez les généalogies des Anglo-Saxons dans les *Tablettes* de Suhm, qui font partie de l'*Histoire critique du Danemarck*.

[2] *Geat*, quem pagani jamdudùm pro deo venerati sunt. (C. Fr., Langbek, *Script. rer. dan.*, I, 8.

[3] *Annales de Suède*, par Geyer, page 3.

[4] *Chronica* Erici Olai, decani Upsaliensis.

[5] Il est désigné dans les *Sagas des rois* sous le nom de *Suithiod-Sialf* (le véritable Suithiod).

[6] Tous ces traits sont tirés des anciens poëmes païens : le *Höstlånga* et le *Thorsdrapa*.

partie de notre histoire du moyen âge est remplie de récits de combats entre les Suéones et les Goths au sujet de la réunion des deux royaumes sous un même roi. Encore aujourd'hui, les dialectes des provinces gothiques se distinguent par des formes plus larges, plus développées et par un usage plus fréquent des diphtongues, de ceux de la haute Suède, dont les mots sont plus courts et les sons plus brefs, quoique cette règle ne soit pas sans exception. La langue du Darlécarlien d'un côté, celle du Scanien ou du Smolandais de l'autre, sont les deux points extrêmes de cette opposition.

La saga d'*Ynglinga* ne compte pas Götaland comme faisant partie du royaume des Ynglinga [1]; elle cite une famille de rois goths indépendants, tirant son origine de *Gaut* (un des noms d'Odin) c'est de ce géant que le Götaland a reçu le sien [2]. Mais, en général, les Islandais savent bien peu de chose de ces rois goths, quoique le nom des contrées et des traditions isolées indiquent un plus grand nombre de familles royales dans le Götaland que dans la Suède proprement dite. Toutes n'ont pas disparu sans laisser des traces dans l'histoire, et un grand nombre de rois de Suède nous rappellent des noms dont Saxo fait l'énumération, mais qui étaient inconnus aux Islandais. Là, tout ne peut pas être fabuleux, et le peu d'intervalle qui séparait la Gothie du Danemarck donnait à ce dernier pays les moyens faciles de bien connaître les rois de cette première contrée. Un poëme anglo-saxon chrétien qui nous est parvenu sans nom d'auteur, plus ancien que les sagas islandaises, mais ayant des rapports avec elles dans les singularités de la poésie, dans les applications des mythes de l'*Edda* et la peinture des mœurs du Nord, atteste ces anciennes relations entre les Suéones et les Goths. La scène du poëme est partie en Danemarck, partie dans la Gothie, dans la Suède proprement dite et même quelquefois à Iotunhem, dont le roi est appelé Finn. Le principal personnage est un Goth, Beowulf, parent de Higelac (Hugleik), roi des Goths. Le premier exploit de ce héros fut une expédition en Danemarck, dans le but de sauver sou roi Hrodgar d'un danger imminent. Ce Hrodgar est le seul dont le nom se retrouve dans les anciennes généalogies des rois de Danemarck, où il est appelé Hroar : dans la *Saga anglo-saxonne*, comme dans celle du Nord, il est frère

[1] *Saga d'Ynglinga*, c. 29, 43.
[2] *Ibid.*, c. 38.

de Helge, fils de Halfdan, descendant de Skold. De là vient le nom de *Skoldungar*, que les rois de Danemarck portent dans ces deux sagas. Dans celle d'Ynglinga, Helge, frère de Hroar, est contemporain d'Adil, roi d'Upsala. On peut conclure de là que les personnages et les événements du poëme doivent appartenir au temps d'Ynglinga en Suède, quoique la *Saga islandaise* ne parle d'aucun des rois de Suède que nous avons mentionnés. Cependant il faut observer qu'ils s'appellent *Skilfingar*, et *Skilfing* est dans l'*Edda* un des noms d'Odin. Ils sont en guerre perpétuelle avec les rois des Goths et les rapports presque toujours hostiles entre ceux-ci et les Suéones, démontrent qu'une communauté d'origine et de culte chez ces deux tribus, n'avait pas détruit leur indépendance et leur inimitié réciproque[1].

Ivar Widfamme, dit Snorre-Sturleson, subjugea toute la Suède. Il occupa aussi le royaume de Danemarck, une grande partie du Saxland (pays des Saxons), le pays à l'est et la cinquième partie de l'Angleterre. Les rois suédois et danois sont sortis de sa race. La famille royale qui régnait en Suède était celle d'Ivar, quoiqu'elle ne descendît d'Ivar Widfamme que par les femmes. Quelques-uns lui donnent le nom de famille de Sigurd (*Sigurdska Atten*), parce qu'ils regardent Sigurd Ring comme en étant la tige; d'autres enfin l'appellent Lodbrok (*Lodbroka Atten*), à cause de Ragnar Lodbrok. Son histoire est obscure ; la succession des rois ne peut même pas être précisée. Nous n'avons des premiers temps que des traditions incomplètes qui, bientôt même, se perdent au milieu de sanglants désordres produits par les expéditions normandes. Ces récits s'étendent surtout sur la bataille de Bråwalla, si célèbre jadis dans le Nord, et sur les exploits de Ragnar Lodbrok et de ses fils. Nous avons un fragment d'une saga islandaise de la bataille de Bråwalla. Il représente Ivar Widfamme comme roi de toute la Suède, occupé du projet de soumettre aussi Seland en portant la discorde et le meurtre dans la famille royale. Sa fille Aud, reine de Danemarck, prévoyant les malheurs qu'entraînerait pour elle les projets d'Ivar, s'enfuit avec son jeune fils Harald, et chercha un asile auprès du roi du *Gardarike* (Russie) Radbart , qu'elle épousa. Pour la punir de sa fuite et de son second mariage, Ivar rassembla

[1] Nous suivons la traduction de ce poëme anglo-saxon, par Gruntwig, *Bjaurfs Drape*, Copenhague, 1820.

une grande armée de Suédois et de Danois. Il était déjà vieux : parvenu par le golfe de Carélie aux confins des États du roi Radbart, il eut un songe pour l'explication duquel il fit appeler Hordr, son père adoptif. Celui-ci, dès son arrivée, gravit au sommet d'un rocher d'où il refusa obstinément de descendre, de sorte qne le roi fut forcé de lui adresser ses questions du bord de son vaisseau. Hordr répondit que son grand âge ne lui permettait plus d'interpréter les songes, qu'il croyait voir néanmoins que le temps n'était pas éloigné où les royaumes de Danemarck et de Suède seraient séparés, et qu'Ivar, de toutes ses vastes conqnêtes, ne pourrait rien laisser en mourant à ses descendants. Le roi le questionne encore sur les dispositions où ses ancêtres se trouvent pour lui chez les Ases. Hordr lui répond que les premiers, ainsi qne les derniers, lui sont hostiles, et le compare au serpent de Midgard. Ivar, irrité, s'écrie que Hordr est lui-même le plus mauvais des démons et l'appelle au combat contre le serpent de Midgård. Les deux vieillards se précipitent à la mer pour se battre et ne reparaissent plus. La mort d'Ivar Widfamme laissa sans résultat l'expédition qu'il s'était proposée. Harald, fils d'Aud, reçut de son beau-père des guerriers et des vaisseaux, se rendit à Seland et y fut proclamé roi. Il trouva du secours dans la Scanie, que les parents de sa mère avaient jadis possédée, et il s'avança vers le Suithiod ; il soumit la Suède et ajonta à ses conquêtes le Jutland, qui, dit-on, avait aussi appartenu à Ivar. Harald n'avait alors que quinze ans. Il employa les conjurations qu'on appelle *seid* pour se rendre invulnérable, et il devint grand guerrier, ce qui lui valut le nom de Harald Hildetand (de *hilldur*, guerre).

Aud, mère de Harald, eut de son second mariage un fils nommé Randver, qui épousa une princesse de Norwége; Sigurd-Ring naquit de cette union. Dans sa vieillesse, Harald-Hildetand nomma son neveu roi d'Upsala en lui donnant tout le Suithiod et la Westrogothie;il se réserva le Danemarck et l'Ostrogothie. Le fragment de la *Saga islandaise* de la bataille de Brawalla est d'accord avec Saxo sur tout ce qui regarde la guerre entre ces deux rois.

Saxo indique des stances qui n'étaient pas encore oubliées de son temps comme la source où il a puisé; elles étaient attribuées à un vieux barde guerrier, Starkother, qui avait lui-même partagé les dangers de ces combats : tout dans le récit annonce son origine poétique. Odin paraît sous la forme de Brune, conseiller qui possédait

la confiance de Harald et celle de Sigurd, et qui excita ces deux princes, liés par la parenté, à se faire la guerre. Ses sollicitations eurent d'autant plus de prise sur Harald, que son âge lui rendait l'existence à charge, et lui aliénait l'esprit de ses sujets. Il aima mieux tomber sur un champ de bataille et arriver au milieu d'un grand cortége à Walhall que mourir dans son lit. Dans cette intention, il députa auprès du roi Sigurd-Ring pour l'engager à venir à sa rencontre et le provoquer au combat. De grands armements se préparèrent. Sigurd réunit toutes les forces qu'il possédait dans le Suithiod et la Westrogothie. Des troupes nombreuses, venues même de la Norwége, se rangèrent sous ses drapeaux ; de sorte que lorsque les Suéones et les Norwégiens passèrent avec leurs flottes par Stockfund (l'endroit où Stockholm a été bâti), on compta qu'ils avaient 2,500 navires. Le roi Sigurd se dirigea par terre vers le sud à travers la forêt de Kolmorker, qui sépare le Suithiod de l'Ostrogothie ; après être sorti de ce bois, il arriva à Bråwiken, où il trouva sa flotte : il traça son camp entre la forêt et le golfe. L'armée du roi Harald avait été rassemblée dans le Danemarck et dans l'Ostrogothie. Grand nombre de guerriers saxons et des pays à l'est de la Baltique se réunirent à lui, et ses forces étaient si imposantes que ses bâtiments formaient comme un pont sur le Sund, entre la Scanie et Seland. Les deux armées en vinrent aux mains dans les champs de Bråwalla. Les guerriers les plus fameux s'y trouvaient, et parmi eux, des bardes et des *vierges aux boucliers* (skoldmör). Les noms placés par Saxo dans un ordre déterminé par le mode de versification qu'il a suivi, sont presque les mêmes que dans la *Saga islandaise;* on y trouve beaucoup d'autres traits de ressemblance. Le vieux et aveugle Harald, qu'on mène au combat dans une voiture, demande quel est l'ordre de bataille de Sigurd. On lui répond que le front des troupes ne présente que des angles saillants et rentrants (l'expression est *wigge*): « Je croyais, dit-il, qu'Odin et moi avions seuls ce secret [1]. » Enfin lorsque la victoire parut pencher du côté de son neveu, il fit lancer ses chevaux au grand galop, saisit une épée de chaque main, et se précipita au milieu des ennemis, où il combattit jusqu'à ce qu'un coup de massue l'eût renversé de sa voiture. C'était Odin lui-même qui, sous la forme de Brune, avait donné la mort à Harald. Sa voi-

[1] Tacite parle de cet ordre de bataille des Germains : « *Acies per cuneos disponitur.* »

ture vide indiqua à Sigurd que le vieux roi n'était plus : il fit aussitôt cesser le carnage et chercher le corps de son parent, qu'on trouva sur un monceau de cadavres. Il fit construire un bûcher et ordonna aux Danois d'y placer la poupe dorée de Harald ; il lui sacrifia un cheval richement caparaçonné, fit des prières aux dieux et des vœux pour que Harald-Hildetand fît son entrée dans le Walhall à la tête des morts, et préparât dans la salle d'Odin une réception de bienvenue pour ses amis et ses ennemis. Quand le corps eut été placé sur le bûcher, qu'on fut prêt à y mettre le feu, et que tous les assistants en faisaient le tour en laissant éclater leurs regrets, le roi Sigurd leur recommanda d'entretenir avec leur or et leurs armes les plus précieuses, les flammes qui allaient consumer les restes d'un roi si grand et si respecté : ces ordres furent exécutés. Sigurd-Ring régna sur le Suithiod et sur le Danemarck après Harald-dHildetand, et il éleva sous ses yeux son fils Ragnar, qui devint bientôt le plus grand et le plus beau de tous les guerriers. Ragnar-Lodbrok est le héros le plus fameux des expéditions des Normands; mais avant d'entamer le récit des exploits qu'on lui attribue ainsi qu'à ses fils, nous allons jeter un coup d'œil sur les entreprises moins connues de nos ancêtres sur un autre point.

Les plus anciennes expéditions guerrières des Suédois ont été dirigées vers l'est. Un roi, Yngvar, de la famille d'Ynglinga, Yvar Widfamne, Harald-Hildetand, Ragnar-Lodbrok, ont guerroyé et fait des conquêtes de ce côté ou dans le royaume oriental (*Osterwag* ou *Osterrike*), nom par lequel on désignait alors les pays situés de l'autre côté de la Baltique. La saga d'*Ynglinga* ramène les Suédois aux contrées déjà connues d'eux, et d'où Odin était venu. Svegder, roi d'Upsala, doit y avoir visité ses parents et avoir choisi une épouse dans le pays de Vanes.

Les Vanes sont, comme les Jotunes, la désignation mystique des nations étrangères qu'on oppose au peuple de *Manhem*, c'est-à-dire aux *hommes*; car la mythologie du Nord, ainsi que toutes les mythologies, commence par représenter sa nation comme la souche des autres peuples. C'est pourquoi les noms indigènes de tant de nations signifient *peuple* ou *hommes* en général [1]. Mais comme *Manhem* a

[1] Ainsi les Germains prétendaient tirer leur origine de Man (Mannus), fils du dieu Tuisco, qui était né de la Terre (Tacite, *Germ.*); le dernier mot cache sans

aussi une signification plus limitée et s'appelle *Suithiod*, les deux peuplades que nous venons de nommer, quoique originaires du même territoire, d'après la mythologie, qui du reste ne nous les montre que sous des formes fantastiques, peuvent être pourtant appréciées avec quelque justesse sous un point de vue historique. Nous avons vu l'identité de *Jotun* et de *Finnois*, et il y a présomption que les Vanes n'étaient autres qu'une tribu slave ; de sorte que ces deux dénominations mystiques représentaient les deux peuples étrangers avec lesquels nos ancêtres eurent certainement des relations intimes. Les Finnois donnent encore aux Russes le nom de Vanes (Venålaises), et ce nom est probablement une modification de l'ancien mot slave *venidi, vendes, vanadis ;* le nom de Freya devait aussi signifier la déesse des Vendes ; et il est à remarquer que les Slaves de la Dalmatie adoraient la bonne Frichia, et que les Morlaches l'invoquent encore aujourd'hui dans les noces [1]. Les Suédois, dans la langue des Finnois, sont appelés *Russes* (Ruotsolaiset), probablement de *Roslagen, Rodeslagen, Roden,* nom que porte depuis les temps les plus reculés la côte suédoise la plus voisine de la Finlande méridionale. Cette dénomination du peuple suédois a une signification historique remarquable.

Les annales des Francs rapportent qu'en 839, des envoyés de Théophile, empereur de Constantinople, arrivèrent à la cour de Louis le Débonnaire. Ils avaient parmi les gens de leur suite plusieurs individus qui prétendaient appartenir à la nation des Rhos. Ceux-ci s'étaient rendus en Grèce en qualité de ministres de leur roi Chakanos (Hakon) et ils prenaient ce chemin pour regagner leur patrie. Louis le Débonnaire découvrit, après des informations plus précises, que ces hommes étaient Suédois [2]. Nestor, le plus ancien chroniqueur, russe (1100 ans environ après J. C.), raconte qu'en 859, des conquérants audacieux et braves, appelés Varaigues, avaient passé la mer et rendu tributaires les Finnois et les Slaves. Ces derniers, au bout de deux ans, chassèrent leurs oppresseurs ; mais, fatigués de leurs

doute celui de *Thiod, Thiud, Teut* (peuple) d'où vient l'ancienne dénomination *Teutones*, et celui plus moderne, *Teutsch. Tuisco* est du premier allemand.

[1] *Karamsin, Geschichte des Russischen Reichs*, I, 69, 71. Dans la langue de Bohême, la déesse de l'amour s'appelle *Freg.* (*Voyez* Hallenberg, *Observations sur l'histoire de Lagerbring*, 11, 233.)

[2] « Comperit eos esse gentis *Sueonum.* » (*Annales* Bertinlani.)

discordes intestines, ils résolurent de reprendre leurs chaînes. Ils envoyèrent de l'autre côté de la mer aux Varaigues, qui sont nommés *Rus*, et ils leur dirent : « Notre pays est vaste, bon et fertile, mais il n'y a pas d'ordre; venez, soyez nos princes et gouvernez-nous. » Trois frères furent élus : toute leur famille les accompagna, et ils arrivèrent chez les Slaves avec une suite nombreuse. L'aîné, Rurik, fit sa résidence à Nowogorod. « C'est de ces Varaigues nouvellement arrivés, dit Nestor, que la Russie a reçu le nom qu'elle a conservé depuis. Les habitants actuels de Nowogorod descendent des Varaigues; on les appelait autrefois Slaves. » Ce fait eut lieu en 862.

Les Varaigues des Russes sont les Varangues des Byzantins et les Veringues *(Varingar)* du Nord; l'étymologie du mot, dans les langues septentrionales, signifie *soldats qui servent d'après un traité*[1]; il est synonyme de *fœderati*, nom que la milice des Goths, au service des Romains, a porté depuis Constantin le Grand. Il n'est pas invraisemblable que les habitants de la Scandinavie aient fait de bonne heure partie de cette milice, d'autant plus qu'il ne manque pas de preuves historiques qu'il existait des rapports, dès le sixième siècle, entre la Scandinavie et l'Europe méridionale. Un roi de Scandinavie visita Théodoric le Grand en Italie[2]. Rome reçut des pelleteries précieuses du peuple suethans dans la Scandinavie[3]. Procope, l'historien des guerres des Goths, parle d'un peuple des extrémités du pays septentrional, qu'il appelle Thulé, île immense habitée par plusieurs peuplades, parmi lesquelles les Gautes, qui étaient les plus nombreux, et les Finnois patineurs *(Skridfinnar)*, les plus sauvages[4]. Ce qu'il y a

[1] *wara, vœre, pactum.*

[2] Jordanès, *De rebus Geticis.*

[3] Ibid. *Suethans* est le nom *Suédois* sous la plus ancienne forme gothique (conformément à *Godans, Thiuthans*), et l'on voit par là que le radical est *t*, quoique les Islandais disent *Sviar* et les Anglo-Saxons *Sveon*, qui sont les *Suiones* de Tacite. Mais comme les Anglo-Saxons écrivent *Sveoland* et *Sveodland*, il paraît que leur *Sveon* est une contraction de *Sveodan*. Ce mot pouvait dériver de l'islandais *sveit* ou de l'anglo-saxon *sweot* (lisez *suit*) qui signifie *une troupe de guerriers*, d'où *suithiod* (peuple armé).

[4] Procope, *De bello Goth.*, lib. 2, cap. 15, édit. Maltret; Paris, 1662. Dans la traduction latine de Grotius, le mot *Gautes* a disparu par une variante incorrecte. Paulus Warnefridi dit que les Finnois patineurs (*Skrid-finnar*) sont ainsi nommés à cause de leur habileté à courir (à glisser, patiner) sur un bois recourbé, ce qui leur est d'un grand secours dans la chasse des bêtes féroces. Il peint, d'après le récit des voyageurs qui connaissaient le pays, le patinage et le renne. Il avait vu lui-même

de certain, c'est que les auteurs byzantins postérieurs, en faisant mention de la garde impériale sous le nom de Varangues (peuple qui depuis longtemps était au service des empereurs), ajoutent que ces Varangues étaient des habitants du Nord, demeurant bien loin de Byzance, dans cette même Thulé, qui, dans Procope, signifie certainement la Scandinavie[1]. Sans doute les Varaigues russes étaient aussi Suédois[2]; mais il est peu probable que leur puissance ait pu se fonder tout d'un coup, comme on le prétend, puisque dès le temps de la fondation de l'empire russe par Rurik, ils étaient assez forts pour se présenter en ennemis devant Constantinople[3]. Nestor, lui-même, dit que la route qu'il a indiquée du pays des Varaigues jusqu'en Grèce était plus ancienne[4]. C'est de cette route que fait mention un empereur grec, au dixième siècle, et le premier historien chrétien du Nord dans le onzième[5]. Après la fondation de l'empire russe, les Suédois, pour leur commerce et dans les guerres, prirent souvent leur route par le Dniéper jusqu'à la mer Noire, où ils passaient plus à l'est, en suivant le Volga jusqu'à la mer Caspienne. C'est ce qu'attestent de nombreux monuments runiques élevés en

une camisole de peau de renne telle que les Finnois l'employaient : c'est ce que nous appelons pelisse de peau de renne (*lappmudd*).

[1] Le nom de *Jargani*, *Barangi* était employé chez les Byzantins en 935. On dit que ce peuple servait depuis longtemps dans la garde. Il vient en partie de Thulé, en partie de la Grande-Bretagne; mais il paraît que ces Anglais n'étaient que des Danois. Ordericus Vitelis dit que beaucoup d'entre eux, lorsque Guillaume le Conquérant s'empara de l'Angleterre, quittèrent ce pays et prirent du service à Constantinople. La première arme des Varaigues fut celle qu'on appelait en Angleterre la *hache de guerre danoise*; c'est ce qui leur fit donner le nom de *porteurs de hache* (τ ελεκυφόρους). (*Voyez* Stritter, *Varangica. Memoriæ populorum ex Script. Byzant.*, tome IV.)

[2] C'était aussi l'opinion de Schlözer, qui a publié les *Annales* de Nestor avec des observations, ainsi que celle de Karamsin. Au dix-septième siècle, on retrouva des traditions à Nowogorod. Lorsqu'il s'agit de l'élection du prince suédois Charles-Philippe, l'archimandrite Cyprian fit valoir, comme recommendation, que Rurik était déjà Suédois. (*Voyez* Widekindl, *Thet swenska i Rysland tijo ars krigs-historie.* Sthm. 1671.)

[3] Schlözer dit sans raison que cette attaque de 866, dont parlent les Byzantins, s'est faite par un autre peuple du nom de *Ros* et qui a disparu. Mais Nestor déclare que c'est le même, ce qui est évident par le nom du chef, qui était Askold. Un Bysantin dit que ces Ros étaient d'origine *franque*, c'est-à-dire qu'ils sortaient en général de la souche des Germains. (Stritter, *Russica*, l. c. tome II, page 967.)

[4] Schlözer, Nestor, page 88.

[5] Constantin Porphyrogénète, *De administratione*. (Imp. chez Stritter liv. c., page 982. Adam de Brême.)

Suède à la mémoire de ceux qui partirent pour la Grèce, ainsi que la grande quantité de monnaies arabes qu'on trouve enfouies dans la terre et qui étaient en circulation, surtout au sud-est de la mer Caspienne, dans le neuvième et le dixième siècle. L'histoire rapporte aussi que ce même peuple Ros, dont les flottes exerçaient la piraterie sur la mer Noire, menaça plusieurs fois Constantinople. Des noms scandinaves figurent dans toutes les conventions avec les empereurs grecs, et à peine en voit-on un seul slave. Ce peuple a aussi guerroyé avec les Arabes sur les côtes de la mer Caspienne [1]. Un évêque italien, légat auprès de la cour grecque et contemporain de l'expédition qu'Igor, fils de Rurik, ou Ingor *(Ingwar)* ainsi que l'appellent ce prélat et les Byzantins, entreprit en 941 contre Constantinople, cet évêque affirme que ceux que les Grecs nommaient Russes étaient les Normands, nom générique par lequel on désignait alors les peuples scandinaves [2].

Ce que nous venons de dire peut aussi servir à éclaircir la question de savoir si les écrits ou le silence des Islandais doivent seuls décider de ce qui appartient ou non à l'ancienne histoire de Suède. Ils ne connaissent rien de tout cela; ce qu'ils nous ont fourni est précieux, mais nous ne devons l'étudier et l'employer que conjointement avec les autres renseignements que nous possédons. Ainsi avons-nous fait l'examen de leur mythologie et de leur saga d'*Ynglinga*. On n'a que ces bases historiques pour asseoir la présomption que les Scandinaves et les Suédois, surtout, par leur situation, ont eu de grands rapports avec l'Orient. C'est la partie la plus obscure de la vie héroïque du Nord : l'éloignement où elle est de nous en a beaucoup affaibli les traits; mais ils ne sont pas entièrement perdus pour l'histoire. Ce que nous connaissons le mieux, ce sont les entreprises des Scandinaves dans l'Occident, où les invasions des Normands seront à jamais célèbres; mais ici le grand nombre des guerres et des combats a produit la confusion : nous en avons la preuve dans les exploits de Ragnar-Lodbrok et de ses fils, consignés non-seulement dans la *Saga islan-*

[1] *Des peuples du Caucase, d'après les auteurs arabes*, par M. C. d'Ohsson; Paris, 1828. Dans cette expédition qui eut lieu du temps d'Igor, les vaisseaux furent tirés du Don dans le Volga au point où ces deux fleuves sont le plus rapprochés. Nous trouvons souvent des récits de même genre dans les expéditions des Normands.

[2] *Luitprandi, episcopi Cremonensis historia*, lib. V, cap. 6. Muratori, tome II. — Il fut deux fois renvoyé de Constantinople, les années 940 et 968.

daise et dans Saxo, chroniqueur danois qui écrivit en latin, mais encore dans les annales des autres pays.

Dans la *Saga de Ragnar-Lodbrok*, son père Sigurd-Ring est représenté comme roi de Danemarck seulement : Ragnar fut son successeur. D'après la *Saga d'Hervara*, le roi Eisten ou Osten, fils de Haräld-Hildetand, à Upsala, gouverna la Suède. Il est dépeint comme un prince puissant, d'un caractère peu traitable et amateur des sacrifices. Le principal objet de son culte était une vache, dont les mugissements avaient inspiré la terreur à ses ennemis. Il était d'abord lié d'amitié avec Ragnar, qui, par une victoire remportée sur un serpent, avait mérité la main de Thora, fille de Herraud, nommé *iarl* par les uns et *roi* de Gothie par d'autres. Les habits de peau, garnie de son poil, que Ragnar portait dans cette occasion le firent surnommer *Lodbrok*. Après la mort de Thora, Ragnar résolut de ne jamais avoir d'autre femme ; il adjoignit plusieurs personnes à ses fils pour gouverner le royaume, reprit son ancien métier de pirate et alla courir les aventures et les dangers. Étant entré un jour dans un port près de Spangarhed, en Norwége, il envoya ses garçons de cuisine à terre pour y faire du pain. Ceux-ci rapportèrent du pain brûlé, et donnèrent pour excuse qu'ils avaient rencontré une fille si belle qu'elle leur avait fait oublier le motif qui les avait amenés au rivage. Elle s'appelait Kraka : c'était la plus jolie des femmes du Nord ; ses cheveux soyeux descendaient jusqu'à terre. Ragnar la fit prier de le venir voir et la prit pour épouse. Elle lui avait déjà donné quatre fils, lorsque, dans une visite qu'il fit au roi Osten à Upsala, il promit d'épouser la fille du roi de Suède. A son retour, Kraka lui découvrit qu'elle était *Aslaug*, née du célèbre Sigurd-Fofnisbane et de Brynhilde : elle lui raconta les destinées de sa famille telles que nous les trouvons tracées dans la *Saga de Volsunga*.

Comme preuve de la vérité de son allégation, elle ajouta que le fils qu'elle portait dans son sein aurait autour de l'œil la marque d'un serpent. Le fait s'étant trouvé vrai, Ragnar fut convaincu. Son mariage en Suède fut rompu, et la guerre avec le roi Osten remplaça les fêtes des noces. Ragnar confia à ses fils Érik et Agnar, nés de son premier mariage, la conduite de cette guerre. Le dernier y trouva la mort ; Érik, fait prisonnier, fut, selon ses vœux, percé d'une flèche pendant qu'il faisait entendre son chant de mort. Ils furent vengés par les fils de Ragnar et d'Aslaug ; celle-ci partagea les dangers de

cette guerre, qui se termina par la chute d'Osten. Les fils de Ragnar ravagèrent les contrées méridionales, et le monde entier retentit de leurs noms. Ils portèrent leurs armes en Italie, et Rome fut menacée; mais ils retournèrent sur leurs pas, trompés par une fausse nouvelle. Au bruit des exploits de ses fils, Ragnar sentit se rallumer son ancienne valeur, et il résolut d'essayer encore ses forces dans les combats. Pour ajouter à sa gloire par de nouveaux dangers, il entreprit une expédition contre la Bretagne, avec deux vaisseaux seulement. Là tous ses guerriers succombèrent dans une bataille contre le roi Ella. Ragnar lui-même, fait prisonnier, refusa de dire son nom, et jeté dans une fosse remplie de serpents, il chanta ses exploits, les jouissances de Walhall qui l'attendaient, et sonrit en expirant au milieu des tourments. Björn-Jernsida (*flanc de fer*), un de ses fils, monta sur le trône de Suède; les autres se partagèrent les États de leur père et tirèrent de sa mort une vengeance éclatante : l'un se fit brûler sur un bûcher formé des têtes des ennemis tués; l'autre ordonna que son tertre sépulcral fût élevé sur le point de son royaume le plus exposé aux attaques des ennemis.

La composition du barde dans cette saga se distingue par cette circonstance, que Ragnar-Lodbrok, en épousant la belle inconnue, devient gendre du fabuleux et célèbre héros Sigurd-Fofnisbane, tandis que le chant de l'*Edda* et la *Saga de Volsunga* nous parlent de la fille d'un autre Sigurd[1] que Jordanès fait aussi figurer, d'après les anciennes sagas gothiques, dans des circonstances et sous des noms presque semblables. Nous avons encore le chant de mort, qu'on attribue à Ragnar; il est aussi rapporté par Saxo. Il diffère en plusieurs points de l'*Edda*, quoique sans aucun doute, ici comme ailleurs, la *Saga du peuple*, encore vivante et pleine de vigueur, ait fourni le fond de son récit. Des vers isolés de cette saga héroïque ont longtemps résonné dans la mémoire du peuple : dans la partie la plus méridionale de la Norwége, où est située Spangerhed et où Ragnar lia connaissance avec Aslaug, Torfœus et Schöning entendirent des chants qui la rappelaient. La colline où la jeune fille faisait paître les troupeaux porte son nom, et le peuple des îles Féroé célèbre encore les louanges de Ragnar et d'Aslaug[2].

[1] *Svanhild*, d'après Jordanès *Sonilda*, (*De reb. Get.*, c. 24).

[2] D'autres chants de Féroé ne sont qu'une répétition des chants héroïques de l'*Edda*. Toutes les sagas relatives à Sigurd-Fofnisbane ont été en grande partie, et

Si l'on compare la *Saga du Nord* avec les chroniques étrangères qui font mention de plusieurs Ragnar, d'un Lodbrok assassiné en Angleterre, et des ravages terribles que les fils de ce dernier ont exercés pendant longtemps non-seulement en France, mais encore dans la Grande-Bretagne, il paraît que dans ces contrées, comme dans le Nord, le souvenir de l'époque la plus désastreuse des invasions qu'elles ont subies se rattache à ces noms, et l'impossibilité de lier dans un ordre chronologique les récits isolés, prouve qu'on a réuni sous un même nom les exploits de plusieurs guerriers. Il est probable que Ragnar appartient au huitième siècle, à la fin duquel il faudrait placer sa mort, d'après des chroniques anglaises[1]; mais ses exploits et son nom ont aussi été transportés dans le siècle suivant, pendant que d'un autre côté la saga le confond avec les héros de l'antiquité. Les guerres sous ses fils et les autres chefs qui portent son nom, ont pu facilement être dépeintes sous les mêmes traits, parce que les ravages des expéditions des Normands ont pendant longtemps porté l'effroi en Europe. Cette terreur était à son comble au neuvième siècle; elle était occasionnée en partie par la division et les discordes des États européens, et dans la seconde moitié de ce siècle par l'établissement d'un pouvoir royal plus étendu dans les États du Nord, lequel força un plus grand nombre de ces aventuriers belliqueux, à chercher sur d'autres côtes de nouveaux foyers et la liberté. Mais la source du mal remontait plus haut, et se rattachait aux grandes migrations des peuples. Quand elles cessèrent, le christianisme commençait à changer les idées des peuples barbares; mais le Nord conservait ses anciennes

plus complétement que dans l'ancienne *Edda* elle-même, recueillies depuis dans des poëmes dont quelques-uns ont plus de deux cents strophes, et telles qu'elles étaient rapportées par la bouche du peuple de ces îles solitaires, où les anciennes traditions se sont longtemps conservées. Oden d'Asgar, Frigga, Loke se retrouvent dans d'autres chants des habitants de Féroé. (Voyez *Færöiske qvæder om Sigurd Fofnersbane og hans æt, med et anhang*; af Ljungbye, Renders, 1822.)

[1] Le roi d'un peuple idolâtre du Nord (son nom ne nous est pas cité) avait dévasté le couvent de l'île Lindisfarne, appartenant au Northumberland, près des côtes d'Écosse; il fut cruellement mis à mort en 794 : « *princeps eorum crudeli nece est occisus ab Anglis.* » (Roger de Hoveden, *Annal.*)

Le chant composé au nom de Ragnar et dans lequel ses exploits sont énumérés, rapporte qu'avant de tomber entre les mains des Anglais, il avait ravagé les baies d'Écosse. Une autre tradition fait de Lodbrok un homme privé, mais de naissance royale, lequel fut traîtreusement assassiné en Angleterre au milieu du neuvième siècle. (Mathœus de Westminster.)

mœurs, et les dispositions hostiles de la Scandinavie contre le reste du monde devenaient plus imminentes et plus redoutables.

Longtemps avant que les Scandinaves visitassent les côtes de la France, de l'Angleterre et de l'Irlande, dont les Normands finirent par se rendre plus ou moins les maîtres, les expéditions du Nord se dirigeaient sur l'Écosse, dont la langue, dans les plaines, surtont, a l'analogie la plus frappante avec les dialectes du Nord. Il paraît de là que les habitants de ces contrées, loin d'être descendants des Anglo-Saxons qui envahirent le pays dans les temps les plus reculés, sont plutôt d'origine scandinave. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que les chants d'Ossian attestent la présence des Scandinaves en Écosse et les guerres qu'ils y ont faites. Le nom de Locklin, sous lequel le barde désigne la Scandinavie, est le même que celui qu'ont donné à ce pays les annales irlandaises [1].

Avant d'aller plus loin, nous devons faire mention d'une saga d'un autre pays. Dans le fond des vallées des Alpes habite un petit peuple, isolé du reste du monde, qui se dit originaire de Suède. Quant à présent, cette tradition se borne à la population de la vallée de Hassli, dans le canton de Berne ; mais elle a été partagée par les habitants du canton de Schwitz. Elle était plus répandue autrefois qu'elle ne l'est aujourd'hui. Le roi Gustave Ier la cite dans une ordonnance comme une preuve de l'ancienne population de la Suède, et le grand Gustave-Adolphe la rappelle dans ses lettres et messages aux Suisses. On l'a recueillie par écrit dans ces derniers temps [2] ; mais elle est défigurée par des erreurs de chronologie ; à part ces défauts, elle est digne d'intérêt sous plus d'un rapport. La saga commence par la cause ordinaire des migrations du Nord, c'est-à-dire une disette; mais les points de départ sont à la fois la Suède et le Friesland. L'expédition sort d'un endroit appelé Hassli [3], et suit le cours du Rhin. Une armée de Francs qui vient à sa rencontre est mise en déroute. Les émigrés s'arrêtent dans les Alpes, parce que ce pays ressemble à leur patrie.

[1] *Annals of Ulster. Johnston, Antiquitates celto-normannicæ*; Copenhague, 1786.

[2] « Auszug aus einer in Ober-Hasle cantons Bern in der Schweitz sich vorfindenen pergamentenen handschrift vor Jahr 1534, welche sich ebenfalls in dem dasigen Land-urbar eingeschrieben befindet, betreffend den nordischen Ursprung des Volkstammes. » (Voyez *De colonia Suecorum in Helvetiam deducta.*; Upsal, 1828.)

[3] *Hasle* est un mot souvent employé en Suède. Il désigne souvent d'anciens champs de bataille, à cause de la coutume qu'on suivait de les marquer avec des baguettes de noisetier ; c'est ce qu'on appelle *att hassla wall*.

Nous pensons que cet événement appartient aux expéditions des Normands, d'abord parce que le Friesland resta au pouvoir des Normands pendant une grande partie du neuvième siècle, et leur servait de pied-à-terre dans leurs courses de piraterie; puis parce qu'une chronique contemporaine des Normands[1] rapporte qu'ils descendirent la Moselle en 881 et prirent leurs quartiers d'hiver dans un camp fortifié à l'endroit nommé Haslou [2], d'où ils partirent l'année suivante, taillèrent en pièces une armée de Francs, et ravagèrent les rives du Rhin jusqu'aux portes de Worms, suivant d'anciennes chroniques. Nous nous appuyons en troisième lieu sur la *Saga d'Olof Tryggwason* [3], d'après laquelle les fils de Ragnar-Lodbrok prirent part à cette expédition, qui devait être la même que celle où ils poussèrent, ainsi que le prétend la *Saga de Ragnar*, jusqu'à Wiflisbourg [4], en Suisse. Enfin, tant de circonstances s'accordent avec la *Saga suisse* qu'il n'est pas invraisemblable que les émigrés s'y fixèrent, d'autant plus que le but connu des expéditions des Normands était non-seulement d'amasser du butin, mais de chercher de nouveaux foyers[5]. Une fraction de cette armée normande établit les siens dans les vallées des Alpes, pendant que les autres rétrogradèrent à la nouvelle que l'empereur Charles le Gros rassemblait contre eux une forte armée sur les bords du Rhin.

Aussi l'historien de la Suisse voit-il une race particulière dans les habitants de ces vallées des Alpes [6], où l'on retrouve aussi l'ancienne fédération suédoise. Des traditions qui ont conservé toute leur force parmi eux, sur la manière dont le pays s'est peuplé [7], prouvent que

[1] Duchesne, *Script. norman.*

[2] *Haslou* ou *Haslac* dans les chroniques, aujourd'hui le hameau d'Elsloo, dans les environs de Maestricht, sur la route de Ruremonde.

[3] Édition de Copenhague, 1825, tome I, page 108.

[4] Aussi appelée Avenche; c'est l'ancien *Aventicum*.

[5] « Ut acquirant sibi spoliando regna, quibus possent vivere pace perpetua. » (Dudo dans Duchesne, 1 c.)

[6] « *Sie* (Die ersten Schwyzer) waren ein *besonderer* Stamm, und konnen nach so langer Zeit am besten in dem voorzyglich schönen Volk zu *Oberhasli*, in dem benachbahrtem Oberlande und an den Entlibuchern erkannt werden. » (Müller, Schweitz. Geschichte, tome I, page 410, note 7.)

[7] « Es ist im Andenken der Greise in den Thälern des Oberlandes, wie in alten Jahrhunderten das Volk von Berg zu Berg, von Thal zu Thal gezogen. » (Müller, I, 421. Das sagten uns in den Jahren 1777, bis 1780..... Die alten Hirten. *Ibid.*, note 13.)

leur établissement y est en quelque sorte récent et qu'ils étaient d'abord peu nombreux [1]. Si ces présomptions sur leur origine sont fondées, nous ne devons plus nous étonner qu'au neuvième siècle il existât encore dans ces contrées des idolâtres, à qui il fallait prêcher le christianisme. Quant au nom de Suédois, qui figure dans la *Saga d'émigration suisse*, on peut le regarder comme compris sous la dénomination de Normands, qui était à cette époque commune aux peuples des trois royaumes du Nord. Il faut cependant remarquer que les Normands qui accompagnèrent Björn-Jernsida (fils de Ragnar-Lodbrok, et roi de Suède, suivant la *Saga du Nord*) sont aussi appelés Visigoths dans les chroniques étrangères [2]; il semble donc qu'ils sortent de la Westrogothie suédoise.

[1] « Anfangs wohnten die Schweitzer in swacher Anzahl, weit ans einander in den Wusten der Gebirge. Es war im ganzen Land eine einzige, endlich wurden zwey Kirchen. — Dann wurden die Thaler Schwyz, Uri, Unterwalden durch Vermehrung sowahl der Kirchen ais der Gerichtstatten jeder nach und nach von dem andern unabhnagig; doch gegen Auslander hielten sie zusammen. — Die Landleute von *Oberhasli* und ihre Nachbahren in Oberlander Gebirg wurden dieser alten Eidgenossenschaft endlich fremd. (Müller, tome I, page 429.) Von den Unterwaldern iste eine Sage, das sie die letzten Christen waren..... Es kommt um das *Ende des neunte* Jahrhunderts ein *Wigger* unter dem Namen *Schweizer Apostel* vor. » (*Ibid.* note 37.)

[2] *Visigoths.* (Voyez Langebek. *Script. rerum dan.*, tome I, page 525.)

CHAPITRE II.

DU PEUPLE ET DU PAYS DÈS LES TEMPS IDOLATRES.

Coup d'œil sur le pays et sur les progrès de sa culture. — Constitution et mœurs.

C'est au neuvième siècle que le flambeau de l'histoire commence à éclairer le Nord. Cette lumière, qui, jaillissant d'une nouvelle ère à laquelle commence le christianisme, répand aussi quelque jour sur les derniers moments du paganisme, amène cette question préliminaire : « Qu'étaient le peuple et le pays dans les temps anciens? » Et ce n'est qu'aujourd'hui que nous osons hasarder une réponse basée non sur des hypothèses incertaines, qui pourraient s'exercer librement dans un champ sans limite, mais sur le témoignage authentique d'une époque à présent connue, au moins dans son ensemble. Nous nous appuierons aussi sur d'autres témoignages, la nature du Nord et les tombeaux de nos ancêtres : la première n'a pas dépouillé sa forme primitive; les derniers couvrent notre sol, déterminent ses anciennes bornes, et l'affection reconnaissante invoque encore les ombres qui les habitent. Nous interrogerons la nature ancienne du pays, nous évoquerons les souvenirs des morts pour apprendre à connaître le séjour des vivants. Peut-être parviendrons-nous à réunir un grand nombre de traits épars, dans un tableau d'ensemble où la vérité rayonnera, et à tirer de ce que nous connaissons des inductions positives pour nous guider dans des routes plus éloignées, plus incertaines ou complétement inconnues.

D'abord comment représenter le pays dans ce que nous nommerons le clair-obscur de l'antiquité? Si nous portons nos regards sur les contrées les plus méridionales de la Scandinavie, la Scanie (*Skåne*) est la première que nous rencontrons. La culture dès cette époque y

était plus avancée que chez les peuples qui l'avoisinaient au midi; c'était à son origine un pays marécageux (*Kärrland)*, comme son nom paraît l'indiquer [1], ou couvert de forêts primitives dont les racines se montrent encore dans les terres desséchées de la plaine, lesquelles servaient de retraite aux buffles (*uroxar*), à l'élan et au renne. Elle est connue par son abondance de céréales, par ses divers articles de commerce, par ses populations guerrières [2], à une époque où l'intérieur du Jutland était désert [3] et l'Allemagne remplie de sombres forêts. Dans le Sund, dont la partie la moins large est en face d'Helsinbourg [4], on voyait chaque été, dans le neuvième siècle, une flotte d'Öresund [5], (*Öresunds flotta*) qui rapportait de ces côtes poissonneuses de riches cargaisons, ou achetait à la foire de Skanör [6], célèbre dans ce temps, du blé germé, du froment et du miel. Lund [7] est désignée comme une ville de commerce considérable, entourée de fortifications de bois *(träborg)*, garnie de remparts et pourvue de magasins où était déposé le butin, en marchandises et en or, que les

[1] *Skaun* signifie, en langue islandaise, *un pays marécageux*. Il est vrai que ce nom se prononce *Skön*, tandis que *Skåne* (la Scanie) se prononçait autrefois *Skaune*, comme l'habitant de cette province nomme encore sa patrie. Mais ces transformations dans la prononciation ne sont pas rares : ainsi on écrivit jadis le mot *gång*, *gaung* et *göng;* le mot *lång* était autrefois *lång*, *laong* et *long*. L'ancien nom est *Skan-ey* (Skanö). — *Sconia insula*, dans Adam. Brem., parce que le pays est baigné de trois côtés par la mer.

[2] « Sconia armata viris, opulenta frugibus, divesque mercibus. » (Adam. Bremens., *De situ Daniæ*.)

[3] « Terra Salfuginis et vastæ solitudinis. Porro, cum omnes tractus Germaniæ profundis horreant saltibus, sola Jutland cœteris horridior. » (L. c.)

[4] A Seland in Sconiam trajectus multo brevissimus in *Halsingeburg*, qui et videri potest, l. c., page 57. *Heisingiaborg* est cité (en 993) dans la *Saga de Nial*, c. 83. On trouve aussi dans ce même dizain *Hiostad* (aujourd'hui Ystad en Scanie). Torfœus, *Hst. Norw.*, tome III, page 3. Elsenenr (Helsingör) est sans doute *Halseiri*, en Danemarck, que la *Saga de Faerajinga*, c. 1, dit être la plus grande foire du Nord. L'abordage s'appelle *halsa :* de là *Halsöre* ou *Helsingör*, *Halsingeborg* ou *Helsingeborg* et *Halsehamn* sur la côte septentrionale de la montagne de Kulla (*Kullen*) en Scanie. Ainsi le nom de ces deux villes ne vient pas d'une expédition des habitants de *Helsingeland* (Helsingie).

[5] *Egrarfloti*. La *Saga d'Egil*, Havn., 1809, pages 78, 79.

[6] Ce n'est plus qu'une petite ville; elle avait une grande importance dans les temps idolâtres, et même à l'époque florissante de l'union de *Hansa*.

[7] Aujourd'hui la ville de Lund n'est plus remarquable que par son université et son église cathédrale. Du temps du paganisme on y comptait quatre-vingt mille habitants. Dans son premier âge catholique, elle avait dix-huit églises et plus de soixante chapelles. (*Voyez* Lunds Tidningar, 1793.)

pirates avaient amassé dans leurs expéditions [1] ; mais cette ville était aussi le but des attaques des aventuriers qui inquiétaient les mers du voisinage.

La Scanie (d'où Ivar Widfamne doit être parti pour conquérir le Danemarck et la Suède) formait d'abord un royaume indépendant. La plus ancienne description que nous possédons des États du Nord, la représente comme faisant partie du Danemarck depuis la fin du neuvième siècle [2]. On la peignit plus tard comme la plus belle partie de ce royaume, quoiqu'elle s'en séparât quelquefois, parce que, ne pouvant souffrir l'oppression, elle opposait souvent à ses tyrans une heureuse résistance, au moyen de ses hommes et de ses armes [3], qui la plaçaient bien au-dessus de Seland et du Jutland. Le Halland et le Bleking (Blekingen [4]) sont représentés comme deux branches [5] de la Scanie, qui s'étendent vers les frontières de la Norwége et vers la Gothie [6], et qui furent comprises sous la même dénomination quand la domination danoise se fut affermie dans ces contrées [7]. Le Halland à la fin de la période de l'idolâtrie, est cité comme un pays pauvre, offrant peu d'appât à l'avidité des pirates [8]. Cependant au onzième siècle il abondait encore en forêts de chênes et de hêtres [9]. On présume que dans le neuvième, le Bleking appartenait à la Suède [10]. Les habitants sauvages du Bleking [11] étaient des pirates redoutables; ils amassaient de l'or et de l'argent et faisaient beaucoup de prisonniers. Dans le même temps, les îles de Gottland et d'Oland étaient déjà

[1] « Civitas Lundona, aurum ibi plurimum, quod raptu congeritur. » (Adam. Bremens., page 56.)

[2] Voyez la relation du voyage d'Ottar et d'Ulfsten insérée dans la traduction anglo saxone de l'histoire d'Orosii, qu'on attribue au roi Alfred, et récemment publiée par Rask à Copenhague.

[3] « Viris et armis præstantior esse probatur. » Helmold, *Chron. slav.*, l. I, c. 85.

[4] Provinces de Suède situées dans la Gothie (Götaland).

[5] « Hallandia et Blekingia ab integritate Scaniæ, ceu *rami* dupplices et unius arboris stipite prameanles. » (Saxo, *præf.*)

[6] « Goteiba fluvius a Nordmannis *Gothiam* separat. » *Voyez* Adam. Brem., *De situ Daniæ*, page 60.)

[7] La *Saga de Knytlinga* parle du Halland en Scanie (*Halland a Skan-ey*).

[8] Var land ecki audigt. (La *Saga d'Egil*, page 246.)

[9] La *Saga de Knytlinga*, c. 28.

[10] Relation du voyage d'Ottar et d'Ulfsten, où cette province est appelée l'île de Bleking (*Blecinga-ey*).

[11] « Barbari qui *pleichani* dicuntur. » (Adam. Brm. l. c.)

des possessions suédoises[1]. Il fallait franchir d'épaisses et sombres forêts et de rudes montagnes, pour se rendre de la Scanie dans le Götaland (Gothie), et l'on ne savait leqnel offrait le plus de dangers d'un voyage par mer ou de la route par terre[2].

Le pays montagneux qui commençait en ce lieu, et de là se prolongeait au sud jusqu'à la Gothie, était appelé, depuis les temps les plus reculés, *Smålanden*[3].

La mer baignait le Småland oriental, qui armait des pirates[4]. Dès le neuvième siècle, Möre en faisait partie[5]. Kalmar était connu de bonne heure comme un port marchand[6]. Le Småland moyen et méridional est nommé Verend : il est entouré des forêts les plus épaisses ; mais c'est un bon pays, giboyeux, sillonné de rivières poissonneuses, riche en abeilles et en prairies[7], Le Småland occidental, près des frontières du Halland, fut longtemps appelé Finödemarken, Finskogen, Finheden, même Finland[8]. Le *Fin Skog* (forêt des Finnois) paraît avoir été très-étendn autrefois ; il embrassait même les grandes forêts qui séparaient la Westrogothie du gouvernement actuel de Bohus (Bohuslän) et qui couvraient tout le Dalsland. Cette dernière province n'avait pas d'autre nom que *Makerne* (marches), c'est-à-dire les forêts (*markbygden*) : c'est le pays de bois qui s'étend jusqu'aux frontières actuelles de la Norwége, lesquelles ne s'arrêtaient autrefois qu'au fleuve de Göta. Dans le onzième siècle, on disait que depuis les plus anciens

[1] *Voyage d'Ottar et d'Ulfsten.*

[2] Adam. Bremensis, l. c.: « Per ardua montium, per abrupta petrarum, per condensa sylvarum. » (*Voyez* la légende de saint Sigfrid, *Historia S. Sigfridi.* Benzelius, *Monumenta Upsal.*, 1709, page 4.)

[3] La lettre finale du pluriel Smalönd (lisez *Smaulönd*, comme les Smålandais prononcent ce mot) était autrefois en usage.

[4] La *Saga de Nial*, c. c. 30, 83.

[5] Le *Voyage d'Ottar et d'Ulfsten.*

[6] Kalmar *näs* (promontoire de Kalmar). (Heimskr., la *Saga de saint Olof*, c. 108, verso 1020). — Kalmar est appelé, cent ans après, ville marchande. (Heimskr., la *Saga de Sigurd Jorsalafarare*, c. 27.)

[7] *Historia S. Sigfridi*, écrite en 1205, (Benzelii, *Monumenta hist. vet. Ecclesiæ, sv. Ups.*, 1707, page 4.)

[8] Fineyde dans la *Saga de Knytlinga*, Finwid dans la *Loi des Visigoths*, Finhid sur des pierres runiques, *Terra Finlandiæ* dans *Ericus Olai*. Les habitants que Saxo appelle *Finnenses* sont visiblement les *Finwedi* (les habitants de Finweden ou de Finskogen). Adam. Brem. dit que longtemps auparavant ils demeuraient avec les Wermlandais, entre la Norwége et la Suède, et qu'ils appartenaient au diocèse de Skara.

temps [1] ce pays avait été borné par le *Göta Elf* (fleuve de Göta), à partir de la mer jusqu'au lac Venern d'un côté, et de l'autre par *Markena* (marches) [2] jusqu'à *Eda-Skog* (la forêt d'Éda), et le *Kölen* au pied duquel il vient finir. Cependant on disputait sur les limites des royaumes, et cela était bien naturel quand ils avaient des déserts pour frontières. Des rois de Suède agrandirent la Westrogothie jusqu'à Svinesund, sur les côtes occidentales de la mer. Les Norwégiens prétendirent à la souveraineté en titre de tout le pays à l'ouest de Venern. Les habitants des frontières, indépendants au milieu de leurs montagnes et de leurs forêts, ne s'inquiétèrent pas plus de la domination suédoise que de celle de la Norwége. La population des Marches (*markbygd*), Visigothe d'origine, préféra cependant à la fin se soumettre à la Suède; on la considéra comme appartenant à la Westrogothie, et elle reçut postérieurement le nom de Visigoths à l'ouest du lac de Venern.

La contrée connue aujourd'hui sous le nom de préfecture de Bohus (Bohuslyn) l'était autrefois sous ceux de Ranrike[3] d'Elfvarfälke, d'Alfhem [4] et de Viken [5]. Les hommes de Vik et ceux d'Elf (*Vikoch Elfmännerne*) étaient enclins à la piraterie (*vikingar*) ; ils formaient un peuple rude et grossier, vivant sur la mer et par elle, et très-mal famé. Les sagas rapportent que l'intérieur du pays était habité par les descendants de *Troll* (*sorcier*, *magicien*) et d'*Alfvar*, plus laids que le reste des hommes. L à, où les terribles cataractes de Trollhätta mugissaient dans la solitude, Starkotter avait autrefois combattu le champion du magicien Hergrim : sa victoire lui donnait des droits sur Ogn-Alfafoster ; mais celle-ci aima mieux mourir que d'être son épouse. Le commerce anima de bonne heure les côtes de Viken, autant que cela se pouvait dans un pays peuplé de pirates. Le grand fleuve de Göta, qui, venant de Venern, décharge dans la mer ses eaux

[1] C'est là du moins ce que dirent les paysans aux envoyés de saint Olof, vers 1019, (Heimskr., la *Saga de saint Olof*, c. 59.)

[2] C'est-à-dire *Dalsland*, vraisemblablement le *Nordmark* dans le *Vermland*, où commence la forêt d'Éda.

[3] Ce pays s'étendait depuis le fleuve de Göta jusqu'au Svinesund. (Heimskr., la *Saga d'Olof Tryggwason*, c. 130.)

[4] Cette contrée comprenait tout l'espace renfermé entre les fleuves de Raum et de Göta. (La *Saga de Hervara*, c. 1.)

[5] Ainsi fut nommée toute la contrée de la baie d'Opslo (Christiania), en Norwége, jusqu'au fleuve de Göta.

enflées d'un grand nombre de courants tributaires, ne devait pas s'offrir en vain à des hommes qui tentaient la fortune par tous les moyens, pacifiques ou violents. L'île Hisingen, qu'il embrasse à son embouchure, appartenait par moitié à la Suède et à la Norwége. Un peu plus au sud et à peu de distance, Brännö, ancien repaire de pirates, terreur de tous les vaisseaux, ou Danaholmen, qui n'est pas éloigné de Brännö, était le point de contact des frontières des trois royaumes, de sorte que la Westrogothie, au sud du fleuve, touchait autrefois à la mer. Les vaisseaux remontaient le fleuve jusqu'à Kungahäll [1], qui tire son nom des rendez-vous nombreux que s'y sont donnés des rois du Nord, et même un peu plus haut, jusqu'à l'ancienne Lädöse [2]. Les Vikeverians allaient chercher à l'étranger du blé et de l'orge germés [3]. Lädöse avait des dépôts de gros draps [4], de sel, de harengs et de marchandises de première nécessité, qu'on transportait dans l'intérieur du pays. Aussi les Visigoths aimaient peu la guerre avec la Norwége, parce qu'elle interrompait les communications. Falköping, déjà citée dans les temps éloignés [5], et Skara [6], où se faisaient sans doute les sacrifices à l'époque du paganisme [7], étaient dans l'intérieur de la Westrogothie des places de commerce qui devaient recevoir toutes leurs marchandises de Viken.

Mais par quelle route se nouaient ces relations commerciales à la fin du dixième siècle? Cette route parcourait une grande forêt de deux journées de marche [8]. Il y avait des montagnes et des rochers

[1] Aujourd'hui Kongelf, petite ville sur le Göta.

[2] La bourgade était située dans le district d'*Ale* (Aleharad), sur la côte de la Westrogothie : « Kaupdstadur i Liodhusum er vid Elfina fyrer Sunnan. » (*Voyez* Reimbegla, l. c.) — Il est question non-seulement de Konghäli, mais aussi de Lödöse dans le dixième siècle. (La *Saga de Nial*, c. 3, 83.)

[3] La *Saga d'Egil*, page 81.

[4] L'Islandais Rut, amant de Gunnhild, reine de Norwége, nommée la mère des rois, lui donna cent aunes de gros drap, à Kunghäll, en 961. (La *Saga de Nial*, c. 3.)

[5] Saxo, lorsqu'il fait l'énumération des champions de la bataille de Bråwalla, d'après le chant de Starkotter, liv. VII, page 144, nomme entre autres Findar de Wiken (*Findar maritimo genitus situ*), et Bersi, né à Falukoping (*apud Falu oppidum creatus*). Nous voulons rectifier par cette citation ce que nous avons avancé à cet égard dans nos *Annales de Suède*, page 541, n° 1.

[6] Falköping et Skara, aujourd'hui petites villes de Westrogothie. La dernière est surtout remarquable par ses souvenirs historiques, par sa cathédrale et son gymnase ; elle est le siége d'un évêché.

[7] Kaupstadr at Skörum ou Skaurum (Heimskringla, la *Saga d'Olof le saint*, c. 70, 96) est souvent citée dans le onzième siècle.

[8] Voyez la relation du voyage que le Visigoth Anolgils fit de Konghäll jusqu'à la

à franchir ; les marchandises étaient transportées sur des chevaux. Le voyage offrait des dangers, parce qu'on s'égarait facilement dans des chemins peu connus, et que le bois était infesté de voleurs et de brigands : des paysans eux-mêmes se livraient sans répugnance à cet infâme métier, et quand le bruit de la hache annonçait au voyageur fatigué l'approche d'un défrichement ou le voisinage de quelque habitation, malheur à lui s'il réclamait un gîte ; il le payait de sa vie. Il y avait cependant au centre de la forêt une maison ouverte (*sä-lohus*) [1], une de ces auberges inhabitées, établies dans l'intérêt du commerce dans les lieux les plus dangereux ; les voyageurs pouvaient s'y abriter avec leurs bagages.

Tel était l'état des frontières qui séparaient les provinces les plus peuplées du pays. De ce nombre était la Westrogothie (Wester Götland), l'une des provinces le plus anciennement cultivées de la Suède. Dans les derniers jours du paganisme apparaissent les Visigoths, rivalisant de puissance avec les Suédois du haut pays, et puisant un nouveau degré de force dans le christianisme. L'abondance de la population de la province, attestée par l'histoire des temps qui suivent, prouve qu'il lui avait fallu bien des années pour arriver à ce point, quoique d'anciennes traditions parlent de grandes forêts difficiles à traverser, et que celles de la Westrogothie, au treizième siècle, comprissent dans leur étendue des contrées, qui sont devenues des plaines, des bruyères et des champs cultivés.

L'obscurité qui enveloppe l'Ostrogothie pendant la période du paganisme, s'étend plus épaisse sur toute la partie orientale de la Scandinavie. Le voisinage de l'Océan occidental facilita les communications avec le reste du monde, au moins avec les pays sur lesquels l'histoire a répandu sa lumière dans le Nord. La Baltique était dans l'ombre ; au delà, tout était ténèbres. Aussi avons-nous moins de notions sur l'Ostrogothie des temps passés que sur la Westrogothie, et si la saga y place quelque événement important, elle se tait sur l'état du pays. La partie de l'Ostrogothie la plus anciennement cultivée se compose des contrées du centre, les plus fertiles de la Suède. Le pays boisé

Westrogothie en 997 avec Hallfred. (La *Saga d'Olof Tryggwason*. Ed. Skalholt, page 2, c. 31 ; et ensuite Torfæus, *Hist. Norw.*, tome XI, page 476.)

[1] On en rencontrait une de ce genre sur la route qui joignait Tronhiem et le Jemtland ; elle était assez grande pour contenir douze voyageurs et leurs marchandises. (Heimsk., la *Saga d'Olof le saint*, c. 151.)

de la partie méridionale de l'Ostrogothie s'étendait autrefois jusqu'aux montagnes du Småland et même plus loin : il était désert et peu praticable, car aucun étranger n'osait traverser la forêt de Holveden [1]. La partie septentrionale des forêts et des mines de l'Ostrogothie, au delà du fleuve Motala, fut longtemps inhabitée, ce qui est prouvé par la nature du sol et le peu d'antiquités qu'on y retrouve. C'est là qu'on voyait la grande forêt de Kålmörker [2], aujourd'hui Kolmården, qui, se prolongeant par le Tiveden dans la direction occidentale, vers les rivages du lac Venern, devient plus large et plus impénétrable à mesure qu'elle s'enfonce dans l'intérieur du pays. En 1177, le roi Sverre erra pendant six à sept jours dans ces déserts immenses et inconnus, sans trouver de quoi combattre la faim et le froid. Plus tard on évalua à douze haltes [3] la largeur de Tiweden. Il fut pendant longtemps très-difficile de traverser ce bois sans accident, surtout du côté du lac Vettern : de même que tous ceux qui bordaient les frontières, il servait de refuge à des bandes de brigands, ce qui rendait le passage si redoutable aux voyageurs qui, de l'Ostrogothie voulaient se rendre dans la Néricie, qu'avant de s'y engager ils recommandaient leur âme à Dieu dans l'ancienne chapelle de Husbyfiol [4]. C'est pourquoi l'on suivait plus généralement la route à l'est dans la grande forêt, sur le bord de la mer, route qui conduit encore aujourd'hui de Norköping à Stockholm. Des hauteurs de Kolmården, le voyageur qui vient du nord voit se dérouler sous ses yeux le magnifique tableau des champs fertiles de l'Ostrogothie, entrecoupés de rivières. C'est de là que descendit, dans le huitième siècle, Sigurd-Ring avec son armée, sur les rives du Bråwiken, pour livrer bataille à Harald-Hildetand : c'est la plus célèbre de l'ancienne histoire de la Scandi-

[1] « *Til midian skogh* Holawidh. » On recula la frontière de l'Ostrogothie jusqu'en Smäland quand on regarda celui-ci comme une province séparée, (Ulp. L. K. B. II.) *Holveden* signifie *forêt remplie de collines*, de l'ancien mot *hol*, colline. Les Dalécarliens emploient encore ce mot dans cette acception. (Angl. *Hill.*)

[2] *Kalwirkr*, *Myrkvidr* (la forêt noire ou sombre). Fragm. de la *Saga de Brawalla*, page 120. — Le nom actuel est *Kolmarden*. On le trouve déjà dans la *Loi de Westrogothie*.

[3] Reimbegla, page 332. — *Halte* (rast), nom que donnent les paysans à l'ancien mille des bois, environ un demi-mille de Suède, un peu plus d'une lieue de France.

[4] Brooeman, *Description de l'Ostrogothie*, page 136. — Des vieillards racontent que les fortifications d'une montagne dans la paroisse de Hammar, en Néricie, ont été élevées contre les attaques des Ostrogoths. (Voyez les collections de Palmskold.)

navie. Là passait encore au onzième siècle la route qui conduisait de la Westrogothie à la Suède supérieure, ce qui entraînait un grand détour. On ne se rendait pas de la Scanie dans le haut pays par l'Ostrogothie, où les montagnes du Småland présentaient les plus grandes difficultés, mais on prenait par la Westrogothie pour aller à Skara ; on pouvait faire le trajet dans une semaine. De là à Sigtuna, passant par Telje, on employait encore trois semaines, de sorte qu'il fallait un mois entier pour faire le trajet [1]. Comme on rapporte qu'un de ces voyages s'exécuta en partie sur une barque et qu'on traversa de grandes eaux [2], il est à croire qu'on veut parler du lac de Wettern, du côté de la Westrogothie, après lequel on aura suivi le cours du Motala jusqu'à Bråwik, et de là traversé le Kolmården.

Nous sommes à la ligne de séparation de la Suède proprement dite et de la Gothie : cette division est aussi ancienne que notre histoire. Les chaînes de montagnes et les forêts de Kolmården et de Tiweden forment encore les frontières de ces deux royaumes, qu'elles partageaient autrefois en deux portions, sous le nom de *forêts du sud* (Sunnanskogs) et *forêts du nord* (Nordanskogs) [3]. La grande forêt servait de limite, et cette ancienne ligne de démarcation différait autant de la nouvelle que la culture d'autrefois diffère de celle d'aujourd'hui. Il y eut un temps où les grandes forêts de Tiweden et de Keglan étaient très-rapprochées [4], où la Néricie (Nerike), aujour-

[1] « Aqua (Sconia) ferunt diebus septem perveniri usque ad civitatem Gotborum magnam Scarane. » (Adam. Bremens., l. c., page 60. — « Si per terram eas a Sconia per Gothorum populos et civitatem Scaranem, Telgas et Bircam, completo mense pervenics Sictonam. » (*Ibid.*, 6, 62.)

[2] On raconte la même chose d'Anscbaire et de ses compagnons. Ils furent probablement obligés, après leur naufrage, d'entreprendre cette longue route par terre : «Cum gravi difficultate pedinus per *longissimam viam* incidentes, et, ubi ingruebat, *interjacentia maria navigio* transeuntes, tandem ad portum regni ipsorum, qui *Byrca* dicitur, pervenererunt. (*Vita S. Ansgarii*, c. 10.)

[3] La Suède proprement dite (Suealand) fut nommée le pays des forêts du Nord (Nordanskog) et la Gothie (Götaland) les forêts du Sud. (Voyez *Landslagen* (la loi du pays) de l'année 1442. K. B. l.)

[4] Une ancienne tradition rapporte qu'entre Mokirka, au sud de la ville de Mariestad et Mosas, près d'Orebro, le Tiweden remplissait cet espace de dix milles. (*Voyez* Lindskog, *Description du diocèse de Skara*, IV, 67). On trouve sur la côte d'Ostrogothie une tradition semblable, d'après laquelle il n'y eut pendant longtemps aucune église entre Ask, au sud du Motala, et Mosas, en Néricie. (Broocman, *Description de l'Ostrogothie*, page 681.) La forêt comblait l'intervalle, et ces deux traditions s'accordent sur tous les points.

d'hui encaissée entre les montagnes, semblait les unir, où ses prairies profondes et riches en herbages [1] étaient d'une nature marécageuse, où la belle Sudermanie (Södermanland), offrant dans ses lacs, ses golfes, ses montagnes et ses vallées l'aspect le plus varié, ne consistait guère qu'en une côte garnie de petites îles, siége principal de la piraterie de la haute Suède [2] : elle formait la limite séparative de la *Suède* proprement dite et la *Gothie*. Voilà sans doute pourquoi l'historien du christianisme du Nord [3] croit qu'elle faisait partie de l'Ostrogothie, en étendant ainsi la Gothie jusqu'au lac Mälaren. L'habitant de la Sudermanie n'a aucun type d'origine particulière. Ce peuple est composé de tribus diverses qui ont établi leurs pénates sur les rivages de la mer ; mais cette agrégation est ancienne, ainsi que le témoigne la richesse de ses monuments au temps même de son idolâtrie.

La Néricie (Nerike) est plus moderne, quoique tout porte à croire qu'elle a été livrée à la culture par les soins de Braut-Anund et qu'elle a peut-être été le théâtre où le plus grand roi de la famille d'Ynglinga a fini ses jours [4] Sigurd-Ring, après avoir traversé la

[1] La province est traversée par une contrée de ce genre. Elle est encore trop marécageuse pour être livrée à la culture.

[2] Peu de temps avant qu'Olof Haraldsson entrât avec sa flotte dans le lac Malaren, il eut à combattre les pirates de Sudermanie; il vainquit à Sotaskär le chef de pirates Sote, (*Voyez*, dans le Heimskringt., la *Saga de saint Olof*, c. 5.) Le district de Sotholm conserve encore son nom. Wingaker fut autrefois appelé Wingakir, en Sudermanie. L'ancienne contrée de Wingaker comprenait les paroisses de deux Vingaker, Osteraker et Malm (*Tuneld*, l. c., page 151). Cette contrée, abondante en sources, est en communication avec la mer par la rivière de Nikoping. C'est le lieu de l'embouchure des grands lacs Yngarn, Langhalfen et Bofven dont les ramifications, s'étendant en larges branches sur le pays, forment un grand système d'eaux en Suède.

[3] Adam de Brême recueillit de la bouche du roi danois Sven Ullfsson une grande partie des matériaux qui composent son ouvrage : « Magnam materiam hujus libelli ex ejus ore collegi. » (*Hist. eccl.*, page 48.) Ce roi avait servi plusieurs années dans les guerres de Suède, (*Hist. eccl.*, page 31.)

[4] La *Saga d'Ynglinga* raconte (c. 29) que le roi Braut-Anund, parcourant ses terres (*millom bua sinna*) pendant l'automne, arriva au lieu appelé Himmelshed (Himminheidur) entre deux montagnes; que là un rocher s'étant détaché l'écrasa dans sa chute, lui et toute sa suite. Une ancienne généalogie des rois indigènes dit que le roi Brattomund fut tué par son frère Sigvard dans un lieu nommé Himmelshed, en Néricie : « In Nericia loci vocabulum interpretantur *cœlicambus*. » (Cat. reg. II, *Script. rerum suecic.*, § I.) Et la chronique rimée la plus courte (*mindre Rimkronikan*) contient le même récit; mais le lieu de l'événement y est appelé Hogahed. C'est aussi le nom de la haute crête de montagne qui commence

Néricie, le lac de Hjelmaren et les lieux où était situé autrefois Oresund, aujourd'hui Orebro [1], parcourut avec son armée le pays au delà de Kolmården pour combattre dans les champs du Bråwalla.

Du côté de l'ouest, le Suithiod proprement dit fut englobé par l'ancienne Gothie, qui gagna vers le nord dans une étendue indéterminée. Le Vermland, province où Olof Trätälja porta le premier la hache sur les forêts primitives, après que la haine des Suédois l'eut chassé de son premier asile dans la Néricie, le Vermland a été autrefois, comme il l'est aujourd'hui, regardé comme une partie de la Gothie. Mais peut-être n'y a-t-il pas été compris tout entier; car le Vermland était un pays limitrophe entre la Suède et la Norwége [2]. Il fut soumis tantôt à l'une, tantôt à l'autre, ce qui est confirmé par cette circonstance, que les colons d'Olof Trätälja se renfermaient dans la partie occidentale du Vermland avoisinant la Norwége. La population primitive se réunit d'abord près des cours d'eau qui se déchargent par les longues vallées du pays, dans le lac Venern, et bientôt après elle y avait formé un bon établissement [3]. Les forêts des montagnes couronnaient les vallées arrosées par des fleuves. Tout le Vermland oriental était désert. Dans l'ouest, les contrées peuplées du Vermland étaient séparées de la Norwége par la *forêt inhabitée* (öde skogen) [4] : des brigands y attendaient au passage ceux qui se chargeaient de la dangereuse mission de porter au roi de Norwége les tributs du Vermland [5]. Vers la Gothie, d'épaisses forêts formaient les frontières, tant sur la côte orientale que sur la côte occidentale du lac Venern : ce grand lac, sur les bords duquel les pirates s'étaient établis, le voisinage de Viken, de la Norwége, des différends relatifs aux frontières

à Tarsta, dans la paroisse de Skyllersta et parcourt celle de Svennewad. La forêt s'appelle Bröten (de *braut*, chemin). On dit que Braut-Anund est enterré près de la route à un demi-mille au sud de Svennewad.

[1] Cet endroit fut autrefois *Eyrardsund* ou *Eyrarfundsbro*, d'où nous pouvons juger de quel *OEresund* on veut parler dans la relation de l'expédition du roi Sigurd-Ring, dans le fragment de la Saga de la bataille de Bråwalla. (Voyez *Annales de Suède*, vol. I, page 539.)

[2] « Inter Norrmanniam et Svioniam Vermelani. » (Adam. Bremens., l. c., p. 61.

[3] La *Saga d'Ynglinga*, c. 46.

[4] *Eidaskog-Edaskog.* Ce nom s'est conservé dans la paroisse d'Eda, dans le Vermland, et à Eidakoug, en Norwége, qui traverse le chemin de ce royaume au Vermland.

[5] Voyez le récit d'un pareil voyage dans le Vermland (vers 944) dans la *Saga d'Egil.*, c. 74, page 543. — Saxo en rapporte un autre.

et les traditions locales, fixèrent de bonne heure sur ces contrées l'attention de l'ancienne saga ; et les eaux du Venern, ses glaces et ses îles furent le théâtre de combats dont elle a célébré le souvenir. Jusqu'au onzième siècle, les Finnois patineurs (Skridfinnar ou Finnlappar) errèrent dans les déserts au delà du Vermland [1]. Le nom de Dalécarlien n'avait pas encore été prononcé.

Nous allons remonter à l'ancienne Suède proprement dite (Svealand), qui a donné son nom au royaume, car dès le temps du paganisme, il se composait de la Suède et de la Gothie [2]. C'est pourquoi *Svealand*, *Sveawälde* (empire de Suède), *Suithiod*, dans le latin du moyen âge *Svedia*, *Svecia*, *Sveonia*, a une double signification, s'appliquant tantôt à la haute Suède, par opposition à Götaland, Gauthiod, Gothia, tantôt à la totalité du royaume [3]. Sous la dernière acception, qui dérive sans doute de la première, on comprenait la Gothie et même le Bleking : « Dans le neuvième siècle, dit le roi Alfred, les Suédois (Svéon) étaient bornés au sud par la Baltique, à l'est par les Sarmates, au nord de l'autre côté du désert par le Quenland, au nord-ouest par le pays des Finnois patineurs (Skridfinnar), et à l'ouest par la Norwége. Ce dernier pays était long, étroit et rempli de montagnes, plus large au sud et à l'est qu'au nord. Il n'y avait de terre labourable et de pâturages qu'aux bords de la mer. Vers l'est, et dans une direction parallèle aux terres cultivées, s'élèvent des montagnes sauvages (*fjäll*) [4] tellement inégales en largeur qu'il faut dans quelques endroits deux semaines, dans d'autres six jours seulement pour les franchir. Les Finnois habitaient le désert. Au delà de ce désert et des montagnes, le long de la Norwége méridionale, était la Suède proprement dite (Svealand), qui se prolongeait jusqu'au Quenland du côté du nord [5]. » Le onzième siècle nous offre le tableau suivant : « Pour ceux qui ont passé les îles danoises

[1] Adam. Bremens., *De situ Daniæ*, page 61.

[2] Voyez les *Lois du roi Christophe*, K. B. I. *Sverike*, comme on l'écrivait dans le seizième siècle (par exemple Olaus Petri dans sa chronique), est évidemment une contraction de *Svea Rike*. On a remplacé *Sverike* par une prononciation plus douce, *Sverige*, *Sverge*, aujourd'hui en usage.

[3] « Sveonum et Gothorum populi, » dans Adam. Brem. *Gauthiod* et le *Gautigoth* de Jordanès, l'historien des Goths : « Acre hominum genus et ad bella fortissimum. »

[4] Dans le texte, *vilde moras* (des marais sauvages). Mais *mor*, en anglo-saxon, signifie non-seulement forêt, marais, mais aussi montagne, et en général désert.

[5] Voyez la relation du voyage d'Ottar et d'Ulfsten.

(ainsi s'exprime l'historien du christianisme dans le Nord à cette époque), s'ouvre un autre monde dans la Sveonia et la Normannia, les deux royaumes les plus étendus du nord, presque inconnus au continent que nous habitons. Le roi de Danemarck [1], qui penchait beaucoup pour la religion du Christ, me racontait qu'il fallait au moins un mois pour traverser la Norwége et deux au moins pour traverser la Suède, et il s'appuyait de sa propre expérience, ayant fait douze ans la guerre dans ces pays au service du roi de Suède, Anund Jacques (Anund Jakob). Ces deux États sont encaissés dans de hautes montagnes, celui de Norwége, surtout; les Alpes norwégiennes ombragent la Suède : elle est divisée entre plusieurs peuples, doués d'une grande force physique et habiles à manier les armes; leur valeur sur terre et sur mer semble leur assurer une sorte de prééminence sur tout le Nord. Les Visigoths sont les plus rapprochés de nous : leur pays touche à la Scanie. L'Ostrogothie forme une autre nation. Les frontières de la Gothie s'étendent jusqu'à Birca. Les Svéones occupent les vastes contrées qui séparent le lac Mälaren du pays des Quenes [2]. » Cent cinquante ans plus tard, Snorre Sturleson, faisant allusion au christianisme déjà affermi en Suède, dit : « Le royaume de Suède est divisé en plusieurs parties, dont l'une comprend la Westrogothie, le Vermland et les Marches; cette partie seule, avec tout ce qui l'avoisine, remplit une si vaste étendue que plus de onze cents églises [3] sont gouvernées par l'évêque qui y réside. Une autre partie du même pays est l'Ostrogothie, évêché plus considérable, dont la juridiction s'étend sur les îles de Gottland et d'Oland,

[1] C'était le roi Sven Ulfson dont nous avons déjà parlé. Son père Ulf Jarl était Suédois (Saxo, liv. X, page 103), et il était beau-frère du roi Canut, de Danemarck. Quand celui-ci, après la bataille qu'il gagna sur les bords de la rivière de Helge près Landscrone, en Scanie, fit tuer Ulf Jarl, son fils se retira auprès du roi Jacques Anund, en Suède, en 1031. (Heimskringl., *Saga de saint Olof*, c. 103. — *Saga de Magnus le Bon*, c. 23.)

[2] « Supra eam (Sconiam) tenso lemite *Gothi* habitant usque ad Bircam, postea longis terrarum spatiis regnant Sveones usque ad *terram fœminarum*. » (Adam. Brem.) Il est démontré que cette *terra fœminarum*, cette fable des amazones venue à l'esprit de l'auteur, n'est que le résultat d'une erreur : le pays des femmes, (*quinnor*) pour celui des *Quenes*. (*Annales de Suède*, 1er vol., page 422.)

[3] Ce nombre est exagéré. D'après la *Loi de Westrogothie*, il ne se montait qu'à cinq cent quatre-vingt-douze dans le diocèse de Skara, le Wermland et le Dalsland, non compris le Småland et la Néricie. La *Saga d'Ynglinga* (6, 46), ne compte pas les habitants de cette dernière province comme population de la Suède proprement dite.

qui lui appartiennent ; il y a encore deux autres évêchés, l'un dans la Sudermanie, province de Suithiod, l'autre dans le Westmanland ou le Fiädhrundaland. La troisième province du Suithiod est le Tiundaland; la quatrième l'Attundaland ; la cinquième le Siöland. Elle comprend en outre tout le territoire qui borne la mer à l'est. La province qui se fait remarquer dans le Suithiod par une culture plus avancée, des habitations plus élégantes, plus commodes, est le Tiundaland; tout le reste du royaume lui est soumis. Là est Upsala, résidence des rois et siége de l'archevêché : de là vient la dénomination d'Upsala-Ode. Les Suédois donnent ce même nom, Upsala-Ode, aux domaines de leurs rois. » La comparaison de ces divisions nous fait découvrir dans la première le Suithiod, appellation générique de tout le royaume ; dans la seconde, dans un sens plus borné, les pays, situés au delà du Mälaren, et, dans la troisième, toutes les contrées qui entourent ce lac.

Quelle que soit l'époque où la signification de la première a été généralisée, l'acception plus restreinte de la seconde doit être antérieure, et les récits s'accordent sur les moyens de reconnaître l'antiquité de l'une ou de l'autre partie du Suithiod. Près du lac Mälaren et au delà s'est élevé le premier royaume suédois, dont le peuple était issu des dieux. Odin s'y fixa avec sa cour et il y offrit ses sacrifices, suivant la coutume des ases, au lieu même où est aujourd'hui l'ancienne Sigtuna, *Forn Sigtuna*, dit la *Saga d'Ynglinga*. (Lorsque cette saga a été composée, il y avait donc une nouvelle Sigtuna ?) Il s'empara de tous les pays environnants. Cependant ses possessions n'étaient pas très-étendues ; elles étaient toutes comprises, ainsi que le temple, sous la dénomination de Sigtuna[1] : ce fut la première propriété du plus ancien roi de Suède, qui fut appelée Upsala-Ode quand l'heureux Frey eut transféré la salle des sacrifices à Upsala. Son règne fut signalé par l'état de prospérité du royaume : c'était la paix de Frey ; de sorte que le peuple, entrant dans un bien-être qu'il ne connaissait pas auparavant, comptait par ses jouissances des jours qui s'écoulaient dans la paix. Aussi les Suédois reconnurent-ils Frey comme le dieu des récoltes, et lui rendirent-ils un culte plus profond qu'aux autres divinités. De là, la culture se propagea dans des contrées jadis sauvages, et du plus ancien Suithiod, qu'on nommait aussi *le pays des hommes* ou *Manhem*, se formèrent *les pays du peuple*[2],

[1] La *Saga d'Ynglinga*, c. 5.

[2] Nous trouvons d'abord le mot *Folkland* dans la *Loi d'Upland*, K. B. I. Mais

véritable berceau de la nation suédoise. Quand le pouvoir de cette nation grandit avec son nom, elle prit possession du droit de donner un roi à tout le pays ; mais ce droit ayant été contesté par les antres provinces, elle n'en conserva pas moins la première voix dans l'élection du souverain, tant qu'il exista nne diète d'élection suédoise, et jusqu'au temps de Gustave Wasa. Les pays du peuple, qui se maintinrent pendant tant de siècles dans cette suprématie des anciens Svéons, comprenaient le Tiunda, l'Attunda, le Fierdhundra, et en général tout ce qu'on appelait autrefois l'Upland. On désigna jadis sous ce nom toute la terre cultivée au delà du lac Mälaren à l'époqne où le Westmanland paraît avoir été compris dans les pays dn peuple [1].

Dans le temps d'idolâtrie, les habitants s'appelaient Uppsvear (Suédois du haut pays), ce qui prouve qu'ils n'étaient pas les seuls Suédois, mais qne d'autres s'étaient déjà fixés au-dessous d'eux. C'était cette partie de la population de la Sudermanie et de la Néricie, dont les ancêtres suédois avaient franchi la chaîne de montagnes du Keglan et traversé le lac de Mälaren. Les Svéons s'établirent surtout dans les pays du peuple, comme les Goths l'avaient fait dans la Westrogothie et l'Ostrogothie. La Sudermanie et la Néricie séparaient ces deux peuples, qui leur avaient fourni leurs premiers habitants. Ceux-ci furent, suivant diverses opinions, appelés tantôt Goths, tantôt Suédois, jusqu'à ce qu'ils fussent regardés comme appartenant définitivement au Svedland. Ils n'ont jamais été comptés au nombre des pays du peuple ; mais le Westmanland, qni en faisait partie, en fut retranché plus tard et fit une province à part quand la culture et la population se furent accrues.

Des traditions horribles sortent des ténèbres de l'idolâtrie et se mêlent aux récits les plus anciens sur la manière dont le Suithiod fut peuplé. Le même Frey, à qui peut-être était dû l'art d'ensemencer la terre, y établit des sacrifices humains. On rapporte que le vieux roi Ane, voulant retarder l'instant de sa mort, sacrifia à Odin neuf de ses fils, l'un après l'autre. Ce fut sur ce nombre qu'il régla la division

les trois districts qui formèrent Folklanden sont déjà cités dans la *Saga d'Ynglinga*. Le district Throndheim, en Norwége, était aussi divisé en *Fylken*, qui furent appelés *Folkland*, et ces deux mots signifient la même chose. (La *Saga d'Olof Tryggwason*., Ed. Skalh.)

[1] La *Loi de Westmanland* parle aussi de *Folklandsting* (audience ou assises de *Folkland*.) — (*Voyez* Manhelg, B. CIV.)

de son royaume en districts, et le Tiundaland est ainsi nommé, parce que le dixième de ses fils, qui fut sauvé par le peuple, était destiné au sort de ses aînés; mais depuis l'établissement du christianisme, le Tiundaland contient dix districts, l'Attunda huit, le Fierdhundra en avait probablement quatre, et nous reconnaissons ici la vraie filiation des noms, qui ne sont cependant pas d'origine chrétienne. La division par districts (*harad* ou *hundari*) est sortie des premières institutions de nos ancêtres. On parle du Tiunda, de l'Attunda et du Fierdhundra dès le règne de la famille d'Ynglinga. Les anciens districts n'étaient pas sans doute les mêmes que ceux qui se sont formés plus tard; mais ceux qui composèrent autrefois les trois Folklanden peuvent être aisément reconnus, si l'on compare les renseignements étendus que nous en a transmis la première moitié du quatorzième siècle [1] avec la nature du pays et des documents antérieurs. La première contrée cultivée dans l'Upland est celle où Odin fonda Sigtuna, que les *Sagas des rois* nomment l'*ancienne*. Tous les environs formèrent le district appelé d'abord Sigtuna, puis Hatuna ou Habohundari, le premier du Tiundaland, par rang de date [2]. Il était entouré de frontières naturelles, et formait une presqu'île baignée par les eaux du Mälaren. De l'autre côté de ce golfe de Mälaren, Skarfwen, assez resserré dans cet endroit, et dont le nom figure dans les anciennes sagas, là où s'éleva Sigtuna, s'étendent les premières terres cultivées d'Upland au sud et au nord de l'Arland [3] jusqu'à Oland, dénominations, la première, des *terres cultivées* (akerland), la seconde, des *terres incultes* (wildmark). De l'Arland se forma le district d'Arlandha, aujourd'hui l'Erlinghundra-Harad [4], qui appartenait à l'Attundaland. L'Oland forma le vaste district du même nom, jadis *Olunda-Mor* (ou forêt stérile), et occupait tout l'espace jusqu'à la mer du côté du Nord [5]. La partie moyenne et septentrionale contenait le district de mines de l'Upland,

[1] Voyez *Registrum upsaliense*, une collection des actes et documents appartenant à la cathédrale d'Upsala; il est de l'année 1344.

[2] Il occupe ce rang dans le *Registrum upsaliense*.

[3] D'*ar* (année).

[4] Dans le *Registre d'Upsala*, Arlandha et Arlenningia Hunderi.

[5] *Olonda-Mor* répond, dans le *Registre d'Upsala*, à la paroisse de Morkarla dans le district d'Öland; mais la forêt se prolongeait par Danemora, Tegelsmora et par Lofsta et Hollnas, comme le prouve l'état des lieux. *Mor* signifie *forêt* dans l'ancienne langue. L'habitant de Mora, dans la Dalécarlie, dit encore aujourd'hui : « Allez à la forêt (*ga till morren*). »

riche en forêts et soumise plus tard à la culture. La partie la plus méridionale l'avait été beaucoup plus tôt. Une tradition du pays fait passer les frontières du Tiundaland par Skethammar et Vendel, tandis qu'une autre les place à Oresundsbro (pont d'Oresund) et Staket. Nous attachons un grand prix à cette tradition, parce qu'elle s'accorde avec les limites que la nature a tracées elle-même. Cette ligne de démarcation existe encore aujourd'hui entre la partie de l'Upland où croît le blé, et celle où il n'y a que des forêts et des mines ; elle forme le plateau qui sépare les eaux qui affluent dans le Mälaren, opposées à celles qui se déchargent dans la Baltique, au nord. Tous les points des frontières méridionales s'appuient sur le Mälaren. Le Tiundaland, proprement dit, était renfermé dans ces frontières, et ses dix anciens districts se distinguent encore dans leurs limites, là même où elles ont été reculées, comme dans le nord. L'Upland ne s'étendit pas directement du côté du nord, où le district actuel des mines paraît avoir longtemps résisté aux efforts de la culture, mais du côté de l'ouest, le long du cours d'eau, qui se jette du lac Temnaren dans la mer. Là se forma, dans le sein des forêts, la terre cultivée de Tierp, dont l'origine remonte aux temps païens : ses habitations éparses suivaient le cours de l'eau, comme l'attestent les antiquités qui nous restent. Il y eut là, dit-on, des bois appelés plus tard communaux (*allmannings skog*) qui séparaient le Tiundaland et le Gestrikland (Gestricie). Ce fut de cette manière que la côte se trouva peu à peu comprise dans ces provinces. Une vie vagabonde et aventureuse, un sol plus ingrat et la piraterie des Finnois, furent cause que les habitants de ces pays ne furent soumis que très-tard à un ordre régulier. Les huit anciens districts de l'Attundaland[1] allaient, au quatorzième siècle, jusqu'à la mer, et, l'un d'eux, Sæhundæri, aujourd'hui Sjuhundra, rappelle le pays côtier dont fait mention Snorre-Sturleson. Cependant ce nom, qui a chez lui un sens très-étendu, n'a plus qu'une signification restreinte, déterminée quand on l'applique à une partie du Suithiod,

[1] Leurs noms, qu'on trouve dans le *Registre d'Upsala*, sont ceux-ci : Brohundœri, Sollendahundœri, Valendahundœri, Sœmingiahundœri, Langhundæri, Lyhundœri, Arlenhehundœri, Sæhundœri. Je regarde cependant comme vraisemblable que Bro, qui est situé sur la même île ou presqu'île que le district de Habo, faisait autrefois partie de ce dernier district, d'autant plus qu'une tradition désigne Stâke comme la frontière du Tiundaland. Le Farentuna (Fernengatunum), qui se trouve dans le recensement fait sous Bro, a sans doute complété le nombre des huit districts d'Attundaland.

séparée des Folklanden. Le Sjöland, d'après ses propres expressions, à l'est sur la côte de la mer, est le *pays côtier* de Suède, l'ancien Roden, dont le nom s'est conservé dans Rodslagen ou Roslagen. Le sens de ce nom lui-même se reproduit dans la division de ces contrées en districts maritimes (*skeppslag* [1]) mot qui est encore en usage [2].

Il paraît qu'autrefois la côte au sud de Mälaren y était aussi comprise. Tören (aujourd'hui district du nom de Södertorn), dont la *Saga d'Ynglinga* et le barde Thiodolf [3] font déjà mention, appartenait encore dans les derniers temps à la sénéchaussée d'Upland. Les quatre plus anciens districts du Fjerdhundraland sont, sans doute, ceux qui sont situés entre Orsundsbro et Säfvaström ou Sagån, et celui de Thorsåker dans l'ouest [4]. Les limites du Fjerdhundra s'étendirent avec les progrès de la culture. Trois districts nouveaux ayant été ajoutés aux anciens, il reçut le nom de Sjuhunda, qui s'est conservé dans celui de Siunda ou Siende. Le Fjerdhundra comprenait tout l'ancien Westmanland jusqu'à Westra Aros (aujourd'hui Westerås [5]). De l'autre

[1] On ne compte que six cantons ou districts riverains d'Upland et de Roslagen.

[2] Cette division est très-ancienne; car, quoiqu'elle ne sépare pas le Roden oriental (il est ainsi nommé dans une lettre au roi Charles Knutson, — voyez Élers, *Description de Stockholm*, 11, 8) d'Attundaland, et qu'au contraire elle l'engloba dans ces huit districts, cependant le *Registre d'Upsala* fournit des preuves plus anciennes constatant que cette partie du Roslagen a été composée de districts maritimes (*skeppslag*). Ainsi un diplôme de 1280, du p. DD, 11, cite Telgboa-Skiplagh, Rindboa-Skiplag, Akirboa-Skiplag, Dannaro-Skiplagh. Cette division est dans le nom même de *Roden*, car *Rodslag* et *Skeppslag* signifient la même chose. Le grand chancelier Oxenstjerna dit, dans les protocoles du sénat de 1640, que Rodslagen a été ainsi nommé parce que des rameurs ou des marins ont habité ces côtes, nos ancêtres ayant coutume de leur donner des terres qui furent appelées *skeppslager*. (Palmskold XIV, *Topog.* V, 22, S. 1157.)

[3] C. 22, dans le récit de la mort du roi Agne, le barde dit : « *Près de* TAUR. » Les traducteurs ne l'ont pas compris : « *A austarverdum* TAURINUM *vestr frà Stoksund*, » dit la saga. Il s'appelait aussi en ancien suédois *Tór, Tóren*, et il est ainsi écrit dans les actes du moyen âge; je n'en connais pas l'origine.

[4] *Registrum upsal.*, c. 5, en compte cinq : Trogd, Aashundæri, Hsemda, Simhohundæri (aujourd'hui Samtuna), Thorsakur (aujourd'hui Torstuna) et Lagsund. Mais le mot *Fierdhundra* prouve que les districts étaient d'abord au nombre de quatre : Simtuna, ainsi que celui qui était plus à l'ouest, y a été ajonté plus tard ; il n'était pas d'abord compris dans le Thorsåker, dont le nom indique l'antiquité. La rivière de Såfva est indiquée comme frontière dans la préface de la *Loi d'Upland*, du roi Birger.

[5] *Aros* signifie embouchure. Celle de la rivière de Fyris, près d'Upsala, dans le lac Melarn, s'appelle *Aros* (Heimsk., la *Saga de saint Olof*, c. 203) ou *Ostra aros*. *Westra aros* était l'embouchure de la rivière Svarta dans ce lac près de Westeras, qui en prit le nom.

côté, jusqu'à l'extrémité du Mälaren et aux forêts du Keglan, tout ce qui était cultivé dans le Westmanland, appelé d'abord Tuhundra, formait deux districts [1].

Ce que nous avons dit de l'étendue du sol cultivé du Westmanland est confirmé par les souvenirs que le paganisme nous a laissés. L'ancienne terre cultivée en Suède est partout peuplée de tombeaux en forme de tertres *(Attehögar)*. Ces tertres si connus dans les anciens Folklanden, sont très-nombreux dans le Westmanland, surtout depuis Thorsåker, au sud et près des frontières d'Upland; ils suivent la direction du lac Mälaren et s'élèvent le long des rivages. Les tertres du Westmanland couvrent le pays méridional et le centre [2]; le reste était chargé de forêts primitives.

Ainsi s'opéra l'établissement des anciens habitants de la Suède proprement dite des deux côtés du Mälaren [3]. Ce lac immense et imposant, qui forme tant de golfes et se couronne de tant d'îles, dans lequel, pour nous servir de l'expression de la *Saga des Rois*, se déchargent toutes les eaux courantes du Suithiod, qu'il transporte à la mer [4], était dans le cœur du royaume le principal moyen de communication intérieure et extérieure, avec les amis ou les ennemis. Depuis les temps connus, l'entrée et la sortie en étaient très-étroites [5]. Dans son intérieur, qui fut avec raison appelé une côte prolongée, où germaient des îles (*skärgård*), on trouvait de bons ports : Birca est l'un des plus remarquables [6]; elle est ainsi décrite : « Ville située au milieu de la Suède, non loin du temple d'Upsala, le plus célèbre de ceux des

[1] Selon toutes les analogies, le nom des districts de *Siende* et de *Tuhundra*, situés des deux côtés de Westeras, indiquent qu'ils comprenaient autrefois, l'un sept, l'autre deux districts.

[2] Il n'y a que la paroisse d'Enaker qui fasse exception en s'allongeant jusqu'au fleuve de Dal.

[3] Ce lac était autrefois regardé comme un golfe ou comme une continuation de la Baltique.

[4] Heimskring., *Saga de saint Olof*, c. 6.

[5] L. c.

[6] « Birca est oppidum Gotborum, in medio Sveoniæ positum, non longe ab eo templo, quod celeberrimum Sveones habent in cultu Deorum, *Ubsola* dicto, in quo loco *sinus* quidam ejus freti, quod *Balticum* vel Barbarum dicitur, in boream vergens, portum facit gentibus, quæ hoc mare diffusi habitant, optabilem; sed valde periculosum incautis et ignaris ejus modi locorum, etc. » (Adam. Brem., *Hist. eccl.*, liv. II, c. 48.) Birca, qui s'appelle ici *oppidum Gothorum*, est nommé dans un autre passage du même auteur *Birca Sueonum*. (*De situ Daniæ*, page 59.) Les Sembes sont des habitants de la Prusse.

Suéones idolâtres, là où un golfe de la mer Barbare ou Baltique, s'avançant au nord, offre un port aux barbares qui habitent ces côtes. La route est dangereuse pour les imprudents et pour ceux qui ne connaissent pas le passage; car les habitants, exposés aux attaques des pirates, ont semé la côte de masses de rochers qui rendent la navigation aussi difficile pour eux-mêmes que pour leurs ennemis. C'est pourtant la plus sûre de toutes les côtes de la Suède, et les vaisseaux des Danois, des Norwégiens, des Slaves, des Sembes ainsi que des autres peuples scythes ont coutume d'y relâcher pour y tenir une foire où se fait l'échange des productions de ce sol. » De la Scanie, on touchait en cinq jours à Sigtuna ou à Birca [1]. A la fin, il est dit clairement que Birca était située près de Sigtuna [2], et que de ce lieu on gagnait Upsala dans une journée de chemin [3].

Cette description ne convient point à notre petite île Bjorkön, dans le Mälaren, où, vu la ressemblance de nom, nos antiquaires ont voulu voir des restes de l'ancienne ville, quoique l'auteur à qui nous avons emprunté ce récit, ajoute que lorsqu'il écrivit (1072) « Birca était déserte et dans un tel état de ruine qu'il en restait à peine des traces. » Mais des témoignages antérieurs à celui-ci, de deux cents ans, nous représentent cette ville dans un état florissant. L'apôtre du Nord, Anschair, l'a visitée deux fois. Son successeur et son biographe, Rimbertus, l'a vue [4]. D'après leur description, c'est un port de la Suède, une bourgade remplie de riches marchands, abondante en or et en argent. Dans le voisinage de Birca existait une autre ville ou place fortifiée, renfermant une garnison, peu nombreuse à la vérité. Elle avait des temples ou, selon l'expression des idolâtres, des dieux nombreux et puissants. Là se réfugiaient les habitants et les marchands de Birca pour y sacrifier à leurs dieux, conjurer les mauvais esprits ou écarter le danger qui les menaçait à l'approche de leurs ennemis. Il est clair que cette ville, qu'on ne nomme pas, n'est autre que Sigtuna, que nous avons placée près de Birca; c'est la

[1] « A Sconia Danorum navigantibus ad Bircam quinque dierum habes iter. » (Adam. Brem., *De situ Daniæ*, page 59, note 80.)

[2] « A Sconia Danorum per mare velificans quinto die pervenias ad Sictonam vel Bircam, juxta enim sunt. » (Adam. Brem.)

[3] « Sictona civitas distat ab Ubsola itinere unius diei. » (*Ibid.*)

[4] Voyez *Vita Ansgarii, per Rimbertum* et *Vita Rimberti*; Adam. Brem. a suivi ces deux ouvrages. Adam dit que Rimbertus est allé aussi à Birca. (*Hist. eccles.*, lib. I, c. 50.)

même Sigtuna où, d'après la *Saga d'Ynglinga*, Odin institua des sacrifices et établit sa cour, et que l'*Edda* dit qu'il choisit pour sa résidence fortifiée (*borgdstad*), c'est la signification littérale du mot ; car *tun* signifie *clôture*, et l'on peut juger de ce qu'étaient ces fortifications par ce que nous avons dit de la ville de Lund, qui était entourée de fortifications de bois (*träborg)*. Mais le nom de Birca, dont parlent d'abord les auteurs saxons [1] qui écrivaient en latin a probablement pour racine le mot scandinave borg (bourg) [2]. Il y a donc idendité dans l'indication de la position et du nom. On ne pourrait expliquer pourquoi les anciens Islandais n'ont jamais fait mention de Birca, quoiqu'elle ne fût pas détruite à l'époque où ils visitèrent les bords du Mälaren. Dans tous les cas, l'existence traditionnelle d'une aussi grande ville ne doit pas leur avoir été inconnue [3]. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'ils parlent de deux Sigtuna, dont l'une est appelée l'*ancienne*, et c'est sur son emplacement que nous devons chercher les ruines de Birca.

Dans tous les districts des mines de Suède, c'est avec le fer qu'on en a extrait que le sol de ces pays a été d'abord défriché ; il en a été de même dans le district des mines d'Upland ainsi que dans ceux du Uermland oriental, de la Néricie et du Westmanland [4] ; car si ce pays montagneux, au milieu des cours d'eau et des lacs les plus considérables de la Suède, dès les temps les plus reculés, avait des habitants dispersés dans les forêts, il n'en est pas moins vrai que la culture des terres ne peut dater que de l'exploitation des mines dans le moyen âge chrétien ; encore son plus grand développement fut-il subordonné

[1] Adam. Brem. et Helmold, *Chronic. Slavorum.*

[2] *Borg*, anglo-saxon, *byric;* de là le mot latin *Byrka* ou *Birca*.

[3] Des bardes islandais visitèrent le lac Malaren sous le règne d'Érik le Victorieux et assistèrent à la bataille qui fut livrée à Styrbjörn dans les plaines d'Upsala en 983. (Voyez *Annales de Suède*, tome I, page 206.) Quarante-sept ans auparavant, Birca existait encore, car l'archevêque de Brême, Unni, y mourut en 936 (Adam Brem., *Hist. eccels.*, lib. I, c. 51); mais si la ville eût été détruite dans cet intervalle, il eût été impossible que le souvenir en fût entièrement effacé.

[4] Les districts des mines de Philipstadt, de Carlskoga, de Lekeberg, de Grythytte, de Nora, de Linde, de Nya Kopparberg, de Norberg, de Wester Bergslagen, dans la Dalécarlie, et les contrées de Westrabergslagen ont été peuplés très-tard, ainsi que le district des mines de Westmanland et de Néricie, qui les avoisinent. On peut voir dans la forêt de Hagge, dans le Norberke, une pierre qui a servi de borne délimitative entre la paroisse de Nas dans la Dalécarlie, celle de Malma (près de Köping dans le Westmanland) et celle de Linde; mais il n'est question, dans tout cela, que de la dernière période du moyen âge catholique.

à l'exploitation des mines sous Charles IX et le grand Gnstave-Adolphe. Tout ce pays est jeune : ainsi sont Sala Silfverbergwerk (les mines d'argent de Sata) et Stora Kopparberget (la grande montagne de cuivre). La partie méridionale de la Dalécarlie est la plus ancienne, quoiqu'elle ne se montre pas encore sous ce nom dans l'histoire. Comme partout aillenrs, les grands fleuves ont attiré les habitants, et leurs rives ont été peuplées les premières. Le puissant fleuve de Dala (*Dalelfven)* nous en offre un nouvel exemple. Les *Sagas des Rois* nous représentent cette terre comme exploitée de temps immémorial par la main de l'homme ; il en est de même partout où l'on rencontre des tertres tumulaires (*ättehögar*) [1]. Ici se trouve aussi le *Jernbäraland* (pays produisant du fer) du paganisme, et le district oriental des mines actuel (Osterbergslagen) [2], le plus ancien de Suède, autant qu'on peut employer cette expression de district à une époque aussi éloignée; l'Iernbäraland s'étendait là jusqu'aux limites des Westerdalarne (la Dalécarlie occidentale); sous cette dénomination, on comprenait même les Osterdalarne (la Dalécarlie orientale). Thorsång, autrefois Thors-Augur, est sans doute une des plus anciennes bourgades de la Dalécarlie, et diverses traditions expliquent de quelle manière les habitants de Thorsång ont établi lenrs vacheries dans le haut pays, à Falun, sur le Kopparberget (montagne de cuivre), à Sundborn, et à Svärdsjo. L'expédition de saint Olof, au printemps de 1030, traversa ces contrées, et se rendit en Norwége par la Helsingie (*Helsingland*) et le Jemtland. En sortant de l'Upland, elle passa par d'épaisses forêts et poursuivit sa marche jusqu'au Jernbäraland, à travers des bois, des déserts immenses, souvent arrêtée par des rivières. Les compagnons de saint Olof transportaient des barques, et, à chaque halte, ils construisaient ponr s'abriter des hnttes, qui furent longtemps appelées les huttes d'Olof (*Olofs bodar*) Cent cinquante ans plns tard il se fit, dit-on, une excnrsion encore plus aventureuse. Le roi Sverre [3], fuyant du sud de la Norwége, parcourut avec une troupe de bri-

[1] Hulphers fait mention des tumuli des paroisses de Husby, de Hedemora, de By, de Grytnas, de Tuna, de Thorsång et de Nås. En général, ils sont rares, et l'on n'en voit pas au delà du nord du fleuve de Dål. Il ne s'en trouve pas dans les Osterdalarne (la Dalécarlie orientale), sinon peut-être à Mora.

[2] Les paroisses de Tuna, Skedwi, Sater, Husby, Hedemora, Garpenberg, By et Folkerna.

[3] Voyez la *Saga de Sverne*, c. 12.

gands, qui l'avaient choisi pour chef, la forêt de douze milles [1] (*Tolf-mila Skogen*) jusqu'au district d'Eke [2], dans le Wermland. Ensuite ils pénétrèrent ensemble dans une forêt encore plus étendue des Westerdalarne (la Dalécarlie occidentale), et ils arrivèrent à Malung [3], bourgade à laquelle la chasse et la pelleterie ont valu un nom et des habitants. De là, au milieu d'obstacles et de difficultés incroyables, que leur opposaient les débordements des rivières, les déserts et les forêts, ils firent quinze haltes, ne vivant que de la chair des oiseaux et des élans que la chasse leur procurait. Ces aventuriers parvinrent enfin au Jernbäraland, qui signifie Osterdalarne (la Dalécarlie orientale), probablement Elfdalen ou Mora. Quel aspect avaient au douzième siècle ces contrées que Gustave Wasa a rendues depuis si célèbres? L'idolâtrie y régnait encore. Le peuple n'avait jamais vu de roi et ne savait, dit la tradition, si ce qu'on appelait de ce nom était un homme ou un animal; il n'était jamais sorti de ses forêts pour communiquer avec ses voisins. Cependant Sverre en fut bien reçu, et ce fut avec son secours qu'il put continuer sa route, malgré les rivières et les lacs, du Jernbäraland au Herjedalen (le Herjedal), l'espace de dix-huit haltes, et pousser enfin jusqu'à Trondhem, par le Jemtland. Souvent cette troupe n'avait pour toute nourriture que des écorces ou des baies, qui s'étaient conservées pendant l'hiver sous la neige. Cette excursion eut lieu en 1177. Sverre repassa le Jernbäraland l'année suivante. Alors les paysans lui montrèrent des dispositions moins favorables : pour entraver sa marche, ils abattirent des bois; ils dirent à Sverre qu'ils n'étaient pas habitués à de semblables visites de rois, et ils ne voulurent pas le recevoir. Il pénétra cependant près d'Alfta, dans la Helsingie.

Suivant les plus anciens documents, la partie la plus méridionale de la Suède était habitée par des Goths : une saga, moitié mythique, moitié historique, parvenue jusqu'à nous, a pour objet la prise en possession de la partie moyenne du pays par des Suédois (Svear). L'histoire constate que la partie septentrionale était livrée à la cul-

[1] Elle porte encore ce nom, ainsi que la forêt frontière vers la Dalécarlie *Tiomilaskogen* (la forêt de dix milles).

[2] Eikis berat., édit. de Copenhague.

[3] Molungr. On présume que ce nom dérive de la *chasse des martres*, car *mard* (martre) se prononce *mol*. Les habitants vivent encore du produit de la préparation des peaux.

ture. Des colons ont commencé, dès le temps d'idolâtrie, à chasser les habitants nomades de ces vastes contrées. Toute la partie suédoise du Norrland (pays du Nord), baignée par la Baltiqne, depuis l'embouchnre du fleuve de Dal[1] jusque par delà le Norbotten (Norbothnie), a été connue jusqu'au quinzième siècle sons le nom général de Helsingeland (Helsingie). A l'ouest, plus près des montagnes (Fjällen), on trouvait le Herjedal et le Jemtland. Voici ce qu'on lit dans les *Sagas des Rois*, au sujet des premiers habitants de ces provinces : « Kettil Jamte, fils d'Anund iarl de Sparabo, dans le Trondhem, se retira devant le roi Osten Illråda de l'autre côté du Kiölen, à l'est; il défricha la terre et édifia des maisons dans la province qui porte encore le nom de Jemtland. Grand nombre d'habitants de Trondhem se retirèrent dans ce même canton pour se mettre à l'abri des gnerres qui éclatèrent quand le roi Osten accabla d'impôts le peuple de Trondhem et lni donna ponr roi son chien, qui s'appelait Saur. Kettil avait un petit-fils, Thorer Helsing, qui donna son nom au Helsingland (Helsingie). Il y cultiva la terre ; et lorsque le roi Harald-Hårfager voulnt soumettre le royanme, beaucoup de Thronds et de Naumdöles (Thronder och Nanmdöler) quittèrent lenrs foyers, et ils défrichèrent alors plns de terres à l'est du Jemtland ; qnelqnes-uns côtoyèrent le Helsingeland, à l'est, le long de la mer, devinrent sujets du roi de Snède et commercèrent avec ce pays. » Mais ce fut le roi Haquin (Håkan) Adelstens fostre qui donna des bases plus solides au commerce entre la Norwége et le Jemtland[2]. Ainsi les premiers habitants du Norrland sont déjà désignés comme adonnés au commerce. Ils trafiqnent encore aujourd'hui des produits de leur chasse et du bétail qu'ils élèvent, tant est invariable l'ordre fondé sur la nature du sol. Quant au Herjedal, voici ce qu'on en dit : « Herjulf était *merkisman*, c'est-à-dire porte-étendard dn roi Halfdan Svarte, père de Harald-Hårfager, auprès duqnel il était en grande faveur. Dans un repas il fut saisi d'un si violent mouvement de colère contre un autre courtisan, qu'il le frappa d'une coupe garnie en argent, laquelle se brisa. Le conrtisan en mourut. Ce meurtre, qui valut à Herjulf le nom d'Hornbrytaren[3], le fit exiler. Il fut bien accueilli d'Érik Emundsson, roi de Suède, dont il fut longtemps le guerrier. A la fin il séduisit la sœur du roi,

[1] « Quas regiones fluvius *Elf* distinguit a Svecia. » Ericus Olai.
[2] Voyez la *Saga du roi Håkan Adelstens fostre*, c. 14.
[3] Briseur de coupe.

Ingeborg, qu'il enleva, et se fixa avec elle dans une vallée sauvage, au sud du Jemtland, laquelle fut nommée, à cause de lui, *Herjulfs dal* (vallée de Herjulf) ou le Herjedal [1]. »

Les habitants du Herjedal montrent encore aujourd'hui l'endroit qu'ont habité Herjulf et sa femme, ainsi que le tertre qui cache leurs cendres et leurs trésors, au bord de la rivière Herje, à quatre milles à l'ouest de l'église de Lillherrdal [2]. Ils parlent encore de sa fille et de ses quatre fils, dont deux tuèrent leurs frères dans une dispute qu'ils eurent au sujet de leur pêche. Les deux qui survécurent régnèrent, dit la tradition, sur de petits États en Norwége, et au nombre des premiers habitants de l'Islande se trouvait un de leurs petits-fils. Les élans et les bêtes [3] tués à la chasse étaient dans le Herjedal, comme dans le Jemtland, le premier et principal moyen de subsistance des colons. Les peaux leur servaient à faire un commerce d'échange avec la Norwége ; la communauté d'origine et le voisinage les lièrent avec les habitants de ce pays [4]. Mais à l'est, le long de la mer, dit Snorre-Sturleson, les Suédois avaient défriché la Helsingie [5], et partout les premières populations s'étendirent des bords de la mer dans les vallées arrosées par des fleuves. Dans la Gestricie (*Gestrikeland*) elles suivaient en partie les côtes, en partie la rivière de *Gafvel* (Gafvelån), (d'où la ville de Gefle a reçu son nom), jusqu'à Storsjön (le grand lac [6]), dont les bords étaient cultivés de temps immémorial, surtout dans l'Ofvansiö et le Thorsåker. La Gestricie était autrefois séparée (elle l'est

[1] Voyez l'*Histoire de Norwége* de Schöning, I. 435.

[2] *Voyez* Hulpbers, *Description de Herjedalen*, pages, 43, 47. Dans les vallées de Ljung et de Ljusne, paroisse de Hede, on rencontre de semblables tertres qui s'appellent collines du bien, collines païennes (*gods högar*, *hedningah*), où l'on a trouvé des pièces d'argent (l. c., page 74). Le Jemtland ne possède presque aucun de ces tertres. (Hulphers n'en signale que deux dans la paroisse de Matmar). Une seule rune sur le Fröson rappelle le souvenir d'Oatmader, fils de Gudfast, qui fit baptiser le *Jontalant* (Jemtland). La Dalécarlie n'a eu également qu'une pierre runique, autrefois près Hedemora.

[3] Le Jemtland porte dans ses armes un *élan* avec un loup sur la gorge et un faucon sur le dos. Les armes des provinces, quoique d'une origine plus moderne, servent souvent à reconnaître les premiers moyens d'existence de ces pays. Aussi les armes de Néricie, les flèches mises en forme de croix, indiquent-elles la chasse dans les bois : les trois montagnes brûlantes de Westmanland désignent leurs mines ; le boue de Helsingie, l'entretien du bétail.

[4] Heimskringla, l. c.

[5] *Ibid. Saga de Håkan Adelsten.*, c. 14.

[6] Il ne faut pas confondre ce lac avec celui de *Störsjon* dans le Jemtland.

encore) de la Helsingie par la forêt d'*Ödmorden*, jadis si vaste que, quoiqu'il s'y soit formé une nouvelle paroisse dans le quatorzième siècle [1], les voyageurs n'en sont pas moins obligés de s'arrêter à mi-chemin dans un gîte (*sälohus*) établi probablement à l'époque de l'idolâtrie [2]. Ainsi que toutes les anciennes forêts situées sur les frontières, elle était fameuse par les assassinats et les brigandages qui s'y commettaient, et le *Mordbäcken* (rivière de l'assassinat) était le véritable point de séparation des frontières [3]. La loi d'Upland était suivie jusqu'à cette rivière ; de l'autre côté, c'était celle de Helsingie. Les divers noms en usage prouvent que les emplacements des tombeaux et des sacrifices ont servi comme de point de réunion aux anciens colons. Voici quelques-uns de ces noms : *Sunnanstigshögen*, *Högen i Sundheden*, *Högen i Nordstigen*. Gustave Wasa parla d'une de ces collines aux populations de la Helsingie. Les noms que nous venons de citer désignent aussi des possessions d'Upsala-Öde, sur lesquelles on se basa pour la division de la Helsingie. La partie nord-est de cette dernière contrée est probablement celle qui fut peuplée par des Norwégiens sortis du Jemtland et du Herjedal, qui traversèrent la forêt de Jämt (*Jämtskogen*) et plantèrent çà et là leurs habitations jusqu'au bord de la mer. La partie méridionale et moyenne de la Helsingie fut cultivée avant celle que nous venons de nommer. Mais l'éducation des bestiaux, la pêche dans la Baltique et la chasse des oiseaux de mer (car les oies sauvages furent les premiers hôtes de la Hel-

[1] La paroisse de Skog, dans la Helsingie méridionale, était jadis une forêt appartenant à six paroisses voisines de la Gestricie et de l'Helsingie, qui y avaient leurs pâturages. Ceux-ci devinrent des champs labourables (*boland*), que quelques propriétaires donnèrent à leurs enfants, pendant qu'ils demeuraient eux-mêmes dans leurs hameaux. Des disputes s'élevèrent bientôt entre les colons et leurs pères qui voulurent rentrer en possession de leurs terres, quoiqu'elles eussent passé à titre d'héritage à leurs petits-enfants. Les colons demandèrent l'autorisation de fonder un nouvel établissement, ce qui leur fut accordé par le roi Magnus Érikson en 1343. Ce récit peut être considéré comme l'histoire de la marche de l'agriculture dans le Norrland et même dans toute la Suède. Les vacheries avec leurs pâturages ont toujours été comme les avant-postes de la culture.

[2] *Hedninga garden* (la maison païenne) sur les confins des paroisses de Skog et de Hamranger est placée, dans un document relatif à la ligne de démarcation (*Ragang*), entre la Gestricie et la Helsingie. (V. O. Celsius et Alrot, *Dissert. de Gestricia.* Upsal, 1720.)

[3] On dit qu'elle a reçu son nom de l'assassinat de saint Étienne, apôtre chez les habitants de Helsingie. Il nous semble que cette dénomination est plutôt dérivée du mot *mor* (forêt).

singie) étaient sans doute d'abord les moyens de subsistance de ces peuples, plutôt que les productions de la terre. On peut en dire autant des provinces plus éloignées, telles que le Medelpad et l'Angermannie (*Angermanland*), dans lesquelles la population a suivi davantage la direction de la côte. Dans la première, située entre les grands fleuves de Njurunda et d'Indal, situation d'où elle tire son nom [1], est la vallée de Njurunda, au midi. Elle fut peuplée, comme l'indiquent ses antiquités, antérieurement à celle que baigne le fleuve d'Indal [2]. La pêche du hareng ou du stroemting [3] est aussi ancienne dans le Medelpad que le nom de Silånger [4]. La pêche du saumon [5] fut exploitée par les Angermanniens (littéralement *habitants des golfes et des îles*) dans l'archipel que forme à son embouchure le fleuve d'Angermannie (*Angermanlandsån*), le plus considérable de la Scandinavie, où Hernösand [6] se trouve cité, dès le quatorzième siècle, comme port et comme place de foire. En entrant dans le Westerbotten (Westrobothnie), on rencontre les derniers tertres tumulaires [7]. Des *amas* de pierres sont les seuls tombeaux qui restent. Les noms des fleuves sont lapons [8]. Ce fut d'abord la pêche du saumon qui détermina les

[1] Cette position est l'origine du nom Medelpad. On prononce dans cette contrée *Melpa*, qui n'est qu'une contraction de *Midelfva*. Le Midelfvaland est le pays situé entre les *elfvor* (fleuves) : les armes de la province portent deux fleuves.

[2] Le Medelpad méridional a beaucoup de tertres tumulaires et de pierres runiques. On trouve souvent des tertres dans l'Angermannie le long du fleuve. Il n'y a qu'une pierre runique dans la paroisse de Nordingrå.

[3] Petit hareng qu'on pêche dans la Baltique.

[4] Deux harengs sont dans les armes de cette paroisse, et son nom s'écrivait autrefois *Sillanger*, (*Hareng*, en suédois *sill.*) Asp et Genberg, *Dissert. de Medelpadai antiqua et hodierna*, Holm, 1734. Nos anciens antiquaires faisaient dériver son nom de *Sall*, *Salig* (heureux), ils trouvaient ici les *Insulæ Beatorum* ou les Iles des Bienheureux. *Angr* signifie *golfe*, *isthme*, côte insulaire, en général une position étroite et coupée. C'est de là que l'Angermannie a reçu son nom. Nas i Silangri et Nordstigher i Sioboradhi (aujourd'hui la paroisse de Sabro), sont désignés comme appartenant à Upsala-Ode dans la *Loi de Helsingie*. K. B. fl. XI.

[5] L'Angermannie a trois saumons dans ses armes.

[6] Aujourd'hui ville, résidence du gouverneur et de l'évêque.

[7] Il y en a, dit-on, dans la paroisse d'Umeå, près le village de Klabböle. (*Voyez* Hulphers, la *Descr. de Westr.*) Quelques-uns prétendent qu'ils sont l'ouvrage de la nature.

[8] Les fleuves Ume, Lule, Pite, Råne, Kalix et Torne : en lapon Uhmeano, (de *Wuome*, forêt, et *åno*, fleuve). Torne (aujourd'hui ville), paraît tirer son nom d'une tour, en suédois *torn*, qui la dominait. La ville a une tour dans ses armes. *Torn* (tour), en lapon *torne*, est probablement emprunté du mot suédois.

Norwégiens à traverser les montagnes, au printemps et dans l'été, jusqu'à l'embouchure de ces fleuves. Quelques-uns même y passèrent l'hiver. Les Suédois augmentèrent le nombre des colons, et les Lapons, repoussés des côtes, se retirèrent dans l'intérieur. Dans la première moitié du quatorzième siècle, la terre était peuplée et cultivée jusqu'à Skeldepth (en lapon, *Sildut*, cataracte), aujourd'hui Skellefteä. Au delà étaient des déserts, ce qui n'empêchait pas des paysans, qui se livraient au commerce (Birkarlar), de fréquenter ces hautes régions, surtout Torneä, à cause de la pêche et des échanges qu'on faisait avec les Lapons. Ce fut à cette époque que les archevêques d'Upsala étendirent le nom de Helsingie, qui se bornait à leur diocèse, jusqu'à la Finlande, y compris l'Ostrobothnie. La terre était cultivée de temps immémorial jusqu'au fleuve d'Umeä, en Westrobothnie, et même un peu au delà. Aussi le paganisme dura-t-il ici plus longtemps qu'ailleurs.

La partie la plus septentrionale de la Scandinavie fut appelée Finnmarck. C'était, d'après les anciens, un pays immense, baigné par la mer à l'est, au nord et à l'ouest, découpé de golfes, hérissé de chaînes de montagnes désertes, sillonné de grands lacs et de vallées ombragées de forêts. De hautes montagnes, du nom de Kölarne, côtoyaient les déserts [1]. Le Finnmarck, au neuvième siècle, commençait au delà du Halogaland norwégien et se terminait à la mer Blanche. Les Norwégiens levèrent des impôts sur les habitants sauvages du Finnmarck; les colons suédois, quand ils furent assez nombreux, suivirent leur exemple dans la Laponie suédoise. Cet impôt est appelé *finnskatt, finnsköp et finnfärd*. Nous possédons des documents sur ces mouvements, sur l'état du pays, sur les aventures et les mœurs de ces colons. Nous ne citerons que le plus ancien, qui contient en même temps la relation d'un voyage, du Halogaland, autour du cap Nord, jusqu'à l'embouchure de la Dwina, dans la mer Blanche [2]. Le Norwégien Ottar (qui avait quitté son pays en 870) disait à son maître Alfred, roi d'Angleterre, que son pays était le plus septentrional de la Norwége, près de l'Océan occidental; mais que la contrée se prolongeait bien plus avant dans le nord; que cette partie était tout à fait déserte, à l'exception de quelques endroits que les Finnois fréquentaient

[1] *Saga d'Egil*, c. 14.
[2] *Voyage d'Ottar et d'Ulfsten.*

pendant l'hiver, pour y chasser et pour y pêcher pendant l'été. — Il avait une fois voulu connaître l'étendue de ce pays du côté du nord et s'assurer s'il y avait des habitants au delà du désert. En suivant les côtes, il n'avait que des déserts à sa droite et la mer à sa gauche. Après trois jours de navigation, il était arrivé dans les parages où s'arrêtaient les baleiniers; mais il continua sa route encore pendant trois jours dans la même direction. Là le pays et la mer tournaient à l'est, ce qui l'obligea à attendre le vent du nord-ouest. Pendant quatre jours encore il navigua à l'est sans s'éloigner de la côte. Il lui fallut alors attendre le vent du nord pour suivre la courbe que celle-ci formait vers le sud. Il continua dans cette direction pendant cinq jours, après lesquels il rencontra un grand fleuve. Toute la terre au delà était habitée et cultivée. C'était le premier pays habité qu'il eût rencontré depuis qu'il avait quitté ses foyers, car toute la côte qu'il avait longée était sauvage, et il n'y avait aperçu que quelques chasseurs, des oiseleurs et des pêcheurs, qui tous étaient Finnois. Il en avait été de même dans le désert des Terfinnois (*Terfinnarne*). Sur les bords du grand fleuve habitaient les Bjarmes dans un pays bien cultivé. Ottar n'osait descendre à terre, mais les Bjarmes vinrent à son vaisseau. Leur langue lui parut avoir de l'analogie avec celle des Finnois. Ils lui donnèrent de grands détails sur leur pays et ceux qui l'entouraient. Il ne sut quel degré de croyance il devait ajouter à leurs rapports, n'ayant rien vu par ses yeux. Entraîné par le désir d'explorer le pays, il y fit une incursion pour y trouver une espèce de baleine dont les dents sont fort belles (il en donna plusieurs au roi Alfred). La peau de ce poisson sert à faire d'excellents cordages; cette baleine est plus petite que les autres, et n'a pas plus de sept aunes[1]. La pêche des baleines était plus riche dans le pays d'Ottar. On y en trouvait de quarante-huit, et même de cinquante aunes[2] de longueur. Il raconte qu'avec six bâtiments il en prit lui-même soixante en deux jours. Il était riche en produits de son pays, c'est-à-dire en animaux sauvages appelés rennes. Lorsqu'il visita le roi, il en avait six cents. Dans ce nombre, il y en avait six dont il se servait pour attirer les sauvages, et cette qualité les rendait précieuses chez les Finnois. C'était un des hommes le plus considérés de sa contrée, et pourtant il ne possédait

[1] Trois aunes de France.

[2] Vingt-quatre à vingt-cinq aunes de France.

que vingt vaches, vingt moutons et vingt cochons ; le peu de terre qu'il cultivait était labouré par des chevaux. Mais la plus grande fortune des riches de ce pays consistait dans les tributs que leur payaient les Finnois. Ce tribut était acquitté en peaux, en plumes, en baleines, en peau de chien marin et en cordages. Chacun payait suivant sa fortune : les plus riches fournissaient quinze peaux de martres, cinq de rennes, une d'ours, six sacs de plumes, une veste de peaux d'ours ou de loutre et deux cordages, l'un fait de peau de baleine, l'autre de peau de chien marin.

En substituant à la pêche de la baleine celle du saumon et du chien marin, on voit que cette description peut s'appliquer à l'ancien paysan du Norrland, aux bords du golfe de Bothnie ; on y trouve sa manière de vivre, ses moyens de subsistance, ses relations avec les Lapons. Depuis Harald-Harfager, les rois de Norwége s'approprièrent le droit de lever tribut sur le Finnmarck, et celui du commerce exclusif de ce pays ; ils continuèrent de soutenir ces prétentions tout le long des côtes de la mer. Le beurre et le lard trouvaient surtout un écoulement facile dans le Finnmarck. Les Bjarmes étaient de race finnoise et paraissent avoir été plus civilisés que ceux dont ils tiraient leur origine. On voit, par la description de leur pays, qu'ils pratiquaient l'agriculture. L'ancien pays des Bjarmes occupait l'espace compris depuis les bords de la Dwina jusqu'à ceux du Volga et du Kama et faisait un commerce étendu. Des caravanes de Bucharie y apportaient les produits de l'Orient. Un voyage dans le pays des Bjarmes était regardé dans le Nord comme très-avantageux, tant par le commerce qu'on pouvait y faire (on en tirait par échange des peaux de zibeline, de castor, de petit-gris), que par le pillage sur lequel on comptait ; car un voyage de commerce couvrait souvent une expédition de piraterie. Le sanctuaire du culte de ce peuple se trouvait à l'embouchure de la Dwina, dans l'épaisseur de la forêt. La divinité s'appelait Jumala (nom du dieu encore en usage chez les Finnois et les Lapons). Sa statue portait sur les genoux une grande coupe d'argent remplie de pièces du même métal, et un ornement précieux autour du cou. On inhumait les morts dans un lieu consacré ; les tertres qui les recouvraient renfermaient une grande quantité d'or et d'argent, car on enterrait avec les hommes riches une grande partie de leurs trésors. Le temple était entouré d'une clôture palissadée, qui s'ouvrait par une porte à laquelle six hommes montaient la garde chaque nuit.

Les traditions du Nord font mention de plusieurs autres peuples finnois. Il est parlé d'une invasion de Kures et de Quenes en Suède, dès le temps du roi Sigurd-Ring. Les derniers, comme les Lapons, étaient voisins de nos ancêtres, dans les contrées qui forment le Norrland actuel de Suède. Les Suéones, dit une relation du neuvième siècle, ont au nord, de l'autre côté du désert, le Quenland (pays des Quenes); au nord-ouest, les Finnois patineurs, et à l'ouest, les Norwégiens[1]. Mais dans ces contrées septentrionales les Finnois patineurs et les Quenes étaient mêlés ensemble ; car on dit que le Quenland est à la même hauteur et aboutit à la partie septentrionale de la Norwége. Ils transportent par terre leurs barques légères, entre les grands lacs creusés au pied des montagnes, et ils ravagent le territoire des Norwégiens, qui à leur tour dévastent leur pays. Cependant ils appellent souvent les Norwégiens à leur secours contre leurs ennemis. En 877 ou environ, Faravid, roi des Quenes, demanda à Thorolf, chargé par Harald-Härfager de percevoir l'impôt que lui devaient les Finnois, son assistance contre les Caréliens (*Kareler*), qui avaient ravagé ses terres. Thorolf l'accorda sous la condition qu'il aurait dans le butin une part égale à celle du roi ; d'après la loi des Quenes, le roi, outre le tiers du butin, devait avoir autant de peaux de zibeline, de castor et de petit-gris qu'il lui plaisait d'en choisir. Thorolf, à la tête de cent guerriers, entra par l'est dans le pays des Quenes. Le roi en avait trois cents. Ils marchèrent réunis sur le haut Finnmarck; ils rencontrèrent et défirent les Caréliens dans les montagnes, et recueillirent un riche butin. Après ces exploits, Thorolf retourna dans le Quenland, franchit la chaîne de montagnes de Kolen et entra à Vefsen, dans le Halogaland, en Norwége. Cet homme puissant était en même temps un pirate hardi. Il tira de grands avantages des riches pêcheries de Lofodden ; il préparait de la morue sèche à Vage et exploitait la pêche du hareng. On peut voir jusqu'où s'étendait le nom des Quenes, si l'on considère que toute la mer du Nord fut appelée la mer des Quenes, et toute la Finlande le Quenland[2]. Cependant nous trouvons le mot Quenland employé dans un sens moins large. Il indique alors le pays situé entre la Helsingie et la Finlande[3]. Il comprenait dans ce sens, toute la Bothnie, des deux côtés du golfe

[1] Le roi Alfred. Introduction du *Voyage d'Ottar et d'Ulfsten*.
[2] Roi Alfred et Fundin Noregur.
[3] Voyez la *Saga d'Egil*, c. 14.

de ce nom, ce qui dura jusqu'à ce que les colons suédois eussent chassé les Quenes, d'abord de la Westrobothnie et ensuite d'une partie de l'Ostrobothnie, dont le nom finnois, *Kainu*, rappelle encore les anciens Quenes ou Kvänes.

On trouve les Caréliens, peuple sauvage et belliqueux, adonnés à la piraterie, mais tirant leurs principales ressources de l'entretien des troupeaux et de la chasse, tantôt en guerre, tantôt alliés avec les Quenes. Vivant dispersés et éloignés du golfe Finnois, qui leur emprunta son nom de golfe Carélien (*Kyrialabottn*), ils firent de fréquentes irruptions dans le Norrland suédois en traversant la Finlande orientale jusqu'aux extrémités du Finnmarck [1]. En 1350, un archevêque de Suède baptisa dans une grande cuve, à Torneå, vingt Lapons et Caréliens de Kemi et de Simo. Au midi du golfe Finnois, nous rencontrons les Estoniens. Ce nom, dérivé de la position à l'est de la Scandinavie, s'appliquait autrefois à tout le pays qui se trouve compris entre la Vistule [2] et le golfe Finnois et à des peuples différents, selon les temps, tantôt aux Goths, tantôt aux Finnois ou aux Lettes. Enfin cette dénomination ne désigna que la tribu finnoise qui l'a conservée, et qui, dans les anciens temps, se prolongeait par la Courlande jusqu'à la Prusse [3]. D'après nos anciennes sagas, les Suédois entrèrent de bonne heure en relation avec l'Estonie. Le roi Svedger la traversa en allant chercher Odin le Vieux, à l'est; elle fut ravagée par le roi Yngue qui y trouva la mort. Les Suédois élevèrent son tertre sur le bord de la mer, afin, est-il dit, que les échos retentissent des chants que les vagues feront entendre en l'honneur d'un roi de Suède. Quand la Suède cessa d'être redoutable à ces contrées, ses côtes furent infestées de pirates, qui n'étaient autres que les Estoniens réunis aux peuples de même souche, les Kures [4] et les Caréliens [5].

Telles sont les peuplades finnoises dont il est fait mention dans le

[1] La côte de la Laponie russe fut autrefois nommée Carelastrand (côte des Caréliens); elle s'appella aussi Tre et Trenas : de là Trefinnar ou Terfinnar (Tre ou Terfinnois.)

[2] Au neuvième siècle, l'Estonie touchait encore à la Vistule. *Voyage d'Ottar et d'Ulfsten.*

[3] Tunmann, Untersuchs, uber die alte Geschichte einiger Nord. Völker, pages 18-20. « Noch jetz trifft man so wohl in Kurland als in Semgallen betrachliche Uberreste diefer alter Finnischen Einwohner an. » *Ibid.*

[4] « Permisti *Estonibus chori.* (Saxo, l. XIV, page 329.)

[5] *Voyez* Porthan, Paul. Just. *Chron.*, pages 49, 50.

Nord, dès le temps de l'idolâtrie. Il y a un autre peuple qui n'apparaît que plus tard dans l'histoire de Suède, quoiqu'il soit aussi ancien que ceux de la Finlande, et de même origine, ce sont les Tawastiens, branche des Estoniens (Tavester, Tawaster, habitants du Tawastland [1]). Tout prouve, au contraire, que les Tavestiens étaient le peuple principal. Ils occupèrent la partie la plus septentrionale du pays [2] ; c'était aussi la plus fertile ; là prit naissance l'agricultnre de la Finlande, qui s'étendit lentement et, pour ainsi dire, pas à pas, jusqu'à la Finlande septentrionale et orientale. Ils furent les premiers des Finnois qui trafiquèrent avec les Suédois, par l'archipel d'Aland et par le Roslagen. C'est leur pays qui s'appelle plus spécialement la Finlande, pour le distinguer du Finnmarck, contrée plus sauvage qui, d'après toute apparence, plus étendue que ne l'indiquent quelques sagas, n'était bornée que par le Tawastland supérieur [3]. Ce peuple de la Finlande méridionale, qui paraît plus civilisé que les Caréliens et les Quenes, qui sont cependant de même race, n'était pas désigné dans le Nord aux temps de l'idolâtrie par un nom particulier, quoiqu'il en eût un. Nos ancêtres les comprenaient dans le nom collectif de Finnois : l'établissement de ce peuple est cependant aussi ancien que les premières traditions du Nord.

Le nom de Finnois était dans les anciens temps, comme il l'est encore aujourd'hui, celui d'un grand peuple du Nord. Il embrassait

[1] C'est sous ce nom qu'ils sont désignés dans la bulle de Grégoire XI, du 9 décembre 1237. On écrit Tawasti. L'on trouve fréquemment dans la *Grande Chronique rimée* Tavester, qui renferme sans doute le mot générique des Estoniens. La première syllabe *Tav* est plus difficile à expliquer. Le souvenir des piraleries des *Tavestiens* et des *Estoniens*, en Sudermanie paraît s'être imprimé dsna les mots ESTa*skär*, ESTa*klippa* et TAWASTA*skans* (dernière fortification de la paroisse de Skillinge). Il est question des Tavestiens dans les chroniques russes de 1042, mais sous le nom de *James*, qui est la prononciation russe de leur nom indigène *Hame*.

[2] Le dialecte usité dans la Finlande proprement dite et dans le Tawestland prouve que ce pays (plus tard aussi une partie de l'Ostrobothnie), en un mot, la Finlande méridionale et occidentale, ont été habitées par le même peuple, celui de Tavestiens, qu'on ne doit pas confondre avec les habitants du Savolax et les Caréliens. (*Voyez* Porthan ad Paul Just. pages 87, 88.)

[3] *Lappringar* on les pierres rangées en cercle, dont les bois de la haute Finlande sont remplis, indiquent des tertres et des endroits jadis habités par les Lapons. Ces pierres sont placées de la même manière que celles dont un Lapon forme d'ordinaire le foyer de sa hutte (*kåta*), autour duquel il s'assied avec sa famille. On n'en trouve pas dans la Finlande méridionale, ce qui prouve que l'ancienne Laponie, Scrite, Finnia, n'a pas poussé ses frontières plus loin que le Tawastland, où commençait l'agriculture. (*Voyez* Lencquist dans les *Gazettes d'Abo*, 1778, pages 142, 143.)

non-seulement plusieurs tribus qu'on regarde maintenant comme finnoises, mais aussi les Lapons, nommés Finnois par les Norwégiens et les Islandais. Plusieurs écrivains ont soutenu que, d'abord, ce nom appartenait exclusivement aux Lapons. Les Finnois, dans Tacite, ne sont que des Lapons. On les retrouve encore dans les Finnois de la Scandinavie, mentionnés dans les récits et les sagas des Islandais et des Norwégiens. Seulement on a par erreur appliqué ce nom aux autres tribus finnoises de la Finlande. Cette extension erronée est due aux peuples eux-mêmes. De nos jours encore, non-seulement les Finnois, mais les Lapons ont adopté le même nom national *Suome*, *Same*, mot qui signifie *marais* [1]. C'est le vieux mot russe *Ssum*, qui s'applique aux Lapons et aux Finnois [2]. Le mot germain *Fenni* dans Tacite et le terme scandinave *Finnar* (Finnois) n'en sont que la traduction, et expriment la même idée, qui, se reproduisant dans plusieurs dénominations des peuples finnois [3], indique la nature de leurs premières habitations et leur convient encore. Le nom de ce peuple est donc générique, et il appartient depuis les temps les plus éloignés à toutes les peuplades de l'Europe septentrionale. Que Tacite, d'après les notions qu'il possédait, place les Finnois dans les environs de la Lithuanie actuelle, que Ptolémée les place sur les bords de la Vistule, et non sur ceux de la Baltique, au sud-est, où on les rencontre plus tard lorsque les peuples goths, qui occupaient ces rivages à une époque bien éloignée, eurent commencé leur mouvement vers le sud ; cela ne fait pas que le peuple finnois n'ait pu s'établir jusqu'aux extrémités les plus septentrionales ; car les Romains ne connaissaient pas tout le nord-est de l'Europe, et ils ont toujours mis trop au sud les peuples dont ils avaient recueilli quelque notion.

[1] *Fenn* dans notre ancienne langue. (Voyez *Annales de Suède*, tome I, page 415.)

[2] Lehrberg (Untersuch. zur alt. Geschichte Russlands, page 223.) Cet auteur, quoique d'un grand mérite, a cependant tellement embrouillé la question qu'il est difficile de s'y reconnaître et de la résoudre.

[3] *Suomie* (dont le *Same* lapon ne diffère que par la prononciation) est une abréviation de *Suomenmaa*, contraction de *Suomiehenmaa* (pays des habitants du marais), de *suo*, marais, *mies* (génitif de *miehen*, homme), et *maa*, pays. (V. Ruhs, *la Finlande et ses habitants*, trad. par A. J. Arwidsson, Stockholm, 1827, tome II, page 1.) De là, les Finnois de la Finlande s'appellent *Suomalaiset*, les Estoniens *Somalassed*, les Lapons, *Sabmelads*. La même idée est renfermée dans *Kainulaiset* (de *kaino*, bas, plat), comme les Finnois du *Kajana* et du *Hamelaiset*, nom que portent les habitants du Tawastland. Le nom primitif des Caréliens, *Karjalaiset*, dérive de *karja*, bétail, d'où *karjainen*, berger.

Quand leurs connaissances en géographie devinrent plus certaines, les anciens firent remonter les Finnois vers le nord, et les regardèrent comme habitants de la Thulé de Procope, ou de la Scanzia de Jordanès, qui les représente comme divisés en tribus. Il est difficile d'étabir une distinction entre les Lapons et les Finnois lorsqu'il n'est parlé que des derniers. Cette difficulté résulte non-seulement de ce que les récits sont incomplets, mais de la nature même des choses, puisqu'il s'agit de peuples dont on ne connaît les premiers temps que par l'histoire de leurs voisins. Que si l'on prend le présent pour point de comparaison, on aperçoit entre ces peuples des différences incontestables. Les Finnois ne veulent pas encore avoir la moindre affinité avec les Lapons, tandis que ceux-ci se font honneur de cette parenté. Tous ceux qui ont vécu dans le nord de la Scandinavie, parmi les Lapons et les Finnois, ont été frappés du contraste qui existe entre ces deux peuples au physique et au moral. Cette observation est importante; mais d'un autre côté l'analogie reconnue entre leurs langues, prouve suffisamment que ceux qui les parlent sortent d'une même souche. Le Lapon se distingue par un singulier mélange d'opiniâtreté, d'esprit soupçonneux et puéril; un caractère déterminé, ferme, et d'une gravité souvent sombre, caractérise le Finnois. « Un homme doit tenir sa parole et un taureau conserver ses cornes » est un proverbe finlandais. La civilisation a trouvé un sol vierge dans la vigueur des Finnois. L'usage de brûler les forêts, qu'on pourrait appeler l'agriculture des nomades, paraît lui appartenir de toute antiquité. Le Lapon des montagnes (*Fjäll-Lappen*) a tellement enracinées les habitudes sauvages qu'il est inaccessible à toute espèce de progrès, malgré le christianisme et les soins d'un gouvernement paternel. L'état de ces deux peuples a cependant subi des modifications. Les Quenes et les Caréliens ont aussi vécu de leur chasse au milieu des forêts, à la manière des Lapons; c'est pourquoi *raha*, peau, sert encore aujourd'hui, dans les langues lapone et finnoise, à exprimer l'idée du principal moyen d'échange, c'est-à-dire de l'argent. Les Finnois, dans l'intérieur de l'Ostrobothnie et dans le Kajana, vivaient avec leurs rennes, il y a cent cinquante ans, comme les Lapons de nos jours. On trouve des Lapons pêcheurs, la plupart d'origine finnoise, dans la Laponie de Kemi[1]. Le nom de Lapons paraît pour la

[1] A Utsjochi. (*Voyez* Wahlenberg om Kemi Lappmark, page 25.)

première fois au douzième siècle dans la Scandinavie; il semble créé par les Finnois eux-mêmes, et probablement il était antérieurement en usage de l'autre côté de la Baltique. Des Lapons, comme nation frontière, selon le sens étymologique [1], ont existé parmi les Finnois et dans leur voisinage, même en Estonie, et plus tard dans la Finlande, depuis l'intérieur du golfe Finlandais [2] jusqu'à la mer Glaciale. A une époqne, ils furent repoussés de la Finlande supérieure, surtout par les Tawastiens. Les Lapons se rappellent cet événement [3]. Dans la Scandinavie septentrionale, nous les trouvons mêlés avec d'autres Finnois, mais dans un état de dépendance. Au nombre des habitants du Finnmarck, on compte plusieurs races de Finnois, de Lapons, de Caréliens [4]. On voit par là que le nom de Finlandais est employé dans un sens plus ou moins étendu. Au-dessous du Finnmarck était le Quenland, que ravagèrent les Finnois de Cajana ou les Qnenes; là aussi se trouvaient des Lapons, car nous voyons que ceux-ci résistent et sont battus lors de l'invasion des Quenes en Norwége [5].

Les premiers colons suédois qui apparaissent au milieu de ces

[1] Du mot finlandais *loppu* (finis, extremitas). Tornœus, Scheffer et Lehrberg regardent cette dérivation comme très-probable. En langue lapone, *lapp*, *lappa* signifie *caverne*, et *lappot* être perdu. On sait que les Lapons ne veulent pas accepter cette dénomination, mais qu'ils aiment mieux celle de Finnois.

[2] Des missionnaires de Riga dans l'Estonia font mention en 1220 d'une *provincia extrema*, qui s'appelle Lappegunda. Gruber, orig. liv., page 148. Une bulle de Grégoire IX, de l'an 1230, défend de procurer des armes aux paysans de la Carelia, de l'Ingria, de la Lappia et de la Vatlandia, afin d'arrêter les cruautés qu'ils exerçaient contre les Suédois chrétiens. Outre les Caréliens, les Ingriens et les habitants de Vatland (ces derniers habitaient les environs de la Caporia et de l'Ingrie), tous Finnois, sans contredit, elle parle aussi des Lapons. Il y en avait eu certainement dans le voisinage de ces peuples. Dans la Finlande, le nom de Lapon apparaît souvent dans les noms de lieux, comme *Lappinjärvi*, *Lappsiö* (le lac des Lapons); *Lappinsalwi*, *Lappwik* (golfe des Lapons); dans les paroisses suédoises nommées Lapptrask, Lappfjard, des traces nombreuses attestent le séjour des Lapons dans le Tawastland supérieur jusqu'à la partie du nord.

[3] La tradition des Lapons Suédois offre une double interprétation. On parle tantôt d'une expulsion de la Finlande (Schœffer, Tornœus), tantôt d'une expulsion de la Suède (Högström). Selon ce dernier, les Lapons et les Suédois étaient frères. Pendant un ouragan, le Suédois, saisi de frayeur, se cacha sous un plancher dont Dieu fit une maison; mais le Lapon resta dehors. Depuis ce temps, les Suédois habitent des maisons, et les Lapons n'ont d'autre toit que le ciel.

[4] *Annales de Suède*, tome I, page 463, nº 4.

[5] Funden Noregur.

peuples nomades dans le Norrland se livrent comme eux à la chasse, à l'entretien des troupeaux et à la pêche; ensuite ils leur imposent un tribut. Mais dès leur apparition, ils se distinguent par l'agriculture et le commerce, et par l'usage constant d'avoir des habitations fixes. C'est pour cela que le Lapon tire le nom des Suédois des circonstances au milieu desquelles il avait eu d'abord des relations avec eux [1]. Les tribus nomades furent toujours soumises à des déplacements; mais ces déplacements ne s'opéraient pas tout d'un coup. Les colons suédois s'étendirent le long des côtes. L'intérieur du pays n'éprouva pas de changement. Un prince suédois quitta encore sa patrie au onzième siècle pour faire des conquêtes chez les Quenes [2]. A cette époque la Helsingie pouvait encore être regardée comme le principal pays des Finnois patineurs [3], qui portaient leurs ravages jusqu'aux forêts du Wermland [4]; ce sont probablement ces Lapons qui ont laissé des traces et des souvenirs dans la Dalécarlie [5]. On ne peut élever de doute sur le séjour des Finnois et des Lapons dans le Norrland et dans les districts de la Laponie (*Lappmarkerne*), qu'ils habitent encore de nos jours. Il est probable qu'il en fut de même dans la Suède moyenne, quoique les circonstances soient moins précises, que la culture y soit plus ancienne, et que la vie nomade y ait cessé avant que l'histoire la fasse connaître. L'Aland et le Quarken ont de temps immémorial été des points de communications entre la Suède et la Finlande. Des colonies suédoises ont suivi cette route le long du golfe Finnois, tantôt en allant au Nyland et même jusqu'en Russie, tantôt en gagnant l'Ostrobothnie; mais les Lapons et les

[1] Un Suédois est appelé en langue lapone *Leddelats*, ce qui signifie *habitant de la campagne*. Le Suédois est aussi nommé *Taro*, *Tarolats* (marchand), de *tarrohet*, *taret* (vendre).

[2] *Voyez* Adam. Bremen. *De situ Daniæ*, page 78, ap. Lindenbrog, *Script. septentr.* page 59. Le Quenland, par le fait de la même erreur que chez Adam. Bremen. est appelé *Terra Fœminarum*.

[3] « Quorum (scilicet Scritefingorum), caput Helsingaland. » (Adam. Bremen.) Adam et Sturleson sont pleinement d'accord pour attribuer aux Suédois la première culture des côtes. Car lorsque le premier dit des Suéones : *Longis terrarum spatiis regnant* (il est question de Birca vers le nord) cette expression serait fausse s'ils n'avaient précédemment passé le fleuve de Dala et commencé de coloniser le Norrland.

[4] « Vermilani cum Scritefingis. » (Adam Brem.)

[5] Près des vacheries de Finnbo et du lac Hinsen dans les paroisses de Svardsjö et de Sundborn, existent de petits fossés couverts, remplis d'herbes, que le peuple nomme *Lappgrafvarne* (Fossés des Lapons).

Finnois ont parcouru les mêmes chemins pour arriver en Suède, à une époque très-éloignée [1]. L'Aland, avec une population suédoise, contemporaine de l'époque où nos ancêtres brûlaient leurs morts (*brännaldern*), ce qui est attesté par les tombeaux, est rempli de traces de l'ancien séjour des Lapons et des Finnois [2]. Ceux-ci se sont rendus depuis dans le Roslagen et dans l'Upland supérieur, auxquels ils ont laissé plusieurs mots de leur langue [3]. La population des Finnois aura sans doute débordé au delà. Leurs anciennes relations avec le Roslagen sont d'autant moins soutenues, qu'ils ont appliqué à toute la Suède le nom de ce district [4]. On peut conclure de la tradition qui attribue la découverte des principales mines de la Suède moyenne aux Finnois [5], qu'il y avait déjà des Finnois dans l'intérieur du pays pendant le moyen âge. Cette opinion paraît probable, si l'on considère qu'ils vivaient dans les bois où plus tard s'ouvrirent nos mines. La fabrication du fer de marais y était connue depuis longtemps [6]. Une ancienne rune finlandaise célèbre « la naissance du fer [7], » Le mot *forgeron* [8], dans la langue finnoise, est une expression qui embrasse tous les métiers, et il est souvent parlé d'*épées finnoises* dans les sagas islandaises. Le forgeron le plus célèbre que le Nord ait connu

[1] A l'extrémité des îles Quarken, qui sur la côte finlandaise elle-même, ont gardé beaucoup de noms suédois, nous rencontrons les *Lappören*. Dans l'archipel d'Åland, sur la côte finlandaise, on trouve *Lappvesi* et *Lappö*.

[2] L'Aland a un grand nombre de tertres tumulaires, dans lesquels on a trouvé des vases de terre cuite, et quantité de noms qui rappellent le souvenir des Lapons et des Finlandais, comme Lappböle, Koskinpa, Jomala, Finnström, Finnby, etc. (*Voyez* Radloff, *Description d'Aland.*) Le mot *Jomala* (Dieu) ferait supposer l'existence d'un lieu de sacrifices des Finnois. Cependant on y trouve des tertres, et les Finnois n'enterraient pas ainsi leurs morts.

[3] Dans le Roslagen et l'Upland supérieur on trouve Finnsta, et Finnåker, Finnsjön, Finnskogen, et dans la paroisse de Hafverö, les mines des Lapons (*Lappgrufvorne.*)

[4] *Ruotzi* ou *Ruotzimaa*, la Suède; *Ruotzilainen*, Suédois.

[5] Ainsi la mine de Felun doit avoir été découverte par un Finnois de Thorsång. C'est aussi aux Finnois qu'on attribue la découverte de la mine d'argent de Sala. Ils l'ont d'abord tenue secrète. *Sala* est dérivé de *salon*, en finnois *cacher*, et de *sala* (secret). Une encienne mine est encore appelée la mine des Finnois; le hameau des mineurs fut habité par eux jusqu'au temps de Gustave-Adolphe. Les Finnois qu'on trouve dans la Dalécarlie viennent d'une émigration postérieure et contemporaine de Charles IX et de Gustave-Adolphe.

[6] *Hölmä*, en finnois, mine de marais; dans la même langue et celle des Lapons, le fer s'appelle *rauta*, *route*.

[7] *Rauntan synty*. Voyez Schröter, *les Runes finnoises*.

[8] Seppa.

et qne chante l'*Edda* est le fils d'un roi finnois des frontières du Suithiod [1]. Dans ces derniers temps, les Finnois avaient encore une grande réputation d'habileté dans la manipulation du fer. La *Saga de la découverte de la Norwége* détermine le point le plus méridional où les Finnois se sont établis dans la Scandinavie. Dans cette saga, un chef de Quenes rencontre ses parents dans la petite île de Lessö, dans le Catégat.

Cependant les Lapons et les Finnois paraissent avoir eu des rapports différents avec le Suithiod. Les relations de ces deux peuples avec nos ancêtres sont démontrées par l'influence que leur langue a eue snr celles des Lapons et des Finnois, qui en diffèrent cependant beaucoup ; cette inflnence domine principalement dans la première [2], mais elle ne laisse pas de se faire sentir dans la seconde, qui a tiré du snédois presque tous les mots servant à exprimer les idées relatives au gouvernement et à la culture [3]; mais tous les Finnois qui ont habité la Scandinavie sont venus de l'est du golfe de Bothnie et de la Finlande. La même observation est applicable en partie aux Lapons, qui se considèrent comme les plus anciens habitants de la Snède [4] et de la Norwége [5], où l'histoire ne peut les suivre. Les Norwégiens et les Islandais, qni nous ont transmis les plus anciennes traditions, sont entrés en relation avec eux plus tôt qu'avec les Finnois de la Finlande, tandis que cenx-ci formèrent de temps immémorial des liens d'amitié avec les Suédois ou leur firent la guerre. Le mot de Finnois, chez les premiers, désigne principalement les Lapons. Ceux-ci sont donc les Finnois dont ils parlent, et qui dans le neuvième siècle habitaient encore sur les frontières, entre la Norwége et la Snède; ce sont aussi les Finnois patineurs qu'Adam de Brême place au nord-ouest de la Snède, an-dessus des habitants du Wermland, c'est-à-dire dans la Dalécarlie actuelle. Les Lapons étaient probablement anssi les mêmes

[1] *Voyez* Völundar Quida, dans l'*Ancienne Edda*.

[2] Sur onze mille quatre cent quarante-trois mots que contient le *Lexicon lapponicum* de Lindhal et d'Ohrling (Holm., 1780), il y en a un dixième emprunté au suédois.

[3] Par exemple : *huningas*, roi; *tuomari*, juge, *valtakunta*, royaume; *markhina*, foire; *tori*, marché, place.

[4] Voyez les *Annales de Suède*, tome I, page 419, n° 9.

[5] Les Lapons Norwégiens, surtout ceux qui se sont fixés, qui se nomment Finnois et méprisent les Norwégiens, ainsi que les Lapons nomades, disent qu'ils sont les premiers habitants de la Norwége. (Rask, *Om det gamle nord*, Sprog., page 114.)

Finnois qui séjournèrent dans les anciennes forêts de la Westrogothie [1] et qui donnèrent leur nom au *Finnheden* (bruyères des Finnois) dans le Smaland, au sixième siècle [2]. L'ancienne Suède a eu, comme la nouvelle, ses forêts finnoises (*finnskogar*). Des Lapons s'y sont fixés; des Finnois les y ont suivis et ont continué de le faire, jusqu'à ce qu'ils aient été adoucis et vaincus par la culture et par la conquête, ou amalgamés avec les Suédois. Plusieurs colouies finnoises, qui se sont établies plus tard dans les forêts de la Suède, en sont une preuve. Jusqu'au onzième siècle, les pays montagneux, au dire de témoins oculaires [3], n'avaient pas les mêmes habitants que les terres cultivées; ils servaient d'asile à des peuples sauvages, qui en sortaient tous les ans ou tous les trois ans, ravageaient les plaines, quand ils ne trouvaient pas de résistance, et regagnaient précipitamment leur retraite. Ces débris des peuples finnois dans la Scandinavie sont certainement les *Jotunes* ou *Jothnar* des bardes païens [4] et de Snorre-Sturleson [5]; peut-être même les Huns des traditions plus récentes, que rappellent les noms de tant de lieux en Suède.

Nous nous bornerons ici à tracer les traits principaux des institu-

[1] Adam. Brem. *Finnvedi*. Vid. suprà. Dans le district de Kind, en Westrogothie, il existe encore une paroisse du nom caractérisque de Finne-Kumla.

[2] Finnaithæ, dans Jordanès, ressemble à Fineyde : c'est le même mot. On a objecté qu'il n'y avait pas de noms lapons ni finnois dans les bruyères du Smaland nommées Finnheden. Je puis cependant citer des exemples : Saliwara, bourgade de la paroisse d'Augutstad.

[3] « Ab his qui hæc se vidisse testantur. » (Adam. Brem., *Hist. eccl.*, c. 232.)

[4] Les bardes idolâtres appellent Thor celui qui a renversé les autels du dieu de Fornjother, le vainqueur du roi des montagnes, l'égorgeur des loups, celui du peuple des montagnes et des fils du rocher. Ils disent qu'il a abattu le roi du peuple des cavernes et le chef des Finnois sur les montagnes. (Voyez *Annales de Suède*, t. I, 274.)

[5] Heimsk. Harald-Harfager. On peut citer plusieurs témoignages qui prouvent que telle était l'opinion publique chez les Islandais. Ainsi Snorre-Sturleson dit que la Norwége s'étendait depuis le fleuve de Göta jusqu'au Finnmarck. (Heimskringla, *Saga de saint Olof*, c. 89.) C'est évidemment la même délimitation qui se trouve dans Fundin Noregur (Björner, page 6), où il est dit que tout le pays, depuis Jotunheim jusqu'au sud d'Alfheim, fut appelé Norwége. Mais il plaçait plus au nord-est le premier, dont l'appellation est mythique. D'abord le Jotunheim était contigu au dernier du côté du nord, en opposition à Manhem ou Suithiod, et il contenait le Norrland suédois, jadis occupé par des Lapons et des Quenes. Là aussi était le pays des Hunns (*Hunaland*), objet de tant de fables, et qui est cité en même temps que la Gestricie. La *Saga de Ketil Hang* (c. 6), quoique ce pays, ainsi que le Jothunheim, fût plus reculé au nord. Le mot *Huns*, dans la tradition du peuple, signifie des *païens*, des *barbares*, en général.

tions populaires, et nous ajournerons tout développement ultérieur jusqu'au moment où nous pourrons citer les lois anciennes qui, par leur forme, appartiennent aux temps du christianisme, quoique leur base repose sur des principes antérieurs.

De toutes les tribus germaniques, les Scandinaves sont ceux qui conservèrent le mieux l'idée de l'origine divine de la plus ancienne société humaine. Les premiers rois portèrent les titres de *diar*, de *drottar*, noms également donnés aux dieux, aux prêtres et aux juges. Odin, entouré de douze de ceux-ci, rendait la justice; le roi d'Upsala, siégeant au milieu de douze hommes les plus sages prononçait ses arrêts sur le *ting* [1]. Les grands sacrifices annuels étaient des occasions de réunion pour le peuple ; là où ils avaient lieu, la paix régnait [2]; y prendre part était pour chaque tribu [3] un symbole d'union. Sous la protection de cette paix se célébraient les sacrifices avec leurs festins; les conseils s'assemblaient ; des arrêts étaient rendus, et l'on traitait d'affaires de commerce : aussi *ting*, l'ancien nom de ces assemblées, signifiait-il à la fois sacrifice, diète, banquet, jour d'audience et de foire [4]. Odin, dit la tradition, acheva la soumission du pays en y élevant des temples et en y propageant la coutume des sacrifices suivant les usages des *ases*. Le peuple lui paya une redevance pour la célébration de ces cérémonies, dont l'objet était d'obtenir de bonnes récoltes. C'est ainsi que le droit de propriété et l'agriculture émanaient des dieux. L'entretien des troupeaux était une des principales sources de la richesse du pays ; c'est pourquoi *fä* (bétail) exprimait la fortune et les moyens d'échange. La célébration des grands sacrifices nationaux à Upsala, fut l'origine de la prétention des habitants de la Suède supérieure (Uppsvearne) au droit de donner un roi à tout le royaume. Le roi d'Upsala, comme l'appelle le barde idolâtre [5], était le gardien du saint autel. La famille, ainsi que le gouvernement, était fondée sur le culte des dieux ; c'est pourquoi l'on retrouve dans tant de noms de localités différentes le radical *ve* ou *vi*, qui signifie dans l'ancienne

[1] Heimskringla, la *Saga de saint Olof*, c. 96.

[2] La place consacrée pour cet objet s'appelait *Helgi stadr* (place sainte). Il en était de même dans le séjour des dieux qui tiennent aussi des *ting*. (*Edda dœmi saga*, 15.)

[3] La participation des petits rois (*fylkiskonungar*) à ces cérémonies indiquait qu'ils étaient en paix avec le roi d'Upsala. (*Saga d'Ynglinga*, c. 42.)

[4] De là le mot *ting*, qui a servi à composer les noms de plusieurs foires.

[5] Le barde Thiodolf dans la *Saga d'Ynglinga*, c. 24.

langue non-seulement *habitation*, *demeure* en général, mais aussi *lieu saint*, *consacré*[1]. On rapporte que les piliers qui entouraient la place où siégeait le chef de la famille[2] offraient en relief les images de la divinité. De même que le prince, le père de famille portait le titre de *drott*, il était pour tous les siens à la fois prêtre, juge et chef. Le mariage légitime était distingué des unions illégitimes, mais il n'y avait point de loi qui interdît celles-ci. Avec l'épouse, qui portait le nom d'*adalkona*[3], le mari pouvait avoir des concubines. L'héritage des terres appartenait aux enfants légitimes, quoique les autres ne sortissent pas toujours les mains vides de la maison paternelle. A l'instar de ce qui se passait en Grèce, à Rome et chez tous les peuples païens, le père avait le droit d'exclure le nouveau-né de sa famille ou de l'y admettre; dans ce dernier cas, en présence de ses parents, il l'enlevait de terre entre ses bras, faisait jeter de l'eau sur lui et lui donnait un nom. L'achat conclu avec le père ou les plus proches parents (quoique ce soit plutôt ici une expression qui signifie *contrat* en général) était la forme légale que recevait le mariage, et qui légitimait les enfants. Pour distinguer l'épouse légitime de la femme seulement séduite, ou qui avait été faite captive pendant la guerre, on disait que la première était gagnée par don et promesse[4], ou, comme le dit Homère, qu'elle était achetée par des présents[5]. Les dieux eux-mêmes ne se mariaient pas autrement[6]. Le marteau de Thor, placé sur les genoux de la fiancée voilée, lui impose ses nouveaux devoirs[7]. La même pratique sanctifia le bûcher où furent brûlés les morts[8]. Le marteau de Thor, suivant toutes les probabilités, est représenté par des morceaux de pierre,

[1] Voyez Hallenberg, *Observations sur l'Histoire de Suède*, de Lagerbring, II, 286. S'il y avait un temple, on y ajoutait le nom de la divinité, comme *Odensvi*, *Thorsvi*, dans le cas où l'endroit était consacré à *Odin* ou à *Thor*. La terminaison *lund* (groupe d'arbres), *sal* (salle), *hog* (colline) dans les noms des lieux indiquent des places de sacrifices.

[2] *Eynbiggia Saga*, c. 4.

[3] Il n'y en avait presque jamais qu'*une*; mais les rois, comme Harald-Hårfager, en avaient plusieurs.

[4] *Loi de Westrogothie*, Art. B. fl. 7.

[5] Mundi-Keypt.

[6] L'épouse de Frey était *Gulli-Keypt*, achetée à prix d'or. OEgisdr., dans l'*Ancienne Edda*, str. 42. Ceci est dans l'esprit d'Homère. Quand Vulcain trouva Mars auprès de Vénus, il redemanda le trousseau. (*Odyss.* VIII, 318.)

[7] *Hammarsheimt*, dans l'*Ancienne Edda*, str. 32, c. 4.

[8] Thor sanctifie le bûcher de Balder avec son marteau.

auxquels on donnait la forme de quilles ou des carreaux de la foudre. On les trouve très-souvent dans les anciens tombeaux, et le peuple leur a donné le nom de *thorviggar*. En Suède, comme partout, on attachait à la mémoire des morts une sorte de culte. C'est pourquoi le *ting* s'appelle *höga ting* [1] (ting de collines), parce que presque toujours les sacrifices étaient faits sur le plateau ou au pied des collines; c'était là qu'avaient aussi lieu les luttes, les joyeux et belliqueux exercices gymnastiques. Aussi les sagas font-elles mention des cirques (*lekvallar*) situés à proximité des lieux où se célébraient les tings. Aujourd'hui encore les noms de certaines localités, et d'anciens usages respectés par le temps, nous en ont transmis le souvenir. C'est probablement à cause de ces antiques coutumes que, lors de la conversion des Suédois à la foi chrétienne, des églises furent bâties dans le voisinage des cimetières idolâtres. Le serment était le lien le plus fort qui pût enchaîner dans cette vie et dans l'autre. Le parjure, l'assassin et le séducteur traversent après leur mort des fleuves empoisonnés (*etterströmmar*) sur le rivage des morts, loin du soleil, dans une demeure construite de dos de serpents [2]. Aujourd'hui même c'est une opinion accréditée chez les paysans suédois, que jamais l'herbe ne croît sur la tombe d'un parjure.

La même religion qui, en certains cas, prescrivait le maintien de la paix, faisait, de la vengeance du sang, le devoir le plus sacré [3]. De là, des guerres continuelles entre les familles, guerres qui n'étaient pas toujours terminées par les amendes pécuniaires, moyen ouvert à la réconciliation par les lois. La mort violente était, suivant la croyance générale, si agréable aux dieux que, non content de la rechercher sur les champs de bataille, un Suédois se vouait à Odin, en se perçant de son épée, plutôt que de succomber sous le poids des années, ou de mourir de maladie. Les vieillards se jetaient du haut des rochers dans les précipices (*ättestupor*), croyant y trouver le champ du Walhall [4].

[1] Voyez Heimskringla, la *Saga de Harald-Gylle*, c. 2. De là, certaines collines s'appellent encore aujourd'hui *collines de Ting*, comme celle de l'ancien Upsala. Combattre sur les collines est un ancien usage qui n'est pas encore tombé en désuétude.

[2] Wöluspa, str. 44, 45.

[3] Il n'était pas permis de prendre possession d'un héritage avant que le défunt eût été vengé. (Voyez *Vætusdæla Saga*, c. 23.)

[4] Voyez la *Saga de Gotrek et Rolf*, c. 1 et 2, qui fait mention d'un rocher de ce genre en Westrogothie, et dont le nom dérive de *stapi*, rocher.

Trois rochers, consacrés à cet usage, ont conservé ce dernier nom en Westrogothie et dans le Bleking [1]. Un autre rocher est remarquable par la tradition locale : souvent, dit-on, après les danses et les jeux, le peuple se précipitait du sommet de ce roc dans le lac [2]; les anciens nous en disent autant des Hyperboréens et des Scythes [3]; d'autres traditions nous font aussi connaître que, lorsqu'un membre d'une famille était retenu sur son lit par la maladie ou par l'âge, les parents se réunissaient et le tuaient à coups de massue [4].

Les jouissances du Walhall étaient réservées à ceux qui étaient nés libres, surtout aux guerriers riches et nobles. On tenait à honneur d'arriver au Walhall avec une suite considérable et brillante; de grands trésors y assuraient la béatitude; car on devait jouir dans l'autre monde de toutes les richesses déposées sur le bûcher, ou enfouies dans le tombeau. Et comme on ne pouvait déposer près de la cendre des morts que les trésors qu'ils avaient acquis eux-mêmes, et non ceux qu'ils tenaient à titre de succession, les habitants du Nord furent conduits, par cette absurde croyance, au brigandage et à la piraterie. Il était inconvenant de se présenter pauvre et dénué de tout devant Odin [5], de sorte qu'il est douteux qu'un pauvre pût obtenir l'entrée du Walhall, à moins qu'il n'arrivât sortant d'un combat sanglant, ou faisant partie du cortége d'un grand seigneur. Les serfs en étaient exclus ; une place leur était réservée chez Thor [6].

Le peuple n'avait de pouvoir que sous les armes : on l'appelait

[1] Près de l'église Hallaryd, dans le Bleking, se trouve un roc escarpé, nommé Walhall, du haut duquel, suivant la tradition, les hommes se précipitaient dans le lac Valsjön. Un précipice semblable se présente sur la montagne Walhall, auprès du lac Strengen, dans la paroisse de Kyllingared, en Westrogothie. La cime du Halleberg (montagne de Halle), dans la même province, non loin de Wenersborg, est appelée par le peuple Wålheball (Walhall). La tradition rapporte que les corps de ceux qui s'élançaient du haut de ces précipices étaient lavés ensuite dans un cours d'eau, aujourd'hui presque desséché, et qui a gardé le nom d'*Onskälla* (source d'Odin).

[2] Voyez la description du précipice (*attestupa*) de Stafva Hall. Lindskog. *Description de Skara.*, IV, 106.

[3] Plinius, *Hist. nat.*, IV, 12. Pomponius Mela, *De situ orbis*, III, 5.

[4] Une de ces massues, appelées *massues de famille*, avec la tradition de l'usage qu'on en fit dans l'antiquité, a été conservée longtemps et l'est peut-être encore aujourd'hui à Trollerum, paroisse de Vi, et dans le district d'Ydre, dans l'Ostrogothie.

[5] Voyez la *Saga de Gotrek et de Rolf*, c. 2.

[6] Harbardsliöd, dans l'*Ancienne Edda*, str. 32.

alors l'armée de Suède [1] (*sveahär*), et *Svithiod* le peuple armé. Le grand ting d'Upsala était nommé *allshärjarting*, c'est-à-dire l'*assemblée de toute l'armée*, dont une partie, aussitôt après les sacrifices du printemps, partait sous les ordres de ses princes pour des expéditions guerrières. L'Upland était, pour ainsi dire, le berceau ou la résidence principale du peuple d'Odin. Le premier Svithiod était le pays par excellence, celui de l'armée, et il renfermait les trois pays du peuple (folklanden). A cette confédération guerrière appartenait la division en *hundari* ou *härad* (district), ce qui signifie la même chose [2]. Tacite fait mention d'une semblable division chez les anciens Germains [3]; mais l'exemple des Islandais peut surtout éclairer sur l'importance de cette institution. Nous voyons l'ancienne confédération du Nord revivre dans cette île, comme sur un nouveau théâtre, dans des États faibles et peu étendus, mais unis entre eux, comme ceux de la mère patrie, qui étaient fondés sur une communauté d'intérêts, de justice et de religion. Le premier colon qui arriva en Islande jeta dans la mer les piliers qui ornaient la place de sa maison (*högsätes pelare*), et promit de transporter ses dieux pénates là où ils aborderaient; il suivait en cela les anciennes coutumes, car c'est ainsi que, dans l'antique Svithiod, les dieux prirent possession de leur nouvelle patrie. Dès qu'on avait fait choix d'un lieu, on appliquait le feu sur toute la circonférence de l'emplacement que l'on voulait occuper, ce qui s'appelait s'approprier la terre (att *helga* landet åt sig); après quoi le chef partageait le sol dont il venait d'entrer en possession entre ses parents, ses amis et ses compagnons. L'autorité qu'il avait exercée sur l'équipage pendant la traversée, il la conservait à terre et la transmettait à ses enfants; mais cette transmission était soumise à l'assentiment du peuple. Les guerriers, compagnons du chef, qui élevaient leurs habitations autour de la sienne [4], formaient le district (härad); le ting se tenait auprès du temple des dieux; les frais d'entretien formaient une charge commune. On prêtait serment sur un anneau, placé sur l'autel et teint du sang de l'animal immolé [5]. Dans les assem-

[1] Heimskringla, la *Saga de saint Olof*, c. 96.

[2] Armée (*här*) demandait au moins un nombre de *cent*. *Edda*.

[3] Centeni ex singulis *pagis*.

[4] Les compagnons d'un tel chef étaient nommés *Sveit*, *Svet*. Voyez la *Loi d'Ostrogothie*. B. B. fol. 8.

[5] Ce serment est nommé *Baug Eid* (*Ring ed*, serment d'anneau), Havamal, str. 112, et *hofs eid* (serment du temple). *Chronicon saxonicum*, Ed. Gibson ra-

blées, le chef portait au doigt cet anneau, et sa dignité sacerdotale le faisait nommer *Godorsman*, c'est-à-dire parlant au nom des dieux, et par conséquent juge conciliateur; nous reconnaissons dans ce portrait le *juge du district* (häradshöfding) de l'ancien Svithiod et le ting du district (*häradsting*). Comme chez les Grecs du temps d'Homère, lesquels ont de nombreux points de ressemblance avec les anciens Scandinaves, les juges étaient assis en plein air, sur des pierres, au milieu de l'enceinte sacrée [1]. Leur titre était *herse* [2]; une dignité encore plus éminente était celle de *iarl :* ces deux titres étaient analogues à celui de *tignarnamn* (nom de tignar), qui était attaché à la qualité de prince. C'est pourquoi ces chefs furent aussi nommés *rois de districts*, rois de *fylkis* (*härads konungar*, *fylkis konungar*). Leur réunion formait une espèce de noblesse, car *konung* (roi) signifie, dans l'ancienne langue, un homme de haute naissance (*en man af börd*) [3]. Les rois d'Upsala, lorsque ce titre remplaça celui de *drottar*, furent distingués des autres par le nom de grand roi (*öfverkonung*). Les efforts tentés pour exterminer les petits rois, amenèrent la chute de la famille d'Ynglinga. Ils cessèrent de régner sous celle d'Yvar; il ne manquait cependant pas de rois, car tous les fils de rois en prenaient le titre, quoiqu'ils n'eussent pas d'États. Ils avaient le privilége de réunir autour d'eux une cour, une suite de héros et de guerriers. On les nommait rois des armées (*kärkonungar*), rois des mers (*sjökonungar*), et ils étaient chefs de ces bandes qui portèrent la terreur sur les côtes de l'Europe. Il paraît que cette habitude des membres des familles royales, de se vouer exclusivement à la guerre, engagea le peuple à choisir dans son sein quelques chefs pour le protéger contre les violences de ces rois. C'est ainsi que la magistrature des sénéchaux (*lagmän* [4], aujourd'hui juges provinciaux) prit nais-

conte que le serment des idolâtres du Nord qui ravagèrent l'Angleterre se fit sur le *saint anneau*.

[1] *Iliad.* XVIII, 514. On se rappelle les *cercles des juges* (doman ringar) qu'on trouve souvent en Suède, et l'expression des anciennes lois : *aller au ting* ou *au cercle* (Komma till tings och rings). *Loi du Westmanland*, Manh., B. fol. 75. Le cercle était entouré d'une clôture de coudriers, liés par des harts, qui furent appelés *Vebönd*, les *lieux saints*. C'était un sacrilége de les franchir.

[2] Ainsi la *Landmana-saga*, parlant d'un certain *Gorm*, marié à Tora, fille d'Érik, roi d'Upsala, le peint comme un *herse* suédois très-considéré.

[3] *Konr* signifie homme de naissance, comme *konungr*, fils d'un Konr.

[4] *Lagman*, traduit littéralement, signifie *homme de loi*.

sance dans les derniers temps de l'idolâtrie. Ils étaient élus par le peuple, et il leur fut défendu de prendre le nom de *tignar*, lorsque les honneurs attachés à ce titre commencèrent à être dévolus aux employés de la cour des rois. Les sénéchaux, tirés du peuple, étaient à la tête des paysans dans leur province, présidaient les tings du pays (*landsting*), assistés des hommes tenus pour les plus sages et les plus intelligents de la nation : ils expliquaient les lois. A l'Allshärjarting ils portèrent la parole devant le roi, au nom de tout le peuple [1].

Les paysans, nommés odal (odalbönder), francs tenanciers, composaient la nation ou plutôt, après que les habitants des provinces eurent adopté des lois particulières, et se furent séparés sous des sénéchaux distincts, les différentes nations du royaume. Il y avait en outre des non-libres (*ofrie*), des serfs (*trälar*), c'étaient pour la plupart des prisonniers de guerre. Ils n'avaient pas de droits [2] et étaient dépendants du bon plaisir de leurs maîtres. Mais par cela même, ils pouvaient parvenir à la puissance et à la fortune. C'est ainsi que nous voyons l'esclave Tnnne en Suède, trésorier du roi Aun le Vieux, devenir assez puissant pour se révolter contre le fils et le successeur de son maître. Mais ils ne pouvaient ni contracter un mariage légitime, ni rien posséder en propre ; cependant sous de bons maîtres, leur position était tolérable. La tradition nous parle d'un herse norwégien, Erling, qui assignait à ses esclaves une certaine tâche journalière, après laquelle ils pouvaient travailler le soir pour leur propre compte, jusqu'à ce qu'ils eussent amassé une somme suffisante pour se racheter. Il en était peu qui n'y parvinssent avant trois ans. Avec cet argent, Erling achetait d'autres esclaves. Parmi les affranchis, il en employait quelques-uns à la pêche du hareng, d'autres à différents métiers. A plusieurs autres, il permettait de construire des chaumières au milieu des forêts [3].

Les premiers écrivains chrétiens disent que la Suède était un pays fertile, couvert de grandes forêts, arrosé de nombreux cours d'eau, ayant des plaines productives, riche en miel, mais surtout en bétail excellent. Les hommes les plus nobles n'étaient souvent que des ber-

[1] Dans la république islandaise, qui reproduit les institutions scandinaves *sans roi*, la plus haute dignité était celle de sénéchal. Il était anciennement appelé *allshärjargode* (grand prêtre).

[2] Heimskringla, la *Saga de saint Olof*, c. 123. De woro ej *i lag och landsrätt.*

[3] *Ibid.*

gers [1]. Les sagas parlent de champs de blé et de seigle. L'avoine, que les Germains, suivant Pline, cultivèrent de bonne heure, était probablement aussi connue des Suédois. Le froment formait un objet de commerce. Labourer avec des chevaux et des bœufs, semer, moissonner, faire de la bière et de l'hydromel, pétrir le pain, c'étaient là des choses familières aux Suédois : il en est souvent fait mention dans les chants mythiques. Le blé germé et le beurre faisaient partie des contributions en nature qu'on apportait au roi le jour de Noël [2]. Manger de la chair crue était réputé un acte de barbarie [3]. Dans les banquets de sacrifices, pour lesquels les paysans apportaient des vivres et de la bière, on immolait des victimes, et de leur sang on aspergeait les figures des dieux, les murs intérieurs et extérieurs du temple, et tout le peuple. On mangeait une partie de ce sang et la chair bouillie. Les boissons et les vivres étaient bénis par le marteau de Thor [4] avant d'en faire usage. Les maisons et presque tous les temples étaient construits en bois et entourés d'une enceinte. Dans les habitations des premiers du peuple, il y avait une chambre au premier étage, sous le toit, laquelle répondait à ce que nos paysans nommèrent plus tard, chambre à coucher (*nattstuga*). C'est d'une chambre semblable que le roi Fiolner tomba dans une cuve d'hydromel. Les plus pauvres habitaient souvent des huttes creusées sous la terre. Dans les maisons, le sol tenait lieu de plancher, et ce n'était que dans des circonstances solennelles qu'on le couvrait de paille. Le foyer était au milieu de la chambre : la fumée s'échappait par une ouverture pratiquée dans le toit ou dans le mur. A l'entour des murs étaient des bancs près desquels la table était aussi placée. On était assis à la partie intérieure de ces tables ; on se portait des santés, d'un bout à l'autre de la chambre, et la bière passait sur le feu. Le roi et la reine occupaient les places d'honneur (*högsäte*), au milieu du banc qui était tourné vers le soleil. L'hôte le plus considéré occupait le banc en face [5]. Les hommes et les femmes étaient rangés par couples et buvaient ensemble. Il en était ainsi en temps de paix ; mais la coutume des pirates

[1] Ad. Brem.
[2] *Saga de saint Olof*, c. 253.
[3] Voy. *Saga d'Orvar Odd.*
[4] Heimskringla. *La Saga de Håkan le Bon*, c. 16 et 17.
[5] La *Saga de Gunnlang Ormstunga*, Cophenh., 1778, str. 158.

(*wikingsed*) était d'éloigner les femmes quand l'hydromel et la bière coulaient abondamment [1].

L'occupation ordinaire du beau sexe consistait à coudre et à filer. Brynhild broda en or les exploits célèbres de Sigurd [2]. Le drapeau de Ragnar-Lodbrok, que les idolâtres du Nord regardaient avec enthousiasme et auquel ils rendaient une espèce de culte, avait été brodé par ses filles [3]. Il portait l'image d'un corbeau. On voyait quelquefois du luxe dans les armes, les habits et les ornements. Toutefois du drap commun (*Wadmal*) était un présent agréable, même à uue reine. L'art de la divination et la médecine étaient exercés par les femmes, la guerre même ne leur était pas étrangère. La vierge au bouclier (*Shöldmör*) était consacrée à Odin : elle ne pouvait se marier [4], et il était dangereux de l'aimer ou d'en être aimé.

Les artistes les plus estimés étaient, comme chez les Grecs du temps d'Homère, les bardes, les tireurs d'horoscopes, les médecins, et les fabricants d'armes. Les armes et les flottes des pirates prouvent que l'usage du fer était ancien en Suède. Leurs premières armes furent de cuivre, où d'une composition où il entrait de ce métal; dans les temps primitifs, ils se servaient d'armes ou de haches de pierre. Les instruments en caillou que l'on trouve dans les tombeaux sont pour la plupart des symboles religieux.

Chez aucun peuple ancien, l'hospitalité n'était observée aussi religieusement qu'en Suède. La piraterie faisait abonder dans le pays les marchandises étrangères [5]. Les pièces que l'on trouve assez souvent enfouies dans la terre prouvent que l'or et l'argent n'étaient pas rares. Il y avait si peu de pauvres, que les premiers chrétiens furent obligés d'envoyer leurs aumônes à l'étranger [6]. Les mœurs étaient simples, la valeur était commune, mais la piraterie et la vente des esclaves rendaient souvent les Suédois barbares. Plus le règne de l'idolâtrie approchait de sa fin, plus la barbarie devenait générale, comme le prouvent les cruautés commises par les Normands, et leur brutalité envers les femmes [7]. On se préparait à ces expéditions lointaines, même

[1] La *Saga d'Ynglinga*, c. 41.
[2] Les chants sur Sigurd, Brynhild, dans l'*Ancienne Edda*.
[3] Asserus, *Vita OElfredii*.
[4] *Voyez* les chants sur Sigurd et Brynhild. — [5] Adam. Bremens.
[6] « Quia hic minus pauperes inveniuntur. » (*Vita Anscharii*, c. 17.)
[7] Voyez : *Sermo Lupi ad Anglos*, dans Langebek, *Script. rer. dan.*, tome XI, et le récit des mœurs des Varaigues russes dans Karamsin.

par des sacrifices humains [1]. En général, la mort de sacrifice était réservée pour les seuls criminels; plus d'une fois, néanmoins, il paraissait nécessaire de faire couler sur les autels des dieux le sang le plus noble ou le plus cher; on n'épargnait pas même ses proches. A l'époque où l'on révérait *Hult* et les collines, les places consacrées et leurs clôtures, les Suédois sacrifiaient aux idoles leurs fils et leurs filles, d'après ce qu'on lit dans le *supplément à l'ancienne loi de Gottland;* ils leur offraient du bétail, des aliments, et des boissons. Un chrétien raconte avoir vu soixante-douze cadavres d'hommes et d'animaux suspendus aux arbres du bois sacré, auprès du temple d'Upsala, tout resplendissant d'or, et orné à l'intérieur des images d'Odin, de Thor et de Frey [2].

Dix siècles se sont écoulés depuis que le christianisme a été pour la première fois prêché en Suède; et cependant Odin vit encore dans la mémoire du peuple. Mais aujourd'hui ce n'est plus qu'un démon. « Va-t'en à Odin » est un jurement qui frappe souvent l'oreille. On dit des avares qui amassent des trésors, qu'ils sont au service d'Odin. Croit-on entendre, au milieu des ténèbres, des bruits de chevaux et de voitures, les paysans disent que c'est Odin qui passe [3]. Plusieurs provinces ont conservé des traditions sur sa chasse et ses chevaux, comme dans l'Upland, dans le Småland, si riche en souvenirs de l'antiquité; il en est de même dans la Scanie et dans le Bleking. L'usage de laisser sur le champ une gerbe pour les chevaux d'Odin [4] existe encore parmi les paysans. Quant à Odin et à Thor, et aux combats de ce dernier contre les géants, nous avons des récits qui rappellent les mythes de l'*Edda*, et qui sont traditionnels chez les paysans de Småland [5]. Le tonnerre s'appelle encore en Suède *bruit de Thor* (Thordön). Des montagnes, des sources, des bois, dans différentes provinces, ont des noms dont l'étymologie est empruntée à Thor, à Odin et à Frey ou à Freya; et une plante dont l'*Edda* dit qu'elle est aussi lumineuse que les sourcils de Balder [6] est encore connue en Scanie sous le nom de *Baldersbrå* (sourcils de Balder) [7].

[1] Dudo de Duchesne, *Script. norman.* — [2] Ad. Brem.

[3] Loccenius, *Antiquit. sveogoth.*, c. 3.

[4] Franck parle d'un usage semblable chez les habitants du Mecklenbourg. (Voyez Altes und neues Mechlenbourg, page 57.)

[5] Voyez *Topographica Smoland*, dans les collections de Palmsköld, *Biblioth. d'Upsala.*

[6] Dœmis, 22. — [7] Anthemis cotula, *Botanique suédoise*, 429.

CHAPITRE III.

LE CHRISTIANISME. — LES SUÉDOIS ET LES GOTHS SE DISPUTENT LA POSSESSION DU ROYAUME.

Conversion au christianisme. — Extinction de l'ancienne famille royale d'Upsala. — Stenkil et sa maison. — Les familles de Sverker et d'Érik.

On a dit que des envoyés suédois, arrivés à la cour de l'empereur Louis le Débonnaire, annoncèrent entre autres choses : « Que grand nombre de leurs compatriotes désiraient embrasser le christianisme ; que le roi n'était pas éloigné de permettre l'entrée du royaume aux ministres qui le prêchaient, et qu'ils désiraient qu'on envoyât quelques-uns de ces ministres dans leur pays. » A cette époque vivait Anschair [1] ou Ansgar (Anscharius). Il était Franc d'origine, et destiné, dès son jeune âge, à la vie monastique et à l'enseignement de la jeunesse. Il avait dirigé d'abord une école d'enfants dans l'ancien couvent de Corbey, en Picardie, puis dans celui qu'on établit plus tard sous le même nom dans la Westphalie. Il était en même temps prédicateur. Depuis son enfance, il s'était senti aiguillonné par le désir de se consacrer à la conversion des idolâtres. C'est pourquoi lorsque Harald, roi du Jutland, eut été baptisé à Mayence en 826, personne n'osant le suivre pour annoncer l'Évangile en Danemarck, Anschair se déclara prêt à partir. Le roi, forcé lui-même de fuir dans les pays étrangers,

[1] Anschair, surnommé l'apôtre du Nord, appelé Ansgar dans une charte de Louis le Débonnaire, naquit en Picardie le 8 septembre 801. En 832, le pape Grégoire IV le nomma légat du saint-siége et premier archevêque de Hambourg. L'évêque de Brême étant mort en 849, le roi unit les deux églises de Hambourg et de Brême sous la direction d'Anschair. Le pape Nicolas Ier le déclara son légat pour prêcher l'Évangile chez les Suédois, les Danois, les Slaves et les peuples voisins. Il mourut à Brême le 3 février 864. Il avait écrit plusieurs ouvrages ; mais il ne nous reste de lui qu'un petit nombre de lettres imprimées à Cologne en 1642.

ne pouvant plus le protéger, Anschair établit une école sur les frontières des idolâtres. Là il instruisit les jeunes gens qu'il avait affranchis ou tirés d'esclavage. Ce fut dans ce temps que, selon toute probabilité, il apprit la langue du Nord. Ainsi s'écoulèrent plus de trois ans, jusqu'au moment où la demande des envoyés suédois fixa de nouveau les regards de la cour sur le jeune et zélé instituteur. Car Anschair avait à peine vingt-huit ans [1], lorsqu'il fut appelé devant l'empereur Louis, qui lui demanda s'il voulait propager la doctrine du Christ dans les contrées éloignées du Nord, que jusqu'alors on n'avait connues en Europe que par la terreur qu'elles inspiraient. Il accepta avec transport cette proposition ; on lui donna pour compagnon un religieux nommé Withmar, lequel vivait encore lorsqu'on écrivit la vie d'Anschair, d'où nous tirons ce récit. Ils firent le voyage en compagnie de marchands. Il est à croire que les envoyés suédois étaient aussi des commerçants que leurs liaisons avec les chrétiens avaient gagnés aux doctrines du christianisme, et que par la nature de leur profession ils avaient intérêt à fonder des communications pacifiques, entre leur patrie et le monde chrétien. Car à cette époque le commerce se faisait encore les armes à la main, et les envoyés en firent eux-mêmes l'épreuve. En retournant dans leurs foyers, ils eurent à repousser les attaques réitérées des pirates qui couvraient la Baltique. Dans la dernière de ces rencontres, les marchands furent vaincus, perdirent leurs vaisseaux et se sauvèrent à terre. Leur sort fut partagé par Anschair, qui, sans se laisser abattre par l'infortune, tantôt à pied, à travers les forêts, tantôt passant sur une barque de grands lacs que le récit compare à des mers, arriva avec ses compagnons au port de Birca, qu'on appelle aussi *place du commerce*, village sur les bords du Mälaren, où résidaient de riches marchands. Il y fut reçu avec bienveillance par le roi Björn ; ce qui lui montra que les envoyés avaient dit vrai. Car beaucoup de prisonniers chrétiens vivaient dans ces contrées, désirant l'arrivée des missionnaires, et ils avaient communiqué leurs doctrines à ceux qui les entouraient, et qui voulaient être instruits et baptisés. Au nombre de ces derniers était Hergeir, gouverneur du pays et conseiller du roi. Il embrassa avec ardeur la foi nouvelle, et fit construire la première église. Ce voyage d'Anschair en Suède eut lieu dans l'automne de 829, et l'année qui suivit, et qu'il

[1] *Chronologia anschariana*, Langebek, tome CCCCXCVI.

passa tout entière en Suède, fut la première de son apostolat.

Le roi Björn chez qui Anschair arriva est sans doute le même que les Islandais appellent Björn at haugi (mot à mot, *Björn sur la colline*). Ces insulaires, du reste, n'ont fait que conserver le nom du roi, en ajoutant qu'un des bardes idolâtres les plus célèbres, Brague le Vieux, séjourna à sa cour. Ils lui donnent aussi un co-régent, nommé Edmond, dont nous entendrons parler dans la suite. De retour de la Suède, Anschair accepta le siége archiépiscopal de Hambourg, fondé pour la conversion des peuples septentrionaux. L'exercice de sa nouvelle dignité présentait plus de dangers que d'avantages. Hambourg, qui n'était d'abord qu'un village avec un château construit par Charlemagne, au milieu des bois, sur les bords de l'Elbe, fut attaqué et détruit par les pirates du Nord. Anschair fut obligé de prendre la fuite. Gaubert, envoyé comme missionnaire chez les Suédois, ne tarda pas à être chassé par eux. Son neveu Nithard fut assassiné, et les chrétiens souffrirent des persécutions de la part du roi Edmond, dont nous avons parlé, lequel, revenu de son exil à la tête d'une armée danoise, s'était enfin réconcilié avec ses compatriotes. Anschair poursuivit son œuvre en qualité d'archevêque à Brême, et visita encore une fois la Suède en 853, lorsque personne n'osait se charger de cette mission dangereuse. Birca avait un autre roi nommé Olof. Les Suédois réunis au ting allaient placer un de leurs anciens rois, Érik, au nombre de leurs dieux. Tous les amis d'Anschair lui conseillèrent de prendre la fuite s'il voulait sauver sa vie. Mais il parvint, grâce aux présents qu'il offrit, à se faire écouter du roi, qui lui promit de faire part de ses vœux et de son but au peuple : « Car telle est la coutume, dit le biographe, disciple d'Anschair et son compagnon de voyage [1], que toutes les affaires publiques dépendent plus de la volonté unanime du peuple, que de la puissance du roi [2]. » Il fut résolu dans l'assemblée (ting), que les dieux seraient consultés sur la nouvelle doctrine, par le sort sacré (espèce d'oracle dont parle Tacite). La réponse fut favorable aux apôtres chrétiens. Un vieillard, se levant, prononça ces paroles : « Écoutez, peuple et roi ; nous savons tous que ce dieu aide ceux qui ont foi en lui. Grand nombre d'entre nous en ont eu la preuve dans les hasards de la mer, et au milieu d'autres

[1] Voyez *Vita Anscharii*, c. 24, et *Vita Remberti*, c. 9.

[2] « Sic quippe apud eos moris est, ut quodcumque negotium publicum magis in populi unanimâ voluntate, quàm in regiâ consistat potestate. »

dangers. Pourquoi rejeter ce qui peut nous être utile? Pourquoi irions-nous chercher ailleurs ce que nous avons aujourd'hui sous la main? Car plusieurs des nôtres, pour connaître cette nouvelle religion, se sont rendus jusqu'à Dorstad [1]. C'est pourquoi je vous conseille de recevoir les serviteurs de ce dieu, qui est plus puissant que tous les autres, et dont il est bon d'avoir la protection, au cas où nos dieux nous deviendraient défavorables. » Le peuple y consentit, et le roi aussi, mais à condition que cette affaire serait soumise à l'acceptation du peuple de l'*autre partie* de ses États (probablement les Goths); ce qui eut lieu. Par suite de cette résolution, les prédicateurs chrétiens purent séjourner dans le royaume, et y répandre l'enseignement. Une église fut édifiée en présence d'Anschair, et tant qu'il vécut il ne cessa après avoir quitté la Suède d'y envoyer des docteurs. Il leur défendit sévèrement d'accepter aucun legs de personne, leur ordonnant même de travailler de leurs propres mains. Il faisait lui-même des filets [2]. Simple et humble, il était doué d'un grand courage; il employait ses revenus à secourir les pauvres, à racheter les prisonniers, et était presque toujours entouré de jeunes gens qu'il avait instruits, après les avoir rendus à la liberté. Il ramena de la Suède des captifs qui avaient été enlevés à leur patrie; et son biographe parle de la vive émotion qui saisit une mère à la vue d'un fils que les Suédois lui avaient ravi, et que lui ramenait le saint évêque. Il abolit le commerce infâme des prisonniers en usage chez ses voisins les Nordalbigeois, et même chez les chrétiens. Plein de respect pour la vertu miraculeuse des saints, il fut canonisé après sa mort. Pendant sa vie, le peuple disait qu'il n'avait jamais connu un si bon homme. Ses efforts ne furent pas perdus en Suède, témoins Hergier et Fridoburg [3]. Il est probable que l'étincelle qu'il alluma ne s'éteignit pas tout à fait, quoiqu'il se soit passé un siècle et demi avant qu'un roi chrétien montât sur le trône de Suède, et que la sanglante lutte qui s'engagea entre le christianisme et le paganisme n'ait pas duré moins de temps.

Soixante et dix ans s'écoulèrent après la mort d'Anschair, qui arriva en 865, sans qu'aucun missionnaire chrétien osât mettre le pied sur le sol de la Suède, à l'exception de son successeur Rimbert. Après ce laps de temps, un autre archevêque de Brême, Unne, se rendit à

[1] Autrefois place de commerce célèbre, aujourd'hui petit village près d'Utrecht.
[2] Voyez la traduction suédoise de la *Vie d'Anschair*, c. 30.
[3] *Vita Anscharii*, cc. 16-17.

Birca, où il mourut, et tout le pays parut retourner à l'idolâtrie. On dit que Ring régnait alors sur la Suède[1] : ce prince n'est pas mieux connu des Islandais qu'Olof, dont nous avons déjà fait mention, quoique ce dernier ait été assez puissant pour faire un royaume du Danemarck qu'il avait conquis, et pour le laisser en héritage à ses fils[2]. C'est le même Olof qui est désigné dans la vie d'Anschair comme ayant fait une expédition contre les Kures, qui s'étaient soustraits à la domination des Suédois, et qu'il rendit de nouveau tributaires. C'est dans le même temps que le roi de Suède Érik Émudsson poussa ses conquêtes à l'est, où l'on dit qu'il soumit la Finlande, la Carélie, l'Estonie et la Courlande, qu'on désigna, plus tard, par le nom de pays tributaires de la Suède. Ces récits s'accordent avec ce que dit Nestor de la fondation de la puissance des Varaigues parmi les Slaves, et les Finnois. Les traditions s'éclaircissent ainsi les unes par les autres et se lient ensemble, quoique la *Saga du Nord* ne connaisse ni Rurik ni ses frères, dans l'ignorance où elle était de l'ordre successif des rois de Suède à une époque où les rois de la mer la sillonnaient en tous sens, et où les chefs ou princes recevaient de leurs belliqueux compagnons le titre de roi.

Le milieu du neuvième siècle, où nous sommes arrivé, est remarquable sous plus d'un rapport. Les premiers germes du christianisme sont jetés dans le Nord, au milieu de la tempête soulevée par les expéditions des Normands, tempête devenue si violente, que la conversion du Nord était d'un intérêt commun pour toute la chrétienté. Gorm le Vieux soumit le Danemarck sous un seul sceptre. La souveraineté des anciens rois d'Upsala sur les Suédois et les Goths, fondée d'abord sur l'autorité sacerdotale, parut s'affermir quand le puissant Érik Émundsson eut réduit les deux peuples à sa domination. Harald-Hårfager (aux beaux cheveux), descendant de la famille d'Ynglinga, chassée du trône de Suède, brisa la puissance des petits rois de Norwége et étendit son sceptre sur tout le pays, ce qui provoqua de grandes migrations. Bientôt Rolf s'empara de la Normandie, d'où sortirent ces guerriers qui firent, plus tard, la conquête de l'Angleterre et fondèrent le royaume de Naples. De nouvelles bandes d'aventuriers se précipitèrent par les routes connues sur la Bretagne, l'Irlande

[1] Adam. Brem., *Hist. eccles.*, l. I, c. 51,
[2] *Ibid.*, c. 40.

et les îles de la mer occidentale. Le Norrland suédois reçut des colonies nouvelles; l'Islande eut des habitants; au nombre de ceux qui découvrirent cette île on comptait un Suédois; plusieurs autres, et même des fils de rois, s'y retirèrent. Ce fut de là que sortirent les pirates du Nord pour explorer les côtes du Groenland, et même celles de l'Amérique septentrionale. Sous les neiges et les feux de l'Islande se forma un nouveau foyer de traditions pour alimenter les sagas du Nord. La richesse des témoignages contemporains depuis le temps de Harald-Hårfager corrobore l'authenticité de ces sagas. Snorre-Sturleson, après avoir longtemps gardé le silence sur la Suède, lui donne quelquefois place dans ses récits, après la chute de la famille d'Ynglinga, et l'histoire du Nord commence à avoir une chronologie. Érik Émundsson avait soumis la partie de la Norwége qui avait jadis appartenu au royaume de Ragnar-Lodbrok; mais il perdit sa conquête, qui tomba au pouvoir de Harald-Hårfager, auquel il disputa la possession du Wermland jusqu'à sa mort, qui eut lieu, dit Snorre-Sturleson, dix ans après que Harald-Hårfager eut réduit la Norwége sous son obéissance. Si nous datons de l'époque où ce dernier s'empara de tout le royaume[1], Érik Emundsson mourut en 885.

Il eut pour successeur son fils Björn, dont toute l'histoire mérite le témoignage honorable que l'orateur suédois lui rendit à l'*allshärjarting* d'Upsala, quatre-vingts ans après sa mort: « Que le royaume de Suède fut florissant tant que vécut le roi Bjorn. » Il fut surnommé Björn le Vieux. Les Islandais lui accordent cinquante ans de règne, et il mourut probablement en 935.

Björn eut pour fils Érik et Olof; ils étaient très-jeunes quand ils perdirent leur père : le premier vécut jusqu'à 993. C'est à cette même époque qu'on dit qu'un roi du nom de Ring régna avec ses fils sur la Suède. Comme il n'est pas question de lui dans la dissension qui s'éleva depuis au milieu de la famille royale, ou le règne de Ring s'est écoulé sous la minorité des héritiers légitimes du trône, ou il appartient, ainsi que ses fils, à cette race de petits rois qui ont dominé en Suède, même longtemps après les efforts que fit Ingiald-Illråda pour les exterminer. Érik et Olof régnèrent en commun depuis le moment où ils tinrent les rênes du gouvernement jusqu'à la mort du

[1] Ce qui se rapporte à l'année de la bataille de Hafursfjord. (Voyez Torfæus, *Hist. Norw.*, tome XI, page 97.)

dernier. Il laissa un fils connu sous le nom de Styrbjörn le Fort (*den Starke*). Styrbjörn, arrivé à l'âge de douze ans, ne voulut pas s'asseoir à la table de son oncle, mais il s'en fut sur le tertre de son père, indiquant ainsi qu'il voulait entrer dans son héritage. Érik alors lui promit de lui rendre, quand il aurait atteint seize ans, la partie du royaume qui lui appartenait; mais le jeune homme ne cessant de troubler la tranquillité du pays, on lui confia soixante vaisseaux bien équipés pour qu'il trouvât l'occasion de prouver son courage par des expéditions lointaines. Muni de ces forces, Styrbjörn porta au loin ses ravages, et devint chef des pirates de Jomsburg sur les côtes de la Poméranie, repaire de pirates le plus fameux qui existât dans le Nord, formant une république fondée sur des principes qui nous rappellent les flibustiers du dix-septième siècle dans les mers des Indes occidentales. Ensuite il se rendit en Suède à la tête d'une grande flotte, après avoir obligé Harald-Gormsson, roi de Danemarck, à l'y accompagner. Celui-ci céda à la nécessité, mais il s'en vengea en l'abandonnant plus tard au milieu du péril. Styrbjörn mit le feu à ses vaisseaux, pour ne laisser à ses soldats d'autre espérance que dans la victoire, puis il s'avança vers Upsala. Là se livra la fameuse bataille de Fyriswall, qui dura trois jours, et où Érik acquit le surnom de Victorieux (*Segersäll*), par le succès qu'il remporta. Styrbjörn sacrifia à Thor. Érik se rendit, au milieu de la nuit, au temple d'Odin, et lui promit de se vouer à lui au bout de dix ans. Styrbjörn fut tué avec presque tous ses guerriers. Après sa victoire, Érik monta sur la colline d'Upsala et promit de récompenser de sa propre main celui qui composerait un chant héroïque. Thorvard-Hjalteson se présenta, en prononça un, et reçut du roi un anneau d'or. On a remarqué que c'est le seul chant qu'il ait produit : les deux strophes qu'il fit entendre en présence du roi et de l'armée sont parvenues jusqu'à nous [1]. La bataille de Fyriswall se donna en 983. La part involontaire que prit à cette sanglante journée le roi Harald-Gormsson occasionna plus tard entre la Suède et le Danemarck, une guerre qui contraignit le fils de Harald Sven Tweskjägg à abandonner ses États, ce qui rendit Érik Segersäll maître à la fois de la Suède et du Danemarck, où il régna jusqu'à sa mort [2]. Ce même roi, sans contredit un des plus puissants qui aient gouverné la Suède

[1] Voyez Muller, *Sagabibliotek*.
[2] Adam. Brem., liv. II, cc. 21, 26, 27.

dans les temps idolâtres, s'entretenant un jour avec un envoyé de Norwége, disait pourtant d'un riche paysan, son sujet, qui avait donné asile à une reine fugitive de Norwége : « Il est plus puissant que moi dans beaucoup de choses, et naguère, quand nous étions rivaux, son influence était plus grande que la mienne [1]. » C'est à ce sujet qu'Adam de Brême dit : « Les Suédois ont des rois d'ancienne race, mais leur puissance dépend du peuple : ce que celui-ci a résolu, l'autre ne tarde pas à s'y conformer. Quelquefois le peuple cède au vœu du roi, mais c'est involontairement. Les paysans chez eux se regardent comme ses égaux ; mais tous lui obéissent quand il s'agit de marcher contre l'ennemi. »

La première épouse d'Érik Segersäll était Sigrid, que son esprit hautain fit surnommer *Storråda* ou l'Orgueilleuse. Le roi se sépara d'elle; cependant elle conserva toute son autorité, qui continua même après la mort de son mari ; car elle ne tarda pas à contracter de nouveaux liens avec Sven, roi de Danemarck, lequel, par cette alliance, rentra en possession de son royaume héréditaire.

Olof, fils d'Érik Segersäll et de Sigrid, était encore au berceau lorsqu'il fut proclamé : de là son nom de *Skötkonung* (roi au berceau). Si ce récit est véritable, il avait reçu probablement les hommages du peuple suédois du vivant de son père ; car la part active que prit Olof à la guerre qui éclata peu après son avénement au trône, prouve qu'il était sorti de l'enfance. Un grand changement s'effectua en Norwége. Le royaume de Harald-Hårfager fut partagé entre tous ses fils, et ceux-ci s'affaiblirent par des guerres civiles, ce qui donna occasion au iarl de Norwége, Håkan, d'appeler au trône de Norwége Harald-Gormsson, déjà roi de Danemarck. Il n'était, au surplus, roi de Norwége que de nom : c'était Håkan qui exerçait réellement le pouvoir suprême. Olof Tryggwason, encore à la mamelle quand sa mère l'avait emporté de Norwége, était devenu homme en pays étranger, et après avoir subi les caprices de la fortune, il s'était acquis, par de grands exploits, de la gloire et de la renommée. Il retourna dans sa patrie, renversa la puissance du iarl Håkan, et, en qualité de descendant de Harald-Hårfager, il éleva des prétentions à la couronne. Le iarl Håkan fut assassiné par son esclave. Ses fils cherchèrent un asile en Suède, et le trouvèrent auprès d'Olof Skötkonung. Vers 995, Olof Tryggwason

[1] *Saga d'Olof Tryggwason*, Stockh., 1691, page 11.

fut proclamé roi de Norwége. Une partie de ce royaume paraît toutefois s'être soumise à la Suède, par suite de ces bouleversements et du zèle du roi pour la propagation du christianisme, zèle qu'il poussa jusqu'à l'imprudence [1]. Olof Tryggwason avait aussi demandé en mariage la puissante reine Sigrid, et il avait su toucher son cœur, mieux que son parent Harald-Granske, qu'elle avait fait périr par le feu, « pour ôter, disait-elle, aux petits roitelets l'envie de demander sa main. » Mais Olof, ayant vu ses propositions bien accueillies, voulut qu'elle reçût le baptême. Le refus qu'il éprouva le mit en fureur, et il s'emporta au point de frapper la reine de son gant au visage, en accompagnant cet acte brutal de paroles outrageantes. « Cela te coûtera la vie, » répondit Sigrid. Elle épousa plus tard, comme nous l'avons vu, le roi Sven de Danemarck, dont la sœur fut unie à Olof Tryggwason. Au bout de quelques années, ce dernier résolut de conduire une expédition contre les Vendes, en Poméranie, pour recouvrer, selon le désir de sa femme, les possessions qu'elle y avait eues. Sigrid Storråda saisit ce moment pour ménager une alliance entre le roi Sven, son mari, le roi Olof de Suède, son fils, et les fils du iarl Håkan. Leurs forces réunies devaient attaquer Olof Tryggwason à son retour de son expédition. Une grande flotte fut réunie sous le commandement des princes alliés en personne. Olof Tryggwason, enveloppé sans s'y attendre, succomba sous le nombre après une résistance désespérée. Pour ne pas tomber aux mains de ses ennemis, il se précipita dans la mer et ne reparut plus. Ce combat naval eut lieu l'an 1000, près de l'île Svolder [2], sur les côtes de la Poméranie. Les vainqueurs se partagèrent la Norwége, dont une grande partie fut donnée en apanage aux fils de Håkan.

Olof Skötkonung fut le premier roi chrétien de la Suède. Selon *la liste des rois*, dans l'ancienne *Loi de la Westrogothie*, il fut baptisé dans la source de Husaby (en Westrogothie) par le saint évêque Sigfrid. La Suède avait reçu de temps en temps des missionnaires chrétiens. C'étaient tantôt des Danois envoyés par les archevêques de Brême, tantôt des Anglais poussés par un zèle spontané. Sigfrid avait été mandé d'Angleterre par Olof Skötkonung. Celui-ci avait sans doute puisé les principes du christianisme en Danemarck pendant le

[1] *Saga d'Olof Trygwason*, Stokh., 1691, page 170.
[2] Probablement l'île Ruden dans le golfe de Gripsvald.

séjour qu'il y fit avec son père, qui y fut baptisé lui-même, quoiqu'il soit revenu plus tard à ses anciens dieux [1]. Ce *second apôtre* du Nord (Sigfrid mérite ce titre après Anschair) consacra sa longue vie à répandre le christianisme parmi les Suédois et les Norwégiens [2]. Il mourut dans un âge très-avancé à Verend, dans le Småland, où il avait planté la croix à son arrivée [3]. Olof Skötkonung fut baptisé vers le dixième siècle. Point de doute qu'il ne fût chrétien avant la bataille de Svolder, puisqu'on lit dans Adam de Brême, que lorsque ce prince restitua à Sven Tweskjägg le royaume de Danemarck, il y mit pour condition que celui-ci, qui jusqu'alors avait été l'ennemi du christianisme, s'engagerait à faire tous ses efforts pour en propager la doctrine [4].

Les exploits sanglants de Sven Tweskjägg en Bretagne, que les Danois parvinrent à soumettre, ne répondirent guère à la promesse qu'il avait faite au roi de Suède. Cependant la bonne intelligence entre les deux royaumes ne fut pas rompue. Des Suédois même, dit-on, s'engagèrent dans la guerre avec la Bretagne. Lorsque Canut (Knut), fils de Sven, entreprit sa première expédition dans ce pays, Olof Skötkonung était son allié, et des chroniques étrangères racontent même qu'un roi suédois accompagnait Canut, quoique son nom ne figure pas dans nos annales [5].

Des guerres perpétuelles avec la Norwége remplirent d'inquiétude la vie d'Olof Skötkonung et troublèrent son règne. Olof Haraldson,

[1] Adam de Brême tenait le fait du roi de Danemarck : « Hericum, post susceptam christianitatem denuo relapsum fuisse. »

[2] « *Sigofridus*, qui et apud Suedos et Nordmannos juxtà prædicavit. Isque duravit usque ad nostram ætatem. » *Ibid.* Il vécut ainsi jusqu'au temps d'Adam de Brême.

[3] *Historia sancti Sigfridi* (écrite en 1205). *Scrip, rer. sv. med ævi.*, tome II, page 344.

[4] « Oloph, qui post obitum patris sui Herici, regnum super Sucones accepit, cum exercitu superveniens, infelicem Svein iterùm à regno expulit et Daniam obtinuit — restituitque eum *Oloph* in regnum suum, eum quod matrem suam habuerit uxorem ; feceruntque pactum ad invicem firmissimum, ut christianitatem in regno suo plantatam retinerent et in ceteras nationes effunderent. « (Adam. Bremens. liv. II, c. 29.)

[5] Anno 1014, Svanus tyrannus, post innumerabilia et crudelia mala quæ vel in Anglia vel in aliis terris gesserat, miserabili morte vitam finivit. Simeon Dunelmensis dans Twysden, *Hist. angl. Scrip.* : adductis secum Lachinian rege Suecorum et Olao rege Noricorum, Thamisium intravit. (Voyez *Leges Edwardi* et la *Chronique* dans Wilkins.)

autre descendant de Harald-Hårfager, si connu plus tard sous le nom de saint Olof, avait, ainsi que tous les fils des rois du Nord, employé sa jeunesse à des courses de piraterie. Ses aventures le conduisirent en Suède, où il fut cerné un jour par Olof Skötkonung dans le Mälaren. On dit qu'il ne réussit à se sauver qu'en s'ouvrant un passage, où les eaux de ce lac trouvèrent un nouvel écoulement. Après avoir partagé les dangers des guerres de la Grande-Bretagne, il rentra dans sa patrie, se fit des partisans, devint roi, et mit un terme à la puissance suédoise et danoise en Norwége.

Olof Skötkonung, trop orgueilleux pour céder aux Norwégiens, ne prit cependant aucune mesure de précaution pour défendre ses propres frontières. Cette indifférence excita dans le peuple un mécontentement qui finit par se manifester à l'*allshärjarting*, à Upsala, où l'envoyé de Norwége arriva accompagné du iarl des Visigoths Ragwald, pour offrir la paix et en même temps proposer la main de son maître à une princesse de la cour de Suède. Nous allons exposer ce que rapportent, à ce sujet, les *Sagas des rois*.

Dans les temps idolâtres, dit Snorre-Sturleson, et suivant une ancienne coutume suédoise, le sacrifice devait être célébré à Upsala au mois de février (*gögemånad*). C'était l'assemblée (ting) où tous les Suédois offraient un sacrifice pour leur roi, pour la paix et pour la victoire. C'était en même temps une foire, où se traitaient les affaires de commerce. Mais depuis que les rois eurent cessé de résider à Upsala, après l'établissement du christianisme en Suède, on continua d'y tenir le ting et la foire dans la semaine de la Chandeleur (*Kyndelsmessan*). Le royaume de Suea avait beaucoup de provinces, et chaque province avait son assemblée, où la justice était rendue (*lagting*), d'après une loi particulière qui s'appliquait à beaucoup de cas : pour l'exécution de chaque loi, il existait un sénéchal ; on choisissait, pour remplir ces fonctions le paysan le plus considéré. Il prenait la parole au nom de tous lorsque le roi, le iarl ou l'évêque assemblait le peuple (*hålla ting*). Celui-ci lui était dévoué, de sorte que les grands osaient à peine assister au ting sans la permission du sénéchal et des paysans. Le premier des sénéchaux de Suède était celui du Tiundaland. Il s'appelait Thorgny, nom qui se transmettait, ainsi que la place, de père en fils. Il était regardé comme l'homme le plus sage du royaume : c'était lui qui avait fait l'éducation de Ragwald-Iarl. C'est pour cela que le iarl se rendit d'abord auprès de lui, avec les envoyés norwégiens.

Ils arrivèrent à son hameau où ils trouvèrent des maisons vastes et élégantes. Dans la salle d'assemblée, la place d'honneur était occupée par un vieillard; jamais ils n'avaient vu d'homme d'une aussi belle taille : sa barbe descendait jusqu'à sa ceinture. C'était Torgny. Le iarl s'avança vers lui et le salua : il en fut bien accueilli, et lui exposa l'affaire qui l'amenait, lui et ses compagnons, en sa présence. Il exprima en même temps la crainte qu'elle ne fût pas agréable au roi Olof Skötkonung, qui n'aimait pas à entendre parler d'Olof le Norwégien : « Votre conduite est bien imprudente, répondit Thorgny; vous qui portez le titre de *tignar*, comment n'avez-vous pas bien réfléchi, avant d'entreprendre ce voyage, que vous étiez trop faible pour parler en présence de notre roi Olof? Il me semble plus honorable d'être compté au nombre des paysans, et d'avoir le droit de parler en face des rois. » Puis il accompagna les envoyés à l'*allshärjarting* d'Upsala.

Le premier jour, lorsque le ting fut constitué, on vit sur son siége le roi Olof, entouré de sa cour. Vis-à-vis et en dehors de l'enceinte du ting, étaient assis le iarl Ragwald et Thorgny, accompagnés, l'un de ses courtisans, l'autre de ses domestiques. Derrière eux et à leurs côtés, s'étaient rangés les paysans qui s'étendaient jusque sur les collines, afin de voir et d'entendre comment tout cela finirait. Quand les affaires portées devant le ting eurent été, suivant la coutume, discutées et décidées, l'envoyé de Norwége se leva, et expliqua à haute voix l'objet de sa mission. Mais le roi, s'élançant de sa chaise, l'interrompit par des paroles de colère. Le iarl Ragwald présenta au nom des Visigoths les mêmes vœux de réconciliation; mais il ne fut pas mieux traité. Le silence profond qui régnait ne tarda pas à être interrompu quand Thorgny se leva ainsi que tous les paysans. On entendit le cliquetis des armes et les murmures du peuple. L'ordre étant un peu rétabli dans la foule, Thorgny prit la parole : « Les rois de Suède, dit-il, agissent aujourd'hui bien autrement qu'autrefois. Thorgny, mon grand-père, se rappelait fort bien Érik Émundsson, roi d'Upsala, et disait de lui, que dans sa jeunesse, alors qu'il entreprenait tous les ans des expéditions de guerre et qu'il soumettait la Finlande, le Kyrialand, l'Estonie, la Courlande et tous les pays qui l'avoisinent à l'est, où des fortifications en terre et des remparts attestent ses travaux, il n'était pas cependant si orgueilleux qu'il ne prêtât l'oreille à ceux qui avaient quelque chose à lui dire. Mon père, Thorgny, vécut longtemps avec le roi Björn; il connaissait donc

bien ses mœurs et ses habitudes. Eh bien ! ce prince était affable envers tous, et le royaume était florissant. Moi-même je me souviens d'Érik le Victorieux, car j'assistai à la plupart de ses expéditions et de ses combats. Il agrandit ses États et les défendit vaillamment : cependant il était accessible à tout le monde. Mais le roi qui règne aujourd'hui ne laisse parler personne, et ne veut écouter que ce qu'il lui est agréable d'entendre. J'ajouterai qu'il perd par son indifférence ses possessions tributaires ; il a néanmoins la prétention, qu'un roi de Suède n'a jamais eue, de dominer sur la Norwége : ses sujets doivent donc toujours être dans la crainte. Mais nous, paysans, nous voulons que vous, roi Olof, fassiez la paix avec le roi des Norwégiens, et lui donniez en mariage votre fille Ingegerd. Si vous voulez recouvrer les provinces à l'est qu'ont possédées vos ancêtres, nous sommes prêts à vous suivre ; mais si vous ne voulez pas écouter nos paroles, nous tomberons sur vous pour vous massacrer, car nous ne sommes pas disposés à souffrir vos outrages. C'est ainsi qu'en agissaient nos ancêtres quand ils jetèrent à l'eau cinq rois orgueilleux comme vous. Nous attendons votre décision. » A peine avait-il achevé que le tumulte agita de nouveau le peuple, et que l'air retentit du bruit des armes. Mais le roi se leva disant qu'il acceptait les propositions qu'on lui offrait ; il ajouta qu'il ne faisait que suivre l'exemple des rois de Suède, qui avaient toujours pris conseil des paysans.

Il ne tint point parole ; on était sur le point de voir se réaliser les menaces de Thorgny. Déjà les paysans étaient rassemblés et mettaient en question la déposition du roi qui avait rompu les conventions (*allshärjardom*) de l'*allshärjarting*. Le sénéchal des Visigoths demandait qu'on expulsât l'ancienne maison royale. Quelques chefs des Uppsvéar qui étaient restés fidèles à Olof firent tourner cette circonstance à son avantage. Ils eurent une entrevue avec les autres chefs et leur dirent : « Les choses sont-elles donc allées si loin qu'Olof, fils d'Érik le Victorieux, doive perdre la couronne ? Il nous semble que cette affaire nous regarde particulièrement, nous autres Suédois du haut pays ; car il a toujours été d'usage que les habitants des autres provinces adhérassent aux décisions prises par les chefs des Uppsvéar. Nos pères n'ont pas eu besoin de mendier le suffrage des Visigoths pour savoir qui devait gouverner le royaume. »

Ils conduisirent ensuite le jeune fils du roi au milieu du peuple : il avait été baptisé sous le nom de Jakob (Jacques). Ce nom sonnait

mal aux oreilles des Suédois, car aucun roi de Suède ne l'avait encore porté. Ils l'appelèrent Anund et le choisirent pour roi. Il devait défendre les droits des paysans si son père les oubliait, car le vieux roi sut conserver le gouvernement, sous la promesse de remplir tous ses engagements. Mais sa fille Ingegerd, promise à la Norwége, était fiancée au grand-duc de Russie, Jaroslaw [1], et son autre fille Astrid, contre la volonté de son père, avait, à la place de sa sœur, épousé le roi de Norwége, de sorte qu'il ne restait qu'à faire la paix avec ce royaume. Elle fut conclue entre les deux rois dans une entrevue qu'ils eurent à Kunghall. Deux ans après, Olof Skötkonung rendit le dernier soupir, sept ans après l'avénement d'Olof Haraldsson au trône de Norwége, suivant la version des *Sagas des Rois*, ce qui permettrait de rapporter la mort d'Olof Skötkonung à l'année 1024. Il avait cédé le Danemarck à son beau-père, et il se vit forcé d'abandonner toutes ses conquêtes en Norwége à son gendre. On lui reprocha d'avoir perdu les pays à l'est tributaires de la Suède. En compensation, les colons norwégiens, établis dans le Jemtland et la Helsingie firent leur soumission.

Olof Skötkonung, quoique chrétien, aimait l'ancienne poésie païenne. On raconte qu'il n'avait pas moins de quatre bardes, et que deux d'entre eux s'exerçaient en sa présence.

Anund Jacques régna seul alors. Ce que nous connaissons le mieux de son règne, c'est la part qu'il prit aux affaires du Danemarck et de la Norwége. Il était sincèrement attaché à son beau-frère Olof de Norwége, et il embrassa son parti contre le puissant roi Canut, déjà maître du Danemarck et de l'Angleterre, et conservant toujours ses prétentions sur la Norwége.

La position d'Olof était d'autant plus embarrassante, que son zèle ardent pour le christianisme, et la sévérité des mesures répressives employées contre les pirates qui dominaient, surtout en Norwége, lui avaient attiré de nombreux et puissants ennemis. Il fut enfin obligé d'abandonner ses États, dont Canut prit possession : il y revint bientôt pour perdre la vie à la bataille de Sticklàrstad, livrée à ses anciens sujets, qui, dans la suite, lui rendirent avec tout le Nord un culte de vénération comme à un saint. Son fils Magnus le Bon, rap-

[1] On voit encore son sarcophage dans l'église de Sainte-Sophie à Novogorod. Il porte une inscription récente qui fixe la date de la mort à l'an 1051. Anund Jacques était son frère de père et de mère ; mais Astrid était née d'une mère vende.

pelé de Russie où il avait fait son éducation, monta, avec l'aide des Suédois, sur le trône de son père, et par un singulier caprice de la fortune, il réunit le Danemarck à ses États après la mort de Canut et de ses fils. De toute la puissante famille de Canut, il ne restait que Sven, fils de sa sœur Estrid, qui avait longtemps habité la Suède. Il fut appuyé par ce royaume dans ses prétentions sur le Danemarck, dont la couronne, quand Magnus eut quitté la terre, se posa aussi sur sa tête. C'est par les récits de Sven Estridsson qu'Adam de Brême connaissait Anund Jacques : il dit qu'aucun roi ne fut aussi aimé du peuple suédois. Cependant, on voit, par la généalogie des rois, dans la *Loi de Westrogodie*, qu'il était sévère dans ses jugements. Il fut appelé *Kolbranna*, parce qu'il faisait brûler les maisons des malfaiteurs. Cette punition n'était pas en usage seulement dans le Nord ; elle l'était aussi chez les Normands en France pour les crimes qui entraînaient la mise hors la loi ou l'exil [1]. Nous manquons de certitude pour l'époque de la mort du roi Anund Jacques.

Il est certain qu'il vécut après 1036, année que plusieurs historiens modernes, par une fausse interprétation des *Sagas des rois*, assignent comme la dernière de son existence. Adam de Brême dit que le roi Anund Jacques mourut en Suède quand les fils du comte Godwin exerçaient le pouvoir suprême en Angleterre, et que le roi Edward n'avait qu'une autorité fictive. La paix par laquelle Godwin et ses fils obligèrent ce roi à les réintégrer dans leurs dignités, fut conclue en 1052. Le père mourut l'année suivante [2]. C'est donc à cette époque qu'il faut placer la fin de la vie et du règne d'Anund Jacques.

Edmond, surnommé le Vieux (*Gammal*), parce qu'il était avancé en âge quand il arriva au trône, succéda à son frère. Il était l'aîné, mais il avait été obligé de céder la place à son cadet, issu de l'épouse légitime de son père, tandis qu'il devait lui-même le jour à une femme prisonnière de guerre, fille d'un chef de Vendes, connue sous le nom de *servante du roi*. Edmond avait été élevé dans un pays étranger, au sein de sa famille, et il n'aimait pas le christianisme [3]. La disette affligea le pays sous son règne [4], et les Suédois avaient

[1] Dufresne, *Glossarium*, (Voyez *condemnare*).
[2] Simeon Dunelmensis, ad ann. 1052. *Historia archiepiscorum Bremensium* cite l'année 1051 comme celle de la mort du roi Anund Jacques.
[3] Heimskringla, *Saga de saint Olof*, c. 89.
[4] Ad. Brem. liv. III, c. 17.

l'habitude d'en rendre leurs rois responsables. Dans la *Loi de Westrogothie*, l'ancienne généalogie lui donne le surnom de Dur (*Slemme*) [1] et l'accuse de méchanceté et d'avarice. Nos chroniques lui attribuent aussi la honte d'avoir consenti à une fixation des frontières qui enleva à la Suède [2] la Scanie, le Halland et le Bleking ; les deux premières de ces provinces avaient été conquises par Érik Segersäll ; la dernière appartenait au royaume, de temps immémorial. « Edmond régna peu de temps, dit la *Saga de Hervara* dans son supplément ; sous son règne, l'indifférence pour le christianisme gagna les Suédois, et, après sa mort, l'ancienne dynastie perdit la couronne. » Il avait un fils nommé Anund, qui succomba dans une expédition contre les Quenes, qui empoisonnèrent les sources et anéantirent ainsi toute l'armée qui les attaquait [3]. L'époque de la mort d'Edmond est incertaine. Il était le douzième roi d'Upsala dans la descendance directe de Sigurd Ring [4]. Cette famille portait aussi le nom d'Uppsvéa (famille des Suédois du haut pays), plus respectée, disait un de ses sujets idolâtres à Olof Skötkonung, que toutes les autres parce qu'elle descendait des dieux mêmes. Tous les rois de cette famille ont travaillé à maintenir le pouvoir dans ses mains ; quoique plusieurs aient renoncé à leurs anciens dieux [5].

Chaque nouvelle croyance porte en elle-même des germes de lutte, et le christianisme, religion de paix, avait la tâche la plus rude à soutenir dans le Nord. Elle détruisit l'état de guerre perpétuelle qui avait de si profondes racines dans les mœurs scandinaves ; mais ce mal, qui durait depuis si longtemps, dirigé jusqu'ici vers l'extérieur, se refoula dans l'intérieur et fit naître des guerres civiles. Le christianisme brisa les liens de l'ancienne confédération. Quand Olof Skötkonung renonça au titre de roi d'Upsala [6] parce que la prési-

[1] Ad. Brem., Edmund Gamal pessimus.

[2] La tradition le fait contemporain du roi Sven Tweskjagg de Danemarck, tandis qu'il devait l'être d'Olof Skötkonung de Suède ; à moins qu'on n'ait confondu Sven Tweskjagg et Sven Estrilson. La bulle nommée *Agapati*, dans laquelle nous trouvons cette division des frontières, qu'on suppose avoir été sanctionnée par le pape sous la date de 954, est notoirement fausse.

[3] Adam de Brême.

[4] Olof Skötkonung se comptait lui-même comme le dixième. (Heimskringla, *Saga d'Olof le saint*, c. 71.)

[5] *Saga de saint Olof*, c. 96.

[6] D'après le *Supplément de la saga* de *Hervara*, Olof Skötkonung prit le titre de roi de Suède (Sveakonung).

dence des sacrifices y était attachée, il perdit son autorité chez les Suédois du haut pays (*Uppsvear*), qui étaient pour la plupart idolâtres, et le nouveau titre de roi de Suède (*Svea-konung*), qu'il adopta, ne paraît pas avoir été plus agréable aux Goths, chez lesquels les chrétiens étaient en majorité. La longue guerre contre saint Olof et la Norwége fit éclater le mécontentement. Ce fut le sénéchal des Visigoths qui osa proposer au ting d'Upsala, d'abandonner l'ancienne famille royale. Son avis ayant été rejeté, il s'écria : « Vous l'emportez aujourd'hui, Suédois ; mais je vous préviens de ce qui arrivera : c'est que ceux qui veulent à tout prix conserver le pouvoir royal à l'ancienne famille, contribueront eux-mêmes à le faire passer aux mains d'une autre ; ils verront alors un règne plus heureux. » Cette prédiction s'est accomplie, car la nouvelle dynastie est visigothe.

Stenkil, qui venait d'être élevé sur le trône, était de plusieurs côtés, parent de l'ancienne maison royale. Son père, Ragnald, iarl de Westrogothie, était cousin d'Olof Skötkonung. Stenkil, lui-même, était gendre d'Anund Jacques et beau-fils d'Edmond le Vieux. Le iarl Ragnald s'était marié deux fois, d'abord avec Ingeborg, sœur d'Olof Trygwason, de laquelle il avait eu deux fils, Ulf et Ejlif (ils sont représentés comme chefs dans la guerre entre le roi Anund Jacques et Canut le Riche, en Danemarck), puis avec Astrid, issue du sang royal dans le Halogaland norwégien ; elle fut mère de Stenkil et s'unit en second mariage au roi Edmond le Vieux. Stenkil, regardé dans le Nord comme un iarl puissant et de grande extraction, se distingua dès le règne de son prédécesseur par son zèle religieux. Son élection à la dignité suprême est le premier signe de l'influence prépondérante du parti chrétien. Cette expression de l'ancienne généalogie des rois, « qu'il préférait les Visigoths, qui s'enorgueillissaient de sa protection, » nous révèle dans quelle partie du pays la puissance des chrétiens était surtout affermie. Depuis le temps d'Olof Skötkonung, la Westrogothie était le centre du christianisme. Là, ce roi reçut le baptême, là, il établit à Skara le siége d'un évêché, et lorsque les idolâtres lui enjoignirent de choisir la province où il voulait fonder son culte, à condition qu'il ne troublerait pas celui qu'ils rendaient à leurs dieux, et qu'il ne contraindrait personne à embrasser la religion chrétienne, il se décida pour la Westrogothie. Stenkil conserva son trône en restant fidèle à cet accord. Olof Skötkonung avait déjà voulu détruire le temple des idolâtres à Upsala ; mais il en avait été em-

pêché par la convention dont nous venons de parler. Lorsque les prêtres chrétiens le demandèrent de nouveau, Stenkil répondit que ce serait hasarder leur vie et sa couronne; qu'on le chasserait comme ayant livré l'entrée du royaume à des malfaiteurs. et que l'idolâtrie ne tarderait pas à reprendre le dessus [1].

Tout nous démontre que ce sont les habitants de la haute Suède qui inspiraient ces craintes; car on dit que les mêmes docteurs, les évêques Adelvard le jeune de Skara et Egino de Lund, détruisirent les idoles des Goths sans courir de danger. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les Goths sont les seuls qui soient mentionnés dans la guerre sans résultat qui eut lieu avec la Norwége pendant le règne de Stenkil. Il mourut à la même époque où le roi de Norwége Harald-Hardråde fut tué en Angleterre [2], c'est-à-dire en 1066, quelque temps avant que Guillaume le Conquérant se fût rendu maître de ce royaume par la bataille de Hastings.

Une grande guerre civile embrasa la Suède : « Après la mort de Stenkil, le plus pieux de tous les rois chrétiens, dit Adam de Brême, deux rois du nom d'Érik se sont disputé la possession du royaume, et la guerre qu'ils se sont faite a, dit-on, coûté la vie à eux et aux premiers du peuple. Comme la famille royale se trouvait ainsi anéantie, l'état du royaume se modifia, et le christianisme en reçut un tel échec, qu'aucun évêque n'osait aller en Suède, de crainte des persécutions. L'évêque de Scanie seul prit soin de l'église des Goths. » On ne compte qu'un seul chef suédois parmi les défenseurs du christianisme. Voilà tout ce que nous savons de ces dissensions, mais cela est d'autant plus digne d'intérêt que nous le tenons d'un témoin contemporain qui est presque le seul que nous ayons à citer. Qui étaient ces rois rivaux qui dans leur chute entraînèrent les principaux Suédois? C'est ce que nous ne savons nullement. De ce qui est dit, qu'avec eux s'éteignit l'ancienne famille royale, on peut conclure qu'ils appartenaient à cette famille. Cette circonstance ne peut cependant s'appliquer à la maison de Stenkil, parce qu'il laissa deux fils qui montèrent plus tard sur le trône. Nous voyons la première explosion violente de ces guerres civiles qui devaient se renouveler pendant une si longue période, et qui ne nous sont qu'imparfaitement connues

[1] Ad. Brem.
[2] Le *Supplément à la Saga de Hervara.* Heimsk. *Saga de Magnus Barfot*, c. 13.

dans leurs causes et dans leur marche. Mais les causes générales tombent sous les yeux. C'est la dernière convulsion du paganisme se débattant sous le christianisme ; c'est, après la dissolution de la confédération fondée sur l'ancienne religion, la lutte engagée entre les différents peuples du Suithiod pour la possession du royaume. Les persécutions souffertes, dit-on, par le christianisme, prouvent que cette guerre a eu lieu entre les chrétiens et les idolâtres ; mais elle était aussi dirigée contre la nouvelle dynastie : on peut donc conclure de là, et d'un autre récit également contemporain, qu'après la chute des rois rivaux, les deux fils de Stenkil ont occupé successivement le trône et en ont été chassés. Après eux, un nommé Håkan fut proclamé roi [1].

Aussi Snorre-Sturleson nomme-t-il ce Håkan après Stenkil. L'ancienne généalogie des rois, dans la *Loi des Visigoths*, le place avant Stenkil et l'appelle Håkan Röde (Haquin le Rouge). Au reste on ne sait de lui rien autre chose, si ce n'est qu'il régna treize hivers, et qu'il mourut au lieu de sa naissance, en Westrogothie. Il a probablement joui dans cette province du nom et de la dignité de roi, tandis que des discordes intestines divisaient le reste du royaume. Ces discordes ainsi que les treize ans de règne de Håkan sont renfermés entre les années 1066 et 1081. La première est sans doute l'époque de la mort de Stenkil. Nous trouvons alors Inge et Halstan, fils de Stenkil, tenant en commun les rênes du gouvernement ; car ils sont probablement ces rois visigoths, auxquels le pape Grégoire VII écrivit de veiller au progrès du christianisme et d'être soumis à l'Église [2].

On dit que Inge, appelé aussi Ingemunder et Annnder, avait été élevé en Russie, d'où il fut rappelé. Depuis la fondation de l'empire russe par les Varaigues, les annales russes et scandinaves contiennent pendant une période de plus de deux siècles, de nombreux témoignages des relations intimes de nos ancêtres avec la Russie. Le grand-duc de Russie Wladimir le Grand (dans les *Sagas du Nord*, Waldemar), du temps d'Érik Segersäll, vers 980, alla de l'autre côté de la mer chercher du secours chez les Varaigues et en obtint. S'il faut une

[1] Vid. Ad. Brem., *Hist. eccl.*, liv. IV, c. 15. Il les nomme Halstein et Anunder au lieu d'Ingemunder, nom d'Inge l'aîné. Il dit lui-même que le roi était son contemporain.

[2] Celse. *Apparatus ad hist. sviogothicam*, sectio prima bull., page 23.

autre preuve de l'identité de ces Varaigues avec ceux qui servirent à Constantinople, nous la trouvons dans le fait suivant : Wladimir, ayant atteint son but, chercha à se débarrasser de ses dangereux auxiliaires, et leur persuada de se rendre à Constantinople. Il pria en même temps l'empereur grec de ne pas leur permettre de retourner en Russie [1]. A l'aide des Varaigues, le fils de Wladimir, Jaroslaw, affermit son pouvoir. Il rechercha l'union d'une princesse de ce peuple, de la fille d'Olof Skötkonung. Le iarl suédois Ragwald, père du roi Stenkil, la conduisit en Russie. Ragwald et son fils Ejlif-Iarl sont désignés comme des chefs russes [2], et Inge Stenkilsson, depuis roi de Suède, a passé en Russie une grande partie de sa jeunesse.

Après son avénement, des troubles agitèrent de nouveau la Suède supérieure. Le *Supplément de Hervara*, s'exprime ainsi : « Après Stenkil, les Suédois (Svearne) prirent pour roi son fils Inge [3]. Il était sensible à l'amitié et bon chrétien. Son règne fut long. Il abolit les sacrifices offerts aux dieux dans le Suithiod, et ordonna à tout le peuple de se faire baptiser. Mais les Suédois avaient une grande confiance dans leurs idoles, et ils tenaient à leurs anciennes coutumes. Ils crurent que le roi Inge violait plusieurs lois du pays, que Stenkil avait respectées. Dans un ting où le roi et le peuple étaient réunis, on proposa à Inge l'alternative de maintenir les anciennes coutumes ou d'abandonner le pouvoir. Inge répondit qu'il ne renoncerait pas à une croyance qu'il regardait comme la meilleure. Alors il se fit un grand tumulte ; les Suédois lui lancèrent des pierres et le chassèrent du ting. Sven, le beau-frère du roi, l'homme le plus puissant du Suithiod, ne quitta pas l'assemblée. Il promit aux Suédois de conserver les sacrifices, s'ils voulaient lui confier le gouvernement du royaume. Tous y consentirent, et Sven fut proclamé roi de tout le Suithiod. Un cheval fut amené sur le ting, coupé en morceaux et partagé pour le repas du sacrifice ; on répandit le sang de cet animal sur l'idole ; ensuite tous les Suédois renoncèrent à la doctrine du Christ, recommencèrent des sacrifices et déposèrent le roi Inge, qui

[1] Karamsin ou Nestor.

[2] Heimskringla, *Saga de saint Olof*, c. 75. *Saga de Harald-Hædråde*, c. 2.

[3] Ce récit, qui commence avec les fils de Halstan et qui est écrit peu de temps après l'événement, ne reconnaît pas Håkan comme roi, quoique les *Sagas des Rois* le citent en passant comme le successeur de Stenkil. Il n'a probablement jamais été reconnu par les Suédois.

se réfugia en Westrogothie. Blotsven [1] resta roi de Suède pendant trois hivers. Le roi Inge, accompagné de ses courtisans et d'uue troupe peu nombreuse de guerriers, s'avança vers l'est, du côté du Småland. Il gagna le Suithiod en traversant l'Ostrogothie; il marcha jour et nuit, et un matin il attaqua Sven à l'improviste : il entoura la maison, y mit le feu, et tous ceux qui s'y trouvaient furent dévorés par les flammes. Sven parvint à s'échapper; mais il fut tué dans sa fuite. Inge reprit le pouvoir, rétablit le christianisme et gouverna jusqu'à sa mort, qu'il attendit dans son lit (*sot dòd*). Stenkil avait un fils nommé Halstan qui régnait en même temps que son frère Inge. » C'est probablement de ce récit que des auteurs modernes ont pris occasion d'attribuer au roi Inge la destruction du temple d'Upsala, quoique les anciens n'en disent rien.

Inge fut en guerre avec le roi de Norwége Magnus Barfot [2], qui réclamait le pays entre le fleuve Venern et le fleuve de Göta et voulait reculer les frontières de son royaume jusqu'à la mer. Il fut forcé de renoncer à ces prétentions. La paix fut conclue à Konghäll, en 1101, dans une entrevue qu'eurent les trois rois du Nord (celui de Danemarck, Érik Éjegod, y assistait [3]). La réconciliation fut cimentée par l'union de Magnus et de la fille d'Inge, Marguerite, qui prit de là le nom de *Fridkulla* (vierge de la paix). Une autre fille d'Inge, Christina, fut fiancée au grand-duc de Russie [4]. On ne sait combien de temps vécut le roi Inge [5]. Il est à croire que la défection des Jemtlandais, qui se soumirent à la Norwége en 1111, ne serait pas restée impunie si elle eût eu lieu sous son règne. Les *Sagas des Rois* le nomment un bon et puissant roi, le plus grand et le plus fort parmi les hommes. Les Suédois se révoltèrent contre lui parce que, selon eux, il renversait l'ancienne loi du pays. Les Visigoths, au contraire, dirent qu'il avait gouverné la Suède avec courage et n'avait jamais violé la loi connue dans chaque province [6]; ainsi les témoignages des chrétiens et des idolâtres ne sont nullement d'accord. Son frère Halstan

[1] Blotsven, de *bluta*, sacrifier.

[2] Ainsi nommé parce qu'il portait dans ses expéditions guerrières en Écosse l'habit des montagnards écossais.

[3] Voyez la chronologie au 3e vol. des *Sagas des Rois*, éd. de Copenhague.

[4] Motislav. Les *Sagas des Rois* l'appellent Harald. Les annales de Russie fixent à l'an 1122 la mort de Christina, femme de Motislav.

[5] Son tombeau est dans l'église du couvent de Warnhem, en Westrogothie.

[6] Succession des rois dans la *Loi des Visigoths*.

lui succéda et laissa le royaume à ses fils. Il est probable que le fils que quelques chroniqueurs donnent à Inge est mort avant son père.

Les fils de Halstan, Philippe et Inge, gouvernèrent simultanément après leur père et leur oncle ; ils n'ont laissé à la Suède que leurs noms. Le premier mourut en 1118 [1]. La date de la mort du second est incertaine ; mais en 1129 il avait déjà un successeur. Le genre de sa mort pourrait faire supposer que, sur la fin de sa vie, il fut en butte à des trames secrètes : il fut empoisonné, ou, selon l'expression du temps, *assassiné par une mauvaise boisson*. C'était le dernier rejeton mâle de sa famille, et avec lui s'éteignit la maison de Stenkil, sous la domination de laquelle fleurit la Suède, dit la *Loi des Visigoths*.

Cette dynastie avait des représentants du côté des femmes dans la maison royale de Danemarck par Marguerite Fridkulla, fille du roi Inge l'aîné. Après quelque temps de mariage, elle perdit son époux, le roi de Norwége, qui la laissait sans enfants. Plus tard, elle s'unit au roi de Danemarck Nils Svensson, dont elle eut Magnus. Ce prince, par ses possessions héréditaires et par sa naissance, avait acquis en Westrogothie assez d'influence pour être élu roi après la mort d'Inge; mais ce choix irrita les Suédois. Saxo, qui écrivait à la fin de ce siècle, et qui est pour ces temps une autorité respectable, s'exprime ainsi : « Les Goths [2] qui osèrent offrir à Magnus l'autorité suprême sans la participation des Suédois, à qui appartenait ce droit, ne cherchaient qu'à étendre leur influence aux dépens de ces derniers. Mais les Suédois, méprisant cette autorité usurpée, ne se laissèrent pas enlever leur droit d'élection, par un autre peuple jaloux de leur supériorité. Les yeux fixés sur l'ombre de leur ancienne puissance, ils déclarèrent que le titre de roi qu'avait pris l'élu des Goths était nul, et ils en proclamèrent un autre qui fut à l'instant massacré par les Goths, et qui, par sa mort, laissa la place libre à Magnus. » La *Liste des rois* nous apprend quel fut celui-ci : c'était Ragwald, nommé Knaphöfde, qui succéda à Inge le jeune. Rempli d'audace et d'orgueil, il osa se présenter au ting des Visigoths sans avoir reçu des otages, et contre les formes prescrites par la loi : ils le tuèrent, pour le punir de l'outrage qu'il leur avait fait. Cet événement se passa en 1129 [3]. Il était fils

[1] *Are Frode* cedœ.

[2] L. XIII.

[3] Des deux années 1130 et 1139, qu'on assigne à cet événement, la dernière est sans doute une erreur de chiffres : c'est 1129.

d'Olof Näskonung, qu'on cite au nombre des princes indépendants; il aurait aussi dominé sur une partie du royaume, sous le règne de la maison de Stenkil. A peine Magnus était-il monté sur le trône, en 1131, qu'il assassina son cousin Canut (Knut) Lavard, qui fut canonisé; trois ans après il succomba lui-même dans la guerre civile qui ensanglanta le Danemarck à la suite de ce meurtre. Mais dès 1133 on procéda à une élection qui porta Sverker sur le trône de Suède.

L'idolâtrie avait perdu son dernier appui par la conversion de la famille de Blotsven au christianisme. Ce contre-roi païen [1] d'Inge l'aîné avait un fils, Kol, qui malgré les malheurs de son père recouvra bientôt la puissance dans la Suède supérieure; car il est cité comme roi, et l'on ajoute que les Suédois le nommaient Érik Arsäll, voulant indiquer, par là, l'abondance et le bonheur qui signalèrent son règne. Ce fils de Blotsven, qui se fit chrétien dans sa vieillesse et mourut en Ostrogothie [2], fut, d'après les traditions les plus probables, le père de Sverker, que les Ostrogoths portèrent sur le trône, tant ils redoutaient la domination d'un roi étranger [3]. Les Visigoths ne le reconnurent pas de suite, et furent quelque temps sans roi. Car il est dit d'eux, après la mort de Ragwald : « Alors la Westrogothie fut gouvernée par un bon sénéchal et les chefs du pays, et ils étaient tous fidèles à leur devoir. » Les premiers couvents furent bâtis en Suède du temps du roi Sverker. Les plus anciens étaient ceux d'Alvastra, de Nydala et de Warnhem; ils furent peuplés de moines envoyés par saint Bernard, de Clairvaux en France. Ces moines eurent d'abord de grandes difficultés à vaincre [4]. Un légat du pape, le cardinal Nicolaus Albanensis, devenu plus tard lui-même souverain pontife sous le nom d'Adrien IV, visita le Nord et arriva en Suède en 1152. Un impôt fut établi à Rome sous le nom de denier de saint Pierre. Le port d'armes fut prohibé en Suède à cette même époque. Le légat avait le dessein de doter la Suède d'un archevêque, comme il l'avait fait pour la Norwége (le Danemarck en avait un à Lund, depuis 1103); mais la dissidence qui s'éleva entre les Suédois et les Goths, non-seulement sur le choix du prélat, mais encore sur celui du lieu où il siégerait, occasionna

[1] On donnait ce nom au roi Inge que les idolâtres élisaient, quoiqu'il existât déjà un roi chrétien.

[2] Suivant une tradition du pays, c'est lui qui doit avoir bâti l'église de Kaga.

[3] Saxo.

[4] *Voyez* Langebek, *Scrip. rerum danic.* tome IV, page 158.

des retards [1]. Sverker n'aimait pas la guerre : sa vieillesse fut inquiétée par des troubles fréquents. Son fils Jean, qui par ses excès s'attira la haine de ses sujets, qu'il entraîna dans une guerre avec le Danemarck, fut tué par le peuple irrité. Le roi Sverker, se rendant à l'église le jour de Noël 1155, fut aussi assassiné par son palefrenier.

Nous sommes arrivé au temps où saint Érik vit le christianisme affermi dans la haute Suède. Reculons de quelques pas pour examiner la lenteur de ses progrès. La Gothie reçut d'abord des prédicateurs ordinaires. Skara et Linköping devinrent de bonne heure des évêchés. Les premiers efforts du christianisme en Suède s'étaient dirigés sur Birca. Pendant que cette religion prenait racine chez les Goths, les anciens sacrifices continuaient à Upsala, et les premiers chrétiens furent obligés d'acheter la dispense d'y assister et de contribuer à leur entretien [2]. Les deux religions avaient été légalement reconnues dans une délibération publique dès le temps d'Olof Skötkonung ; elles jouirent de la même liberté sous ses fils. Stenkil confirma aussi cet accord ; la guerre civile rompit cette union ou, pour mieux dire, ce long armistice; et ce qui nous prouve que l'ordre de choses était changé, ce sont les tentatives d'Inge l'aîné pour abolir les sacrifices, la révolte des Suédois qui en fut la suite, et la nomination des contre-rois idolâtres [3].

Ces mouvements se communiquèrent à la Gothie et au reste du Nord. Les rois Sigurd de Norwége et Nils de Danemarck s'unirent en 1123 pour une croisade contre les idolâtres du Småland. Cependant la Norwége seule l'entreprit, et le prince danois Magnus Nilsson, le même qui se fit nommer roi des Goths, tint à honneur d'avoir pillé sur les côtes de Suède un temple de Thor. C'est pourquoi les Suédois l'abhorraient comme un sacrilége [4]. Cependant le christianisme se propageait en Suède par le zèle des missionnaires, et presque chaque province de la Suède supérieure a eu son apôtre. Ainsi les habitants du Westmanland invoquaient saint David, les Sudermanlandais saint Botwid et saint Æskill, les Norlandais saint Étienne (Stephan). La

[1] Saxo, lib. XIV.

[2] Ad. Brem., *De situ Dan.*

[3] A cette époque des idolâtres ou des chrétiens mal intentionnés se répandirent dans tout le Suithiod et soutinrent les sacrifices, parce que plusieurs rois renièrent le christianisme comme Blotsven et Érik Arsäll. (Heimskring., *Saga de Sigurd Jorsalafarare*, c, 27.)

[4] Saxo, l. XIII.

plupart étaient Anglais ; tous, excepté le premier, moururent de la mort des martyrs. Peu à peu les sacrifices s'abolirent ; des églises chrétiennes s'élevèrent sur les anciennes places de sacrifices [1] ; des fêtes chrétiennes furent célébrées à côté de celles des païens, et bientôt elles les remplacèrent [2] ; lorsque enfin les anciens pays du peuple (Folklanden), où le paganisme s'était maintenu plus longtemps, eurent embrassé le christianisme, ce culte hérita des anciens droits, et un roi chrétien fut élu par eux pour tout le royaume. Ainsi il arriva que les Suédois mirent sur le trône d'Upsala Érik, appelé le Saint après sa mort, quoique les Ostrogoths eussent choisi pour roi Charles, fils de Sverker.

Érik eut pour père Jedward, *bon et riche paysan*, selon l'expression de l'ancienne *Chronique suédoise* [3] ; sa mère Cécile était sœur du roi Érik Arsäl ; lui-même avait épousé Christina, fille du roi Inge le cadet ou, selon d'autres, petite-fille du roi Inge l'aîné.

Suivant l'ancienne légende, saint Érik entreprit trois choses : bâtir des églises et améliorer l'exercice du culte, gouverner le royaume conformément aux lois, et combattre les ennemis du pays et de la foi chrétienne. L'affermissement de ce culte dans la Suède supérieure fut sans doute son ouvrage. Avant lui il n'y avait à Upsala ni prêtre ni église. Ses premiers soins furent consacrés à l'achèvement de celle qui porte maintenant le nom d'*Ancienne Upsala*, il institua des clercs pour le service du culte [4]. Une ancienne liste des rois l'appelle Érik le Législateur. La *Loi de saint Érik*, d'après celle d'Upland, rétablit

[1] Il n'était pas dans l'esprit du catholicisme de détruire les anciens temples. Au contraire, Grégoire le Grand prescrivit aux missionnaires qui convertirent l'Angleterre, de ne pas détruire les temples, mais de les bénir et les accommoder au rit chrétien, après en avoir brisé les idoles. (Heur. Huntington. *Hist.* III.)

[2] En parlant de Sigurd-Torson, un riche Norwégien disait qu'il avait coutume, du temps de l'idolâtrie, de célébrer trois grands sacrifices ; un au commencement de l'hiver, l'autre au milieu, et le troisième vers l'été. Après avoir embrassé le christianisme, il conserva la coutume des banquets religieux. Dans l'automne il donnait un festin à ses amis, un second leur était offert à la Noël ; le troisième avait lieu à Pâques. (Heimsk., *Saga de saint Olof*, c. 123.) — Le roi Haquin le Bon avait transféré la *Noël des idolâtres*, de la nuit de la Saint-Jean où elle se célébrait autrefois d'abord au mois de février, puis, d'après la *Saga d'Hervara*, à la Noël des chrétiens. *Saga de Hakan le Bon*. C. 15.

[3] *Script. rerum svec.* tome I, page 246,

[4] Voyez la biographie de saint Érik, *Script. rerum suecicarum*, tome II, page 273. Il paraît, d'après le récit de sa mort, qu'il a fait élever aussi l'église de l'Upsala actuelle.

les droits des femmes suédoises, les replaça au rang qu'elles doivent occuper dans la famille, leur accorda un tiers dans la succession; elles eurent, en un mot, *les clefs de la maison et la moitié du lit*[1]. Il entreprit une croisade contre les Finnois idolâtres, dont les déprédations désolaient les côtes de la Suède, et il fonda, par l'introduction du christianisme, et probablement aussi par l'établissement des colonies suédoises, l'union qui dura six siècles entre la Suède et la Finlande. Saint Henri, le premier évêque d'Upsala, de qui l'histoire nous apprend le zèle apostolique, accompagnait le roi dans cette expédition. Ce fut le premier apôtre finnois, et il mourut martyr. Le roi Érik fut attaqué à l'improviste dans Upsala pendant le service divin par le prince danois Magnus Henriksson. Le roi entendit la messe jusqu'à la fin, puis il marcha contre l'ennemi et tomba percé de coups après une courte mais courageuse résistance, à Östra-Aros, sur l'emplacement de l'Upsala actuelle, le 18 mai 1160. Ses vertus et ses mœurs austères le firent regarder après sa mort comme un saint. Il fut vénéré comme le patron de la Suède; on portait son étendard dans les guerres contre les ennemis de l'État, et l'anniversaire de sa mort fut célébré par tout le royaume. La ville de Stockholm a son image dans ses armes, et ses reliques ont été déposées à l'église d'Upsala. Il n'a pas été canonisé par l'Église, bien qu'un siècle après sa mort, quand on a su de quelle vénération le peuple continuait à entourer sa mémoire, on ait encouragé des pèlerinages à son tombeau; il en venait même de Rome. De son vivant, il n'était pas en grande faveur auprès du saint-siége; dans une lettre datée de 1208, le pape parlait de lui et de sa famille comme d'usurpateurs du royaume sur la maison légitime de Sverker. Il régna dix ans, suivant les anciens récits. Ainsi il monta sur le trône en 1150, cinq ans après la mort de Sverker, et son autorité ne s'étendit pas au delà de la Suède proprement dite (*Svea rike*). Il ne fut reconnu par les Goths que momentanément; car Charles, fils de Sverker, fut proclamé roi par eux, et il exerça le pouvoir deux ans avant la mort de saint Érik[2], à laquelle on l'accusa d'avoir contribué.

Le prince danois Magnus Henriksson descendait par sa mère, petite fille du roi Inge l'aîné, de la maison de Stenkil, et par là il avait des

[1] Till heders och husfrudöme, till lås och nycklar, till halfra säng och laga treding i boet.

[2] *Chronica* Erici Olai.

droits sur les terres héréditaires de Westrogothie, qui tombaient en partage à la maison régnante de Danemarck. Ces réclamations furent, selon Saxo, l'occasion de troubles sérieux. Il est dit expressément que Magnus Henriksson, lors du partage de la succession de sa mère, éleva des prétentions sur le royaume, et qu'il avait un puissant parti en Suède. Si l'on considère que, d'un côté sa naissance lui assurait l'affection et l'amour des Visigoths, et d'un autre, que ce peuple avait appelé, dans un cas semblable, un prince danois au trône, on verra dans cette tentative les derniers efforts pour porter au pouvoir une dynastie visigothe. Magnus Henriksson, accusé de l'assassinat du vieux Sverker [1], fut proclamé roi, et il est compté dans la liste des rois de la *Loi de Westrogothie*, comme le quatorzième des rois chrétiens de Suède. Il ne se maintint pas longtemps dans sa nouvelle dignité. Le peuple se révolta contre lui, et il eut à soutenir l'attaque de Charles Sverkersson. Magnus fut vaincu et tué en 1161. Canut, fils de saint Érik, se retira en Norwége, où se marièrent depuis deux de ses sœurs [2]. Ce Canut eut aussi un frère, Philippe [3], qui n'est connu que de nom.

Carl Sverkersson est le premier qu'on trouve désigné sous le titre de roi des Suédois et des Goths. Il est aussi, autant qu'on peut s'en assurer, le premier du nom de Charles. C'est la nomenclature des rois fabuleux fabriqués en partie par Johannes Magnus, qui a fait de Charles Sverkersson le septième de nom parmi les rois de Suède, et l'usage a consacré cette erreur. C'est sous le règne de ce roi Charles que la Suède eut un archevêque particulier à Upsala en 1163. Les évêques de Skara, de Linköping, de Stregnäs, du Westerås, et bientôt ceux de Vexiö et d'Abo, lui étaient subordonnés : lui-même relevait de l'archevêque de Lund, qui portait le titre de *Primas Sueciæ*. Cette suprématie fut contestée plus tard, et à la fin abolie. Des lettres du pape aux archevêques et aux évêques commencent à jeter du jour sur l'état de l'Église. On se plaint que souvent des laïques, suivant leur bon plaisir ou moyennant rétribution, et sans l'assentiment des autorités spirituelles, confèrent les ordres à des moines fugitifs, à des assassins et à d'autres criminels; que pendant les vacances, ils s'approprient les revenus de l'Église; qu'ils enfoncent

[1] Saxo, l. XIV.
[2] L'une, Marguerite, épousa le roi de Norwége Sverre, en 1186.
[3] Liljegren, *Diplomatarium*, page 95.

et pillent les temples ; qu'ils traduisent les clercs devant les tribunaux séculiers, et les y soumettent aux épreuves du combat en champ clos, du fer rouge ou de l'eau bouillante ; qu'enfin, lorsque les inculpés n'obéissent pas à leurs citations, leurs maisons sont incendiées. Des exhortations réitérées prouvent que les causes de ces désordres se perpétuèrent longtemps, et que les testaments en faveur des couvents et des églises donnaient lieu à des procès interminables. Le pape Alexandre III, lui-même, interdit de pareilles donations et n'autorisa l'acceptation que pour une partie seulement de la fortune des testateurs. Les héritiers auraient voulu qu'on ne pût pas faire de legs sans leur consentement. La dîme fut introduite avant la fin du siècle. Cependant avant 1232, il paraît, d'après les plaintes qui s'élevèrent, qu'on pouvait se soustraire facilement au payement. On voit que les cérémonies chrétiennes étaient loin d'être employées généralement pour la célébration des mariages, qui étaient formés et dissous à la manière barbare des païens. La coutume païenne de l'exposition des enfants n'avait pas disparu. Il est démontré que les premiers moines labouraient la terre de leurs propres mains, qu'ils avaient créé le jardinage et construit des moulins à eau, qu'ils faisaient du sel par évaporation, et qu'ils exploitaient des mines. Les ponts et les routes furent l'œuvre des chrétiens ; des évêques donnèrent l'exemple de ces utiles travaux.

Charles Sverkersson, de qui l'on raconte qu'il gouverna le royaume avec sagesse et avec bonté, fut tué à Visingsö [1] en 1167, par Canut, fils de saint Érik qui revenait de la Norwége après un exil de trois ans. Il s'alluma une guerre civile dans laquelle Kol et Burislev, neveux de Charles, furent élevés l'un après l'autre sur le trône, au préjudice de Canut, qui les vainquit et les tua tous deux. Canut avait probablement pour lui les habitants d'Upland, qui avaient choisi son père pour roi ; et la famille du roi Charles, qui le combattait, avait dans son parti les Ostrogoths, et peut-être les populations des autres provinces. — Voilà ce que dit de ces discordes Olaus Petri. Dans la liste des rois de la *Loi de Westrogothie*, on lit que Canut Ériksson conquit la Suède et tua trois rois ; qu'il eut beaucoup d'ennemis et de difficultés à vaincre avant de pouvoir ramener et consolider la paix intérieure ; qu'alors il fut bon roi et régna vingt-trois ans. — Ce règne doit dater, non de

[1] Petite île dans le lac Wettern.

la mort de Charles Sverkersson, mais de la fin de la guerre civile, qui avait duré cinq ans; car le roi Canut mourut, d'après les récits les plus dignes de foi, dans l'automnede 1194[1]. Il laissa quatre fils qu'il avait eus de son épouse, suédoise d'origine.

Quoique le feu roi eût fait reconnaître, de son vivant, un de ses enfants comme son successeur[2], Sverker, fils de Charles, amené en Danemarck après la mort de son père, y trouva néanmoins un appui assez fort pour s'y faire proclamer roi. En 1200, la quatrième année de son règne, ce monarque enleva les affaires des clercs à la jnridiction des tribunaux civils, et déchargea de tout impôt les propriétés de l'Église. De courtes chronologies, qui sont souvent les seules sources où l'histoire de ce temps puisse recueillir quelque lumière, rapportent le massacre des fils de Canut Eriksson (1205) à Elgarås, en Westrogothie : un seul échappa à la mort par la fuite. D'autres parlent du combat d'Elgarås. Suivant une lettre du saint-père, en date de 1208, les fils de Canut se révoltèrent contre Sverker : trois succombèrent dans la mêlée ; le quatrième prit la fuite. Il ajoute que ce dernier parvint à chasser le roi de ses États. Sverker se retira en Danemarck, et revint à la tête d'une armée; mais il fut de nouveau obligé de se sauver après une grande bataille qu'il perdit à Lena en Westrogothie, en 1208. Les habitants des lieux qui servaient de théâtre à cette sanglante journée, n'en ont pas perdu le souvenir : « Les arrière-petits-fils des contemporains en faisaient encore le sujet de leurs entretiens,» disent les chroniques suédoises. Une chronique norwégienne fait assister (pour la dernière fois) l'esprit d'Odin à ce combat[3]. Les moines le célébrèrent comme une victoire remportée sur les Danois, une fois plus forts en nombre que les Suédois. Une ancienne romance danoise prétend que ceux-ci étaient plus nombreux et que de huit mille hommes sortis de Danemarck, il n'en revint que cinquante-cinq; mais les traits sous lesquels elle présente les faits indiquent une véritable guerre civile dans laquelle les parents les plus proches portèrent les armes les uns contre les autres. La victoire fut décidée par la bravoure des paysans de l'Upland. Une chronique suédoise rapporte que le triste sort des fils du roi Canut inspira aux Suédois une haine

[1] Une lettre de ce roi, de 1199, citée par Lagerbring, porte sans doute une fausse date.

[2] Celse *Bullarium*, c. 45.

[3] *Saga du roi Inge Bardsson*, c. 20.

profonde contre Sverker [1]. Si l'on en croit l'assertion contraire émise par des auteurs goths, Sverker aurait laissé un souvenir respecté [2]. Il fit une nouvelle tentative par ressaisir sa couronne, mais il succomba en 1210 à Gestilren, dans la même contrée où il avait été déjà vaincu. On dit que ses propres parents, les Folkunga (de la famille de Folkunga), lui portèrent le coup mortel. Sa seconde épouse, Ingrid, était de cette puissante lignée et fille de Birger-Brosa, iarl suédois. Sverker laissa une fille, Hélène [3], et un fils en bas âge, Jean (Johan).

Érik Knutsson, pendant son exil, avait demeuré chez ses parents en Norwége. La victoire qu'il remporta sur ses compétiteurs lui valut la couronne. Pour lui donner plus d'éclat et la rendre en même temps plus respectée par les peuples, il se fit sacrer par les évêques. Il est, dit-on, le premier roi de Suède qui ait introduit la cérémonie du sacre. Nous voyons par les lettres patentes qu'il délivra au couvent de Riseberga, en 1212, qu'il étendit le privilége des prêtres, et qu'il permit au couvent de faire toucher la part qui revenait au roi dans les amendes (*sakören*). La réconciliation de la Suède avec le Danemarck fut scellée par l'union du roi Érik avec la princesse Rikissa, sœur du roi de Danemarck Waldemar II. On ne connaissait pas encore en Suède tous les progrès qui s'étaient déjà opérés dans cette contrée, en fait de civilisation. Arrivée sur les frontières de la Suède, la princesse danoise se plaignit d'être obligée de monter à cheval, et de n'avoir ni voiture ni cocher comme dans le pays de son père. Les dames suédoises lui répondirent : « Il ne faut pas introduire chez nous des mœurs danoises (*lutska seder*) [4]. » Le roi Érik Knutsson fut surnommé roi de bonnes années (*Arkonung*) à cause de l'abondance des récoltes qui eurent lieu durant son règne. Il mourut en 1216 et eut un fils posthume nommé Érik.

Alors les prélats suédois et les grands choisirent pour roi Jean, fils de Sverker, quoiqu'il fût encore enfant. Il fut surnommé le Jeune et quelquefois le Pieux. Le jour de son couronnement, il dispensa les biens et les terres du clergé de toute espèce d'impôts envers l'État, et donna aux évêques le droit de toucher les amendes prononcées contre les la-

[1] *Chronica* Erici Olai.
[2] La liste des rois, dans la *Loi de Westrogothie*.
[3] Son enlèvement du couvent Vreta a servi de titre à une chanson populaire.
[4] Voyez *Peder Syr* (chanson du peuple), page 212.

bitants des terres de l'Église (*kyrkans landtbor*). Il confirma ce droit par des lettres de 1219, troisième année de son règne, « parce que, dit-il, toute mémoire d'homme varie et oublie, depuis le péché de nos premiers parents, si on n'a pas le témoignage irrécusable des lettres. » Le roi Waldemar appela au pape de l'élection de ce prince, alléguant la priorité du droit du jeune prince Érik à la possession du trône [1]. Lorsqu'on voit les princes de la maison de Sverker se donner dans leurs lettres le titre de rois héréditaires du royaume de Suède [2] et la fréquence des guerres civiles qui ne s'éteignent que par l'impuissance de leurs rivaux, que leur jeune âge rend inhabiles à se présenter comme chefs, il est impossible de reconnaître dans la transmission du sceptre de la famille d'Érik à celle de Sverker d'autres conventions que celles qui se forment par les armes et s'écrivent avec du sang.

Jean, le dernier de la maison de Sverker, étant mort en 1222, le jeune Érik Érikson, appelé le Boiteux (*Halte*, *Läspe*), parvint au trône resté vacant ; mais il n'en jouit pas paisiblement, quoique le dernier rejeton de la famille qui l'avait si longtemps disputé à la sienne fût descendu dans la tombe. Ces guerres interminables entre les maisons royales des Goths et des Suédois avaient effacé peu à peu toutes les nuances qui distinguaient les peuplades de ces pays et contribué à affaiblir la puissance royale en étendant celle des grands, dont l'influence progressive se révèle dans les lettres des papes, qui les appellent les seigneurs et les princes de Suède (*sveriges herrer och furstar*)[3].

Une famille surtout devint puissante par ses alliances avec les trois maisons royales du Nord depuis les temps païens, ce fut celle de Folkunga, dont l'un des membres, Birger-Brosa, exerçait les fonctions de iarl lorsqu'il mourut, en 1202, car l'ancienne dignité princière de iarl était devenue la première place de la cour et du gouvernement ; celui qui la remplissait avait le titre de iarl des Suédois, iarl des Suéones et des Goths (*Svears och Gothers*) [4], prince de Suède par la grâce de Dieu. Dans les actes officiels, il venait immédiatement après le roi, et il ne devait pas tarder à s'emparer du pou-

[1] Celse, *Bullarium*, page 56.
[2] Le roi Sverker II dit de lui-même : « *Ego Sverco, filius Caroli regis, rex Sveorum ejusdem regni monarchiam Dei gratiâ hæreditario jure assecutus.* »
[3] Dux Sveorum, dux Sveorum et Gothorum.
[4] Dans un diplôme suédois de l'année 1238.

voir et à le remplacer, comme avaient fait jadis chez les Francs les maires du palais, qui exerçaient des fonctions à peu près semblables. Canut Johansson, surnommé *le long*, était de cette famille. Il était fiancé à la sœur du roi; ses talents et les intelligences qu'il entretenait, lui avaient procuré assez d'influence pour lui donner l'espoir de s'attribuer l'autorité royale, au détriment d'un roi mineur. Les anciens le nomment le *roi des Folkunga*. Il leva l'étendard de la révolte et entraîna, dit la *Chronique rimée*, toute la famille et les partisans des Folkunga (Falkungarote). Il est certain qu'il occupait le trône avant la bataille d'Alvastra [1] en 1229, et que le jeune Érik fut obligé de se réfugier en Danemarck jusqu'à ce que la bataille de Sparsätra (1234) eût mis fin à la puissance et à la vie de l'usurpateur. Érik rentra en possession de sa couronne; mais son pouvoir était subordonné à l'influence d'Ulf-Fasi, de la famille de Folkunga [2], qui conserva auprès d'Érik la dignité de iarl qu'il avait eue chez son parent Canut. Holmgeir, fils de Canut, s'enfuit en Gestricie et se maintint en état de révolte dans la partie septentrionale du royaume. Un légat du pape, qui parcourait la Suède en 1248, parle de la continuation de la guerre civile entre le roi et quelques grands du royaume. Ce fut en partie la médiation de ce légat qui y mit fin dans le courant de la même année, après que Holmgeir [3] eut été pris et décapité.

Ce légat était le cardinal Guillaume évêque de Sabine, envoyé en Suède pour y régler les affaires de l'Église. Une sorte d'esprit républicain formait l'essence des premières lois de celle de Suède; il dominait aussi dans l'ancienne constitution du pays. Cet esprit pouvait même très-bien se concilier avec celui du christianisme dans un temps où la hiérarchie des pouvoirs, à peine tracée, n'avait pas encore rendu nécessaire la séparation de l'Église de l'État [4]. Le prêtre en Suède était l'employé du peuple, et élu par lui, avec l'approbation de l'évêque. L'évêque, également choisi par le peuple, était investi de sa dignité en recevant des mains du roi la crosse et l'anneau. Cet état

[1] Les documents parlent d'Olustròm et d'Alvastròm qui sont identiques.

[2] Voyez la *Saga du roi Hakan Håkonsson*, c. 259.

[3] Malgré sa révolte, on le comptait au nombre des saints de la Suède.

[4] « Antiquiorea canones habent, quod consensus honoralionum in civitate requirendus et admittendus sit in electionibus episcorum. Disputatum est de illo canone acriter postea. » (Celse, *Bullarium*, page 37.)

de choses affermissait l'union de l'Église et de l'État; mais d'un autre côté, elle rendait en quelque sorte l'Église responsable des troubles qui agitaient le pays dans les temps d'orage. Aussi lorsque les papes se plaignaient de la *sauvagerie indomptable* du peuple suédois, il s'agissait des clercs tout comme des laïques : les accusations de meurtre, de violences et de dépravations s'adressaient aux uns comme aux autres. Les prêtres, qui devaient s'abstenir de paraître devant les tribunaux civils, se présentaient au ting comme avocats, dans des affaires qui leur étaient étrangères[1] ; au lieu de protéger les propriétés de l'Église, ils se les appropriaient, et les faisaient passer à titre d'héritage à leurs enfants, de sorte que ceux-ci parvenaient souvent à remplacer leurs pères dans leurs fonctions. La difficulté d'avoir des prêtres rendait peu difficile sur le choix; mais si on manquait d'églises dans la partie supérieure, elles étaient devenues si nombreuses en Westrogothie qu'on résolut de réunir les plus petites (1234)[2]. Le clergé suédois réclama le droit de se marier, en invoquant une ancienne permission du pape[3]. Les paysans firent pour leurs prêtres une demande analogue, dans la révolte de Scanie, en 1180. Les clercs, qui ne purent obtenir la permission de se marier, s'engagèrent dans des liaisons illicites, et quand les évêques voulurent arrêter ce scandale, les prêtres s'assemblèrent pour s'exciter à la résistance, et ils prononcèrent des amendes contre ceux qui céderaient par faiblesse. Il faut ajouter à cela les plaintes provoquées dans le bas clergé par les visites ruineuses des évêques, et les malheureuses discordes qui divisaient l'Église, car les prêtres étaient animés des sentiments les plus hostiles contre les moines, dont le nombre, en Suède, venait de s'accroître des franciscains et des dominicains, ou frères gris et noirs (*grå och svart bröder*).

Dans le concile, assemblé par le cardinal à Skenninge en 1248, auquel assistèrent le Iarl et plusieurs laïques, il fut défendu aux prêtres suédois de se marier sous peine d'excommunication ; on leur prescrivit l'étude de la loi canonique. Après ces dispositions, on s'occupa de l'élection des évêques par les chapitres, à l'exclusion de toute influence des laïques. Là où il n'existait pas de chapitres, on devait

[1] Cela leur fut défendu sous des peines graves et même sous peine d'excommunication par une bulle du pape Grégoire IX, en date de 1234.

[2] *Diplomatarium Svec.*

[3] Le pape répondait qu'il n'avait pas connaissance de cette permission.

en organiser au siége de chaque évêché; mais, comme il arrive ordinairement, ces décisions ne furent pas exécutées à la lettre : dix ans plus tard, on se plaignait de l'inexécution de l'ordonnance relative aux chapitres, quoiqu'ils fussent formés et qu'on leur eût assigné des revenus. On peut voir quel respect les prêtres portaient aux dispositions prohibitives du mariage, par celles que contenaient les lois des provinces au sujet de la succession de leurs enfants et de ceux des évêques, longtemps encore après le concile de Skenninge. Au reste cette ordonnance fut suivie de la publication d'une bulle du pape, laquelle adoucissait la rigueur des dispositions pénales prononcées contre les prêtres qui contractaient des unions illégitimes.

Birger-Iarl le cadet, qui en 1248 fut revêtu de la dignité de iarl, était, comme son prédécesseur Ulf, membre de la famille de Folkunga, et marié à une sœur du roi Érik. Ces paroles du légat donnent la mesure de la puissance de ce prince : « *Tout le pays est gouverné par lui.* » Après le concile de Skenninge et le retour de la paix avec la Norwége, paix qui avait été longtemps troublée par la participation des habitants du Wermland aux divisions de ce royaume, et par une invasion de Norwégiens, qui en était la suite, le iarl se mit à la tête d'une croisade contre les Tawastiens en Finlande : ce peuple, retombé dans l'idolâtrie, exerçait des cruautés inouïes contre les chrétiens ; il s'était réuni aux Caréliens et aux Esthoniens, avec lesquels il inquiétait les côtes de la Suède. Birger vainquit les Tawastiens, et les obligea d'embrasser le christianisme, qu'ils avaient renié. Il bâtit Tavastehus dans leur pays et y envoya des colonies chrétiennes : on attribue à Birger-Iarl celle d'*Ostrobothnie* en Finlande, composée de Suédois, comme on attribue à saint Érik celle de Nyland. La *Chronique rimée* admet que le Tawestland chrétien appartenait autrefois à la Russie. Ce qu'il y a de certain, c'est que longtemps auparavant, pendant la guerre finnoise, les Suédois firent aussi une invasion en Russie [1] ; mais ils furent repoussés, d'après les *Annales russes*, par le grand-duc Alexandre Nevski, qui, pendant le combat, blessa Birger de sa propre main [2]. On dit qu'un fils du iarl (probablement son fils naturel Guttorm) assistait à cette journée.

[1] Des bulles du pape excitent à des croisades contre les Tawastiens, retombés dans les erreurs du paganisme, et contre les Russes infidèles. Les chrétiens étaient exposés à leurs attaques.

[2] Voyez Karamsin.

Le roi Érik Ériksson mourut le 2 février 1252. C'était un homme réfléchi et juste, au dire des anciens, mais peu habile à manier les armes. En 1243, il avait épousé Catherine, fille d'un Folkunge, Sune Folkusson, et petite-fille du roi Sverker II ; elle ne lui laissa point d'héritiers, et quand il fut mort, elle se retira dans un couvent. Cent ans après l'élection de saint Érik, sa famille s'éteignit avec le roi Érik Ériksson [1].

[1] Erici Olai, *Chronica*.

CHAPITRE IV.

LES FOLKUNGAR.

Birjer-Iarl et ses fils. — Le roi Birger et ses frères. — Magnus Ériksson avec ses fils.

La puissante famille que nous voyons s'élever sur le trône marque une nouvelle ère non-seulement pour le pouvoir royal, mais encore pour celui des grands. Ces deux pouvoirs s'accrurent aux dépens du peuple ; mais c'était seulement quand il s'agissait de le subjuguer que le roi et les grands unissaient leurs efforts. Aussi le siècle de la licence pour les grands devint celui de la législation pour le peuple. Cette législation, prise à la lettre, contient la confirmation de l'ancienne confédération par les rois ; mais au-dessus d'elle planent deux corps privilégiés, dont les principaux membres, secouant le joug des lois, se substituaient au peuple dans les actes et dans les conseils. Les dissensions qui divisaient autrefois le peuple ne se firent remarquer que dans les hautes classes, au milieu des législateurs eux-mêmes, semblables à des architectes qui se précipiteraient mutuellement du faîte de l'édifice qu'ils auraient élevé.

Ces lois et ces traditions ne sont pas les seuls monuments que ce siècle nous ait légués. La grande *Chronique rimée*, source principale de l'histoire de Suède pendant la dernière période du moyen âge, commence à la révolte des Folkungar contre le roi Érik Ériksson. Elle est l'œuvre de plusieurs auteurs contemporains des événements qui y sont racontés : ils sont la plupart inconnus ; le premier vivait en 1319. Le meilleur écrit sorti du moyen âge suédois est *Konunga och hofdinga styrelsen* [1] (l'administration des rois et des gouverneurs). Cet ouvrage moral et politique appartient au règne de la famille Fol-

[1] *Um styrilse Konunga och höfdinga*, publié par Jean Burens en 1634.

kunga. L'auteur anonyme avait probablement, comme plusieurs Suédois de cette époque, étudié à Paris [1], où le traité d'*Ægidii Romani de Regimine principum* (écrit, dit-on, par le roi Philippe le Bel) lui servit de modèle. Le *Konunga och hofdinga styrelsen* est rempli d'idées d'indépendance, et paraît avoir été écrit sous un roi encore enfant, sans doute sous la minorité de Magnus Ėriksson. Quoique selon toute vraisemblance l'auteur appartienne à l'Église, il était peu zélé pour sa puissance temporelle, et il apprit, par les dangers du système électif, et par la licence de l'oligarchie, à défendre le trône héréditaire, et un pouvoir royal tirant sa force de la loi et du peuple. L'ouvrage se distingue par l'énergique simplicité du style, et sa date est le meilleur témoignage de son authenticité.

Le grand Gustave-Adolphe, qui en ordonna d'abord la publication, estimait tellement ce livre qu'il voulut qu'on l'employât pour l'instruction de sa fille, ainsi que dans les écoles du royaume. La plus grande partie de nos vieilles romances populaires datent de cette époque : c'était le siècle de la chevalerie en Suède. Dans le même temps, les romans de chevalerie firent invasion dans le Nord, et nous en avons en langue suédoise plusieurs de ce genre dont les originaux allemands ou français ont disparu [2].

Birger-Iarl, qui avait la possession réelle du pouvoir suprême dès les derniers temps d'Ėrik Ėriksson, était à la croisade, en Finlande, lorsque le trône devint vacant. On y pourvut promptement en proclamant le fils aîné du iarl, le jeune Waldemar, par l'influence du chevalier Ivar-Blå, seigneur de Gröneborg, qui sembla vouloir ainsi prévenir une guerre civile. Ėlever Waldemar sur le trône, c'était donner le gouvernement au père. Cependant Birger, à son retour de l'armée, exprima hautement son mécontentement, demandant avec colère qui avait osé donner un roi à la Suède : « C'est moi qui l'ai osé, répondit Ivar, et si vous n'en êtes pas content, nous saurons bien où en trouver un autre. » Le iarl garda pendant quelques instants un profond silence qu'il interrompit en ajoutant : « Qui voulez-vous donc pour roi ? — Sous l'habit que je porte, répliqua Ivar, il pourrait

[1] Une lettre de l'archevêque Jean à Upsala (1291) contient des règles prescrites aux Suédois qui y font leurs études, qui y possèdent une maison dotée pour cet objet et qui recevaient à titre de secours une partie de la dîme du diocèse d'Upsala.

[2] *Saga suédoise* de Didrick de Bern et le roman poétique du duc Frédéric de Normandie. (Voyez la *Revue Iduna*, livraisons 9 et 10.)

s'en rencontrer un. » Birger-Iarl s'en tint à cette explication. Waldemar fut couronné à Linköping en 1251 ; il était encore enfant et soumis, ainsi que ses frères, à la surveillance de son gouverneur.

Le iarl ne devait trouver de concurrents redoutables que dans sa propre famille. A cette époque, les Folkungar étaient capables de toutes sortes d'actions répréhensibles ; ils ravageaient tout le pays avec des bandes armées ; c'étaient plutôt des brigands que des nobles [1]. Les *Sagas des rois de Norwége* racontent que des troubles s'élevèrent pour l'élection du roi, à cause de la pluralité des prétendants. Les principaux chefs des mécontents étaient Philippe, fils du roi de Folkunga, chassé sous le règne précédent ; Canut, fils du puissant Magnus Brok et neveu du roi Érik Knutsson ; un autre Philippe, premier conseiller de Holmgeir, décapité par ordre de Birger-Iarl en 1248 ; enfin le jeune et brave Charles Ulfsson, dont le père était iarl de Suède avant Birger. Tous étaient issus de la famille de Folkunga. Les deux premiers prétendaient à la couronne ; le dernier est regardé comme le plus puissant des ennemis de Birger-Iarl, quoiqu'il n'ait pas pris part à la révolte dirigée contre ce prince. Philippe et Canut cherchèrent du secours hors des frontières : d'abord en Norwége, mais sans succès ; puis plus heureux en Danemarck et en Allemagne, ils ramenèrent des mercenaires, et marchèrent sur la haute Suède, où ils comptaient probablement trouver un plus grand nombre de partisans. Les habitants d'Upland sont ceux dont il est le plus parlé dans leur armée. Le iarl les rencontra au point de Herrevad (*harrevads bro*) dans le Westmanland ; il leur offrit la paix. Les chefs se rendirent sans armes de l'autre côté du pont : le iarl les fit arrêter et décapiter. Tel est le récit de la *Chronique rimée*, et les *Sagas des rois de Norwége* s'accordent avec lui, ajoutant seulement que cette action du iarl fut sévèrement blâmée [2]. Charles Ulfsson reçut ces nouvelles en Norwége, où il avait emmené la fille de Birger pour lui faire épouser le fils du roi Håkan. Il rentra dans sa patrie ; mais redoutant quelque guet-apens de la part du iarl, il s'expatria et périt dans une croisade contre les Lithuaniens. Personne après lui n'osa se révolter contre Birger-Iarl.

En 1255, le iarl demanda au pape et obtint de lui la permission

[1] *Chronique rimée.* — Johannes Magnus, *Gothorum Sveorumque Historia.*
[2] *Saga du roi Håkan Håkansson*, c. 269.

d'aliéner, en faveur de Waldemar et ses fils, certaines parties du royaume qui, dit-on, lui appartenaient légitimement en sa qualité de duc des Suédois. Il voulait, par ce moyen, élever les siens au-dessus de tous leurs rivaux. Il réussit, mais il alluma ainsi le flambeau de la discorde dans sa propre maison. Sa première femme, qu'il perdit en 1254, lui avait donné quatre fils qui plus tard entrèrent en altercation sur le tombeau de leur père. Birger contracta de nouveaux liens en Danemarck avec Mechthild, veuve du roi Abel, qui avait assassiné son frère ; il demanda de plus, pour son fils Waldemar, la fille du roi Érik Plogpenning, qui avait péri aussi victime d'un assassinat. Waldemar, doué d'une grande beauté, à peine âgé de vingt ans, célébra avec éclat ses noces avec la princesse Sophie, à Iönköping, en 1262. Birger alors porta une loi qui attribuait à la sœur une part égale à celle de son frère dans la succession : car autrefois la sœur n'héritait que quand elle n'avait pas de frère ; dans le cas contraire, on disait : « *Le chapeau prend, la coiffe doit se retirer* [1]. » Il établit aussi la paix du pays, nommée *edsöre* : elle était assurée par le serment du roi et par celui des principaux du royaume [2]. On voulait, par des lois sévères, garantir la sûreté des propriétés (*hemfrid*), celle du sexe (*quinnofrid*), des églises (*kyrkofrid*) et des tings (*tingsfrid*), et prévenir les vengeances injustes ; les dispositions pénales de la loi ne s'étendaient pas plus loin. Quiconque attentait à la sûreté publique (*edsöre*) était mis hors la loi dans tout le royaume, et tout ce qu'il possédait sur terre était confisqué. Il ne pouvait racheter sa faute ou son crime par argent, que sur la prière du plaignant. L'abolition de l'épreuve par le fer rouge (*iernbörd*), comme preuve légale, appartient aussi à la législation de Birger-Iarl. On abolit également le servage volontaire (*gåfträlar*) : c'était l'état de ceux qui, de leur plein gré, aliénaient leur liberté. Il fut rendu encore plusieurs autres ordonnances qui ont été conservées dans la loi des Ostrogoths.

La fondation de la ville de Stockholm est aussi attribuée à Birger, quoiqu'on eût commencé à y élever des habitations depuis la destruction de Sigtuna, en 1187, par des pirates finlandais. La petite île sur laquelle était bâtie la première ville, entre les deux bras du Mälaren [3],

[1] Formule de la loi des Ostrogoths pour indiquer le droit des hommes dans toutes les affaires de succession.

[2] *Edsöre* signifie serment.

[3] « Elle avait des tours et des remparts, dit Olaus Petri, mais ces murs n'étaient

fut fortifiée pour défendre le pays contre la piraterie des Finnois, si redoutables encore à cette époque que le pape, par une bulle de 1259, engage les rois de Suède et de Danemarck à réunir leurs efforts contre les déprédations des païens sur les côtes de la Suède : « Stockholm était la clef du lac Mälaren, dit le premier auteur de la *Chronique rimée*, et sept villes couronnaient ses rives. » Plusieurs traités de commerce attestent l'existence de ces villes. Une convention entre Lubeck et Hambourg assurait la liberté réciproque du commerce, et cette liberté s'étendit jusqu'à Riga. Dans le renouvellement du traité avec Lubeck, on rappelle celui qui avait été en vigueur entre la Suède et les villes allemandes depuis le temps du roi Canut Ėriksson. Birger chercha à ouvrir des relations avec l'Angleterre. Il était estimé comme médiateur dans les différends du Danemarck et de la Norwége, et il donna asile dans sa cour à un grand-duc de Russie [1]. Birger-Iarl, roi sans en avoir le titre, le dernier et le plus puissant des iarls suédois, mourut le 21 octobre 1266. Il laissa des regrets, quoique sa conduite n'eût pas été irréprochable. Les vieillards et les jeunes gens le pleurèrent, disent les chroniqueurs, et les femmes, dont il avait réhabilité et assuré les droits, prièrent pour son âme.

Waldemar prit alors les rênes du gouvernement ; mais il devait céder à ses frères les parties de son royaume que son père leur avait destinées. Magnus reçut la Sudermanie avec le château de Nyköping ; il fut le seul qui porta le titre de duc pendant la vie de Waldemar. Ėrik, dont le fief n'est pas indiqué, ne prit le titre de prince qu'après l'avénement de Magnus au trône ; mais il mourut bientôt après, en 1275. Benoît (*Bengt*), le plus jeune, entra dans les ordres : il fut nommé chancelier sous le règne de Magnus, fait duc de Finlande en 1284, et deux années plus tard évêque de Linköping ; il mourut, revêtu de cette dignité, en 1291. Il était aimé pour sa bonté, et fit de vains efforts pour entretenir la bonne intelligence entre ses frères [2]. Les deux plus âgés ne tardèrent pas à se brouiller avec Waldemar, qui ne pensait qu'à ses plaisirs. La reine mécontenta gravement ses beaux-frères ; elle donna à Ėrik, à cause de son peu d'importance, le

que des palissades en bois, ainsi que ceux qui entouraient la ville en 1317. » (Voyez *Script. rerum svecic.*, tome I, sect. 1, page 56.)

[1] Andrei Jaroslawitsch, frère d'Alexandre Newski. (Voyez Karamsin.)

[2] Birger-Jarl avait en outre un fils naturel nommé Guttorm et qui mourut en 1284.

surnom d'Érik *nul* (*Érik alsintet*). Il porta ses plaintes en Norwége. Magnus, qui était d'une complexion sèche et d'un teint basané, fut nommé *Kettilbotaren*. Mais sa cour était plus brillante et plus nombreuse que celle du roi ; ses courtisans s'exerçaient aux tournois. Une intrigue amoureuse fit perdre à Waldemar son royaume. Sa femme Sophie, qui lui avait déjà donné plusieurs héritiers [1], reçut, en 1273, une visite de sa sœur Jutta, qui avait quitté son couvent pour venir en Suède, *belle comme un ange venant du ciel*, dit l'ancienne *Chronique rimée*. Une liaison criminelle, dont un enfant fut le fruit, s'établit entre elle et le roi, introduisit la discorde dans la maison de celui-ci, le ravala aux yeux du peuple et lui attira les anathèmes de l'Église. On voit qu'il fut obligé d'expier sa faute par un pèlerinage à Rome; car la bulle du 9 janvier 1274 [2], par laquelle le pape défend d'élire un autre roi en Suède, paraît avoir été sollicitée par Waldemar pendant son voyage. Les lettres de Magnus, avec le titre de roi, n'existent que depuis le commencement de 1275. En datant une lettre de l'année 1285 comme de la douzième de son règne, il paraît qu'il y comprend le temps de sa régence pendant l'absence de Waldemar. C'est là ce qui explique pourquoi il était si peu disposé à céder le royaume, au retour du roi. Une entrevue eut lieu entre les quatre frères dans l'été de 1274. L'offre qu'y fit le cadet de sa part du royaume, pour maintenir la concorde dans sa famille, resta sans résultat : l'année suivante éclata la guerre civile. Magnus et Érik firent alliance avec Érik Glipping roi de Danemarck, qui leur donna un secours en hommes, en échange d'une promesse de six mille marcs d'argent. L'armée du roi, composée en grande partie de paysans, rencontra les Danois à Hofva, en Westrogothie, et leur disputa le passage de la forêt du Tiweden. Waldemar et toute sa cour, dans une sécurité parfaite, s'étaient arrêtés au milieu de la forêt de Ramundeboda ; on dit même que le roi s'était livré au sommeil et que la reine jouait aux échecs, plaisantant sur le prince Magnus, lorsqu'un messager couvert de sang vint leur annoncer le désastre et

[1] Un fils Érik (un autre plus âgé et du même nom mourut en 1268) ; deux filles, Richissa et Marina, dont la première épousa le prince Primislav de Katitsch, depuis roi de Pologne. Nous devons au mariage de la dernière avec le comte Rudolphe de Diepholt une tradition romanesque. (Voyez *Script., rerum svecic.* tome I, sect. 2, page 12.) Il ne faut pas oublier une autre fille, Marguerite, qui prit le voile dans le couvent de Skenninge, suivant Ericus Olaüs.

[2] Celse, *Bullarium*.

la fuite de l'armée. Waldemar et son épouse, emportant leur fils âgé de trois ans, s'enfuirent à travers les forêts du Wermland et se réfugièrent en Norwége. Waldemar fit ensuite une tentative qui ne réussit pas : étant rentré en Suède, il fut fait prisonnier et obligé d'en passer pas les conditions que Magnus lui imposa; on ne lui restitua que la Gothie. Magnus fut couronné en 1279 à Upsala, où le siége de l'archevêché, qui était auparavant dans l'ancienne ville du même nom, avait été transféré. Waldemar tenta de recouvrer sa puissance par la médiation de la Norwége et avec le secours du Danemarck, lorsque le roi de ce pays eut embrassé sa cause ; mais il échoua, et se consola dans les bras d'une nouvelle maîtresse. Un ancien mémoire contient ce passage: « En 1279, le roi Waldemar abandonna ses droits à sa part dans le royaume à son frère Magnus, et se rendit en Danemarck à cause d'une certaine Christine. » Nous le voyons quitter sa femme et en prendre successivement trois autres, renouveler plusieurs fois ses prétentions et son abdication, et enfin emprisonné au château de Nyköping, en 1288. Sa captivité n'était pas dure; elle devint encore plus douce après la mort de Magnus. Son fils Érik, ayant été arrêté, partagea son sort. Waldemar termina ses jours en prison, en 1302 [1]. Son fils fut rendu à la liberté et fait duc, comme on le voit dans les anciennes chartes de Norwége [2]. En 1322 il devint l'un des sénateurs du roi Magnus Ériksson.

Magnus avait d'abord été élevé au trône par les habitants d'Upland (*Uppländingarne*), nom générique que la *Chronique rimée* donne aux habitants de la Suède proprement dite. Ils n'avaient ni oublié leur ancien droit d'élire les rois et de les déposer, ni perdu leur valeur turbulente héréditaire : on les trouve toujours sous les armes dans toutes les révoltes des Folkunga. Aussi Magnus en eut-il une à combattre, de même que son père, lorsqu'il eut terminé la guerre de Danemarck, qui s'était bornée à des dévastations réciproques. Les habitants de la Suède (*Uppsvear*) lui reprochaient sa clémence envers les étrangers, et la confiance avec laquelle il les traitait de préférence aux naturels, d'autant plus que cette faveur était souvent payée d'ingratitude. Peder Porse, exilé danois qui avait gagné la faveur de Magnus, enferma lui-même, pour se faire payer d'une dette, le roi

[1] *Script. rerum svecic.*, tome I, page 29.

[2] Suhm, *Historie af Danemark*, tome XI, page 673.

dans un château qui lui avait été confié. On dit néanmoins que le roi ne lui retira pas ses bonnes grâces. Ingemar Nilsson, autre chevalier danois, pour qui le roi avait de l'attachement, et à qui il avait donné en mariage sa parente Hélène, était l'objet de la haine générale. Ici la famille Folkunga se montre de nouveau, et des menaces elle en vient aux voies de fait. Elle fit périr en 1278 Ingemar Nilsson, fit enfermer le comte Gerhard de Holstein, beau-frère du roi, qui était venu pour voir sa fille, força la reine à entrer dans un couvent, assiégea Ionkoping et parut disposée à remettre Waldemar sur le trône. Le danger était si imminent que Magnus fut obligé de recourir à la dissimulation. Il apaisa les révoltés par des promesses et des flatteries; des lettres et des traités attestent le bon accord apparent du roi et de Birger-Philipsson, un des chefs rebelles. Le roi dînait un jour chez eux; il les invita ensuite à le venir voir dans son domaine de Gälaquist, près de Skara. Ils furent arrêtés là où le favori du roi avait été assassiné. Transférés à Stockholm, quatre d'entre eux furent décapités en 1280; beaucoup d'autres perdirent la vie, et leurs biens furent confisqués. On est étonné de voir la loi romaine (*Julia magestatis*) invoquée contre les rebelles [1]. Ce fut la troisième et la dernière révolte des Folkungar sous trois règnes consécutifs. Ce nom, si longtemps redouté, ne reparaît plus, quoiqu'on sache qu'en dehors de la branche qui occupait le trône, des membres importants de la famille ont survécu aux derniers désastres. Il paraît démontré que le nom de Folkunga devint à la fin celui d'un parti, et servit à désigner la plus puissante des ligues et des bandes guerrières qu'aient enfantées les longues guerres civiles. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le roi, par son ordonnance de Skenninge de 1285, défend, sous les peines les plus sévères, les associations et les *sociétés secrètes*, surtout parmi la noblesse, comme un mal enraciné, dont le royaume avait fait trop longtemps la *dure expérience*. Les affiliés de ces sociétés étaient mis hors la loi pour le reste de leur vie, et leurs terres étaient dévastées, à moins que le roi ne leur fît grâce.

Les ordonnances et les mesures prises à cette époque, après que les discordes civiles eurent été apaisées, jettent un grand jour sur l'état du pays. On les a peut-être trop aisément regardées comme une

[1] *In legem Juliam magestatis inciderunt.* (Lettre du roi à son frère Benoît, du 25 juillet 1282.)

législation nouvelle, tandis qu'elles sont plutôt l'expression d'un état de choses existant, et sous ce point de vue elles offrent plus d'intérêt. On dit généralement que c'est le roi Magnus qui a établi les assemblées des notables (*herredagarne*), et a ainsi ravi au peuple son droit de participation à la confection des lois, tel qu'il l'exerçait dans les anciens *alsherjarting*. Mais ces assemblées étaient presque tombées en désuétude, de même que les sacrifices, et elles ne pouvaient revivre comme diètes tant que dureraient les querelles religieuses, ou relatives au droit de régner sur la Suède. A l'époque où les élections étaient contestées, où deux maisons royales se disputaient le pouvoir, la véritable influence du peuple avait déjà passé aux mains des grands. Entourés de guerriers entre lesquels un outrage, même involontaire, ou une parole inconsidérée pouvaient faire naître des combats sanglants [1], ils usaient l'ardeur de leurs troupes dans les guerres civiles, et ils employaient leur influence sur le peuple, à l'entretenir dans la révolte. Ces dangers étaient surtout plus pressants quand le roi convoquait le peuple pour quelque délibération ; la foule qui s'y pressait, en demandant à vivre aux frais du roi, occasionna des retards et beaucoup de dépenses. Nous pouvons ainsi comprendre l'édit sévère du roi Magnus relatif à la paix générale. Il ordonnait que dans toute province où le roi arrivait pour tenir conseil, et pendant toute sa durée, il y eût cessation absolue d'hostilités flagrantes entre les citoyens, quelque nobles qu'ils fussent. On devait déposer les armes de guerre, sous peine d'être mis à jamais hors la loi et de perdre tous ses biens. Nous comprenons également la défense de se présenter à l'assemblée sans invitation, ou de s'y faire accompagner d'une suite plus nombreuse que celle qui était autorisée par le roi. Nous ne nous étonnons plus du droit qu'il se réservait de juger lui-même ou par des hommes qu'il commettait à cet effet (*med sitt råd eller gode mân*) différentes affaires *dont les lois n'avaient pas prévu ou déterminé les cas* [2]. C'était un progrès pour le temps, et le peuple le jugea ainsi; car c'est par cette énergie que le roi donna de la force aux *lois de la paix* de son père: il protégea les veuves, les orphelins, et surtout les vieillards qui avaient été à son service ; il défendit la contrainte à main armée pour obtenir du peuple le logement et la nourriture (*wåldgästning*), ou cette mauvaise

[1] Voyez l'ordonnance de Magnus contre les injures.

[2] Ce sont les termes de l'ordonnance de Skenninge de 1285.

habitude, longtemps dominante parmi les voyageurs, riches ou non, de manger sans payer, et de consommer en quelques heures ce que le pauvre n'avait gagné qu'avec beaucoup de temps et de travail [1]. Aussi ces lois et la sévérité avec laquelle elles furent exécutées firent-elles donner au roi Magnus le surnom de *Ladulås*, parce qu'il était la *serrure* du grenier du paysan : « Et ce nom de *Ladulås*, dit Olaus Petri dans sa *Chronique suédoise*, fut pour le roi Magnus un titre plus honorable et plus glorieux que celui d'empereur romain, car peu de princes ont mérité le nom de *Ladulås :* celui de *Ladubrott* (*briseur de porte de grenier*), a toujours été plus généralement appliqué dans le monde. »

On a besoin d'oublier que les deux grands rois qui firent des lois de paix en Suède avaient eux-mêmes les mains souillées d'un sang perfidement versé. Magnus paraissait ne plus se souvenir de la manière dont il s'était emparé de la couronne lorsqu'au concile de Telge, en 1279, il obtint des clercs qui y étaient réunis la déclaration que celui qui oserait à l'avenir porter la main sur un roi de Suède couronné, serait condamné au bannissement, et ne pourrait jamais être reconnu chef légitime de l'État. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que son époque se distingua par de nouvelles idées sur le droit et le pouvoir des rois, et cela est si évident qu'on a pu sans invraisemblance faire remonter jusque-là plusieurs ordonnances conçues dans le même sens. Le décret de l'île du Saint-Esprit (*Helge Andsholme*) est dans ce cas [2]. Personne n'en avait entendu parler avant qu'un particulier, qui cherchait sa fortune dans les faveurs de la cour, l'eût fait connaître. Ce décret, de 1282, assurait à la couronne la propriété exclusive de toutes les mines, de la pêche dans les rivières et les fleuves de Suède, de tous les défrichements des forêts et contrées sauvages; il autorisait, en outre, le prélèvement d'un nouvel impôt dont les terres étaient frappées, parce que les revenus d'Upsala-Ode ne suffisaient plus aux dépenses de la cour et du gouvernement. Ce récit, quoique mis en doute d'abord, a acquis plus tard une sorte de probabilité qui ne peut cependant pré-

[1] L'ordonnance d'*Alsnö* de la même année. Un surveillant devait être nommé dans chaque village pour procurer aux voyageurs la nourriture et la leur faire payer. Personne ne pouvait exiger des chevaux sans un ordre du roi. Les maisons des evêques et des nobles étaient exemptes de toute visite des voyageurs.

[2] Ainsi nommé parce qu'il devait être consenti dans l'île Saint-Esprit à Stockholm-Palme; Eriksson (Rosenstråle), adulateur de Jean III, est soupçonné d'en être l'auteur.

valoir contre des témoignages irrécusables. Les mines ont été incontestablement autrefois, comme elles le sont encore, des propriétés particulières; il en était de même des pêcheries qui existaient dans les grands fleuves du Norrland [1], quoique les rois en possédassent quelques-unes. Les bois communaux étaient sous la même condition : on les cite dans les lois provinciales comme propriétés communales, quoiqu'il soit question quelquefois de bois communaux (*allmänning*) appartenant au roi [2], car il était tout naturel que la couronne s'emparât des terrains sur lesquels personne n'avait aucun droit réel. Dès le temps de la famille de Folkunga, nous voyons des ordonnances royales relatives à de grandes contrées désertes autour de la partie supérieure du golfe de Bothnie, et le mode de division territoriale qui doit présider aux opérations du cadastre [3] est d'une antiquité d'autant plus certaine, qu'il est incontestable qu'il y eut des impôts territoriaux avant Magnus Ladulås. C'étaient primitivement des dons gratuits pour l'entretien des sacrifices annuels, et lorsque les rois entreprenaient quelque guerre ou quelque voyage dans leur royaume, on levait accidentellement, sur la terre et sur les hommes, divers subsides, sous différentes dénominations, selon les provinces, et ces subsides devinrent à la longue des impôts permanents. Chaque impôt devait être consenti par le peuple; mais la défense que Magnus fit aux employés de lever des impôts contre la volonté du roi, fait voir que les abus ne manquaient pas. Il s'excuse lui-même auprès des Helsingiens pour les impôts extraordinaires qu'ils lui ont payés volontairement, et non à cause de son droit; il les prie de lui pardonner et de ne se souvenir que du peu de bien qu'il avait pu faire pendant son règne [4]. Le même roi regardait cependant les impôts comme sa propriété particulière, car ce fut sur l'impôt qu'il prit les riches dotations dont il combla les

[1] L'ordonnance du roi Birger-Magnusson de 1297, relative au dixième que les Helsingiens devaient payer sur le saumon, le hareng et le chien marin, ne fait pas présupposer le droit exclusif de la couronne aux pêcheries.

[2] Les bois communaux (*allmänning*) sont mentionnés comme propriété du roi dans la *Loi d'Ostrogothie*.

[3] Comme l'unité monétaire était le *marc*, *œre* (*mark öre*, *örtug*), les terres cultivées furent évaluées en arpents (*öresland*). Un autre système était basé sur le 1/8 du tonneau (*åttengar*); de là *attendsakir* : il est surtout en usage dans la Gothie et dans l'Upland, comme on le voit dans des lettres de 1200. (*Dipl. svec.*, I.)

[4] « Quare vobis universis ac singulis humiliter in Domino supplicamus, quatenus in hoc velitis nobis parcere, et sic vestris de cordibus omnino dimittere, ut non nobis hoc coram summi judicis oculis imputetur. »

églises et les couvents. C'est une fausse idée de la nature des terres imposées de Suède (*skattejord*) [1] qui a donné quelque importance au décret supposé de Helge Andsholm. Depuis longtemps, les colons qui s'établissent sur les terres communales acquièrent par des contributions à la couronne, des titres authentiques de propriété. On peut donc conclure de là que la couronne se prétendait propriétaire du sol quoiqu'il eût appartenu primitivement aux communes, et que les colons, par des contributions payées au gouvernement, comme le prouvent divers procès, se dégageaient de la dépendance où ils étaient auparavant vis-à-vis de ces mêmes communes. Il n'y a qu'un pas de cette conclusion à celle-ci, que l'obligation de payer des contributions ne pouvait se concilier avec l'idée de la propriété du sol, et que naturellement le sol appartenait à celui qui recevait la contribution. Cette opinion a été quelquefois exprimée en Suède, mais elle a aussi été réfutée avec succès. En elle-même, elle est en opposition avec le droit public de Suède, tout à fait étranger aux idées qui, dans d'autres pays, naquirent du système des fiefs fondé sur la conquête [2]. Tout cela était inconnu en Suède ; aussi ses institutions ne ressemblent-elles qu'en apparence à celles des pays où ce système avait été établi. Et cela ressort principalement de la différence qui existe entre les nobles (*frälse*) et les imposés (*ofrälse*), différence plus tranchée sous le règne de Magnus Ladulås. Le premier de ces termes, *frälse*, ne signifiait qu'exemption des taxes (*skattfrihet*), et le second, *ofrälse*, l'obligation de payer les tributs à la couronne (*skattskyldighet*); mais dans les deux cas, non-seulement la liberté individuelle était garantie, mais le droit plein et entier de possession territoriale était assuré.

Magnus a achevé d'affranchir les terres du clergé (*andeliga frälset*) en Suède, et attaché les premiers priviléges à celles des nobles (*verldsliga eller adeliga frälset*). Le but de ces priviléges était moins d'augmenter la puissance des nobles que d'étendre celle du roi. On peut considérer cette innovation comme une tentative de faire de la noblesse une noblesse de service (*tjenstadel*) ou de faire du service la

[1] *Skattjord*, terre qui payait des redevances à la couronne.

[2] Ainsi la terre appelée chez les Anglo-Saxons *folkland* (pays du peuple) pour la distinguer de celle qu'on possédait à titre de fief, reçut dans le cours des siècles le nom de *terra regia*. Cet usage se glissa par la conquête des Normands dans les lois anglaises. De là l'opinion erronée que les rois étaient dès le principe possesseurs de toute la terre *jure coronæ*.

condition d'une liberté noble. Les employés du roi (*konungens män*) jouissaient sans doute depuis longtemps de l'exemption des taxes : « Ils lui servaient, selon les propres paroles de Magnus, de conseil et d'appui, et, pour cela, méritaient plus d'honneur. » C'étaient en général des personnes de haute naissance ; du moins aucun d'eux, s'il n'était né libre (*friboren*) ne pouvait avoir l'honneur d'être frère d'armes du roi. Mais cette noblesse était personnelle et non héréditaire. Il y avait une autre noblesse de naissance dont l'opinion publique reconnaissait l'existence antérieure aux priviléges, et assez puissante pour s'en passer ; cependant on remarque de bonne heure les efforts du roi pour l'attirer à son service et à sa cour : ce sont les membres de cette ancienne noblesse tenant aux maisons royales par le sang ou par alliance qui, dans les actes de cette époque, sont nommés *les grands*[1], *les barons et les nobles du royaume*[2], *les hommes d'une haute et bonne naissance.*

Aussi étaient-ils entourés d'une cour guerrière, qui s'était augmentée pendant les troubles intérieurs ; ils mesuraient leur liberté sur leur puissance, et probablement il ne leur manquait ni la volonté ni les moyens de se soustraire aux impôts. Ce n'était pas seulement à la cour des rois que les plus grands honneurs étaient attachés à ceux qui y exerçaient quelque emploi, puisque les lois ne mettaient pas moins de prix à la vie d'un homme de la cour d'un iarl, d'un évêque ou d'un autre seigneur qui entretenait quarante serviteurs dans sa maison, qu'à celle d'un serviteur du roi. Lorsque le roi Magnus exempta des contributions tous ceux qui servaient à cheval sous quelque seigneur que ce pût être[3], il avait évidemment le dessein de gagner à la couronne ces bandes guerrières qui se distinguaient par leur brillante tenue, et de faire en quelque sorte dépendre la liberté des nobles de l'obligation du service. Telle est l'origine de l'équipement des cavaliers nobles (*adeliga rusttiensten*[4]). Quiconque s'était monté à ses frais pour entrer dans le corps de cavalerie et combattre les ennemis de l'État obtenait la franchise (*frälse*) pour sa personne et ses biens : c'est ce

[1] *Magnates, majores,* dans les anciennes chartes, — *iwiherra* (seigneur) dans la *Loi d'Ostrogothie.*

[2] *Barones sueciæ, nobiles,* dans Éricus Olai.

[3] Ordonnance d'Alsnö de 1285.

[4] *Ros* ou *rus* signifie en vieux suédois *cheval ;* d'où *rostjents* ou *rustjents,* service à cheval.

qu'on appela *service pour exemption*, en opposition au *payement des contributions comme paysan*. Les hommes de cette dernière classe pouvaient obtenir le même avantage par le même moyen, et beaucoup l'ont fait. La négligence à faire son service à cheval [1] entraînait pour le chevalier la perte de son droit d'exemption aux termes de la loi. Le titre de chevalier, créé par Magnus, était devenu aussi une distinction personnelle parmi la noblesse, dont les institutions rappellent celle de la chevalerie. Dans les actes publics, les chevaliers sont toujours nommés en première ligne après les évêques : seuls ils sont appelés seigneurs (*herremän*) ; après eux viennent les écuyers (*väpnare svenar af vapen* ou gens d'armes), d'après l'étymologie du mot *noblesse de service* [2]. Ces deux classes étaient comprises sous la dénomination d'*hommes de naissance :* elle ne s'appliquait donc pas seulement aux nobles qui s'étaient dispensés de la taxe en s'équipant.

Depuis les dissensions civiles et la guerre avec le Danemarck, la tranquillité s'était solidement établie sous le règne de Magnus ; il jouissait d'une grande autorité chez ses voisins, et était allié à plusieurs princes allemands [3]. Il fut choisi comme arbitre dans les différends qui s'élevèrent entre la Norwége et les villes hanséatiques, différends à l'occasion desquels il est parlé des Allemands de Visby [4] comme d'un peuple aussi indépendant que les autres. Après avoir, en 1228, mis fin aux querelles et aux rixes des paysans de Gottland avec les bourgeois de Visby, il rétablit son ancienne domination sur le Gottland. Sa cour était le brillant théâtre d'exercices chevaleresques. Les places de marsk (connétable) et de drots (grand chancelier de justice), dont il était déjà fait mention dans les anciens temps, devinrent par la suite si importantes que ceux qui les remplissaient rappelèrent la puissance des iarls. Magnus tint les grands dans la soumission pendant son règne. Les puissants fils d'Algot, dont l'un avait enlevé une femme, furent punis d'exil, d'emprisonnement et de mort.

Il fut le plus libéral de tous les rois de Suède envers l'Église ; aussi est-il appelé quelquefois *Magnus le Saint*. Il fonda cinq couvents. Son

[1] Ordonnance du roi (Magnus Eriksson) de 1285.

[2] *Sven* signifie *serviteur*.

[3] Les margraves de Brandenbourg Othon, Conrad et Jean, ainsi que le comte Gerhard de Holstein et de Schauenbourg s'étaient engagés à le secourir. Le dernier reçut 600 marcs en monnaie de toute espèce qui, d'après Olaus Petri, représentaient 200 marcs d'argent.

[4] Ville hanséatique de l'île de Gothland dans la Baltique.

testament, fait en 1285, prouve qu'il avait fait vœu d'une croisade pour la délivrance de la terre sainte et qu'une dîme avait été levée pendant cinq ans dans ce but par les légats du pape. Il eut sept enfants de Hedvig, princesse de Holstein, qu'il avait épousée en 1276 et qui lui survécut. Un fils et une fille étaient morts en bas âge ; les autres étaient encore en minorité. Trois d'entre eux, Birger, Érik et Waldemar, dont le premier portait déjà le titre de roi du vivant de son père, devaient se disputer plus tard la possession du royaume. La princesse Rikissa dès son bas âge avait été confiée avec beaucoup d'apparat, par le roi, au couvent de Sainte-Claire à Stockholm. Ingeborg fut fiancée en 1296 au roi de Danemarck Érik Menwed : sa mémoire s'est conservée précieusement dans ce royaume.

Magnus, sentant approcher sa fin, assembla les grands et leur confia le soin de ses enfants ; il nomma le marsk Torkel Knutsson leur tuteur, et mourut à Wisingsö le 18 décembre 1290. Il fut mis dans le tombeau qu'il avait fait construire dans le couvent des Franciscains de Stockholm, en exprimant le vœu *que son souvenir ne s'évanouît pas comme le son des cloches, et qu'il allât au delà du tombeau.*

Birger, qui, dès l'âge de trois ans, avait été élu, en 1284, à la place de son père, monta sur le trône, et Torkel Knutsson entra dans les fonctions de tuteur. Ce règne, dans lequel le marsk (connétable) a laissé des souvenirs si honorables que la *Chronique rimée* dit : « L'état de la Suède était si prospère que de longtemps il ne le sera davantage, » ce règne commença malheureusement par une famine et une mortalité qui rendirent surtout désastreuse l'année 1291. Torkel Knutsson acheva en Finlande l'ouvrage de saint Érik et de Birger-Iarl en y établissant le christianisme, et en soumettant la partie orientale du pays, d'où sortaient fréquemment des Caréliens idolâtres pour se livrer à la piraterie et ravager de fond en comble [1] les pays qu'ils attaquaient. Une croisade fut entreprise en 1293 contre les Caréliens, qui furent vaincus, se soumirent au tribut et devinrent chrétiens, du moins de nom [2]. Wiborg fut fondée pour assurer cette conquête. Par

[1] Dans une circulaire adressée à Lubeck et à plusieurs villes hanséatiques, le roi Birger dit que les Caréliens n'épargnaient ni le sexe, ni l'âge, ni la condition. Ils arrachaient aux prisonniers les intestins ou ils les écorchaient. Ces cruautés déterminèrent la croisade de Birger-Iarl contre les Tawastiens.

[2] Karamsin prétend que les Russes avaient été baptisés avant l'arrivée des Suédois.

-là les Suédois communiquèrent immédiatement avec la Russie. Cette croisade finnoise entraîna aussi une guerre avec ce pays. Les Suédois, dans le cours de la campagne, prirent et fortifièrent Kexholm ; mais ils perdirent bientôt cette place, et quelques années après, Landscrone fut fondée par le marsk lui-même.

Il n'y avait pas encore en Suède de code de lois formé ou sanctionné par le roi. Les coutumes en vigueur dans les différentes provinces, et d'où sortaient les anciennes lois provinciales, étaient en général confirmées par le roi lorsque, après son élection sur la pierre de Mora [1] (*Mora-Sten*), il faisait sa tournée dans le royaume (*eriksgata*) pour recevoir les hommages des peuples; mais l'application des lois ou l'administration de la justice était confiée aux sénéchaux, qui devaient chaque année donner au peuple lecture des lois elles-mêmes [2]. Il paraît qu'elles étaient renfermées dans de courtes sentences formulées sur un mètre antique, ce qui est prouvé par les proverbes rimés qu'on trouve souvent dans les anciennes lois. Des règlements législatifs de cette nature avaient été réunis sous le nom de *flockr*, qui signifie *collection de vers;* il y était enjoint aux sénéchaux de *faire et de promulguer les lois* [3]. On ne peut cependant pas supposer qu'ils avaient le droit d'en faire de nouvelles; mais l'interprétation la plus raisonnable de ce passage, c'est qu'ils étaient chargés de temps immémorial de recueillir les règles du droit commun, de leur donner la forme la plus convenable pour les graver dans la mémoire, et de les réciter sous cette forme devant le peuple. La *parole* et non la *lettre* est donc l'expression première de toute législation; la *loi* est une règle *dite* (lagsaga) [4], le premier législateur, un poëte qui écrit la loi (*lagayrkir*). Tel a été, dans le temps de l'idolâtrie, si l'on en croit la préface de la Loi d'Upland, *Wiger Spa* [5]. Sa loi est nommée *Wigersflockar ;* elle est le fondement de celle d'Upland, comme celle du *Lumb* idolâtre avait été l'origine de celle de la Westrogothie. Plus tard, les lois passèrent de la mémoire sur le papier, car il est certain que ce qu'on entendait dans le Nord par *écrire la loi*, après l'établissement du christianisme, n'a

[1] *Mora-Sten*, dans le voisinage d'Upsala, où les rois de Suède furent élus jusqu'à Gustave Wasa.

[2] « Legislatores regni annis singulis tenentur coram populo legem consuetudinis publicare. » (Voyez la lettre du pape Innocent III en date du 6 mars 1206).

[3] Voyez la liste des sénéchaux de Westrogothie à la fin de la Loi de ce pays.

[4] La loi de *Wiger* est ainsi nommée dans la préface de la *Loi d'Upland.*

[5] *Spa.* C'est sans doute une abréviation de *spàmadr* (celui qui prédisait, *vates*).

pas de rapport avec les *runes*, quoiqu'on les employât pour graver de courtes inscriptions sur la pierre ou sur le bois, mais il s'agit ici d'un procédé graphique introduit par les clercs. Le christianisme fut l'occasion d'une nouvelle législation qui prit la première place : « Car, avec le christianisme, le Christ fut le premier dans nos lois, » comme il est dit dans la *Loi de Westrogothie*. Voilà l'origine du *Kristnabalken* ou *Kyrkobalken*, section qui traite des ordonnances de l'Église; l'*Edsöret*, ou la paix générale du pays, ainsi que les ordonnances qui en dérivèrent, devinrent d'une application commune [1]. Des modifications avaient été introduites par Érik le Saint, Canut Ériksson, Érik Ériksson, Birger-Iarl et Magnus Ladulås. Cependant on trouve les lois dans des collections (*flockar*) éparses, sans autre ordre que celui où chacun les plaça successivement jusqu'à ce que la *Loi d'Upland*, en 1295, eût été revisée et améliorée par le sénéchal du Tiundaland, Birger-Pederson, seigneur de Finsta [2], assisté de douze hommes (*tolf mannanämn*) tirés des pays du peuple. La loi ainsi élaborée fut publiée au ting, acceptée par tous, et sanctionnée par écrit par le roi Birger. Le titre de *serviteur du roi*, donné au sénéchal dans cette sanction, prouve que d'hommes du peuple les sénéchaux étaient devenus hommes du roi : ils font dès lors partie de son conseil.

L'union du roi Birger avec la princesse danoise *Mårta* (Marguerite), à qui il était fiancé depuis l'enfance, et qui avait été élevée à la cour de Suède, fut célébrée en 1298, et ils furent couronnés en 1302. Dans le même temps, le duc Waldemar épousa la fille du marsk. L'état du pays était florissant, et la concorde entre les trois frères répandait une joie générale. Mais l'année suivante, lorsque le marsk cessa d'être tuteur et que les ducs furent sur le point d'entrer en possession des duchés que le roi Magnus Ladulås leur avait assignés [3], ils se souvinrent d'abord que leur père, étant lui-même duc, avait destitué son frère, et ils tinrent conseil à ce sujet avec plusieurs autres [4]. Le roi demanda que Torkel Knutsson continuât ses services.

[1] Elles sont renfermées dans l'*Edöresbalk* ou *Konungabalk*. — *Balk*, proprement dit *poutre*, signifie aussi *section* : de là la division des lois en *balkar* (sections), qui contiennent plusieurs collections de vers (*flockar*).

[2] La même famille qui plus tard fut appelée *Brahe*.

[3] Du vivant de son père, Érik était appelé déjà le duc des Suédois, titre qui correspondait au titre de iarl. Il possédait aussi le duché de son père, la Sudermanie, et en même temps une partie de l'Upland. Depuis 1302, Waldemar fut appelé duc de Finlande. — [4] Paroles d'Éricus Olaus.

Les ducs mirent le drots Ambjörn Sixtensson (Sparre) à la tête des affaires. Les grands embrassèrent cette querelle, qui devait finir d'une manière si atroce. Les clercs étaient surtout mécontents de voir le marsk conserver son influence. La guerre avec les Caréliens et les Russes, les fêtes somptueuses et les prodigalités qui signalaient les mariages dans la famille royale, l'entretien de plusieurs cours, dont celle du marsk, depuis son union avec une comtesse de l'empire romain [1], ne le cédait pas aux autres par son luxe, nécessitèrent de nouveaux impôts et de nouvelles contributions dont les clercs, contre la coutume, ne furent pas exempts. Aussi une partie de la dîme fut-elle saisie, et le roi, sur l'avis de Torkel Knutsson, était sur le point de faire emprisonner les évêques récalcitrants. Celui de Westerås, ancien compagnon d'armes du marsk dans la croisade finnoise, s'enfuit en Norwége. Dans cette même année, Magnus, fils de Birger, quoique encore en bas âge, fut reconnu en qualité d'héritier présomptif de la couronne par les ducs, les évêques et la noblesse. Le roi s'engagea par lettres patentes de ne se séparer jamais du marsk, et de ne le remplacer par aucun autre. En 1304, la discorde éclata entre les frères : les ducs furent obligés de promettre de ne quitter le royaume que du consentement de leur frère ; de ne venir en sa présence que quand ils y seraient appelés et avec la suite qu'il aurait lui-même déterminée, et de ne jamais rien entreprendre contre lui, son épouse ou ses enfants. Ils furent bientôt invités à se rendre auprès du roi, Érik seul osa s'y présenter : on lui lut plusieurs points d'accusation, après quoi le roi irrité lui ordonna de sortir ; et bientôt les deux frères furent condamnés à l'exil. Cet acte de rigueur provoqua une guerre civile, pendant laquelle les ducs eurent pour appui la Norwége, et les provinces occidentales du royaume furent ravagées jusqu'en 1305 : à cette époque, une réconciliation s'opéra ; Torkel Knutsson en fut victime. Quand il fut emprisonné, il dit à Birger, en présence des ducs : « Ce sera une tache pour votre règne, seigneur roi ! » On le jeta sur un cheval sous le ventre duquel on lia ses jambes, et il fut conduit tout d'une traite à Stockholm, où sa tête tomba sous la hache du bourreau, le 6 février 1306. Le duc Waldemar répudia sa fille, sous prétexte de parenté spirituelle : il avait pour parrain son beau-père.

Huit mois s'étaient à peine écoulés depuis la mort de Torkel

[1] Hedvig, fille d'Othon II, comte de Ravensbourg.

Knutsson que le roi Birger était prisonnier de ses frères. Dans une visite d'apparente amitié au domaine royal d'Hatuna, en Upland, où ils se firent suivre secrètement par leurs gens armés, ils prirent le roi au dépourvu et se saisirent de lui, de sa femme et de ses enfants. Le prince royal Magnus fut seul sauvé ; un fidèle serviteur l'emporta dans ses bras et le conduisit en Danemarck, aux genoux du roi Érik Menwed. Parent de Birger par une double alliance, le roi danois fit son affaire de celle de son beau-frère : il attaqua les ducs. Birger, qui avait le château de Nyköping pour prison, fut mis en liberté en 1308, déclarant qu'il était content de la partie du royaume que les ducs voulurent lui restituer ; mais il se rendit immédiatement en Danemarck, revint avec son beau-frère à la tête d'une armée danoise, porta ses armes jusqu'à Nyköping et mit le siége devant cette ville. Sur ces entrefaites, le duc Érik avait commencé des hostilités contre Hakan, roi de Norwége, au sujet du Halland septentrional, et la guerre était aussi allumée de ce côté, lorsqu'une entrevue eut lieu à Helsingborg, en 1310, entre les trois rois, les ducs et plusieurs princes. On y signa un traité par lequel le royaume devait être partagé entre Birger et ses frères ; ceux-ci devenaient indépendants dans leurs duchés, quoique reconnaissant le roi comme leur suzerain. Peu de temps après on fit aussi la paix avec la Norwége, et le duc Érik prit pour épouse la fille, et le duc Waldemar la nièce du roi de Norwége, Hakan [1]. Les noces se firent avec une pompe dont les récits contemporains rappellent l'éclat des beaux temps de la chevalerie : « Mais, dit Ericus Olaus dans sa *Chronique*, ces ducs qui s'étaient approprié le royaume par la force ont été sous plusieurs rapports une plaie pour le pays, qui fut ravagé par les guerres civiles. Les provinces étaient parcourues par des bandes armées qui y prenaient, sans payer, le logement et la nourriture, et ruinaient ainsi la population. On eût dit des invasions ennemies plutôt que des marches de princes suédois. Les impôts les plus onéreux pesaient sur le paysan, qui était souvent obligé de payer des contributions jusqu'à trois fois dans un an, et elles ne montaient pas à moins d'un marc d'argent chacune (équivalant au double du prix d'une vache [2]). Aussi si ces princes sont appelés généreux et magnifiques, c'est aux dépens du peuple et par sa misère. » Cependant il paraît qu'ils

[1] Ces deux princesses portèrent le nom d'Ingeborg.

[2] Le prix de la moitié d'une vache est fixé dans la *Loi d'Upland* à un demi-marc pour l'année 1296.

étaient plus considérés par le peuple que le roi lui-même. Les Helsingiens chassèrent le prévôt du roi; les habitants du Gothland le firent lui-même prisonnier; les Smalandais se choisirent un autre roi dont Birger parvint cependant à se défaire.

Ainsi se passèrent plusieurs années au milieu de la misère générale, d'une disette continuelle et de maladies pestilentielles, mais sans hostilités ouvertes entre les frères. A la fin de 1317, le duc Waldemar fit le voyage d'Öland à Stockholm et passa par Nyköping, où Birger tenait ordinairement sa cour. Il fut si cordialement reçu qu'il promit de renouveler sa visite et d'amener son frère avec lui. En effet les ducs s'y rendirent, quoiqu'on les eût avertis de se tenir sur leurs gardes et de ne visiter Birger que l'un après l'autre. L'accueil qu'on leur fit éloignait tellement les soupçons qu'ils permirent à leurs gens de s'héberger dans la ville, et qu'eux-mêmes restèrent au château. Comme ils avaient bu avec excès, ils se retirèrent dans leurs appartements pour prendre du repos. Birger alors arma ses gens sans bruit, et il leur ordonna d'enfermer les ducs dans un cachot. Des chevaliers suédois qui osèrent résister à ces ordres furent eux-mêmes privés de la liberté. Il s'en trouva d'autres mieux disposés : c'étaient surtout des étrangers, car on ne voyait qu'étrangers dans toutes les cours de ces princes. Les ducs furent arrêtés et chargés de liens; le roi assistait en personne à ce guet-apens : « L'œil en feu et l'injure à la bouche, il demandait à ses frères s'ils se rappelaient l'événement de Håtuna (*Håtuna lek*[1]). » Ils furent jetés dans le donjon du château et enchaînés. Quand on partagea le butin trouvé chez les princes et leurs compagnons d'infortune, le roi, comme en délire, battait des mains et bénissait les conseils de la reine en s'écriant : « Maintenant la Suède est à moi. »

Cet événement se passa vers le milieu de décembre 1317; les ducs restèrent captifs environ quatre mois[2]. Alors Birger, que la révolte qui éclatait de toutes parts rendait furieux, fit fermer le donjon, jeter les clefs dans le fleuve, et il prit la fuite laissant ses frères mourir de faim. Il y eut des témoins de leurs angoisses. On dit

[1] Mot à mot : *jeu de Håtuna*. C'était là que les ducs s'étaient emparés de la personne du roi.

[2] Leur testament est du 18 janvier 1318. Dans un diplôme du 18 avril, on parle des ducs comme prisonniers, mais encore vivants. Dans un écrit du 6 mai, les duchesses sont appelées *veuves*. Ainsi leur mort eut lieu entre le 18 avril et le 6 mai.

qu'Érik, qui avait été blessé, ne vécut que trois jours; mais il s'en passa onze avant que Waldemar succombât. Le premier avait trente et quelques années, le second était un peu plus jeune. Leur sort déplorable émut tous les cœurs dans le Nord. La romance populaire composée à l'occasion de leur fin tragique, laquelle circula en Danemarck, en Suède et en Islande, attribue leur mort à la perfidie du drots Jean Brunke. Des récits contemporains font leur éloge et célèbrent surtout la beauté chevaleresque du généreux duc Érik. Leur sort fut si malheureux qu'il a fait taire les reproches qu'on aurait eu peut-être le droit de leur adresser, et l'on a oublié leurs fautes pour ne voir que leurs vertus et leurs qualités, qui sont restées gravées dans la mémoire du peuple.

A la première nouvelle du malheur qui avait frappé les ducs, leurs partisans coururent aux armes. Les populations de plusieurs contrées se soulevèrent en leur faveur, et la Norwége s'arma pour eux. Stockholm ferma ses portes, et le roi fut contraint de quitter Nyk ping assiégé par les révoltés. La garnison du château exposa sur des brancards, en dehors des murs, les cadavres des ducs couverts de brocart d'or pour faire voir aux assiégeants que ceux pour qui ils avaient pris les armes n'étaient plus au nombre des vivants; ce spectacle porta la rage à son comble, le château fut pris et rasé. Ce fut en vain que Birger essaya de conjurer l'orage en accordant au clergé de grands avantages, et en envoyant son fils en Danemarck pour obtenir des troupes qu'il lui amena. Après une guerre de peu de durée, mais qui fut signalée par de nombreuses perfidies de la part du roi, il fut contraint, pour sauver son épouse et ses deux filles, de chercher un asile d'abord en Gothland, puis en Danemarck. Le prince royal Magnus, après une vigoureuse résistance, fut obligé de se rendre à discrétion et de livrer le château de Stegeborg aux ennemis. Dans une tentative désespérée pour le secourir, le drots Jean Brunke fut pris avec trois autres de ses complices dans le meurtre des ducs; on lui trancha la tête et on attacha ses restes à une roue sur la colline sablonneuse du faubourg du Nord (*Norrmalm*) de Stockholm, qui porte encore le nom de *Brunkeberg*. Deux ans après, le 28 octobre 1320, l'héritier de la couronne, Magnus Birgersson, eut le même sort, dans sa vingtième année, quoiqu'il fût innocent du crime de son père, et que la capitulation lui eût garanti la vie sauve. La douleur de cette perte hâta la fin du roi Birger, qui mourut en exil un an plus tard. Ainsi

la vengeance égala le forfait. Les anciens ont dit avec raison que depuis que la Suède était peuplée, il n'y avait pas eu de temps plus malheureux que ceux où l'on vit s'ouvrir entre des frères une arène sanglante où périt la maison du roi Magnus Ladulås.

Un enfant de trois ans, qui apparaît sur ce théâtre de désastres et d'extermination réciproques, fut salué roi des deux royaumes. Le jour de la Saint-Jean 1319 s'assemblèrent à Upsala, pour élire un roi, les grands, les évêques, la noblesse et les députés des bourgeois et des paysans[1] au nombre de quatre par district.

Mats Kettilmundsson, qui s'était distingué dans les guerres précédentes par la bravoure la moins équivoque, se présenta devant le peuple rassemblé dans une prairie voisine de Morasten. Après l'emprisonnement des ducs, il avait été immédiatement proclamé chef de leurs bandes, et les grands l'avaient déjà depuis quelques années choisi pour régent. Il portait dans ses bras Magnus, fils du duc Érik, et il le proposa au peuple pour roi. Presque à la même époque il reçut la couronne de Norwége de son grand-père le roi Håkan, qui était mort depuis peu sans laisser d'héritier mâle. Des sénateurs furent envoyés en Norwége pour y porter, au nom des Suédois, leur consentement à l'acceptation de la couronne de ce royaume par le duc Magnus. Une régence fut formée dans chacun des deux États; celle de Suède se prolongea jusqu'en 1333. Les chroniqueurs vantent beaucoup ce temps. La paix ramena l'aisance parmi le peuple[2]; le rachat de la Scanie recula les frontières; les intérêts des paysans furent moins négligés; le pouvoir des grands s'affermit; et depuis ce moment la Suède a subi pendant plus d'un siècle des unions aristocratiques.

Dès le jour même de l'élection du roi, les principaux seigneurs, tant clercs que laïques et sénéchaux, formèrent une union pour soutenir, par tous les moyens, le drots Mats Kettilmundsson, ou celui qui lui succéderait dans le gouvernement jusqu'à la majorité du roi. En revanche on promit au peuple de ne pas rétablir sans son consen-

[1] D'après Ericus Olaus, c'est la première fois qu'il est question des bourgeois dans les délibérations de l'État.

[2] La guerre avec le Danemarck, que Birger avait suscitée en implorant le secours du roi Érik Menwed, se termina par sa mort en 1319. Quelques mouvements se manifestèrent sur les frontières de la Russie en 1322, mais ils furent apaisés par la paix conclue dans le courant de la même année.

tement certaines contributions par lesquelles des rois et des princes avaient violé ses droits, de maintenir les privilèges de chacun, et si l'intérêt public rendait nécessaire la levée de nouveaux impôts, d'en faire présenter le projet au peuple par les seigneurs. Quand on aurait ainsi consenti une contribution, elle devait être perçue par des envoyés des seigneurs et deux paysans dans chaque province, et on ne pouvait pas changer sa destination. La véritable nature de cette ligue se manifesta plus clairement encore dans l'union de Skara en 1322. Trente-cinq seigneurs, clercs et laïques, se réunirent pour gouverner l'État de manière à pouvoir en rendre compte à Dieu et au roi ; ils s'engagèrent à se défendre mutuellement comme frères, à soumettre les dissensions intestines à l'arrêt de la ligue, et à résister à tout ce qui tendrait à dissoudre leur union. Cette ligue, qui jette un jour sur les associations de l'ancienne noblesse, que le roi Magnus Ladulås défendit sous des peines sévères, est remarquable encore sous d'autres rapports ; c'est une vraie réconciliation entre les partis du roi et des ducs, et elle renferme l'obligation commune de s'opposer à toute influence étrangère. Cette dernière condition, qui avait en vue les faveurs dont jouissaient à la cour certains personnages depuis Magnus Ladulås, et la part active qu'ils avaient prise dans les troubles intérieurs, avait été également stipulée pour mettre une digue à la bienveillance dont la mère du jeune roi honorait un puissant étranger, Canut Porse, qui avait été élevé à la dignité princière, et avait reçu l'investiture du Halland. En 1326 il fut banni du royaume, lors de la réconciliation des seigneurs et de la duchesse : un an après il recevait sa main. Tous deux perdirent leur influence en Suède, et la mort mit bientôt fin à l'ambition du duc. Le Danemarck, divisé et partagé, était alors soumis au bon plaisir des comtes de Holstein. Les Scaniens, impatients du joug qui pesait sur eux, se révoltèrent, tuèrent ou chassèrent les Holstenois, et reconnurent, avec les habitants du Bleking et du Halland méridional, l'autorité des Suédois à la fin de l'année 1332. Mais les sommes nécessaires à l'achat des prétentions du duc Jean de Holstein sur ces provinces, et à l'acquittement des dettes dont elles étaient grevées, s'élevèrent si haut que, pour y faire face, le gouvernement de Suède fut obligé de demander de nouveaux impôts, d'employer la dîme et d'engager une partie des revenus de l'État.

Magnus Eriksson, qui avait pris le titre de roi de Suède, de Nor-

wége et de Scanie, se mit à la tête du gouvernement en 1333. Deux ans après il fit sa tournée dans ses États (*Ériksgata*). Il déclara à cette occasion, *en l'honneur de Dieu et de la vierge Marie, et pour le repos de l'âme de son père et de sa mère*, que personne, né de parents chrétiens, ne pouvait être fait esclave. En 1336, Magnus fut couronné avec son épouse Blanche, comtesse de Namur. Mats Kettilmundsson mourut la même année [1]. Le roi perdit dans ce grand homme son meilleur conseiller et son plus ferme appui. Nils Ambjörnsson [2] fut nommé drots avec un pouvoir presque absolu. Le roi et sa sœur Euphémie, avec vingt-trois seigneurs, s'engagèrent à le défendre lui et ses partisans contre leurs ennemis. Des condamnations fréquentes contre ceux qui violent la paix du pays, et les courses et les déprédations des bandes armées, ainsi que les plaintes du roi sur l'inexécution de ses ordonnances, quoi qu'il prie, conseille ou commande, prouvent la licence des grands, et le peu de respect qu'ils eurent pour les lois qu'ils avaient fondées.

Ce règne nous donne occasion de faire plusieurs remarques sur la législation. Dès le temps de la minorité de Magnus, la *Loi de Sudermanie* fut revisée et améliorée. Le roi la confirma en 1327, à l'exception de tout ce qui touchait aux dotations et aux testaments en faveur de l'Église. Il est dit en termes précis que les clercs et les laïques ne pouvaient tomber d'accord à ce sujet. Le même obstacle se présenta quand, vingt ans plus tard, une loi générale du pays remplaça les lois particulières des provinces. Les ecclésiastiques protestèrent à l'assemblée des seigneurs d'Örebro, en 1347, et cette affaire importante fut abandonnée. Mais la loi du pays du roi Magnus Ériksson, à l'exception de la section relative à l'Église, fut mise en vigueur.

A l'entrevue de Varberg, en 1343, à laquelle assistaient le roi Magnus, le roi Waldemar de Danemarck, les sénats de Norwége et de Suède, et des députés des provinces nouvellement acquises, le fils cadet de Magnus, le prince Håkan, fut reconnu en qualité d'héritier du trône de Norwége, et son aîné, le prince Érik, le fut également pour la couronne de Suède. La réunion de la Scanie, du Bleking et

[1] Deux anciennes chronologies fixent l'époque de sa mort en 1326. C'est une erreur, car dans la *Chronique rimée*, le dernier acte publié où se trouve consigné le nom de Mats Keitilmundsson est de 1335.

[2] Fils du drots Ambjörn Sixtensson-Sparre dont nous venons de faire mention. Le fils prit les armoiries de sa mère Oxenstjerna.

du Halland à la Suède fut confirmée, et le roi Waldemar abandonna toutes ses prétentions sur ces provinces.

Jusque-là le gouvernement de Magnus avait joui de la paix la plus profonde. Cependant le peuple était tellement appauvri par des impôts onéreux que le roi, voyant qu'un grand nombre de ses sujets quittaient leurs terres, accorda en 1346 une exemption d'impôts pendant six ans à tous ceux qui voudraient y rentrer et les cultiver. Dans une des proclamations qu'il faisait publier, il attribua cet état de souffrance à la nécessité où il s'était trouvé de racheter la Scanie; mais le peuple n'en accusait que sa faiblesse, qui laissait dépouiller sa couronne de ce qui lui appartenait, ses prodigalités pour de jeunes favoris auxquels il se montrait si follement attaché qu'on lui avait donné l'humiliant surnom de *Smek*[1]. Ses mœurs étaient un scandale public; aussi ses contemporains l'en punirent-ils. Sa parente célèbre, sainte Brigitte, lui prédit son sort et lui reprocha de n'avoir pas plus de raison qu'un enfant; en revanche il taxa de rêves les révélations de cette sainte. Dès sa minorité, un emprunt considérable avait été fait sous forme de dîme pour subvenir aux frais de la guerre contre les Russes infidèles, appelés païens par le pape et par les chroniques suédoises. Pour remplir cette obligation et, comme cela est probable, pour se réhabiliter dans l'opinion, il entreprit en personne, en 1348, une grande et ruineuse croisade contre les Russes, auxquels, s'il faut en croire la *Chronique rimée*, il ne laissait d'alternative qu'entre le baptême et la mort : il fit baptiser et raser tous ceux qui se trouvèrent sur son passage : « Mais les Russes firent bientôt voir, ajoute la même chronique, que la barbe leur poussait. » Ils enveloppèrent le roi et son armée, et Magnus ne parvint à se sauver qu'avec beaucoup de peine et une perte considérable. Le comte Henri de Holstein, qui s'était engagé dans cette expédition, en fut récompensé par des fiefs; les troupes mercenaires qui n'avaient pas reçu de solde ravagèrent le pays. De nouveaux emprunts contractés envers l'Église[2] pour faire face aux frais de la guerre restèrent dix ans sans être acquittés, ce qui attira les foudres de l'excommunication sur la tête du roi. Et au milieu de tous ces sujets de mécontentement s'avançait le fléau terrible qui, vers l'an 1350, venant de l'extrémité de l'Inde, parcourut le monde en moissonnant les populations.

[1] Caresseur.
[2] Voyez Celse, *Bullarium*, I, pages 109, 127.

Ce fléau avait été apporté à Bergen, en Norwége, sur un vaisseau venu de Londres, dont tout l'équipage avait péri, et dont on avait imprudemment débarqué la cargaison. De la Norwége, où il avait détruit les deux tiers des habitants, il s'élança sur la Suède, où il fit un grand nombre de victimes. Une grande sécheresse ajouta encore aux malheurs du temps [1], et l'année suivante, 1351, fut signalée par l'absence des récoltes. La maladie se manifestait par une pleurésie, des crachements de sang et des pustules ; elle emportait en peu de temps les hommes et les animaux. Des contrées entières furent dépeuplées [2]. Longtemps après on retrouva des églises dans les forêts : on dit que l'église d'Ekeshärad, dans le Wermland, fut ainsi découverte. Dans le district des mines du Wermland, il ne resta qu'un jeune homme et deux filles. Les habitants de l'Upland furent réduits à un sixième [3]. Le fléau fit invasion dans la Russie occidentale, au printemps de 1352 ; il y reparut souvent dans le cours du siècle qui suivit ; on ne le ressentit plus qu'une fois dans le reste du Nord. Une autre maladie épidémique éclata en Suède en 1360 ; elle attaquait principalement les jeunes gens [4], ce qui lui fit donner le nom de *peste des enfants* (*barnadöden*). Cette maladie est en général appelée *la grande mortalité* ou la peste noire (*stor döden eller digerdöden*). On a encore une ordonnance du roi Magnus Ėriksson, en date de 1350, relative aux jours de prières et de pénitence publiques pour la cessation du fléau. Le roi dit que la plus grande partie de la population, dans les contrées qui avoisinent la Suède à l'ouest, a été frappée de mort subite (*bråda dòd*), que la Norwége et le Halland souffrent cruellement de l'épidémie, et que le mal sévit en Suède avec une telle violence que les vivants ne peuvent plus suffire à enterrer les morts.

Ce fut au milieu de ces calamités publiques que le fils cadet de Magnus, le prince Håkan, prit possession d'une grande partie de la

[1] Suhm (*Historie af Danemark*, tome XIII, page 240.)

[2] Ramus raconte, d'après une ancienne tradition (*Description de la Norwége*, page 166), que le Justedalen, dans la paroisse de Bergen, servit de retraite à cette époque à plusieurs familles qui fuyaient la peste; mais tous moururent, à l'exception d'une petite fille qui devint sauvage comme un oiseau dans la solitude, ce qui fit qu'on l'appela *Ripa* (gélinotte de neige) quand elle fut trouvée. Elle se maria, et ses descendants formèrent plus tard la célèbre famille de *Ripa*.

[3] « Vix sexta pars hominum remansit. » (*Script. rerum svecic.*, l. c.)

[4] *Ibid.*, 1361. Cette peste a reparu en Danemarck.

Norwége, en 1350 ; à la même époque, son fils aîné, Érik, fut appelé au trône de Suède par les mécontents. La guerre éclata entre le père et le fils, ou plutôt entre ce dernier et Benoît Algotsson, un des jeunes favoris du roi, qui avait su gagner aussi les bonnes grâces de la reine, et qui, après avoir été élevé à la dignité de duc, était devenu l'homme le plus puissant du royaume. La fuite du favori mit fin à la guerre, et Magnus céda alors à son fils une grande partie du royaume avec les provinces qu'il avait nouvellement acquises et qu'on le soupçonnait de vouloir abandonner au Danemarck pour les secours qu'il attendait de ce côté. Le roi Waldemar, en qualité d'allié de Magnus, fit une invasion en Scanie, et la guerre fut sur le point d'éclater de nouveau entre le père et le fils, lorsque celui-ci mourut soudainement en 1359. Érik, à son lit de mort, déclara qu'il se croyait empoisonné de la main de sa mère[1]. Les annales islandaises disent, au contraire, que le jeune roi, son épouse[2], et deux enfants furent victimes de la peste. Après la mort d'Érik, le vieux roi Magnus fut de nouveau reconnu avec condition que le favori ne pourrait être rappelé, ce qui eut cependant lieu[3]. La Scanie, le Halland et le Bleking furent cédés au Danemarck, en 1360, en échange d'une promesse de secours contre le sénat de Suède. Tandis que la nouvelle de cette convention suscitait la haine du peuple contre le roi[4], Öland était ravagée par le roi danois, que Magnus appelle son ami. Gothland fut occupé après trois combats où la population et les bourgeois de Visby eurent le dessous, et cette ville si importante par sa position sur la Baltique, et l'une des plus puissantes de la ligue hanséatique, fut tellement dévastée que jamais depuis elle n'a pu reprendre son ancienne splendeur.

Ce fut alors que le sénat de Suède persuada à Håkan, second fils de Magnus, de s'emparer de la personne de son père (1361) et de rompre son mariage projeté avec la fille du roi Waldemar, Marguerite, qui devint plus tard si célèbre. Élisabeth, sœur du comte Henri de Holstein, fut choisie pour partager son trône. La jeune fiancée, pendant le trajet, fut jetée sur les côtes de Danemarck, où on la

[1] Voyez la *Chronique rimée.*

[2] Beatrix de Brandenbourg. (Voyez Torfœus, *Hist. Norv.*, tome IV, page 184.)

[3] Benoît Algotsson fut massacré après être rentré en faveur.

[4] La *Chronique rimée* dit que jeunes et vieux crachaient sur lui, lui lançaient des ordures et le honnirent dans leurs chansons.

retint. Håkan, proclamé roi de Suède, se réconcilia avec son père, et renoua avec Marguerite les liens qu'il venait de rompre. Par suite de cette réconciliation, Magnus força vingt-quatre des plus puissants seigneurs de Suède à chercher leur salut dans l'exil. Ils se rendirent en Allemagne, arrivèrent à la cour du Mecklenbourg et offrirent la couronne de Suède au prince Albrecht, fils de la princesse Euphémie, sœur du roi Magnus. Une flotte transporta en Suède le nouveau roi et les exilés. Le 30 novembre 1363, Albrecht fut proclamé à Stockholm et reconnu un an après, à Mora-Sten, par le peuple. Le roi Magnus et son fils Håkan furent déclarés déchus du trône après qu'ils eurent perdu la bataille d'Enköping, en 1365. Magnus y fut fait prisonnier; il ne recouvra sa liberté que par la paix avec la Norwége, en 1371. Il reçut quelques domaines en apanage, et passa le reste de ses jours chez son fils en Norwége; il se noya près de Bergen en 1374. Les Norwégiens, qui eurent des jours tranquilles sous son règne, à l'exception de quelques troubles en 1339, l'ont appelé *le Bon*. Ainsi s'éteignit en Suède la puissance de la famille des Folkunga.

CHAPITRE V.

ROIS ÉTRANGERS. — L'UNION JUSQU'AUX STURE.

Albrecht de Mecklenbourg. — Marguerite et Érik de Poméranie. — (Engelbrecht). — Christophe de Bavière. — Charles Knutsson et Christian d'Oldenbourg.

Il n'y avait réellement plus de royauté chez la nation suédoise quoiqu'elle en eût conservé le nom. Les grands, excités par une jalousie mutuelle, introduisirent des souverains étrangers dans leur patrie; mais leur domination fit regretter Magnus Ériksson lui-même, et longtemps encore après sa mort, on trouvait son règne préférable à la tyrannie des étrangers. Les grands disposaient du trône et décidaient du sort du pays, d'après leurs intérêts particuliers, et c'est dans ce sens que fut contractée la fameuse *union des trois couronnes*, événement qui semble sorti d'une pensée, quoiqu'on ne trouve chez ceux qui l'ont formée ni chez aucun autre, la prévision de ce qui pouvait résulter de cette concentration de toutes les forces du Nord; c'est pourquoi l'union donna naissance à des dissensions intestines; mais on se laissa éblouir par l'éclat du nom de l'*Union*; la chose elle-même ne fut pas comprise. Les sources de l'histoire coulent plus abondamment dans ces temps de troubles; la narration de la grande *Chronique rimée* devient plus explicite. Éricus Olaus[1], dans ses *Annales* écrites en latin, les frères Olaus et Laurentius Petri, dans leurs *Chroniques suédoises*[2], nous font principalement connaître les temps

[1] *Chronica* Erici Olai (*Script. rerum svecic.*, tome II) va jusqu'en 1464. L'auteur, archidiacre à Upsal, et professeur à l'université que venait d'y fonder Sten Sture, y termina ses jours en 1486.

[2] Imprimées d'abord dans *Script. rerum svecicarum*, tomes I et II, elles vont jusqu'aux sanglantes journées de Stockholm en 1520. La chronique de Laurentius Petri est un abrégé de celle de son frère; il en a retranché les passages qui déplaisaient à Gustave Ier, et les a remplacés par les exploits des anciens Goths.

pendant lesquels l'union se maintint, et ils parlent, en partie du moins, comme témoins oculaires. Johannes Magnus lui-même, malgré les fables qu'il a débitées sur cette même époque, peut être consulté avec avantage, pourvu toutefois qu'on le fasse avec réserve. L'ouvrage de son frère Olaus Magnus est précieux pour la connaissance des mœurs antiques [1].

La victoire d'Albrecht sur son concurrent ne le rendit pas maître du royaume. Le vieux Magnus, quoique prisonnier, avait encore de nombreux partisans; la plupart des commandants des forteresses lui restèrent fidèles pendant plusieurs années. Les faveurs qu'Albrecht accordait à ses compatriotes, et les violences que ceux-ci se permettaient dans le pays exaspérèrent tellement le peuple, que les Suédois du haut pays, dans une adresse aux habitants de la Gothie et à ceux qui demeurent au-dessous de la grande forêt, se plaignent hautement de l'oppression du roi Albrecht et des Allemands, et déclarent qu'ils lui refuseront l'obéissance parce qu'il a rompu tous ses engagements envers eux. Ils exhortent les populations suédoises à tourner les yeux vers Magnus, roi bon et loyal, et à le délivrer : « Nous réclamons, ajoutent-ils, l'assistance des sénateurs du royaume; s'ils nous la refusent, ils attireront sur eux et sur nous les plus grands malheurs. » Cette haine paraît avoir pour cause principale la fausse idée que le roi et ceux qui l'entouraient avaient prise de la position des paysans, qui de leur côté trouvaient insupportable la conduite hautaine de ces étrangers. Une ancienne pièce de vers, intitulée *En lustig liknelse om konung Albrecht och Sverige* (Comparaison affectueuse entre le roi Albrecht et la Suède), nous en offre une peinture vivante [2]. Quand on considère quel nombre d'Allemands étaient alors membres du sénat et commandaient les forteresses royales, on comprend que les plaintes de la nation n'étaient pas sans fondement. L'opinion publique s'était fortement prononcée, et la guerre civile ravageait le pays, que menaçait encore la guerre avec le Danemarck et la Norwége. Les puissantes villes hanséatiques, alliées d'Albrecht,

[1] *Johannis Magni Gothorum Sveonumque historia*, ou (selon le titre de la première édition) *Historia de omnibus Gothorum Sveonumque regibus*. Elle fut publiée à Rome par les soins de son frère Olaus Magnus, qui mit au jour lui-même, *Historia de Gentibus septentrionalibus earumque diversis statibus, conditionibus, moribus*, etc.

[2] *Script. rerum svecic.*, tome I, sect. 2, page 210.

forcèrent les ennemis extérieurs à faire la paix ; mais Hakan, n'ayant pu obtenir la liberté de son père, malgré ses sollicitations, envahit la Suède avec des forces imposantes, et conduisit son armée jusqu'aux portes de Stockholm, qu'il assiégea. Dans ce danger, il ne restait à Albrecht d'autre ressource que de se soumettre à la volonté du sénat. Les pleins pouvoirs accordés par le roi à Bo Jönsson (Grip) en 1369 avaient revêtu ce seigneur suédois d'une autorité égale à celle du souverain : il était chargé des intérêts du roi, du gouvernement de ses châteaux, de l'intendance de ses domaines; il devait, de plus, surveiller la conduite des serviteurs du roi, et il avait sur eux droit de vie et de mort. Dans les arrangements pris avec le sénat (9 août 1371), le roi déclare que c'est contre ses intentions que les gouverneurs et commandants de ses châteaux s'étaient livrés à des déprédations et à des violences contre les habitants de toutes les classes du royaume; c'est pourquoi il abandonne toutes les places fortes et les châteaux au sénat, afin que celui-ci en confie la garde à des Suédois, à l'exclusion des étrangers. Les rênes du gouvernement tombèrent donc aux mains du sénat, qui devenait ainsi d'autant plus puissant que des fortunes énormes s'étaient concentrées dans un petit nombre de familles, par suite de la peste. Il n'y eut jamais en Suède d'homme plus riche que le drots Bo Jönsson : outre un vaste patrimoine, il possédait toute la Finlande et une grande partie de la Suède, avec les places fortes les plus importantes du royaume, et les propriétés d'Upsala-Öde en gage des emprunts que la couronne avait contractés envers lui. Aussi un ancien document le représente comme ayant gouverné suivant son bon plaisir. Le fait suivant prouve ce qu'osèrent lui et ses égaux. Le chevalier Mats Gustafsson assassina l'évêque Gotskalk, à Linköping, en 1372, par suite de discussions relatives à des propriétés. Bo Jönsson lui-même, en 1381, dans une querelle particulière avec le chevalier Charles Nilsson (Färla) le poursuivit jusque dans le sanctuaire de l'église des franciscains, à Stockholm, et l'immola au pied de l'autel. De telles mœurs chez les grands nous dispensent de toute réflexion sur le serment qu'ils firent au roi Albrecht, en 1375, d'observer la paix du pays (*lands-freden*) en Suède[1].

Le peu de succès des tentatives faites par le roi pour reconquérir

[1] Pour trois ans.

la Scanie augmentèrent ses embarras, nécessitèrent de nouvelles usurpations, même sur les biens de l'Église et, par suite, de nouveaux arrangements qui mirent le roi de plus en plus sous la dépendance de la haute noblesse, ce qui dura jusqu'à la mort de Bo Jönsson, en 1486 ; alors, seulement, il osa rompre publiquement avec les grands, et s'attribuer le tiers des biens du clergé et des seigneurs[1] ; et pour l'exécution de cette mesure, il employa les moyens de rigueur. Tel est le récit poétique de la *Chronique rimée*, qu'on a pris à la lettre, de sorte qu'il en résulterait que le roi aurait séquestré au profit de la couronne le tiers des biens que les seigneurs et l'Église possédaient dans le royaume. Mais une telle tentative est incroyable, même de la part d'un prince aussi irréfléchi qu'Albrecht. D'autres versions nous autorisent à croire qu'il ne s'agissait que des biens de la couronne qui avaient été aliénés ; car on lit dans un mémoire qu'après la mort de Bo Jönsson, drots du royaume de Suède, des disputes éclatèrent entre la noblesse et le roi Albrecht, parce que celui-ci réclamait la restitution légale d'une partie des domaines de la couronne, que les nobles et leurs ancêtres s'étaient depuis longtemps appropriés pendant les guerres civiles; que la noblesse s'y refusa et commença de se révolter, protestant que le roi voulait leur arracher leurs biens héréditaires et les donner à ses Allemands[2].

La restitution n'était exigée que des héritiers de Bo Jönsson ; mais cette demande suffit pour allumer une guerre civile : aussi voyons-nous les exécuteurs testamentaires de cet homme puissant disposer de la couronne de Suède[3], et préparer ainsi l'union des trois couronnes. Le roi Waldemar de Danemarck mourut en 1375; celui de Norwége, Håkan, en 1380. Olof, fils de Håkan et de Marguerite, s'éteignit, dans la fleur de son âge, en 1387. Il avait régné après son père et son beau-père sur la Norwége et le Danemarck. C'était le

[1] « Hvar tredje gård the sielfve aga. »

[2] « Post cujus mortem milites et optimates Sueciæ cum rege Alberto discordare cœperunt, eo quod idem rex ab ipsis quamdam partem bonorum regalium, quam ipse à multis retroactis temporibus ac progenitores eorum tempore guerrarum sibi usurpaverant, juridice exigebat, quod quidem prædicti nobiles indigne ferentes contra regem conspirare cœperunt, allegando quod rex patrimonia ipsorum vellet diripere ac Theutonicis suis elargiri. » (*Script. rerum suec.*, tome I, *Chronologia* XIV.)

[3] Son testament se trouve dans l'histoire d'Alexandre Magnus. (Wisingsborg, 1672.)

dernier rejeton de la célèbre famille de Folkunga; aussi prenait-il avec raison le nom d'héritier de la couronne de Suède. Marguerite fut proclamée régente du Danemarck et reine de Norwége, et la même année, elle reçut la couronne de Suède des exécuteurs testamentaires de Bo Jönsson, qui occupaient les principales forteresses et les principaux châteaux du royaume. Ils agissaient de leur propre autorité sans trouver d'obstacles. Le mécontentement général leur fit des partisans, et le sort d'Albrecht fut décidé le 21 septembre 1389 [1] à la bataille de Falköping, où il fut fait prisonnier, ainsi que son fils Érik et plusieurs princes et chevaliers allemands. Cette victoire sur Albrecht, qui ouvrit à Marguerite la route du trône, fut remportée par le marsk suédois Érik Kjelsson [2]. Cette reine, pour se venger des plaisanteries qu'Albrecht s'était permises sur son compte [3], traita ce malheureux prince d'une manière ignominieuse, le fit habiller en bouffon [4] (scapin) et jeter avec son fils dans le donjon du château de Lindholm, en Scanie, où ils restèrent prisonniers pendant sept ans.

Pendant tout ce temps, la Suède fut livrée à toutes les horreurs de l'anarchie et de la guerre. Le gouvernement ne donnait de son existence d'autre preuve que la perception des contributions, faites au nom de Marguerite. La capitale et plusieurs châteaux étaient occupés par les Allemands, qui parcouraient le pays en y répandant le ravage et l'incendie. Dans Stockholm, ils avaient traîtreusement attaqué les bourgeois; il existait entre eux une vieille haine dont le roi Albrecht n'avait pu contenir l'explosion qu'avec beaucoup de peine. On trouva une liste de proscription dressée depuis douze ans, et sur laquelle étaient inscrits les noms de soixante et dix des principaux bourgeois. Ceux de ces malheureux qui vivaient encore furent arrêtés, appliqués à la torture, et enfin jetés dans une vieille maison où ils furent brûlés vifs.

Les villes de Wismar et Rostock ainsi que les duchés de Mecklenbourg prirent parti pour Albrecht, secoururent Stockholm et donnèrent

[1] Les uns disent le 24 février, d'autres le 21 septembre, ce qui est plus probable.

[2] Les historiens des derniers temps le classent dans la famille des Wasa, mais il n'en porte pas les armes, et est nommé *Puke* dans le *Diarium Wadstenense*.

[3] Albrecht appelait Marguerite *le roi sans culotte*.

[4] « Sie liess ihm auch ein cappe schneide
Halte funfzehn Ellen in die Weite
Der Timpel wohl neunzehn Ellen langk. »
(*Meklenburgische Reimchronik*, dans Behr, *Rer. Mecleburgiarum*, lib. II, c. 7.)

asile dans leurs ports à tous ceux qui voulaient faire des côtes du Nord le but de leurs déprédations. Ces corsaires [1] furent la souche de ces bandes de pirates qui infestèrent si longtemps la Baltique. Plusieurs villes du royaume furent brûlées ; quelques-unes, dans le pays, s'attachèrent à Albrecht, d'autres à Marguerite. La disette ramena la famine comme en 1391. On se plaignait « que la terre ne produisait rien ; que le peu qu'on trouvait çà et là était enlevé de vive force, de sorte que cent paysans n'auraient pu réunir, à eux tous, un demi-tonneau de blé et une charretée de foin [2]. »

La noblesse se retrancha dans ses châteaux, et il s'éleva tant de petits forts où se retiraient les brigands, que plus tard il fallut donner l'ordre de les abattre. « La Suède, dit la *Chronique rimée*, était alors peuplée d'habitants armés les uns contre les autres ; le fils contre le père, le frère contre le frère. » D'autres auteurs se plaignent que la terre demeura inculte, et que la Suède fut presque changée en désert. Enfin la paix fut rétablie par le traité qui rendit Albrecht et son fils à la liberté, en 1395. Leur rançon ne s'élevait pas à moins de 60,000 marcs d'argent. Les villes hanséatiques garantirent cette forte somme, hypothéquée sur Stockholm. Les dames du Mecklenbourg offrirent leurs parures pour en acquitter une partie. Marguerite fit remise du reste de cette somme en recevant la capitale de la Suède. Le fils d'Albrecht mourut dans l'île de Gothland en 1397 ; le père ne renonça complétement à ses prétentions qu'en 1405 : il mourut, dit-on, en 1412 [3] ; mais les relations varient sur ce point.

La Suède était alors si pauvre et si humiliée qu'elle dut se soumettre à la volonté de Marguerite. Son petit-neveu, Érik de Poméranie [4], fut élu roi de Suède, par le sénat, le 11 juillet 1396, et proclamé à Mora-Sten ; le Danemarck et la Norwége l'avaient déjà reconnu pour successeur de la reine. Ce qu'Albrecht avait tenté en vain fut alors résolu, avec le consentement des grands. Tout ce qu'ils possédaient des biens de la couronne comme garantie ou comme fiefs, depuis le commencement de la guerre entre le roi Magnus et les seigneurs du

[1] Ils furent appelés *Vitalie* ou *Fitaliebröder* (compagnie, frères de Victuailles), parce qu'ils exerçaient la piraterie sous prétexte d'approvisionner Stockholm.

[2] Lettre du chapitre de Linköping de cette année.

[3] On voit son tombeau dans l'église de Gadebusch en Mecklenbourg.

[4] Il était fils de Wretislau VII de Poméranie et de Marie, fille du duc Henri de Mecklenbourg (frère du roi Albrecht) et d'Ingeborg, sœur de la reine Marguerite.

royaume (1363), devait être restitué, et un délai était assigné aux possesseurs, surtout aux héritiers de Bo Jönsson, pour faire cette restitution. Il fut en même temps convenu que tous les châteaux nouvellement construits pendant cette époque, à moins d'une décision contraire, seraient abattus ; que les priviléges de la noblesse, qu'Albrecht avait si libéralement distribués, s'ils n'avaient pas été obtenus de la manière prescrite par la loi, seraient supprimés, et que les paysans francs tenanciers, sur lesquels la noblesse avait levé des impôts, ne devraient désormais les acquitter qu'au roi et à la couronne. Le nouveau roi fut couronné l'année suivante à Kalmar, en présence des principaux seigneurs ou prélats du Danemarck, de la Norwége et de la Suède. Là fut conclue, le 21 juillet 1397, jour de Sainte-Marguerite, l'union qui devait à l'avenir réunir les trois couronnes sur une seule tête. Voici quelles en étaient les dispositions. Une paix et une concorde perpétuelle devaient régner entre ces États, qui auraient des droits égaux à l'élection du roi ; celui-ci serait pris parmi les fils du prince régnant, s'il en avait. Chaque royaume serait gouverné par ses propres lois. Les exilés d'un pays ne pourraient être reçus dans aucun des deux autres, et tous trois devaient concourir à la défense commune. Aucun seigneur d'un des trois royaumes ne pourrait en pareille circonstance refuser de marcher hors des frontières. Les autres dispositions concernaient particulièrement Marguerite.

Cet acte d'union, court et incomplet, œuvre de précipitation, est signé de dix-sept seigneurs. Son contenu était si peu connu en Suède qu'au nombre des réclamations qu'elle fit au Danemarck en 1435 était celle d'une copie exacte de l'acte d'union. Malgré tout, nos chroniques n'avaient pas connaissance de sa teneur, seulement elles indiquaient quelques additions et quelques modifications aux conditions primitives.

Marguerite conserva le gouvernement. Érik n'avait encore que seize ans quand l'union fut signée à Kalmar. Il fut plus tard fiancé à Philippine [1] d'Angleterre, qui lui apporta une riche dot. Cette princesse était aussi distinguée par sa douceur que par son esprit et son cou-

[1] Fille de Henri IV, promise en 1401 et mariée en 1406. Elle gouverna en l'absence du roi et pendant son pèlerinage au saint tombeau en 1423 ; elle améliora le système des monnaies, elle défendit Copenhague en 1428 contre la flotte combinée des villes hanséatiques et des Holstenois, pendant qu'Érik se cachait au couvent de Sorö ; elle mourut à celui de Wadstena en 1430.

rage ; ses qualités lui acquirent l'amour de ses sujets. Son mariage ne fut pas heureux, elle n'eut pas d'enfants, et plus d'une fois elle éprouva de son mari des mauvais traitements. On peut dire que depuis 1401, Érik partagea le pouvoir avec Marguerite ; c'est alors qu'il fit sa tournée (*eriksgata*) dans le royaume. A cette occasion, on remit une partie des impôts extraordinaires, désignés sous différents noms. Marguerite promit l'abolition des autres par une lettre qu'elle écrivit deux ans plus tard, et dans laquelle, en termes très-soumis, elle demandait grâce pour les charges qu'elle avait été obligée d'imposer sur le peuple ; elle en rejetait la faute sur ses intendants (*fogdar*).

En dépit de cette promesse, on leva un nouvel impôt extraordinaire sur chaque cheminée pour racheter l'île de Gothland, engagée aux chevaliers de l'ordre prussien par Albrecht, et que Marguerite recouvra en la séparant de la Suède. Lorsqu'on voit par la lettre d'excuses que les commandants des châteaux royaux imposent des travaux arbitraires aux paysans, qu'ils logent leurs soldats avec leurs chevaux dans les campagnes, qu'ils traitent en pays conquis ; que ces commandants lèvent des impôts en leur nom ; que ce ne sont souvent que des étrangers ou des aventuriers sans asile, on conçoit facilement la cause des plaintes perpétuelles du peuple. Les mêmes abus avaient lieu sur les terres des grands et sur les domaines de la couronne. Dans les unes comme dans les autres, on exerçait le droit de juger les personnes attachées au service [1]. On voit quelques individus de cette dernière classe que des nobles [2] ont élevés à leur rang pour eux et leur postérité. Les actes de violence dont on se plaignait n'étaient pas l'œuvre des étrangers seulement : Abraham Brodersson, de qui la *Chronique rimée*, qui en général se montre favorable à la noblesse, a fait le plus grand éloge pour sa bravoure et son intelligence, sacrifiait à sa tyrannie, suivant d'autres témoignages contemporains, le bien des hommes et l'honneur des femmes. En 1410, Érik le fit juger et exécuter, moins, selon toute apparence, par un sentiment de justice que parce que le chevalier, dans la guerre de Schleswig, n'avait pu réduire le château

[1] D'après la *Loi de Magnus Ériksson*, sanctionnée par Marguerite et Érik de Poméranie.

[2] Bo Jönsson et Carl Ulfsson (Sparre), seigneurs de Tofta, ont laissé de semblables lettres d'anoblissement. Érik fut le premier qui accorda des diplômes de noblesse avec bouclier et quartiers.

de Sonderbourg, que ses grandes possessions en Suède et en Danemarck le rendaient trop puissant, et qu'il était favori de Marguerite, qui voulait le sauver. Elle fonda des messes pour le repos de son âme et ne lui survécut pas longtemps : elle mourut sur un vaisseau en rade de Flensbourg, en 1412; elle succomba, dit-on, à la peste qui ravageait alors le Nord, à l'âge de 60 ans, estimée en Danemarck, même en Suède, et renommée pour sa haute prudence; mais nos chroniques lui imputent tous les maux que l'union a causés après sa mort.

Érik de Poméranie, comme il est appelé, se trouva seul au pouvoir. Il consuma une grande partie de son long règne à assurer l'hérédité de la couronne à la maison ducale de Poméranie, et à soutenir pour la possession de Schleswig une guerre que, malgré sa puissance, il poursuivit sans succès pendant trente ans, contre les faibles comtes de Holstein [1]. C'est sans doute dans le premier dessein que le roi crut devoir confier les châteaux de Suède aux étrangers. La guerre, poursuivie avec opiniâtreté, mais très-mal dirigée, mêlée d'interruptions et de négociations, rendit nécessaires de nouveaux impôts et des levées continuelles de jeunes gens, qui périrent la plupart de misère ou dans les fers. Les contributions étaient d'autant plus onéreuses qu'on les exigeait en espèces pour les transporter en Danemarck, et que chaque ville ou district était imposé pour une certaine somme qu'on ne rougissait pas d'arracher aux malheureux habitants, par les moyens les plus violents et les plus cruels. Quoique le roi eût altéré la monnaie, elle devint si rare que les terres des contribuables furent hypothéquées pour des sommes bien inférieures à leur valeur réelle. Il n'y avait plus de justice. Les tings en général ne s'assemblaient plus, même pour juger les causes criminelles. Les places des juges les plus indispensables restèrent vacantes, ou si on les remplissait, elles étaient accordées aux étrangers, à cause des revenus qu'ils en tiraient; les

[1] Cette guerre eut lieu au sujet de l'investiture de Schleswig, que les Holstenois reconnaissaient appartenir au Danemarck, mais dont ils voulaient faire un fief héréditaire. Le Danemarck s'y opposa et chercha à s'emparer du pays. La querelle s'engagea après la mort de Gerhard de Holstein, en 1404, à l'occasion de la tutelle de ses enfants, et ne se termina qu'en 1435 lorsque la révolte qui éclata en Suède obligea le roi à se réconcilier avec le comte Adolphe de Holstein. L'affaire principale resta indécise. La même année la paix fut conclue avec les villes Vendes, Hambourg, Lubeck, Lunebourg, Wismar, qui, dans les neuf dernières années, se rangèrent du côté du Holstein.

paysans se plaignirent d'être traités durement par ces hommes qui ne devaient leurs places qu'à la faveur [1].

Tout fut abandonné aux intendants étrangers, et l'on peut prendre une idée exacte de leurs mœurs, si l'on considère que parmi les commandants des forteresses de Suède, il se trouvait quatre des plus fameux pirates de cette époque. Le chapelain du roi [2], malgré sa qualité d'archevêque, ne rougit pas de se livrer à ce métier, et Jösse Ėriksson, noble danois, Jutlandais d'origine, qui avait été pendant plusieurs années gouverneur pour le roi du Westmanland et de la Dalécarlie, est accusé d'avoir fait pendre les paysans et atteler des femmes enceintes à des voitures chargées de foin. Une ancienne romance suédoise nous parle de semblables horreurs du commandant de la forteresse de Faxaholm dans la Helsingie.

A cette époque vivait en Dalécarlie, près de Kopparberget, un propriétaire de mines, Engelbrecht Engelbrechtsson, homme d'une âme élevée, quoique d'une petite taille, et habile capitaine : il avait vécu dans sa jeunesse à la cour des grands; son éloquence égalait son courage. Il se chargea de porter au roi Ėrik les plaintes des Dalécarliens ; à cet effet, il se rendit en Danemarck, où il demanda justice de la tyrannie des gouverneurs et des commandants. Il proposa de se constituer prisonnier, et d'engager sa vie comme garantie de la vérité de ses inculpations. D'après des lettres du roi au sénat de Suède, une instruction eut lieu, et les plaintes se trouvèrent bien fondées ; mais le sénat s'étant borné à présenter des remontrances et le gouverneur ayant été maintenu, Engelbrecht se présenta de nouveau devant le roi, et demanda la punition du criminel avec des paroles si menaçantes, qu'Ėrik, irrité, lui défendit de jamais reparaître à ses yeux. Mais Engelbrecht lui répliqua avec la fierté d'un homme libre : « Je reviendrai encore une fois. » Ses compatriotes le choisirent pour chef, et il marcha à leur tête contre Westerås, où commandait Jösse Ėriksson. Le sénat intervint comme médiateur entre le peuple qui demandait justice, et ses oppresseurs. Deux fois il détermina les Dalécarliens à

[1] Voyez les plaintes du peuple suédois dans la *Chronique de Hvitfeld*. (Copenhague, 1652, tome III, page 781).

[2] Arendt Clemenssen : « Il n'exista jamais, dit la *Chronique rimée*, de scélérat plus pervers. Un de ses prédécesseurs, Johannes Jerichini, étranger comme lui, fut destitué à cause de ses vices ; il reçut cependant plus tard le diocèse de Skalholt, en Islande ; mais il y commit tant de crimes que les paysans l'arrêtèrent et le jetèrent dans la rivière de Bruar. »

regagner leurs foyers. Le gouverneur continua d'exiger le payement de l'impôt sans qu'il lui en arrivât aucun mal ; mais sa place, devenue vacante, ayant été remplie par un étranger détesté, la population de la Dalécarlie prit de nouveau les armes le jour de la Saint-Jean (1434) avec autant d'accord, dit la chronique, que si ce n'eût été qu'un seul homme. Tous jurèrent de chasser les étrangers. Le château de Borganäs, qui s'élevait dans une île du fleuve Dala, fut pris et détruit. Les Dalécarliens s'avancèrent dans le Westmanland, dont les habitants se réunirent à eux. Engelbrecht avait imploré le secours de la noblesse de cette contrée en la convoquant à Westerås, qui capitula plus tard. Il en reçut une promesse favorable ; car eût-elle refusé ses services, elle n'en aurait pas été moins obligée de défendre ses propriétés, et de veiller à son propre salut.

Les paysans d'Upland vinrent rejoindre Engelbrecht à Upsala. Au milieu d'une assemblée immense, il développa les causes et le but de son entreprise, et le peuple répondit en le bénissant. Sa voix était si éclatante que son discours fut entendu de toute l'armée. Il lui demandait si elle voulait l'aider à délivrer la patrie de l'esclavage dans lequel elle gémissait. Tous répondirent qu'ils étaient prêts à le suivre. Engelbrecht, avec le consentement de la noblesse qui assistait à cette réunion, diminua les impôts d'un tiers. Il envoya de tous les côtés des messagers chargés de proclamations. Les paysans du Norrland et de l'Ostrobothnie prirent les armes sous le commandement d'Érik Puke. Le peuple de la Sudermanie se précipita sur Gripsholm, dont le commandant prit la fuite, en mettant le feu au château. Pour ce qui regardait Stockholm, on signa un armistice, qui devait durer jusqu'au mois de novembre, avec le chevalier Jean Kröpelin, le seul des chefs étrangers qui fût considéré pour sa modération et sa justice envers le peuple. On conclut également avec les habitants de Niköping et d'Orebro, une capitulation en vertu de laquelle ces villes devaient ouvrir leurs portes au cas où elles ne seraient pas secourues avant six semaines. Les paysans rasèrent les châteaux des gouverneurs dans le Wermland et le Dalsland. Dans sa marche vers le sud du royaume, Engelbrecht rencontra à Vadstena le sénat, qui revenait du Danemarck; il l'engagea à rétablir, de concert avec lui, les anciens droits et les libertés du pays. « Depuis le dernier roi Magnus [1], des tyrans, non

[1] « *Magni regis ultimi.* » (Ericus Olaus, *Chron. rimée.*)

des rois, avaient régné sur la Suède. » Le sénat opposa le serment qu'il avait prêté au roi : « Il a violé le sien, » répliqua Engelbrecht.

Le sénat persista dans son refus, sans réflexion. Engelbrecht le contraignit, le poing sous la gorge. Celui-ci menaça les évêques, qui parlèrent au nom du sénat, de les abandonner à la fureur des paysans [1]. Alors le sénat céda. Une protestation contre l'obéissance due au roi Érik fut signée sur place et expédiée en Danemarck par Engelbrecht. Il divisa son armée en trois corps, en continuant sa marche vers le midi ; il invita par lettres les paysans d'Upland à obéir au sénat de Stockholm, car la capitale était déjà en son pouvoir. Ces lettres commençaient par ces mots : « Moi Engelbrecht Engelbrechtsson avec tous mes frères d'armes (*med allom minom medhjelparom*). » Dans toutes les provinces, les populations prirent les armes et se rangèrent sous ses drapeaux. Son armée, s'il faut en croire un récit plus récent [2], montait à cent mille combattants. Plus de vingt bourgs et châteaux furent pris et abattus, d'autant plus facilement, que la plupart étaient construits en bois. Partout les gouverneurs et les commandants furent chassés; mais aucun ne fut sacrifié à la vengeance du peuple, si ce n'est Jösse Eriksson, qui se cacha dans le couvent de Wadstena, d'où il fut arraché, deux ans après, par les paysans pour être conduit à l'échafaud. Les meurtriers furent obligés de payer de fortes amendes au couvent [3]. Tout ce qui appartenait au roi fut pillé ; toutes les propriétés particulières furent respectées, et un proverbe disait qu'Engelbrecht et son armée n'avaient fait perdre à personne la valeur d'un poulet [4]. Les événements se succédèrent avec rapidité. Le 16 août 1434, la lettre de destitution avait été expédiée de Wadstena. Avant la fin du mois d'octobre, une grande partie des forteresses du royaume étaient occupées, et le Halland repris sur les Danois; Engelbrecht était de retour de Westerås et l'armée des paysans renvoyée dans ses foyers.

Dans le mois de novembre, le roi revint pour quelque temps à Stockholm, ce qui occasionna un nouveau rassemblement des paysans contre la capitale, et une diète qui se réunit à Arboga au commence-

[1] *Chronique rimée.*

[2] Johannes Magnus.

[3] *Diarium Wadstenense* de 1436, où l'on dit que ce tyran était « specialis amicus monasterii et contulit magnum testamentum. »

[4] Ericus Olaus.

ment de l'année 1435 et où Engelbrecht fut élu régent d'une voix unanime. Il paraît que dès ce moment les grands se rapprochèrent du roi ; on proposa une réconciliation dont les conventions furent préparées à Stockholm dans l'automne de la même année. Les hautes fonctions de drots et de marsk devaient être rétablies en Suède ; les impôts fixés et votés par le sénat, les pays pourvus de juges, les forteresses et châteaux, qui étaient encore debout, remis entre les mains du roi, à l'exception de Stockholm, de Nikoping et de Kalmar : Des Suédois pouvaient seuls en avoir le commandement ; celui d'Örebro devait être confié à Engelbrecht ; le Halland revenait au Danemarck. Le vieux Christer Nilsson (Wase) fut nommé drots du royaume, et Charles Knutsson (Bonde) l'un des plus riches de la Suède, riksmarsk. Au lieu des instructions qu'il demandait au roi, il n'en reçut que cette réponse : « N'étendez pas vos pieds au delà de la couverture. » Il répondit au sénat qui lui faisait des remontrances : *qu'il ne voulait pas dire* amen *à toutes leurs observations*. En s'en allant, il pilla lui-même les côtes de la Suède ; plusieurs des nouveaux gouverneurs et commandants se distinguèrent par des actes de cruauté [1]. Ce fut alors qu'Engelbrecht et Charles Knutsson s'emparèrent de la capitale, quoique le commandant danois tînt encore dans le château. Dans une nouvelle assemblée de trente grands seigneurs convoqués pour l'élection du régent, Charles Knutsson réunit presque tous les suffrages. Engelbrecht et Suke ne purent dissimuler leur mécontentement, et leurs paysans menacèrent si haut que Charles Knutsson fut obligé d'admettre Engelbrecht au partage de sa puissance. Celui-ci marcha contre les nouveaux intendants danois, et s'avança vers les frontières du Danemarck. Il reprit le Halland ; puis, affaibli par la maladie, il retourna à Örebro. Dans le voisinage de cette ville demeurait Benoît (Bengt) Stensson, de la noble famille de Nattoch Dag, et grand partisan du roi Érik [2]. Il était mal avec Engelbrecht ; il lui fit demander et obtint de lui un sauf-conduit pour une entrevue, où s'opéra une réconciliation assurée par des garanties réciproques. La paix devait régner entre eux jusqu'à ce que les motifs de plainte eussent été soumis au jugement du sénat. Engelbrecht reçut son ennemi avec bienveillance. Trop faible pour supporter la fatigue du cheval, il suivit son conseil de traverser sur une barque le lac Hjelmaren pour se rendre à Stock-

[1] Voyez la relation de la conduite du nouveau commandant de Stegeborg.

[2] Aussi était-il un de ceux que le roi voulait nommer drots.

holm, où il était appelé par le sénat; il se laissa malheureusement prendre à ce piége. Deux barques transportèrent Engelbrecht, sa femme et quelques serviteurs; ils passèrent vers la brune près de Göksholm, château de Benoît Stensson, et abordèrent à une petite île qui n'en était pas éloignée[1]. Engelbrecht résolut d'y passer la nuit, et fit allumer du feu pour se garantir du froid, qui était encore assez intense (on était à la fin d'avril). Cependant une autre barque s'approchait de l'île, et Engelbrecht, croyant qu'elle lui apportait un message de Göksholm, se sentait déjà reconnaissant de cette courtoisie. Appuyé sur sa béquille, il alla d'un pas chancelant à la rencontre des nouveaux venus et leur indiqua un bon lieu de relâche. Måns Bengtsson, le fils de celui qu'il considérait comme son ami, sautant hors de la barque, demanda avec colère s'il n'y avait plus dans le royaume de lieu où l'on fût en sûreté contre Engelbrecht. Sur la réponse de celui-ci, qu'il ne soupçonnait pas qu'ils fussent ennemis, Måns Bengtsson lui lança sa hache à la tête. Le malade, avec sa béquille, para le coup en détournant l'arme qui l'atteignit à la main. De nouveaux coups, portés à Engelbrecht à la tête et au cou, l'étendirent sans vie sur le sol. L'assassin, comme une bête féroce en fureur, lui écrasa la tête, lui couvrit le corps de flèches et, le laissant baigné dans son sang, emmena sa femme et ses compagnons, et les tint prisonniers dans son château. C'était le 27 avril 1436. Les paysans des environs recueillirent le corps d'Engelbrecht et l'enterrèrent d'abord dans l'église de Mällösa, d'où il fut transporté à Örebro. Le château fortifié de Göksholm fut attaqué par le peuple irrité; mais les assaillants furent repoussés, et le nouveau régent, Charles Knutsson, fit publier des lettres de grâce qui défendaient d'insulter l'assassin ou de lui reprocher son crime. Ce fut ainsi qu'Engelbrecht termina sa glorieuse carrière. Un récit contemporain dit qu'il régna trois ans sur la Suède. Quoique les nobles, en général lui fussent opposés, il comptait cependant parmi eux des amis dévoués et de sincères admirateurs : le brave Broder Svensson était son frère d'armes, et l'évêque Thomas a pleuré sa mort dans des vers qu'on ne lit pas sans émotion. Le peuple a conservé le souvenir vénéré d'Engelbrecht; il l'a toujours regardé comme le martyr de la liberté suédoise, et la crédulité attesta des miracles sur son tombeau[2].

[1] Il est encore appelé *Engelbrechtholmen* (l'îlôt d'Engelbrecht).

[2] « Plurimis coruscat miraculis. » (*Diarium Wadstenense.*)

Un homme qui plus que tout autre avait gagné aux grands mouvements populaires, voulait maintenant y mettre un frein : c'était Charles Knutsson (Bonde). Il était, comme nous l'avons vu, peu scrupuleux sur le choix des moyens; il avait encore, après la mort d'Engelbrecht, bon nombre de rivaux qui s'appuyaient tantôt sur l'aristocratie, tantôt sur la faveur populaire, quelquefois sur tous deux à la fois. Le chevalier Broder Svensson, un des sénateurs du royaume, mécontent d'avoir été oublié dans la répartition des provinces depuis que le régent avait entre les mains la totalité des châteaux, fit de l'opposition contre lui à l'assemblée des seigneurs de Söderköping en 1436. Il fut arrêté, et dans la matinée du lendemain on le trouva décapité. Érik Puke, homme rude et véhément, qui exerçait une grande influence sur les paysans, harcela le régent par des menaces, des séditions, des attaques directes ou des piéges qu'il lui tendit. Charles Knutsson endura tout, d'abord, avec assez de patience; mais à la fin il fit arrêter Érik Puke par surprise au milieu d'une négociation, à Westerås, en 1437, et il le livra au bourreau. Le vieux drots lui-même, connu par son humeur économe, Christer Nilsson, qui appelait Charles son cher fils et s'honorait de recevoir de lui le nom de père, excita secrètement à la révolte les paysans du Wermland et de la Dalécarlie, et il finit par se réunir à Nils Stensson, propre beau-frère de Charles Kuutsson, pour rappeler le roi Érik, qui avait élevé ce dernier à la dignité de marsk du royaume ; mais cette sédition fut étouffée en 1438. L'année suivante, le drots fut attaqué à l'improviste dans son château, et transplanté à son fief de Wiborg en Finlande, et le nouveau marsk s'enfuit avec le roi en Gothland [1]. Là Érik, s'abandonnant aux plaisirs et recherchant la société des pirates, se consola de la perte de trois royaumes.

Depuis 1434, époque où Engelbrecht leva l'étendard de la révolte, jusqu'à la fin du règne du roi Érik, ce qui forme une période de cinq années, on compte dix ligues isolées, des assurances, des garanties et des capitulations (sans compter ce que le sénat suédois a fait pour son compte), tantôt sous la médiation du Danemarck, tantôt sous celle de la Norwége et des villes hanséatiques, toutes relatives aux conditions du rétablissement du roi. C'est cette espèce de diplomatie

[1] Nils Stensson fut fait prisonnier dans une attaque qu'Érik dirigea contre la Suède, et mourut de la peste qui exerça ses ravages en 1439, dit-on, « per totam Sveciam et diversa loca christianitatis. » (*Diar. Wadst.*)

équivoque qui remplit le temps de l'union ; ce sont des congrès ajournés, différés, renouvelés, qui prouvent à la fois la faiblesse des liens de l'union (quoiqu'elle ait été solennellement renouvelée à Kalmar en 1448), l'intérêt des grands de la soutenir, et la politique de tous les chefs de partis suédois, depuis le temps de Charles Knutsson, de travailler pour leur propre compte tant qu'il n'y avait pas de danger, et lorsqu'il s'en présentait de cacher leurs projets derrière le manteau d'un roi de l'union. Érik pouvait être aussi bon qu'un autre, et on ne l'abandonna que lorsqu'il désespéra lui-même de sa fortune. Le Danemarck et la Suède rompirent en 1439 tous les liens d'obéissance qui les attachaient à lui, et les Norwégiens, après avoir tenté, sans succès, en sa faveur une invasion en Suède, ne s'en occupèrent plus. Érik vécut dix ans dans l'île de Gothland. Son neveu, qui fut aussi son successeur, disait gaiement, à propos du métier qu'il faisait : « Il faut bien que mon oncle vive. » Plus tard, il rentra dans sa patrie et mourut à Rugenwald en 1459, à l'âge de soixante-quatorze ans.

Christophe de Bavière, fils du duc Jean du haut Palatinat et de la princesse Catherine, sœur du roi Érik, avait été invité, en 1438, par le sénat danois à se rendre en Danemarck. Cette invitation lui avait été faite après qu'Érik eut échoué dans sa première tentative pour assurer la succession au trône à son cousin le duc Bogislaus de Poméranie. Pour y parvenir, il promit aux paysans des libertés et des priviléges qui occasionnèrent en Seeland et dans le Jutland, une sédition meurtrière contre la noblesse, de sorte que les paysans danois prirent les armes pour ce roi quand il fut chassé par ceux de la Suède. Christophe, qui se fit d'abord nommer régent du Danemarck, entra, sans perdre de temps, en négociations avec le sénat de Norwége et de Suède. Les partis dans ce dernier pays avaient pour ainsi dire un mouvement de flux et de reflux. Dans une entrevue qui eut lieu à Iönköping entre les plénipotentiaires danois et suédois pendant l'automne de 1439, il fut résolu qu'on maintiendrait l'union de Kalmar, et les ecclésiastiques, toujours plus attachés que les autres aux intérêts de l'union, se prononcèrent ouvertement pour Christophe. Mais il fut décidé, dans une seconde assemblée de seigneurs qui se tint à Arboga au commencement de l'année suivante, qu'on n'élèverait jamais un roi étranger sur le trône de Suède, et cependant à la diète d'élection, le 4 octobre de la même année, Christophe de Bavière

fut proclamé, après que des négociations particulières entre lui et Charles Knutsson eurent assuré au dernier, tout ce qu'il croyait pouvoir gagner pour le moment : il reçut la Finlande en fief et l'Öland à titre de garantie pour les avances qu'il avait faites, et il fut déchargé de toute responsabilité relative à son administration. C'était pour Charles un simple ajournement de sa prise en possession de la couronne. Le bruit courut généralement qu'une pieuse nonne lui avait révélé ses hautes destinées. Une jeune fille avait même vu une couronne rayonner sur sa tête dans l'église de Wadstena, et quand il fit son entrée solennelle dans la capitale, sa taille majestueuse effaçait tellement celle du roi, qui était court et gros et donnait le bras en marchant à son rival, que le peuple disait : « Le marsk est plus beau et plus digne de porter la couronne. Malheur à ceux qui ont arrangé les affaires de cette manière [1] ! » La Norwége ne se rendit pas encore. Érik vint à bout de s'y faire reconnaître comme roi héréditaire, ce qu'il n'avait pu obtenir dans les deux autres royaumes, ce qui fut cause que la Norwége prit les armes pour défendre ses intérêts quand les Suédois le destituèrent; mais en 1442, Christophe fut aussi élu et couronné en Norwége.

C'est en grande partie aux évêques que ce prince dut la couronne de Suède. C'est pourquoi le journal de Wadstena dit au sujet de son élection : « Elle a eu lieu par la volonté des prélats, plût à Dieu qu'elle fût également selon celle du ciel ! » Aussi à son couronnement et dans sa tournée dans le royaume, il se montra si favorable pour le clergé, que celui-ci adhéra à ce qui avait été l'objet de ses protestations depuis un siècle, l'adoption de la loi générale du pays. Le roi la sanctionna le 2 mai 1442, avec maintien des priviléges du clergé et de la noblesse. L'archevêque d'Upsala, Nils Ragwaldsson, ancien représentant de la Suède au concile de Bâle en 1424, reçut en propriété perpétuelle le château de Stäke, qu'il avait construit et fortifié. Ce château acquit plus tard une célébrité malheureuse dans les guerres civiles. En visitant le couvent de Wadstena, le roi se fit admettre au nombre des religieux de cet ordre; quoique la piété ne fût guère en harmonie avec la légèreté de son caractère et la licence de ses mœurs. A la même époque, la Suède offrit le premier exemple d'un procès fait à un hérétique. Un simple paysan, qui se disait envoyé de la sainte

[1] Voyez la *Chronique rimée*.

Vierge, présenta aux moines une sorte de réforme et une critique de leurs mœurs ; on instruisit pour ce fait contre lui, et il fut mis en prison jusqu'à ce que, affaibli par un long jeûne, il eût fait une rétractation. Son abjuration fut publique, et célébrée par une procession solennelle dans laquelle, le pécheur, nu jusqu'à la ceinture, portait un cierge allumé à la main et un fagot de bois sur le dos, se reconnaissant ainsi digne du bûcher s'il retombait dans ses erreurs.

Charles Knutsson, pour qui le roi avait montré d'abord les sentiments d'un fils, que ce prince avait élevé à la dignité de chevalier ainsi qu'à celle de drots[1] de Suède avec la confirmation et l'extension de ses fiefs, fut bientôt mal vu à la cour. Parmi ses nombreux et puissants ennemis, l'ancien drots Christer Nilsson fut le premier qui commença l'attaque : à peine revenu de son exil il se plaignit de l'injustice dont il avait été victime. Charles fut obligé de lui céder ainsi qu'à ses héritiers une partie de la Finlande. Peu de temps après, le roi le manda à Stockholm, et quoiqu'il se présentât avec dix vaisseaux et cinq cents cavaliers, on osa lui redemander Abo, Tavastehus, l'Öland et Svartsiö. Il fut en effet obligé de restituer Abo, mais il conserva Wiborg, fief vacant par la mort de Christer Nilsson. Charles Knutsson s'y réfugia pour se soustraire à toutes les accusations qui s'élevèrent contre lui. Il se vit exclu de la régence que le roi établit en quittant la Suède ; elle fut donnée aux seigneurs suédois, la plupart ennemis de Charles. On n'entendit plus parler de gouverneurs ni de commandants étrangers, et, dans une circonstance où il était question d'en employer quelques-uns, le roi, dit-on, abandonna ce projet, sur les remontrances du sénat[2]. Mais les seigneurs suédois que le roi employait pour se créer des revenus n'en devinrent que plus ardents à se disputer ces gouvernements. Des inimitiés germèrent profondément au milieu d'eux quand les gouvernements des provinces furent vendus dans la chancellerie au plus offrant ; souvent même ces gouvernements furent donnés à plusieurs personnes à la fois[3]. En même temps la disette affligea le pays. Lorsque le roi avec sa jeune épouse, Dorothée de Brandenbourg[4], visita la Suède en 1446, des

[1] Il fut nommé *drots* du royaume par le roi, mais les chroniques continuent de lui donner le nom de *marsk*.

[2] Hvitfeld.

[3] Ericus Olaus.

[4] Fille du margrave Jean Alchymista, mariée à Copenhague en 1445.

plaintes se firent entendre sur leur passage : on disait que les écuries de la cour absorbaient cinq charges (*läster*) de blé, tandis que les paysans se nourrissaient d'écorce. C'est pour cela que ces mêmes paysans l'appelèrent le roi d'écorce (*Barkekonung*) ; ils regrettaient les bonnes années qui rendaient, au moins sous ce rapport, le règne de Charles Knutsson supportable.

Dans une assemblée de seigneurs à Stockholm, où Charles fut appelé de Finlande, on conclut une alliance avec les chevaliers de Livonie pour attaquer Novogorod, et il fut décidé que la Suède ferait une irruption sur les frontières russes[1] ; une expédition fut en outre décidée contre Gothland, d'où les pirates du vieux roi Érik continuaient de sortir pour inquiéter le commerce et les côtes de la Suède. Mais les choses se bornèrent à une visite d'amitié que Christophe rendit à son oncle. On ne vit aucune utilité pour la Suède dans cette expédition, qui finit au retour par un naufrage, où l'on perdit dans les flots tout le butin qu'on avait pu recueillir. On remarquait en général la tendance la plus prononcée à se procurer de l'argent par tous les moyens. Ainsi le roi en 1447 fit saisir plusieurs vaisseaux anglais et hollandais qui traversaient le Sund et dont il fit vendre les cargaisons. Il méditait quelque grand projet, car la même année il fit des levées considérables de troupes, et se montra avec une flotte devant les villes hanséatiques, demandant le libre passage pour lui et les siens, sous prétexte de faire un pèlerinage à Wilsnach, dans le Brandenbourg. Rostoch y consentit, mais Wismar et Stralsund refusèrent. Le dessein réel du roi était d'attaquer à l'improviste Lubeck, où plusieurs princes, amis de Christophe, s'étaient rendus avec des armes qu'ils avaient fait passer dans des pièces de vin. Un incendie qui éclata dans la nuit fut pris par les conjurés pour le signal de l'attaque. En courant aux armes avant le temps convenu, ils se trahirent eux-mêmes, et ils furent chassés de la ville. Ayant ainsi échoué, Christophe se rendit en Suède pour trouver le sénat suédois à Iönköping. Il tomba malade à Helsingebourg et mourut le 6 janvier 1448 des suites d'un abcès, suivant la *Chronique rimée ;* mais son auteur ne connaissait pas plus que nos autres chroniqueurs le récit du palatin, qui prétend que le roi mourut empoisonné. A ses derniers instants, il avoua qu'il n'avait rempli les coffres du trésor que dans le dessein de soumettre

[1] En 1448. (Karamsin.)

Lubeck au Danemarck. Il ne laissa pas d'héritiers et ne fut regretté de personne, disait-on en Suède, si ce n'est de l'archevêque Nils, qui pleura à la nouvelle de sa mort, et quelques jours après le suivit dans la tombe.

Charles Knutsson, qui habitait toujours le château de Wiborg, retarda son retour de plus de quatre mois après la nouvelle de la mort du roi. Il se présenta bien armé et en force le 23 mai 1448 à Stockholm, où les évêques, le clergé, les chevaliers, la noblesse et les députés des campagnes et des villes avaient été convoqués à une diète [1]. On vit se renouveler les prophéties de saints personnages qui promettaient la couronne de Suède à Charles. La pluie qui tomba à son entrée dans la ville fut acceptée par le peuple comme un présage d'autant plus heureux, que le pays depuis plusieurs années souffrait d'une sécheresse constante. Charles avec ses guerriers, se logea dans la ville. Le château était occupé par ses adversaires, les frères Benoît et Nils Jönssöner (Oxenstjerna), qui, dans la précédente assemblée des seigneurs, avaient été nommés régents et avaient administré le royaume du vivant du roi Christophe concurremment avec l'archevêque défunt. Le jeune Jöns Bengtsson (Oxenstjerna) avait été appelé au siége archiépiscopal, qui était vacant, et il n'était pas moins que son père et son oncle (les deux régents) l'ennemi de Charles. On accuse cette puissante famille d'avoir aspiré au trône : si elle avait conçu le projet d'y monter, elle y renonça au bout de peu de temps pour opposer à Charles, qui était encore plus puissant qu'elle, la politique accoutumée de l'union. Les deux partis se provoquèrent par des paroles pleines de fiel, les uns du haut des remparts, les autres des fenêtres des maisons, et une lutte sanglante était sur le point de s'engager lorsque, enfin, on convint d'élire un roi. Cette élection n'eut cependant pas lieu dans les formes prescrites par les lois du pays [2]. Sur soixante et dix votes secrets, soixante-deux furent en faveur de Charles. Les paysans manifestèrent leur approbation par des acclamations. Le nouveau roi, après avoir reçu les hommages accoutumés auprès de Mora-Sten, fut sacré à Upsala le 29 juin ; et lorsque son épouse Catherine [3] fut égale-

[1] « Episcopi, prælati, milites, nobiles, rusticorum et civitatum nuntii speciales. » Ericus Olaus.

[2] « Non secundum formam. » Ericus Olaus.

[3] Elle était très-belle, au rapport de la *Chronique rimée*. La première épouse du roi était Brite Thuresdotter (Bjelke). Une fille issue de ce mariage fut unie à Érik

ment couronnée quelques jours après par le nouvel archevêque, celui-ci donna un témoignage d'approbation public au nouvel ordre de choses, approbation dont l'expression s'était fait attendre et ne fut pas accordée sans peine.

Le premier acte du nouveau gouvernement fut une expédition contre Gothland et le vieux roi Érik, et ce qu'il y a d'étonnant c'est que le commandement en fut confié à Magnus Gren, ancien ennemi, dont l'amitié récente et la fidélité étaient très-équivoques. L'exécution s'en ressentit : le plat pays fut occupé sans peine ; mais le siége de Wisby traîna en longueur, et conduisit à un armistice et à des négociations. Érik gagna ainsi du temps, et il put livrer le château aux Danois; Magnus Gren, de son côté, leur livra l'île et la flotte. Les Danois étaient commandés par le roi Christian en personne, qui surprit la garnison suédoise de Wisby (par trahison, dit la chanson suédoise) et mit le feu à la ville. Ainsi fut pris et perdu Gothland. Peu de temps après, la couronne de Norwége glissa non moins rapidement des mains de Charles, qui avait d'autant plus d'espoir de la conserver, que les Norwégiens dès 1441 avaient conclu un traité particulier avec la Suède [1], pour la défense de la liberté réciproque des deux pays. Ils paraissaient peu disposés maintenant à s'allier aux Danois, qui avaient élevé Christian d'Oldenbourg [2] sur le trône. L'archevêque de Trondhem, avec plusieurs sénateurs norwégiens et la majorité des paysans [3], se déclarèrent pour Charles, qui fut proclamé roi et couronné le 23 novembre 1449 dans la cathédrale de Trondhem. Tous les paysans au nord et au sud des Dofrines publièrent une lettre à Christian dans laquelle ils disaient qu'ils ne le reconnaîtraient

Ériksson (Gyllenstjerna). Sa seconde épouse, Catherine, mourut en 1450 ; elle était fille du sénateur Carl Ormsson, d'une famille norwégienne qui par son crédit contribua puissamment à l'élection de Charles, comme roi de Norwége. Il eut de Catherine quatre fils et cinq filles; les fils moururent tous en bas âge. A son lit de mort, le roi épousa Christina, fille du commandant du château de Raseborg, afin de légitimer un fils qu'il avait eu d'elle ; mais le sénat ne sanctionna pas cette union, et le fils vécut et mourut dans l'oubli.

[1] Le 9 février et le 24 juin 1441. (Voyez Hadorph dans les suppléments de la *Chronique rimée.*)

[2] Christian était né en 1425; son serment écrit est du 1er septembre 1448. Il épousa Dorothée, veuve du roi Christophe. Tout porte à croire que l'élection de Charles Knutsson en Suède eut lieu avant celle de Christian en Danemarck.

[3] Voyez les lettres des paysans, datées de plusieurs lieux de la Norwége, dans Hadorph, c. 1.

jamais comme roi, ni aucun Danois ou Allemand qui pourrait se présenter à l'avenir. Ils avaient élu Charles parce que la Suède et la Norwége, qui formaient naturellement un continent, étaient liées de temps immémorial par une confiance et une amitié réciproques. Deux sénateurs norwégiens furent nommés à la présidence du gouvernement, et Charles s'en retourna par le Iemtland.

Pour conserver les acquisitions qu'on avait faites, il aurait fallu de la force et de l'union. Le parti de Christian prit bientôt le dessus en Norwége, quoique le peuple, surtout dans la partie septentrionale, restât longtemps encore fidèle à Charles. On ne voit pour défendre la couronne de Norwége qu'une vaine tentative d'assiéger Opslo, qui avait reçu une garnison danoise. A l'entrevue qui eut lieu à Halmstad, le Ier mai 1450, entre douze seigneurs suédois et danois, on résolut le maintien de l'union et l'élection d'un roi commun. Les envoyés de Charles, à leurs propres périls et sous leur responsabilité personnelle, firent l'abandon de ses droits au royaume de Norwége. Un article secret conférait au sénat le droit d'investiture des fiefs ; une proposition semblable devait être présentée au roi Charles dans une nouvelle entrevue à Kalmar, et, en cas de refus, le sénat devait se déclarer pour Christian. Le secret fut éventé, et Charles retira à plusieurs sénateurs leurs fiefs et leurs fonctions. On s'étonna moins de cette conduite que de trouver parmi les plénipotentiaires réunis à Halmstad le même homme qui avait abandonné Gothland, et qui embrassait ouvertement aujourd'hui le parti danois pendant que les autres ennemis de Charles se ralliaient à lui, du moins en apparence. La nouvelle assemblée de Kalmar, des décisions de laquelle Charles appela au pape, resta sans résultat. Il était clair qu'il n'y avait que les armes qui pussent décider entre lui et son rival. Des hostilités avaient déjà commencé au nom de Christian contre le Wermland et l'Ostrogothie.

Au commencement de l'année 1452, le roi Charles assembla une armée « telle que de mémoire d'homme on n'en avait vu une pareille sortir de la Suède [1], » dit la *Chronique rimée*, qui se complaît dans la description de la déclaration de guerre, des étendards brillants et de l'habileté du roi à disposer ses troupes, talent qu'il avait acquis dans

[1] On évalue à 40,000 le nombre des soldats ; d'autres le portent à 80,000. L'avant-garde se composait des patineurs (*skyrännare*).

les pays étrangers. Vingt canons transportés sur des traîneaux [1] l'accompagnaient : ce sont les premiers dont il soit fait mention dans l'histoire des guerres de la Suède. La Scanie fut impitoyablement ravagée ; les villages et les villes furent livrés aux flammes pendant les rigueurs de l'hiver, mais pas une seule place forte ne fut enlevée : ce fut là tout le résultat de cet immense armement. Le roi quitta son armée en lui laissant l'ordre de traiter de la même manière la Hollande et le Bleking. A cet effet l'armée fut partagée en deux corps, qui ne devaient pas tarder à se disperser, car le printemps venu, lorsque le roi Christian commença la campagne par l'invasion de la Westrogothie, il trouva le pays ouvert, et dans le cours de l'été les châteaux tombèrent en son pouvoir. Charles devait marcher à la rencontre de l'ennemi sur la lisière du Tiweden pour l'empêcher d'envahir la haute Suède ; mais il fit volte-face à la nouvelle qu'une flotte danoise avait attaqué la capitale, qui n'était défendue que par les paysans. La flotte suédoise, que le roi avait d'abord réunie près de Stockholm, et qu'il avait ensuite éloignée, étant revenue, on échangea quelques bordées, et tout fut fini. Il n'y a pas lieu de s'en étonner s'il est vrai, comme on le rapporte, que la flotte était commandée par des Danois d'origine [2], qui laissèrent impunément dévaster les côtes de Suède par leurs compatriotes. Christian pût même dans l'automne gagner l'intérieur du pays sans être poursuivi, et sans autre perte que celle que lui fit éprouver le peuple exaspéré dans la forêt de Holweden. Seulement le brave Thord Bonde, neveu du roi et nommé marsk par lui, défendit avec autant de succès que de valeur la frontière occidentale du royaume.

Les années qui suivirent s'écoulèrent comme les précédentes au milieu des troubles ; elles furent même plus malheureuses. La peste éclata de nouveau en Suède en 1455 ; elle n'avait presque pas interrompu ses ravages depuis 1450. Dans la seule ville de Stockholm, le fléau moissonna neuf mille personnes. La récolte manqua trois années de suite ; il en résulta la disette la plus cruelle qu'on eût jamais

[1] Vingt arquebuses (*karrabyssor*) avec de la poudre et des pierres ; on avait déjà des canons dans les forteresses. Dans la guerre conduite par Engelbrecht, on fait mention d'arquebuses placées au château de Stockholm. Cette ville avait des arquebusiers et des fondeurs de canons dès 1431.

[2] Ericus Olaus.

ressentie [1]. Les opérations militaires se suivaient sans combinaison, sans plan arrêté, au milieu de propositions de paix qui n'avaient pas de suite et d'entrevues consécutives entre les sénats des royaumes. Ces entrevues se distinguèrent quelquefois par des fêtes brillantes dans lesquelles Charles étalait sa magnificence, ses richesses et sa piété, comme en 1455, où sa fille, âgée de huit ans, embrassa la vie monastique dans le couvent de Wadstena. Le roi, revêtu de tous les insignes de sa dignité royale, chanta l'Évangile devant l'autel. Au mariage de Thord Bonde, les convives furent servis dans quatorze cents plats d'argent. L'année suivante, le brave Thord Bonde fut perfidement assassiné par un Danois qui avait gagné sa confiance par ses services. L'impression que fit ce meurtre sur le peuple suédois a été exprimée dans une romance populaire qui est parvenue jusqu'à nous.

Il n'était pas extraordinaire de trouver à cette époque des Danois au service de Charles, comme des Suédois à celui de Christian; les uns et les autres avaient quelquefois des possessions et souvent des relations de famille dans les trois royaumes, où ils cherchaient la fortune par le métier des armes, peu importait sous quel maître, de sorte qu'à la fin le peuple seul sût ce que c'était que patrie et souffrir pour elle. Charles lui-même n'avait pas l'âme élevée au niveau de son rang : ses vues étroites ne dépassaient pas ses intérêts particuliers, et le chef de parti distingué ne fut plus qu'un prince faible. Il nourrissait contre les grands une défiance fondée, qu'il dissimulait souvent par crainte, et il fournissait ainsi à ses ennemis secrets l'occasion de lui nuire à visage découvert : rusé, accommodant en tout, excepté dans les questions d'argent [2], il tira de la plus basse classe, des employés qui lui ressemblaient par leurs défauts, et qui finissaient par le trahir. Ses intendants pouvaient être assimilés aux étrangers pour leur avarice et leur rapacité ; mais ils volaient sous le voile de la loi [3]. Le peuple, qui n'avait pas oublié Engelbrecht, s'éloignait de Charles, et lorsqu'il voulut entraver la liberté de donner à l'Église, et attaquer

[1] *Diar. Wadstenense.* En 1464 la peste sévit de nouveau : 7,000 individus en moururent ; elle se jeta aussi sur la Russie. Suivant Karamsin, à Novogorod, 48,000 personnes succombèrent sous la violence du mal.

[2] « Obligeant, mais avare, » dit un ancien récit.

[3] Voyez *Caractère de Charles Knutsson*, par Ericus Olaus, son contemporain. Olaus Magnus, qui loue la justice des employés de Sten Sture l'aîné et qui attaque

la fortune et les priviléges du clergé [1], sa situation devint d'autant plus périlleuse qu'il ne possédait pas les qualités militaires nécessaires pour résister à des hommes qui tenaient l'épée d'une main, et la crosse épiscopale de l'autre. Les manœuvres de l'archevêque Jöns Bengtsson n'étaient pas ignorées du roi. Ce prélat et l'évêque Sigge de Strengnäs avaient déjà été une fois convaincus de haute trahison, et ils avaient perdu les fiefs dont ils étaient investis; mais ils étaient rentrés en grâce auprès du roi par l'entremise du sénat. Ils ne laissèrent pas de tenir un langage hautain, et dans une assemblée de seigneurs, ils manifestèrent leur mécontentement contre le gouvernement de Charles, et leur prédilection pour Christian. Le roi, se reposant sur ses trésors et ses mercenaires, fit trop peu d'attention à ces graves circonstances [2].

Au commencement de 1457, l'archevêque était l'hôte du roi au château de Stockholm, lorsque de nouvelles querelles s'élevèrent entre eux. Des ordres furent donnés pour une de ces expéditions insignifiantes que signalèrent annuellement le règne de Charles : il s'agissait alors d'Öland, dont les Danois s'étaient emparés, et quand Charles partit pour les provinces méridionales, l'archevêque reçut mission d'accélérer l'armement dans le haut pays. Jöns Bengtsson se rendit à la cathédrale d'Upsala, déposa sur l'autel ses ornements épiscopaux, prit le casque, endossa la cuirasse et ceignit l'épée, puis il fit afficher sur la porte de l'église sa déclaration de guerre contre le roi, et commença immédiatement les hostilités. Charles revient en toute hâte. Ses troupes n'étaient pas nombreuses, mais elles se composaient de l'élite des mercenaires, et il aurait facilement dispersé des bandes rassemblées sans ordre et peu accoutumées à la discipline, s'il ne s'était laissé surprendre à Strengnäs, doù il s'enfuit à Stockholm après un court combat dans lequel il fut atteint d'une flèche. Les habitants ne se décidèrent que difficilement à lui ouvrir les portes : « Et comme il vit, dit Olaus Petri, que l'archevêque et ses partisans avaient pris leurs mesures, et qu'il craignait, vu l'état d'hostilité dans lequel il avait trouvé le pays, que les habitants de Stockholm ne lui demeu-

avec amertume ceux de Charles et leur conduite envers leur maître, prouve suffisamment leur mauvaise conduite envers le peuple.

[1] En 1454, les ecclésiastiques protestèrent énergiquement. Charles ne voulait pas seulement mettre des bornes aux donations en faveur des églises, il revendiquait encore une partie de ses propriétés; il avait encore dessein d'empêcher les nobles d'embrasser l'état ecclésiastique sans l'abandon préalable de toute leur fortune à leur famille. — [2] *Chronique rimée.*

rassent pas fidèles, il réunit tous ses trésors et se rendit secrètement pendant la nuit sur un vaisseau qui le transporta en trois jours à Dantzig, où il demeura sept ans, à la faveur d'un sauf-conduit. »

Alors on vit revenir les seigneurs que la crainte de Charles avait éloignés. La ville de Stockholm, qui avait soutenu un siége de sept ans sous le règne d'Albrecht, se rendit dans un mois à l'archevêque, qui se fit nommer prince et régent de Suède. Le commandant du château de Stockholm se rendit aussi sans résistance et livra les enfants du roi, que celui-ci avait confiés à sa fidélité, à condition qu'on ne lui demanderait aucun compte des sommes d'argent dont il avait eu le maniement. Ses collègues, les intendants royaux, à l'exception de Gustave Carlsson [1], commandant de Kalmar, qui portait avec honneur son nom de chevalier, suivirent son exemple avec tant d'empressement, qu'à la Pentecôte, lorsque le roi Christian arriva à Stockholm avec sa flotte, les Danois se plaignirent qu'il ne leur restait rien à faire et comblèrent les Suédois, les ecclésiastiques surtout, d'éloges ironiques; mais les mots ne firent pas oublier les faits, et le clergé fut pleinement rassuré par la confirmation de tous ses priviléges.

Christian d'Oldenbourg fut alors élu roi de Suède et couronné à Upsala le 29 juin 1457. Il obtint des sénats des trois royaumes, qui se réunirent à Skara, que son fils lui succéderait. Les paysans, contre la volonté desquels il avait été appelé dans le royaume, quoique ayant embrassé le parti de l'archevêque contre Charles, se contentèrent de ce qui était fait, et, pour nous servir des expressions de la chronique : « Le pays se portait bien dans les premiers temps du règne du roi Christian; mais au bout de quelques années ce prince multiplia les impôts, et força tous ceux qui avaient de l'argent à lui prêter de fortes sommes, qu'il ne leur rendit pas. Il acheta le Holstein au comte de Schaumberg et à son frère le comte Gerdt : pour cela il tira beaucoup d'argent de ses royaumes ; il s'attira la haine du peuple par ces contributions et les envois qu'il faisait hors du pays. Ses ennemis commençaient à l'appeler le gouffre où s'engloutissaient toutes les ressources du royaume, quoiqu'il fût religieux et d'un caractère très-modéré [2]. » En 1463, le bruit courut que le roi Charles, appuyé

[1] Fils de Charles Ormsson, beau-père du roi; cependant à la fin il rendit aussi hommage à Christian.

[2] Olaus Petri.

d'une grande armée, devait revenir pour faire valoir ses droits à la couronne; mais la suite prouva que cette nouvelle était sans fondement. Un marchand que l'archevêque fit arrêter, et qu'on disait porteur de lettres pour les parents et les partisans de Charles, fut mis avec plusieurs de ces derniers à la torture : les uns succombèrent aux douleurs, les autres restèrent estropiés. Ces cruautés soulevèrent une haine violente contre l'archevêque; mais il avait un caractère si haineux et si vindicatif, que celui sur qui tombait sa colère ou seulement un simple soupçon avait tout à craindre de lui.

Les périls qui menaçaient le trône amenèrent le roi Christian à Stockholm. Il ordonna de nouveaux impôts et chargea l'archevêque de les lever : il partit lui-même pour une expédition contre les Russes, en Finlande. Dans cette circonstance, il avait reçu la permission de toucher les impositions qu'un légat du pape levait dans le Nord pour soutenir la guerre contre les Turcs. Les paysans refusèrent de payer le nouvel impôt, disant qu'ils aimaient mieux mourir que de se soumettre à des contributions illégales ; il y eut une révolte, et l'archevêque promit de le faire abolir, d'autant plus que le roi n'en avait pas même exempté les paysans de l'Église. Mais à son retour, Christian accusa l'archevêque d'avoir lui-même fomenté les troubles, et il accumula contre lui plusieurs accusations qui auraient été plus plausibles de la part de Charles. Les adversaires de l'archevêque triomphèrent dans le sénat et dans la bourgeoisie de Stockholm ; on trouvait affichés dans toutes les rues des placards sur lesquels on lisait : « *L'archevêque est un traître.* » Le roi, malgré les menaces d'excommunication, fit arrêter ce prélat. Les paysans, ne voyant en lui qu'un martyr de la liberté, accoururent à Stockholm; mais ils furent repoussés et en partie massacrés dans un combat, où le marsk Thure Thuresson (Bjelke) mérita le nom de boucher des paysans [1]. Avant de partir, le roi enleva du château de Stockholm tout ce qu'il contenait de précieux, depuis la flèche dorée de la tour jusqu'aux fenêtres; les marmites et les chaudières ne furent pas oubliées. Il fit raser les remparts, fouiller la terre et même chercher dans la mer des trésors qu'il y supposait cachés, de sorte qu'on disait dans une lettre écrite à cette époque qu'il avait demandé de l'argent aux trois éléments, à l'air, à l'eau et à la terre.

[1] *Chronique rimée.*

A peine le roi était-il parti, accompagné de l'archevêque, qu'il emmenait prisonnier, que la sédition éclata de nouveau, excitée par un proche parent de ce prélat, l'évêque de Linköping, Kettil Carlsson (Wase), qui se fit proclamer régent à Westerås au commencement de l'année 1464. Il était soutenu surtout par les Dalécarliens, « qui sont les habitants les plus sauvages et les plus belliqueux de la Suède, suivant les moines de Wadstena [1]. » On publia, au nom des Dalécarliens et des paysans suédois, une lettre remplie d'accusations énergiques contre le gouvernement du roi [2]. Le roi Christian accourut à la défense de Stockholm au milieu des rigueurs de l'hiver; mais les Dalécarliens feignirent une retraite et l'attirèrent dans une forêt épaisse, près de l'église de Haraker, dans le Westmanland, où il essuya un grand désastre, et courut des dangers personnels. Il fut obligé de fuir de Stockholm, que les Dalécarliens assiégèrent dans l'été. Alors ce fut un cri unanime parmi les paysans, en faveur du roi Charles : « La Suède, disaient-ils, est un royaume et non pas une province ou une paroisse. » Les sénateurs cédèrent, et Charles fut invité à revenir; mais ce fut pour être expulsé de nouveau six mois après par l'archevêque, qui avait été rendu à la liberté [3] et auquel s'était joint l'évêque Kettil.

Dans l'espace de trois ans et demi, depuis janvier 1464 jusqu'à novembre 1467, quand le roi, déchu pour la seconde fois, séjournait au château de Raseborg en Finlande, dans un état de dénûment tel qu'il se plaint de ne pouvoir payer cinquante marcs d'argent qu'il devait, nous voyons d'abord l'évêque Kettil, puis l'archevêque, et peu de temps après lui le puissant Érik Axelsson (Tott), occuper la régence, de sorte que le partage du royaume sous plusieurs régents indigènes paraît s'être exécuté d'après le plan arrêté, dit-on, par les grands, pendant ces temps de troubles [4].

Le 13 novembre 1467, Charles Knutsson fut rappelé pour la troisième fois. Son ennemi le plus implacable, l'archevêque, mourut peu de temps après dans l'exil. Les dernières années du règne du vieux roi furent remplies par des troubles intérieurs et la guerre avec Christian,

[1] « Maxime feroces et bellicosi. » (*Diar. Wadstenense.*)
[2] Voyez Handlingar, *rörande Skand. histor.*, 5e vol.
[3] Olaus Petri.
[4] « Ils voulaient diviser le royaume en quatre parties qui devaient être gouvernées chacune par un régent. » (Olaus Petri.)

qui attaqua de nouveau la Suède, et avec Érik Carlsson (Wase), qui se mit à la tête d'une troupe de révoltés. Ce fut alors que le nom de Sture commença de briller dans la Dalécarlie. Après les victoires de Nils et de Sten Sture d'abord sur les rebelles, puis sur les ennemis extérieurs, Charles put mourir en paix. Il termina ses jours le 15 mai 1470 au château de Stockholm, à l'âge de soixante et un ans. Il laissa le gouvernement à Sten Sture, en lui conseillant de ne jamais ceindre la couronne [1].

[1] *Chronique rimée.*

CHAPITRE VI.

LES STURE.

Sten Sture l'aîné. — Le roi Hans (Jean). — Svante Sture. — Sten Sture le Jeune et Christian le Tyran.

Engelbrecht avait rendu le peuple puissant, et avait fait regarder l'union comme une domination étrangère. Charles Knutsson , qui voulait recueillir là où il n'avait pas semé, l'avait employée pour s'emparer de la couronne ; mais son exemple prouva qu'on pouvait être tout en Suède, excepté roi. Les Sture profitèrent de cette leçon pour ne pas viser au trône. Ils cherchèrent à s'attacher le peuple de plus près ; mais ils devaient apprendre aussi quels obstacles entravent la marche d'un chef de parti, quelle que soit sa puissance, à moins qu'il soit roi. L'union, qui était dans l'intérêt des grands, fut conservée, du moins de nom, jusqu'à ce que la hache du bourreau de Christian II l'eût noyée dans des flots de sang, et que cette fausse position eût disparu à la tentative de conquête de la Suède par les Danois.

Sten Sture, surnommé l'aîné, était fils du sénateur et chevalier Gustave Anundsson Sture et de Brite Bjelke, belle-sœur du roi Charles Knutsson. Il fit ses premières armes en 1464 dans la révolte de l'évêque Kettil Wase contre Christian ; il servit plus tard sous les ordres de Nils Sture [1] (il n'était pas issu de cette famille, quoique portant le même nom), qui avait soutenu le trône chancelant de Charles Knutsson. Il ne se distingua pas moins par sa prudence que par sa bravoure. — C'était un seigneur intelligent, prudent, hardi et heu-

[1] Le père de Nils Sture, le sénateur Bo Stensson Natt och Dag, avait épousé Karin, fille de Sven Sture de Schleswig de la famille danoise de Sture.

reux dans ses entreprises [1]; — ses grandes qualités en avaient fait l'homme du peuple; il fortifia son crédit par le moyen de ses relations avec les Axelssöner (fils d'Axel) [2], qui étaient aussi puissants en Suède qu'en Danemarck et vivaient alors en état d'hostilité avec le roi Christian.

La ville de Stockholm et les Dalécarliens, qu'unissait une alliance étroite, selon l'opinion de ces temps, et qui étaient les points d'appui de la puissance des Sture, reconnurent immédiatement Sten pour régent. Le peuple en général était pour lui, et ce n'est pas sans raison que la *Chronique rimée* lui met ces mots dans la bouche : « J'avais un fort appui chez les paysans de Suède, quoique les seigneurs fussent contre moi. »

Le sénat était partagé. Par habitude, on parla du maintien de l'union. Érik Carlsson Wase était exilé, ainsi que plusieurs seigneurs suédois. Ils appartenaient tous au parti de l'ancien archevêque, qui était revenu du Danemarck avec des soldats et des vaisseaux, pour disputer encore la possession de la couronne à Charles Knutsson mourant. Sten Sture les battit, et ils furent obligés de chercher leur salut dans la fuite. Mais les dissensions suivaient leur cours, et durant près d'un an le royaume n'eut pas d'autorité légalement reconnue. Les paysans, au nombre de douze par chaque province, se réunirent spontanément à Upsala, et sommèrent le sénat de venir s'entendre avec eux, car ils ne voulaient pas souffrir, disaient-ils, de pareilles divisions dans leur patrie. Ce fut dans ces circonstances, mais non sans de nombreuses oppositions et de vives remontrances, que Sten Sture, au mois de mai 1471, fut proclamé régent à Arboga par les bourgeois et les paysans surtout, avec l'assentiment d'une grande partie du sénat. Ce qui contribua principalement à ce résultat, ce fut que le puissant Érik Axelsson tenait à la disposition de Sture les châteaux où il commandait et que le nouvel archevêque, Jacques Ulfsson, qui avait fait son éducation et avait été son ami, s'était déclaré pour lui.

[1] Laurentius Petri.

[2] C'étaient neuf frères, fils de Peder Axelsson Thott en Danemarck. Érik Axelsson était investi du gouvernement de la Finlande et avait épousé Élin Sture, tante de Sten Sture; Iwar Axelsson, qui commandait en Gothland, avait pris pour femme Madeleine, fille du roi Charles; Sten Sture était lui-même marié à Ingeborg, fille d'Ake Axelsson. Ils étaient en opposition avec Christian, qui avait réduit les fiefs de leur frère Olof Axelsson. Ils déclarèrent même la guerre au roi en 1467.

Sur ces entrefaites, Christian lui-même arriva dans le port de Stockholm avec une flotte de soixante et dix vaisseaux. On parlait de tous côtés de réconciliation. La querelle de Christian et de la Suède, des fils d'Axel Tott (*Axelsonerne*) et de leur loi légitime, des seigneurs suédois rebelles et du parti de Sten Sture dans le sénat devait se vider devant une commission tirée des sénats des trois royaumes. C'était assez pour tenir les Danois en haleine pendant tout un été, et il paraît qu'on ne voulait que gagner du temps. Le jour décisif, Sten Sture et ses amis ne parurent pas. Le régent s'était rendu en Ostrogothie et Nils Sture dans la Dalécarlie pour tirer des troupes des provinces les plus éloignées, car dans les environs de la capitale les partisans du Danemarck étaient plus actifs et plus nombreux. Érik Carlsson (Wase) et Trotte Carlsson (d'Éka) avaient déjà gagné une grande partie des populations à la cause du roi. Les paysans furent attirés au camp danois par le bas prix du sel, dont on avait arrêté les convois à dessein. Il en resta un grand nombre sous les drapeaux du roi. On n'entendait plus parler de Sten Sture, ce qui augmenta le courage des Danois [1]. Christian le traitait de bambin qu'on devait fouetter pour s'être caché au fond des bois. Les soldats se vantèrent des traitements qu'ils réservaient aux bourgeois de Stockholm et à leurs femmes. Cependant les deux Sture s'approchaient avec leurs forces réunies pour secourir la capitale, et le 11 octobre 1471 ils livrèrent bataille aux Danois à Brunkeberg. Christian avait fortifié par de nouveaux ouvrages ce monticule sablonneux, qui à cette époque se trouvait hors de la ville, qu'on a aplani depuis et couvert de maisons, et qui a conservé son nom en mémoire du supplice qu'y subit le cruel Brunke. On y avait élevé un bastion défendu par plusieurs pièces d'artillerie ; Christian, avec la bannière du Danemarck, occupait le sommet de l'éminence ; il avait derrière lui le bastion : il avait pris cette précaution parce qu'il s'attendait à une sortie des habitants pendant la mêlée. Un autre corps d'armée était placé au pied de la montagne près du couvent de Santa-Clara. Le troisième resta pour défendre la flotte, qui avait mis à l'ancre sous Käpplinge Holmen (aujourd'hui Blasü Holmen), alors séparé du faubourg du Nord (*Normalm*) par une pointe du lac Mälaren, sur laquelle les Danois avaient jeté un pont pour communiquer avec leurs vaisseaux. Après avoir rompu l'armistice, Sten Sture par-

[1] *Chronique rimée.*

tagea son armée en trois corps dont l'un fut envoyé par des chemins détournés contre les Danois stationnés près de la flotte. Nils Sture, qui conduisait le gros de l'armée, trouva tant d'obstacles dans sa marche à travers les forêt, et les marais que remplacent aujourdhui les quartiers si populeux du faubourg du Nord, que le retard de son arrivée fut sur le point de faire perdre la bataille.—Quatre fois Sten Sture monta à l'assaut de Brunkeberg ; il ne l'emporta qu'après avoir, par une attaque simulée, attiré les Danois qui occupaient le sommet de la montagne, au milieu des troupes postées au couvent de Santa-Clara. Pendant cet engagement, les bourgeois de Stockholm, sortant de la ville, s'emparèrent du fort construit en bois, et le livrèrent aux flammes. L'arrivée de Sten Sture décida la victoire. Christian lui-même fut blessé et ne gagna ses vaisseaux qu'avec peine.

Beaucoup de fuyards trouvèrent la mort dans les flots, parce que les bourgeois avaient fait scier le pont avant le combat. Les chansons[1], dans lesquelles les paysans ont célébré pendant longtemps cette bataille offrent beaucoup de traits saillants des anciennes mœurs. Sten Sture fit ses prières et communia avec toute l'armée le matin de cette sanglante journée. Tous ses soldats mirent des signes à leurs chapeaux ou à leurs casques, les uns de la paille, les autres des feuilles, pour se faire reconnaître par leurs compatriotes ou leurs frères qui combattaient dans les rangs ennemis. En marchant à l'attaque, ils entonnèrent le chant de Saint-George, c'était celui du combat, et après la victoire, Sten Sture voua à ce saint l'image qu'on voit encore dans la cathédrale de Stockholm. Dans les deux armées, c'était autour des bannières que le combat était le plus acharné. Christian blessa de sa main Canut Posse, qui dirigeait la sortie de la ville, Sten Sture se vit plusieurs fois entouré d'ennemis : un pauvre paysan, nommé Björn le Fort (*Stark Björn*), marchait devant son cheval pendant la bataille, et lui ouvrait le chemin à grands coups d'épée. L'épouse du régent et les plus nobles dames de Stockholm considéraient ce spectacle du haut du rempart; elles firent distribuer des vivres et des aumônes aux pauvres de la ville. La bataille de Brunkeberg fut plus importante par ses résultats que par les forces qui y furent mises en mouvement. On dit que l'armée de Sten Sture comptait environ dix mille hommes; il faut y ajouter les treize cents cavaliers bien armés de la ville de

[1] L'une d'elles est parvenue jusqu'à nous.

Stockholm. L'infanterie n'était guère composée que de paysans : leurs armes familières étaient l'arc et la hache de combat du Nord, si connue depuis les temps les plus reculés [1]. Christian n'avait réuni que cinq mille combattants à son camp, dans le faubourg du Nord, mais ils étaient bien armés, et pourvus d'une artillerie formidable pour ces temps-là. Sans compter le corps de troupes qui gardait la flotte, ni celui qu'avaient réuni les seigneurs suédois appartenant au parti du Danemarck, les forces du roi étaient à peu près égales à celles de Sten Sture ; mais les soldats de celui-ci étaient bien inférieurs aux autres sous le rapport de l'adresse et de la discipline. Beaucoup de Suédois dans cette journée trouvèrent la mort en combattant contre leur patrie. De ce nombre fut le brave Trotte Carlsson, dont le bouclier de bois recouvert de cuir resta exposé dans la cathédrale d'Upsala jusqu'à l'incendie de 1702. Les débris du corps suédois qui se trouvait dans l'armée danoise gagnèrent les vaisseaux ; mais les Danois étaient si irrités qu'ils voulaient les massacrer et les précipiter dans la mer. Il faut dire à l'honneur du roi Christian qu'il s'opposa à cet acte de barbarie et les fit mettre en liberté. Il quitta la Suède pour n'y jamais rentrer, et il ne troubla plus la tranquillité de ce royaume pendant les dix années qu'il survécut à sa défaite.

Depuis longtemps on n'avait joui de jours plus paisibles que ceux qui suivirent. Les principaux chefs de parti se réconcilièrent avec le régent, qui put désormais consacrer tout son temps aux soins de l'administration. Jusqu'alors la moitié des magistrats des villes avaient été choisis parmi les Allemands ; les bourgeois et les paysans, après la bataille de Brunkeberg, voulurent réformer cet abus dans les institutions municipales : ils déclarèrent que si on refusait de les satisfaire, ils ne prêteraient jamais leur appui au sénat et aux seigneurs suédois. Aussi cet usage fut-il supprimé par une ordonnance du régent et du sénat [2]. Grand nombre de terres étaient devenues incultes et désertes par suite des guerres [3] ; elles commencèrent à se repeupler, c'est ce qu'attestent les ordonnances relatives à cet objet [4]. Pour arrêter la division des métairies, il fut décidé que celui qui avait le plus longtemps cultivé et possédé une terre aurait le droit de racheter les par-

[1] On l'appelle la *besaiguë suédoise*.
[2] Du 14 octobre 1470.
[3] *Odeshemman* (fermes devenues désertes).
[4] Voyez *Calmar-Recess*, de l'année 1474.

ties échues à d'autres héritiers. Sten Sture veilla de près sur la conduite de ses intendants, et il fit droit aux plaintes portées contre eux quand elles étaient fondées, en les faisant poursuivre conformément aux lois. Le peuple suédois garda longtemps le souvenir de sa justice, et il en fit même le sujet d'un proverbe : « Sten exposerait plutôt sa vie que de souffrir qu'on enlevât un mouton à un paysan [1]. » La *Chronique rimée* exalte la fertilité de la terre, le bas prix des subsistances, l'abondance du sel, du houblon et des productions étrangères, car dans ce temps les ports de Suède recevaient des vaisseaux chargés de fortes cargaisons,

Les loisirs de la paix furent utiles aux sciences et aux établissements où on les cultivait. Le siége de l'archevêque d'Upsala possédait depuis de longues années une école fondée par Birger-Iarl ; les frais d'entretien étaient prélevés sur les dîmes des pauvres, d'après une lettre du pape de 1250, et l'on voit que des élèves des écoles des évêchés s'y rendaient pour continuer leurs études [2] ; aussi les envoyés suédois au concile de Costnitz étaient-ils chargés d'amener des savants de l'Allemagne pour communiquer leurs lumières à la jeunesse qui fréquentait l'école d'Upsala, et dissiper l'ignorance du clergé, de laquelle on se plaignait de toutes parts [3]. En conséquence on commença par établir à Upsala, en 1438, une chaire académique [4]. Le pape avait déjà accordé au roi Érik de Poméranie le droit d'établir dans le Nord une université ; une permission semblable pour le Danemarck fut donnée à Christian lors de son voyage à Rome, en 1474. Dans le courant de la même année, l'archevêque Jacques Ulfsson traita de cette affaire avec le clergé de Suède au synode d'Arboga ; on envoya à Rome un délégué, qui rapporta des lettres du pape Sixte IV [5] contenant l'autorisation d'établir à Upsala un *studium generale* pour la théologie, la loi canonique et civile, la médecine et la philosophie, avec le droit de distribuer des grades ; l'archevêque était autorisé à exercer les fonctions de chancelier. Ce fut alors (21 septembre 1477) que l'université d'Upsala fut solennellement inaugurée, un an avant

[1] Scheffer, *Memorabil. suet. gentis.*
[2] Voyez *Script. rer. suecic.*, tome I, page 83.
[3] Celse, *Apparatus ad histor. sveo Goth.*, page 2, bibliothèque d'Upsala.
[4] Voyez Samlingari Swenska, historien. Upsala, 1798, 1 heft.
[5] Du 28 février 1476.

celle de Copenhague. Le régent et les états lui accordèrent les mêmes droits que possédait celle de Paris.

Christian I[er] mourut le 22 mai 1481. Il était, au dire des chroniqueurs, d'une taille élevée, d'une constitution robuste et si bien fait qu'aucun de ses descendants ne peut lui être comparé. Il avait l'âme pieuse; il était généreux, doux et sobre; il peut être mis au nombre des meilleurs rois que le Danemarck ait eus. C'est ainsi qu'il a été jugé par les écrivains danois [1]; mais en Suède il a partagé la haine que le peuple portait à l'union; cette haine s'accrut à mesure que le Danemarck fut regardé comme un ennemi dangereux de la liberté du Nord à cause de la maison d'Oldenbourg, qui fut bientôt incorporée, pour ainsi dire, avec ce royaume par ses possessions et ses opinions, tandis que les autres rois étrangers de l'union étaient également odieux aux trois royaumes. Aussi la Norwége, quoique plus tranquille que la Suède, parce qu'elle avait épuisé ses forces dans les luttes du moyen âge, commença de sentir plus que jamais le danger de la prépondérance des Danois dans l'union. Après la mort de Christian, le sénat de Norwége envoya à celui de Suède des plaintes détaillées, qu'il terminait en disant que : « Des étrangers, pendant le règne de ce prince, avaient exercé une influence toujours croissante en Norwége; qu'on devait donner une autre direction à l'union des trois couronnes, puisque jusqu'alors elle n'avait pas produit les résultats qu'on avait droit d'en attendre; qu'une union intime entre la Norwége et la Suède était seule capable de leur procurer le bien-être, et la jouissance de leurs libertés et de leurs droits [2]. » Cependant si les actives négociations qui avaient eu lieu entre le Danemarck et la Suède étaient restées sans effet depuis la bataille de Brunkeberg jusqu'à la mort de Christian, il n'en fut pas de même au renouvellement de l'union, en 1483, et les conditions auxquelles le fils de Christian, Jean ou Hans (ainsi qu'il est généralement appelé), fut élu roi de Suède, prouvent en faveur de quels intérêts on soutenait l'union. Après avoir reconnu solennellement tous les priviléges de l'Église, les plénipotentiaires des trois couronnes convinrent entre autres choses que le roi, qui presque toujours avait les mains liées par le sénat, et qui devait séjourner alternativement une année dans

[1] Voyez Hvitfeld.

[2] Hadorph, *Supplément à la Chronique rimée.*

chaque royaume, ne devait accorder les emplois qu'à des indigènes bons et nobles, et ne pas les confier à des hommes de basse extraction. Dans l'investiture des châteaux et des fiefs, il devait avoir égard à l'opinion des sénateurs qui habitaient les contrées où ces fiefs étaient situés. Dans le sénat, qui devait être composé de membres de la noblesse et d'un nombre indéterminé de clercs, selon l'urgence, aucun sénateur ne pouvait être admis sans le consentement des autres, et celui qui se séparait de ses collègues devait être ignominieusement exclu des conseils du roi; quatre sénateurs devaient seuls avoir les clefs des archives du royaume avec la direction des finances, à charge d'en rendre compte et d'être responsables de leur gestion. Le roi ne pouvait ni acheter ni retenir en gage aucune charge seigneuriale. La noblesse au contraire pouvait posséder par hypothèque des biens de la couronne sans que les impôts fussent à sa charge, non plus que le service militaire. La noblesse avait en outre la faculté de fortifier ses châteaux; elle pouvait en refuser l'entrée au roi, et y donner asile à ceux qui étaient tombés dans sa disgrâce. Enfin il est dit que chaque noble, clerc ou laïc, est le maître des paysans qui vivent sur sa terre, excepté dans les causes où le roi était partie. Et quoique les articles que nous venons de rapporter fussent d'une observation difficile, le roi Hans promit d'y être fidèle; il en donna l'assurance par son nom, son sceau et son serment.

Après la convention de Kalmar, en 1483, l'aristocratie suédoise, parvenue à l'apogée de sa puissance, révéla ainsi le but qu'elle s'était proposé d'atteindre. Sten Sture ne se pressait pas de tenir sa parole: « Car (nous laissons parler Olaus Petri) quoique la Suède eût été donnée au roi Hans, quatorze ans s'écoulèrent avant qu'il en prît possession, tant parce que la dette du roi Christian n'avait pas été acquittée, que parce que les Suédois n'étaient pas disposés à la soumission. Il y eut pendant ce temps beaucoup d'assemblées des seigneurs des trois royaumes; on y prit des mesures pour que la paix ne fût pas troublée, et que le roi Hans pût faire, enfin, son entrée en Suède; mais ces négociations éprouvèrent des retards : le départ du roi fut ajourné d'un jour à l'autre, ce qui fit croire que les Suédois ne voulaient pas de lui; sans cette crainte, il fût venu bien vite. »

L'île de Gothland était une des principales causes des querelles toujours renaissantes entre la Suède et le Danemarck. Elle avait été donnée en gage par Christian à Olof Axelsson (Tott), et elle était

tombée, après sa mort, entre les mains de son frère Ivar, à qui Charles Knutsson avait donné sa fille en mariage dans l'espoir que cette alliance procurerait à la couronne de Suède la possession de l'île. Mais cette puissante famille danoise, qui, par esprit d'opposition contre Christian, s'était alliée à Sten Sture, fit voir qu'on ne pouvait pas compter sur sa fidélité. Érik Axelsson, qui avait en fief la Finlande, laissa les châteaux avant de mourir, non au régent, qui était son beau-frère, mais à ses deux frères, Laurent (Lars) et Ivar. Ceux-ci prirent possession du pays pour leur propre compte. Il en résulta entre Sten Sture et Ivar Axelsson une guerre qui ne se termina que lorsque le dernier eut livré Gothland à Hans, en 1487, et qu'il fut allé lui-même chercher un asile en Danemarck. Ces divisions intestines mirent à nu le ressentiment des grands contre le régent. Dès 1484 il était question de lui retirer son autorité, et il offrit plus d'une fois de s'en dessaisir. Au fond ce pouvoir était très-borné, et celui qui l'exerçait pouvait difficilement se soustraire à l'influence de sa position équivoque.

Cet inconvénient se fit sentir surtout dans la guerre avec la Russie : bornée d'abord à quelques incursions, elle devint terrible par l'invasion des Russes dans la Finlande, en 1495. Pendant que Canut Posse, avec un rare et brillant courage, défendait Wiborg, que les Russes tenaient en vain assiégée depuis trois mois [1], Sten Sture rassembla la plus grande armée que la Suède eût vue sous son règne : on comptait plus de quarante mille combattants. Il se mit lui-même à la tête de cette masse de guerriers sous la bannière de saint Érik [2], qui fut emportée en grande pompe de la cathédrale d'Upsala, où elle était déposée. Mais comme on entrait dans l'automne, on différa si longtemps le départ des troupes, qu'une grande partie périt par l'eau et par le froid. Enfin arrivé à Abo, le régent parut donner plus d'attention aux ennemis qu'il avait laissés en Suède qu'à ceux qui ravageaient impunément la Finlande; bientôt après il conféra le commandement des troupes à Svante Sture, fils de Nils Sture, qui,

[1] Aucun témoin oculaire ne parle de l'explosion de Wiborg (*Wiborska Smällen*), où Canut Posse est censé avoir fait sauter seize mille Russes; mais on dit au contraire que les Russes ont fait usage de canons d'une longueur démesurée (*bombardas et machinas magnas et mirabiles aliquas in longitudine*, XXIV); ils se retirèrent effrayés par des signes qu'ils avaient observés dans le ciel.

[2] Elle fut perdue dans cette campagne; ce fut un des points d'accusation dirigés contre Sten Sture.

pendant que le régent et le sénat s'observaient mutuellement, traversa pendant l'été de 1496 le golfe de Finlande, et arriva à Narva, d'où il alla prendre et détruire Ivanogorod. Une nouvelle armée fut levée en Suède; ces nouvelles troupes furent conduites en Finlande dans l'automne de la même année; mais des différends ayant éclaté entre les deux Sture, ces armements restèrent sans résultat. Svante Sture, qui se disait victime de nombreuses injustices, et qu'on avait récemment laissé sans secours dans la Finlande, abandonna l'armée sans permission. Ce fut le régent lui-même qui, plein de ressentiment, le remplaça et s'enferma plus tard dans le château de Stockholm, d'où il négocia avec le sénat; mais celui-ci lui refusa obéissance et fidélité. Il fut accusé de s'être mêlé, sans nécessité, des affaires de la Livonie [1] pendant que la Finlande avait été laissée sans défense; d'avoir privé Svante Sture de son héritage, d'avoir déserté l'armée, d'avoir voulu introduire les paysans dans le gouvernement du royaume, d'avoir affaibli le sénat en ne remplaçant jamais les membres que la mort avait enlevés, et enfin d'avoir empêché la mise à exécution des résolutions récemment prises à Kalmar, quoiqu'il eût en 1494 solennellement promis d'exécuter ces articles. Les dernières années du règne de Sten Sture ne furent pas heureuses; tous les fléaux paraissaient réunis, une grande sécheresse qui anéantit les récoltes, des tempêtes furieuses, l'incendie de Stockholm et les attaques sans cesse renouvelées de la peste. La négligence du régent à payer à la reine douairière de Danemarck [2] les revenus de sa dot, lui attira l'excommunication du pape et par suite de nouvelles tracasseries de la part de ses ennemis; les prétentions de plusieurs princes étrangers à la couronne [3] augmentèrent encore le désordre. Le sénat invita le roi Hans à venir en Suède. Sten Sture se rendit dans la Dalécarlie, menaçant le pays d'un nouvel Engelbrecht. Les Dalécarliens firent passer ses lettres aux habitants de Westmanland et d'Upland, ainsi qu'aux paysans de tout le Norrland avec prière de s'unir à eux par tous les liens d'une intime confraternité pour éviter la perte de la patrie, celle

[1] Il prêta secours à l'évêque de Riga en 1485 dans la dispute que ce dernier eut avec le grand maître de l'ordre Teutonique.

[2] Dorothée de Brandenbourg, mariée d'abord au roi Christophe, puis à Christian Ier. Elle mourut en 1495.

[3] Le frère du roi Hans, ainsi que Maximilien fils de l'empereur, qui, d'après Olaus Petri, avait envoyé beaucoup de présents à Sten Sture.

de leur chef bien-aimé et leur propre ruine. Ils prostestèrent unanimement contre le pouvoir du roi Hans, et jurèrent de ne s'y jamais soumettre. Les villes hanséatiques, maintenant réunies au régent, fomentèrent le mécontentement contre le roi ; les Suédois ne pouvaient lui pardonner son alliance avec le czar de Russie au moment même où la Finlande était ravagée, incendiée et ensanglantée par les Russes.

Sten Sture, à la tête des paysans, attaqua l'archevêque, qui avait autant que possible joué le rôle de médiateur. Il fut assiégé avec une partie du sénat dans son château de Stäket. L'armée des paysans marcha sur Stockholm pendant que celle du roi de Danemarck, formée presque exclusivement de mercenaires [1], se présentait aussi sur la flotte danoise aux environs de la capitale, et posait son camp comme quatorze ans auparavant, sur le Brunkeberg. C'était sur ce point que les Dalécarliens devaient diriger leurs forces, d'après le plan de Sten Sture ; lui-même se proposait de tomber sur les derrières des Danois en faisant une sortie de la ville, dont il avait fait brûler les faubourgs. Son plan fut découvert. Les paysans, au nombre de trente mille, s'il en faut croire leurs adversaires, furent attaqués à l'improviste et complétement défaits à Rotebro. L'armée danoise se retirait avec les étendards enlevés aux Suédois lorsque Sten Sture, la prenant pour la sienne, vint à sa rencontre. Il eût été pris s'il ne se fût jeté avec son cheval dans le fleuve du Nord (*Norrström*) et s'il ne fût parvenu à rentrer au château par une porte secrète : c'était le 28 octobre 1497. Il se réconcilia avec le roi Hans, qui lui donnait le bras en faisant son entrée solennelle dans Stockholm. Les conditions de cette réconciliation étaient de la part du régent d'être délivré de toute responsabilité relative à son administration, et d'être assuré d'un grand fief, le plus considérable qu'aucun Suédois eût possédé depuis Bo Jönsson. En arrivant au château, le roi lui demanda en plaisantant s'il avait tout préparé pour le bien recevoir. Sture répondit au roi en lui montrant les seigneurs suédois qui le suivaient : « Ces messieurs doivent le savoir : ce sont eux-mêmes qui ont fait la bière et le pain. » Le roi répliqua : « Vous m'avez laissé, seigneur Sture, un mauvais testament en Suède : les paysans que Dieu a faits esclaves, vous les avez

[1] Le roi était accompagné de la grande garde ou garde saxonne, dont se servaient les rois à cette époque ; elle était forte de trois mille hommes, d'autres disent de six mille.

émancipés, et vous avez voulu asservir ceux qui devaient commander[1]. » L'acharnement des grands contre Sture devint alors si violent, que beaucoup d'entre eux, qui ne furent pas même approuvés par les Danois, demandèrent sa vie, et l'auraient peut-être obtenue si l'évêque de Stragnäs, Cordt, ne s'y était opposé [2].

Le régent était encore à craindre par l'amour que les paysans lui portaient. Il fut obligé d'apaiser lui-même les Dalécarliens, qui, malgré leur défaite, ne voulaient pas quitter les environs de Stockholm, et qui ne se soumirent au roi qu'après avoir obtenu que le gouvernement du Westmanland et de la Dalécarlie fût laissé à Sture, ce qui ne fit qu'accroître sa puissance ; mais plus tard il en fit l'abandon volontaire au roi. La reconnaissance de Hans par Sten Sture semblait au peuple une chose si incroyable, que le sénat expédia des lettres dans toutes les provinces avec des copies de la convention (*recess*) conclue en 1483 pour prouver qu'il y avait déjà quatorze ans qu'il l'avait signée. Le roi créa beaucoup de nobles et de chevaliers le jour de son couronnement, qui eut lieu le 25 novembre 1497. La *Chronique rimée* dit que le désir des dames suédoises de voir leurs maris qualifiés de *seigneur* (*herre*) contribua beaucoup à préparer au roi Hans le chemin du trône; car les chevaliers portaient seuls le nom de *seigneur*, et leurs femmes celui de *madame* (*fru*), et le régent, quoique chevalier lui-même, ne pouvait conférer cette dignité dont le signe était une chaîne d'or [3]. Il fallait être roi pour faire des chevaliers. Svante Sture devint marsk, et Sten Sture fut même l'un des quatre sénateurs à qui le roi confia le gouvernement lorsqu'il partit pour le Danemarck, au mois de janvier 1498. Il revint au commencement de l'année suivante accompagné de la reine Christine et de son fils aîné Christian, qui était alors dans sa dix-huitième année, et qui, dès 1497, avait été reconnu par le sénat comme héritier du trône, et qui avait reçu dans cette circonstance les hommages solennels des sénateurs et des douze hommes de chaque sénéchaussée. L'acharnement des ennemis de Sten Sture à l'intérieur ne lui laissa point de relâche. Quoiqu'il ne fût soumis à aucune responsabilité, quant aux actes de son administration,

[1] Une tradition danoise dit que le roi Hans, en 1497, au lanthing de Fionie, fit entendre contre Sten Sture des témoins qui l'accusaient de vouloir rétablir le servage parmi les paysans. Il ne fut pas introduit en Fionie, mais en Seeland.

[2] Olaus Petri.

[3] Hvitfeld se plaint de ce qu'on prodigua la chaîne d'or depuis l'année 1500.

l'archevêque, armé d'une bulle du pape, voulait lui faire tenir compte de tous les dommages que l'archevêché avait soufferts dans les dernières dissensions. Les autres évêques et Svante Sture, ainsi que le sénat, formulèrent également des plaintes, et il ne manquait pas de preuves que le régent dans ces temps de troubles avait ordonné ou toléré quelques exactions. Le roi essaya d'apaiser ces querelles, il offrit même de l'argent [1]. Une lettre de réconciliation, contenant une sorte d'aveu de la vérité des accusations, fut signée par Sten Sture, qui fut obligé de céder une grande partie de la Finlande, et de jurer sur son honneur qu'il n'exciterait pas les paysans à la révolte. Mais les malheurs du roi, dans la guerre qu'il avait entreprise sous les plus heureux auspices, en 1500, pour soumettre le Ditmarschen et dans laquelle la fleur de la noblesse danoise et de Holstein périt par la main des paysans révoltés, bien qu'en petit nombre, firent revivre en Suède de dangereux souvenirs. Lorsque le roi revint dans le royaume en 1501, sans cortége comme on l'avait exigé, la défiance était devenue si grande qu'il s'enfuit devant Sten Sture, qui était venu à sa rencontre, et il s'enferma dans le château de Stockholm. Plusieurs entrevues furent ménagées entre lui et l'ancien régent, qui s'était aussi rendu dans la capitale; la négociation eut lieu en présence de quelques sénateurs. Mais depuis ses revers, les grands de Suède avaient commencé à tourner le dos au roi, et à se grouper autour de Sten Sture, qu'ils avaient récemment persécuté, se plaignant que le traité de Kalmar ne fût pas exécuté. Sten Christersson (Oxenstjarna), à qui on avait retiré le droit de pêche du saumon à Elfkarleby, prit les armes et tua l'employé du roi. D'autre part, Svante Sture marcha en personne contre le roi, parce qu'il avait été trop peu récompensé « des services qu'il lui avait rendus quand, par son aide et contre la volonté du peuple, il lui avait fait regagner sa couronne : » tels sont les termes de la déclaration de guerre.

Sten Sture fut de nouveau nommé régent à Wadstena le 29 juillet 1501. Les paysans se révoltèrent; l'archevêque lui-même fut

[1] Entre autres accusations portées contre Sten Sture, était la défense de l'exportation des grains, exportation qu'il faisait lui-même. — Vers la fin de son gouvernement, la bourgeoisie commença à devenir hostile à Sten et à s'attacher au sénat; il fut obligé de promettre d'indemniser ceux qui avaient souffert de l'incendie des faubourgs de la capitale en 1497, et huit ans après sa mort le magistrat fit séquestrer ses biens pour payer ses dettes.

obligé de céder à la volonté générale. Il paraît que les autres prélats firent cause commune avec les Sture ; et Hemming Gadd, récemment de retour d'un voyage à Rome et élu évêque de Linköping, dirigea le siége de Stockholm, où le roi Hans avait laissé son épouse Christine de Saxe, avec promesse de revenir bientôt et d'amener des secours. La ville ne tarda pas à ouvrir ses portes ; mais le château se défendit avec opiniâtreté pendant huit mois, et quand la reine capitula à condition qu'elle conserverait sa vie et ses biens, de même que tous les officiers et soldats de la garnison, parmi lesquels se trouvaient plusieurs seigneurs suédois, de mille hommes dont cette garnison s'était composée, il n'en restait que soixante et dix, sur lesquels dix à peine n'étaient pas malades. Trois jours après cette capitulation, le roi arriva avec sa flotte au secours de la capitale et de la reine ; mais voyant que le château s'était rendu, il retourna en Danemarck. Des châteaux de Stockholm, d'Örebro et Kalmar, défendus par la garnison du roi [1], il ne lui resta que le dernier. La Norwége l'abandonna aussi. Il paraît que Canut Alfsson, commandant de la citadelle d'Aggerhus, s'étant allié avec Sten Sture, fut assassiné dans une entrevue avec les Danois. Le prince Christian ne tarda pas à éteindre la révolte dans le sang de la noblesse norwégienne. Des troupes auxiliaires envoyées en Norwége par le régent furent battues. Le prince fit une invasion en Westrogothie, brûla Lödöse et s'empara d'Öresten et d'Elfsborg, dont il fit passer les garnisons au fil de l'épée, quoiqu'elles eussent offert de capituler. Les paysans attribuèrent ce malheur à Érik Ériksson (Gyllenstjerna), à qui la défense des châteaux était confiée, et le massacrèrent quoiqu'un des généraux de Sten Sture, Ake Johansson cherchât à le couvrir de son corps. Un an et demi s'était ainsi écoulé depuis la reddition du château de Stockholm ; la reine de Danemarck, qui avait pendant ce temps trouvé un asile dans le couvent de Wadstena, fut rendue à la liberté et conduite jusqu'aux frontières par Sten Sture. A son retour, il tomba malade et expira près de Jönköping le 13 décembre 1503. La *Chronique rimée* attribue sa mort au poison [2]. Hemming Gadd substitua une autre personne à Sten Sture

[1] En 1499, le sénat avait consenti à ce que ces trois châteaux reçussent des commandants danois. Jöns Falster, qui commandait à Örebro, s'était fait remarquer par ses cruautés; aussi les paysans le tuèrent par représailles.

[2] La chronique accuse de ce crime un nommé Charles, médecin de la reine de Danemarck; d'autres récits l'attribuent à Marta, femme du chevalier norwégien

et défendit sous peine de mort de faire connaître celle du régent jusqu'à ce que lui et Svante Sture se fussent assurés du château de Stockholm, où le dernier fut proclamé régent le 21 janvier 1504. — Sten Sture fut enterré dans le couvent de Gripsholm, qu'il avait bâti. Son fils unique Mauritz était mort en 1493; sa fille Brigitte, religieuse au couvent de Wadstena, vivait encore en 1536.

Svante Sture était fils de Nils Sture, ancien frère d'armes de Sten Sture; il était de la famille Natt och Dag. Que son élection ait été ou non conforme aux anciennes coutumes et lois du royaume [1], c'est ce qui importe peu, car le titre qu'il portait ne signifiait autre chose sinon qu'il était l'homme le plus puissant du pays. Aussi Olaus Petri dit-il que Sten Sture l'aîné n'obtint les voix des paysans qu'au prix de quelques tonneaux de bière d'Allemagne; mais cette assertion attira au chroniqueur de sévères réprimandes de la part de Gustave Wasa. Svante Sture était un brave guerrier, d'un esprit noble et ouvert. On dit que nul n'était admis à son service s'il ne pouvait regarder d'un œil ferme et sans sourciller la hache levée sur sa tête, et qu'il aurait vendu jusqu'à ses vêtements plutôt que de laisser sans récompense les services d'un soldat. Son règne ne fut qu'une longue guerre. Le peuple n'accusait de ses malheurs que la force des choses. Ce même peuple n'oubliait pas que chaque fois que le régent entrait dans la maison d'un paysan, il complimentait mari, femme, enfants, leur serrait amicalement la main, mangeait à leur table, et s'informait avec des paroles pleines de bienveillance et de franchise de l'état de leurs affaires. Il trouva dans Hemming-Gadd [2] un ferme appui pour les affaires du gouvernement. C'était un clerc remarquable par ses connaissances, mais dont les mœurs et les opinions s'accordaient peu à son état; il reçut la mitre, mais il ne la porta jamais. On le voyait

Canut Alfsson : c'était une personne mal famée, maîtresse de Svante Sture, qui l'épousa en 1504.

[1] Johannes Magnus.

[2] Il avait été près de trente ans agent de Sten Sture à Rome. Le pape Alexandre VI, dans une bulle de 1499, l'appelle : « *Cubicularium nostrum et vice regis et regni Sveciæ apud nos oratorem constitutum.* » En 1501, il fut élu par le chapitre évêque de Linköping, mais contre la volonté du pape, qui avait déjà donné les revenus du diocèse à un cardinal espagnol. Ce fut pour avoir favorisé l'élection qu'en 1506, non-seulement Hemming-Gadd lui-même, mais les deux Sture furent excommuniés, quoique Sture fût mort. En 1512, Hemming-Gadd résigna volontairement, et l'évêque Brask fut élu l'année suivante et reçut la sanction du pape en assurant une pension annuelle au cardinal.

plus souvent à la tête des armées et des flottes qu'au pied des autels. Il avait, du reste, une grande expérience et était animé d'une haine ardente contre les Danois : leur gouvernement, car on peut dire qu'ils l'exerçaient en commun, était une guerre continuelle contre le Danemarck; l'année se passait en expéditions dont le pillage était le but et le résultat. Ces temps sont signalés par de nombreuses négociations et des congrès qui, s'ils ne répandent pas une grande lumière, nous font connaître du moins, par l'échange des noms des négociateurs suédois, quels personnages étaient à la tête du parti de la paix dans ce pays.

Nous voyons parmi eux Érik Trolle, avec une grande partie du sénat et tous les évêques, à l'exception de Hemming-Gadd; aussi reprocha-t-il publiquement à ses confrères de cacher des sentiments danois sous leur chappe suédoise. Il était toujours question de reconnaître de nouveau le roi Hans, qui en appela à l'empereur, et obtint un décret de bannissement contre ses ennemis de Suède : Sten Sture lui-même, mort depuis plusieurs années, y était compris. Les plénipotentiaires du sénat de Suède, réunis à Stockholm en 1509, stipulèrent pour ce royaume le payement de 13,000 marcs de Stockholm (il en fallait 12 1/2 pour un marc d'argent) jusqu'à ce que ce roi ou son fils eût pris en main l'autorité; mais Svante Sture et Hemming-Gadd avec leurs partisans protestèrent contre une telle transaction, « parce que les paysans ayant consenti par leur vote à la déchéance du roi Hans et à l'exclusion de ses descendants, ils ne sont pas disposés à envoyer des sommes d'argent en reconnaissance de leur faute. » Ils alléguèrent en même temps que rien n'avait été déterminé au sujet du Gothland, et ils reprochèrent au roi de se joindre auxRusses, ses alliés, dans tout ce qu'ils entreprenaient de nuisible aux intérêts de la Suède. L'année suivante des plénipotentiaires russes se présentèrent à Stockholm et conclurent une paix qui devait durer soixante ans. Les villes hanséatiques avaient pris dans cette lutte la part la plus active. D'abord alliées à Sten Sture, elles se réconcilièrent ensuite avec le roi; maintenant qu'il persistait à leur refuser toute communication avec la Suède, et que ses corsaires parcouraient la Baltique, elles renouvelèrent leur alliance avec Svante Sture et déclarèrent la guerre au Danemarck, en 1510. Hemming Gadd reçut dans le sénat suédois la légation de Lubeck. Le discours qu'il prononça à cette occasion était empreint de toute la haine qu'il portait aux Danois : il

dit que les Danois sont des brigands, qui ont toujours des jurements sur les lèvres, qui sont aux aguets des naufrages sur les dunes du Jutland pour s'emparer des débris des vaisseaux, qui pillent les navires marchands qu'ils rencontrent sur le Sund, qui recueillent dans leurs îles la lie de toutes les nations, et n'ont que la piraterie pour tout moyen d'existence [1]. Avec le secours de Lubeck, il lui devint possible de bloquer et de prendre à la fin le château de Kalmar, qui avait soutenu un siége de six ans, et que les Danois appelaient la clef de la Suède; il reprit aussi Öland et Borkholm. Ses soixante et dix ans ne l'empêchèrent pas d'assister à la croisière de la flotte combinée des villes hanséatiques et des Suédois contre les îles danoises, et sa qualité de clerc ne l'empêcha pas de lever des contributions sur les couvents d'Aland, ou de les piller, pour venger l'incendie d'Abo et les ravages que les Danois avaient faits en Finlande.

Le courageux Ake Johansson périt les armes à la main dans une invasion en Halland et en Scanie. Le roi Hans accorda des lettres de noblesse pour récompense à celui qui l'avait tué. Le prince Christian, revenant de Norwége, porta la désolation dans la Westrogothie. Il fit rencontre du régent; celui-ci, n'osant livrer bataille à son ennemi, tâcha de l'attirer dans les forêts et les montagnes de Tiweden; mais Christian se tourna vers l'Ostrogothie, d'où il fut repoussé par les paysans. Svante Sture mourut au milieu de ces discordes, le 2 janvier 1512; la mort le frappa subitement à Westerås, où il assistait à une délibération relative à l'exploitation d'une mine d'argent nouvellement découverte. Les mineurs rassemblés s'emparèrent, sans perdre de temps, du château de Westeras et firent occuper celui de Stockholm avant que la nouvelle de la mort de leur chef fût répandue. Ils envoyèrent en son nom à tous les habitants du royaume, une circulaire, où il les invitait à reconnaître le jeune Sten Sture pour régent.

Sten Sture, surnommé le *Cadet*, fils de Svante et de sa première femme [2] (c'était, de plusieurs enfants, le seul qui lui restait), fut le plus généreux et le plus chevaleresque des Sture, quoique les courtisans aient quelquefois abusé de l'inexpérience de sa jeunesse. Il était devenu l'objet de l'amour du peuple, et avait employé souvent au soulagement de ses misères toute l'influence dont il jouissait auprès

[1] Johannes Magnus.
[2] *Iliana* (Gadda).

de son père.—Il paraît que la jeune noblesse lui était aussi favorable ; mais les vieux sénateurs travaillèrent pour Érik Trolle, seigneur doué de grandes connaissances, de qui toutefois Gustave Ier a dit qu'il était plus capable de porter la mitre d'un évêque que la couronne royale [1]. Les principaux seigneurs présents s'associèrent sous serment pour résister de tous leurs moyens à toute tentative qui aurait pour but d'enlever au sénat de Suède sa liberté, son influence et le droit qu'il possédait depuis si longtemps, d'après les lois du pays, de régler l'administration, dans le cas où le trône était vacant ; ils convinrent de rétablir l'union avec le Danemarck, qui venait de faire la paix avec les villes hanséatiques. Ces deux partis étaient près d'en venir aux mains ; le sénat fut enfin obligé de céder ; mais les esprits étaient tellement irrités, que le sang coula à la fête où l'on célébra l'élection de Sten Sture, au château de Stockholm [2].

Le roi Hans mourut le 21 février 1513. C'était, suivant les traditions suédoises, un homme pieux et probe. Il se montra quelquefois violent et cruel, comme le prouvent le sort de son trésorier et le meurtre de son chancelier ; il fut pareillement sujet aux emportements d'un esprit sombre et sauvage qui allait jusqu'à la frénésie, et qu'il ne transmit que trop à son fils.

Christian II, surnommé en Suède le Cruel (*Omilde*) ou le Tyran, qui, à la tête du gouvernement en Norwége, avait déjà teint ses mains de sang, et avait succédé à son père, demanda encore la couronne de Suède, que lui avait déjà assurée une fois l'élection. Il commença par des négociations qui prolongèrent l'armistice conclu plusieurs fois avec la Norwége. En 1516, la guerre s'annonça par des troubles intérieurs fomentés par le nouvel archevêque Gustave Trolle. Il était d'une famille qui, par les biens considérables qu'elle possédait en Danemarck, était attachée aux intérêts de l'union et depuis deux générations ennemie des Sture. Un parti avait déjà voulu opposer le grand père du prélat, Arvid Trolle, à Sten Sture l'aîné : Sten Sture le cadet s'était emparé du gouvernement au détriment du père de Gustave, et celui-ci était d'un caractère à n'oublier jamais une injustice, présumée ou réelle, quoique le régent eût favorisé sa promotion à l'épis-

[1] Voyez les lettres de Gustave Ier à ses fils Érik et Jean au sujet de la chronique d'Olaus Petri (*Script. rerum svecic.*, tome II, sect. post., page 153).

[2] Érik Abrahamsson (Leyonhufvud), qui appartenait au parti danois, plongea son épée dans le corps d'un autre noble.

copat pour tâcher de l'amener à une réconciliation. Leur inimitié engendra une guerre civile par suite de laquelle Gustave Trolle, après avoir reçu en vain le secours d'une flotte danoise, fut unanimement déclaré déchu de ses fonctions par les états tenus à Arboga ; son château fortifié de Stäke fut détruit. L'année suivante, Christiau fit une descente à Stockholm, mais il fut défait par Sten Sture à Brännkyrka le 22 juillet 1522. Dans cette rencontre, célébrée par une romance populaire, la bannière de Suède était portée par le jeune Gustave Eriksson Wasa, qui depuis, envoyé comme otage sur la flotte danoise, à l'occasion d'une entrevue que le roi devait avoir avec le régent, fut arrêté contre les promesses jurées, ainsi que Hemmimg-Gadd et quatre autre nobles, et transporté en Danemarck. Christian y retourna aussi après avoir, par cette acte de perfidie, rompu les négociations entamées. Le pape donna l'ordre d'établir une commission pour examiner les plaintes que l'archevêque destitué articulait contre Sten Sture. Ce tribunal spirituel se constitua en Danemarck. Le régent avec tous ses partisans fut frappé d'excommunication, et tous le pays mis en interdit.

« Les Suédois, dit Olaus Petri, méprisèrent l'excommunication et l'interdit. » Mais Christian se fit charger de l'exécution de l'arrêt de vengeance. Toute l'année 1519 fut employée aux armements ; on fit de nouvelles levées d'impôts et d'hommes dans plusieurs pays, et au commencement de 1520 l'armée danoise envahit la Suède sous les ordres du général Othon Krumpe, qui, en traversant les provinces, affichait aux portes de toutes les églises la bulle d'excommunication. Sten Sture rencontra l'ennemi sur les glaces du lac Asunden, près de Bogesund en Westrogothie ; il fut blessé dès les premiers instants du combat dont l'issue fut déterminée par ce malheur. Transporté à Strengnäs, il y reçut la nouvelle que les Danois, à qui un noble suédois avait indiqué le chemin, avaient tourné les taillis et s'avançaient à marches forcées vers l'Upland. Il recueillit le peu de forces qui lui restaient pour courir à la défense de Stockholm, mais il mourut dans son traîneau sur le Mälaren le 3 février 1520. La Suède se trouvait sans régent. Les seigneurs s'assemblèrent, mais aucun d'eux n'osa prendre le commandement, et personne ne voulait obéir. Les paysans accoururent en masse pour tenir tête à l'ennemi ; mais, privés de chefs, ils furent bientôt dispersés par les mercenaires étrangers, qui annonçaient leur approche et signalaient leur passage par

le meurtre et l'incendie. Ces misérables disaient insolemment qu'ils se moquaient des paysans, dût-il en pleuvoir. L'héroïque Christine Gyllenstjerna, veuve de Sten Sture et mère de quatre enfants en bas âge, fut la seule personne qui ne perdit pas courage ; elle défendit Stockholm, et refusa plus tard de souiller son nom en l'attachant à la capitulation qui avait été arrêtée entre les nobles réunis à Upsala et les généraux danois. Christian fut reconnu à condition qu'il gouvernerait suivant la teneur des lois de Suède et de l'acte d'union de Kalmar avec oubli du passé. Ces promesses furent confirmées par le roi en personne lorsqu'il arriva sur la flotte à Stockholm ; il fut pareillement déclaré que tout ce qui s'était fait contre Gustave Trolle, qu'on réintégra dans son archevêché, serait oublié et pardonné. Des lettres du roi, expédiées dans toutes les provinces, renfermaient les mêmes assurances ; ces lettres, soutenues des efforts des évêques et de la noblesse, prévinrent la résistance que le peuple aurait pu opposer. L'engagement en fut encore pris lorsque Hemming-Gadd, après avoir consumé de longues années dans une lutte continuelle contre le Danemarck, se fit dans sa vieillesse le médiateur de cette puissance auprès de Christine Gyllenstjerna. Ce fut lui qui engagea cette dernière par sa puissante influence à rendre Stockholm, contre l'avis des bourgeois. Le roi jura encore de remplir les obligations qu'il avait contractées quand il retourna en Suède pendant l'automne pour être couronné dans la capitale ; mais il avait l'intention secrète de répandre le sang des principaux Suédois, « quoiqu'il se montrât bienveillant et gai : il recevait les uns en les embrassant, es autres en leur serrant la main ; il riait, et toute sa conduite annonçait des dispositions rassurantes [1]. » Didrek Slaghök lui avait donné ce conseil. Cet homme, haut placé dans la confiance du roi, avait été garçon barbier ; il était parent de la revendeuse hollandaise Sigbrit, qui, par la beauté de sa fille, avait acquis sur l'esprit du roi un ascendant qu'elle conserva pendant tout ce règne.

Le troisième jour des solennités qui suivirent le couronnement,

[1] Voyez Stjernman, *Riks dags och mötens beslut.*, 1er vol. — Christian avait coutume de cacher ainsi ses desseins : « Tyrannus est statura justa, corpore amplo, truci vultu, sed quem in congressibus præcipua comitate contegat, » dit de lui Jean Ziegier. Cet auteur, dans le supplément de sa *Scondia*, fait le tableau des sanglantes journées de Stockholm d'après les récits contemporains.

les portes du château de Stockholm furent tout à coup fermées, et l'archevêque Gustave Trolle se présenta devant le roi et lui demanda réparation des violences que le feu régent avait exercées contre sa personne, ainsi que des dommages qu'il avait causés à l'archevêché d'Upsala. Il est probable qu'il n'attribua pas de desseins cruels à celui qui n'était qu'un instrument; il voulait, autant qu'on peut en juger, par les récits contemporains [1], que la question de la peine et de l'indemnité fût soumise à la décision de la cour de Rome; mais le roi s'y refusa en déclarant que tout serait jugé sur-le-champ. Comme les plaintes du prélat étaient dirigées principalement contre Sten Sture, Christina Gyllenstjerna s'éleva en présentant le décret des états qui contenait la destitution de Gustave Trolle, prononcée à l'unanimité; ce décret était signé des principaux seigneurs clercs et laïques, qui s'étaient personnellement engagés à en assurer l'exécution. Tous ceux qui étaient présents (il se trouvait parmi eux deux évêques) furent à l'instant arrêtés et jetés dans des cachots [2]. On enferma les autres pendant la nuit dans le château; ceux qui appartenaient au clergé furent mis dans une chambre à part. Le jour suivant on leur posa cette question : « S'il n'y avait pas hérésie à s'unir pour ourdir des conspirations contre le saint-siége. » Ils convinrent que cela était vrai. On crut qu'il n'en fallait pas davantage pour le jugement. Le même jour on avait publié des défenses aux habitants de Stockholm de sortir de leur logis avant d'en avoir reçu le signal, c'était le 8 novembre 1520. A midi, les bourgeois se rendirent sur la place du grand marché (*stor Torget*). On y amena les prisonniers : c'étaient l'évêque Mathias de Strengnäs, qui avait, plus que tout autre en Suède, travaillé aux intérêts de Christian; Vincent, évêque de Skara; douze seigneurs laïques, presque tous les sénateurs, le bourgmestre et les principaux personnages de la magistrature de la capitale et plusieurs bourgeois. Le chevalier danois Nils Lycke harangua le peuple; il l'exhorta à rester spectateur impassible de ce qui allait arriver. Gustave Trolle, disait-il, avait supplié le roi jusqu'à trois fois, en se jetant à ses genoux, de punir les criminels. A ces

[1] Handlingar, *Rörande skandinaviens historia*, Stockh., 1817, 3 del., page 6.

[2] L'évêque Brask de Linköping fut mis en liberté parce qu'il avait mis une réserve à l'acte dont nous venons de faire mention. Il en fut de même de l'évêque Othon (Svinhufvund) de Westerås : ce dernier se joignit à l'archevêque comme accusateur.

mots, l'évêque Vincent de Skara éleva la voix, disant que tout ce qu'on venait d'entendre était faux. Le roi était coupable de trahison envers les Suédois. Plusieurs des autres victimes parlèrent dans le même sens ; mais les bourreaux leur imposèrent silence. Tous eurent la tête tranchée ; on leur refusa même les dernières consolations de la religion. Des artisans furent arrachés à leurs travaux pour être conduits à l'échafaud ; on alla jusqu'à livrer aux supplices des spectateurs compatissants qui avaient imprudemment laissé couler leurs larmes. Les frères Olaus et Laurentius Petri furent sur le point de subir le même sort : ils ne durent leur salut qu'à un Allemand qui les avait connus à Wittenberg, et assura qu'ils n'étaient pas Suédois. Olaus Magnus vit exécuter quatre-vingt-quatorze personnes [1]. D'autres furent pendus ou périrent dans les tortures et dans les tourments. La nuit qui suivit cette horrible journée, les femmes des suppliciés furent livrées à la lubricité et au fer des bourreaux dans leurs propres maisons. Les meurtres continuèrent le second et le troisième jour, lorsqu'une amnistie publiquement annoncée avait attiré de nouvelles victimes. Les cadavres restèrent trois jours sur la grande place, après quoi ils furent traînés et brûlés dans le faubourg du Sud [2]. Les restes de Sten Sture et ceux de son enfant furent arrachés de leurs tombeaux et jetés dans les flammes.—Pendant cette boucherie [3], le roi expédia ses lettres à toutes les provinces. Il annonçait que, d'après l'avis des évêques, des prélats et des hommes les plus sages de la Suède, il avait fait punir les partisans les plus ardents de Sten Sture comme des hérétiques reconnus et excommuniés par l'Église, et qu'il voulait à l'avenir gouverner le royaume conformément à la *loi de saint Érik*. Cependant le glaive se promena aussi, d'après ses ordres, sur les rivages de la Finlande ; le grand âge et l'état de faiblesse d'Hemming-Gadd ne le sauvèrent pas du coup mortel. Sur toute la route qu'il parcourut en quittant Stockholm, le roi sema la terreur par des actes semblables de cruauté. Dès le commencement de l'année, et avant qu'il eût quitté les frontières de la Suède, plus de six cents personnes avaient perdu la vie, en 1521 [4].

Pendant le cours de ces sanglantes proscriptions, un jeune héros

[1] « *Me vidente ac trepidante,* » dit-il lui-même.
[2] La place où fut construite l'église Sainte-Catherine.
[3] Le 9 novembre 1520.
[4] Olaus Petri.

errait dans les forêts de la Dalécarlie, fuyant les bourreaux du tyran, et se cachant aux regards de ses persécuteurs, tantôt dans une voiture chargée de paille, tantôt sous des abatis d'arbres, tantôt dans les caves ou les fossés : protégé par la Providence et doué d'une âme forte et généreuse, il rêvait dès lors le salut de la patrie, et il la sauva *avec l'aide de Dieu et des paysans suédois* [1].

[1] Devise de Gustave Ier.

CHAPITRE VII.

LE PEUPLE ET LE PAYS DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DU CATHOLICISME.

Institutions fédératives de la Suède. — Le franc tenancier (*odalbonde*) et ses priviléges. — Loi et jugement. — Pouvoir royal. — Église. — Noblesse. — Bourgeoisie. — Impôts. — Frontières du royaume. — Culture. — Mines. — Commerce. — Monnaie. — Mœurs.

Le tableau de la Suède au moyen âge n'offre que désordre et confusion sans aucun point lumineux vers lequel l'œil se puisse diriger. Ce qu'il y avait de grandeur et de prestige dans le système de la hiérarchie et de la féodalité, et dans l'état florissant des villes du reste de l'Europe à cette époque ne s'étendait guère jusqu'à la Suède; et s'il faut ajouter foi à ce qu'on assure généralement, les qualités éminentes qui faisaient la gloire de nos ancêtres auraient disparu avec le paganisme, pour faire place à d'autres vices et à des superstitions nouvelles. Quant à nous, il nous est difficile de bien comprendre ce que les anciennes mœurs avaient d'excellent, ni ce que les nouvelles eurent de dépravé. L'ombre du paganisme laisse assez d'espace aux créations de l'imagination pour ceux qui récusent le témoignage des faits sur les cris plaintifs d'un monde désolé; l'Europe avait assez ressenti ce que nous appelons la valeur des habitants du Nord : c'est aux annales du moyen âge à nous dire combien cette valeur fut funeste à elle-même quand elle fut obligée de prendre ses propres foyers pour champ de bataille de ses guerres civiles. Mais personne ne peut nier que le peuple suédois n'ait mieux soutenu cette épreuve que la Norwége, qui, dans ces luttes sanglantes, perdit son existence politique, et que le Danemarck, qui vit périr la liberté de son peuple. L'une et l'autre, au contraire, furent affermies en Suède, et ce résultat suffit pour jeter de l'intérêt sur une époque qui n'avait pas travaillé

en vain quand cela pouvait avoir lieu. C'est ce travail du moyen âge que nous allons tâcher de peindre en peu de mots.

La classification d'après la parenté et la confraternité de guerre paraît avoir été l'origine des institutions sociales de nos ancêtres ; la famille d'un côté et la *härad* (district) de l'autre en ont été les parties constituantes primitives. L'ordre par centurie dans le combat (*hundrade*, cent [1]), d'où vient le nom *hundari*, *härad* [2], donna naissance à une association pour la défense commune, même pendant la paix ; c'était un ordre social fondé sur un contrat, comme la famille l'était sur la nature. Ce contrat, par les développements qu'il reçut aux derniers jours du paganisme, prit toutes les apparences d'une confédération. Chaque district (*härad*) était formé d'une association entre les pères de famille libres ; chaque pays ou province, renfermé dans ses frontières naturelles, était une association de certains districts unis par une loi commune ; enfin le royaume était une association entre les différents pays ou nations (nom qu'ils portaient encore dans le quinzième siècle) sous le roi d'Upsala, qui présidait aux sacrifices communs en qualité de grand roi (*öfverkonung*). Il fut nommé le *roi du peuple* [3] (*folk konung*) pour le distinguer de tant de rois qui partagèrent d'abord sa puissance, car le nom de roi, qui, à la lettre, signifiait *haute naissance*, fut longtemps porté par les bergers du peuple, par les petits comme par les grands, par le roi de district comme par le *grand roi de tous*, jusqu'à ce que les petits rois disparussent dans le pays (on le retrouve sur la mer et dans les guerres) et fissent place aux sénéchaux, aux juges par élection et aux orateurs des différentes

[1] Ou plutôt cent vingt, car nos ancêtres comptaient dix fois douze pour cent, résultat qui s'appelle encore dans quelques contrées la grande centaine (*storhundrade*). Tacite parle de la division par cent. « Centeni ex singulis pagis, » — « idque ipsum inter suos vocantur. » Il observe aussi que l'armée était divisée par ordre de famille. « Nec fortuita conglobatio turmam aut cuneam facit, sed familiæ et propinquitatis. »

[2] Suivant l'*Edda*, l'armée, dans un sens moins large, s'appelait une troupe de *cent*. *Härad* était son appellation commune dans la Gothie et *Hundari* dans la Suède proprement dite, à en juger par les anciennes lois. La division en districts s'étendit dans tout le royaume jusqu'au fleuve de Dal. Au delà et dans le Norrland, la division et la culture du pays sont plus récentes. Les districts sur les côtes étaient appelés *Skeppslag ;* dans plusieurs endroits ils ont conservé ce nom, qui rappelle l'origine militaire de l'institution.

[3] *Thiodkonungr.* — L'*Edda* dit qu'il ne faut pas appeler rois du peuple les rois tributaires.

associations des provinces, paysans eux-mêmes, sous le nom de *tignar*[1] et défenseurs du peuple contre ceux qui le portaient. Le pouvoir des juges est aussi ancien que la société, et chez les Germains, le droit de rendre la justice semble avoir été exercé en commun par les juges et le district[2]; mais la dignité de juge, conférée aux sénéchaux comme une sorte de tribunat opposé à la noblesse, est une institution propre au Nord, et probablement un moyen de défense pour le peuple contre les prétentions toujours croissantes des courtisans et des guerriers engagés à un service personnel auprès des rois, avec qui ils partageaient les dangers des combats et l'autorité dans le pays. La dépendance personnelle d'un homme du roi devenait ainsi un honneur, et donnait, même pendant la paix, une autorité qui devenait facilement dangereuse pour les droits de l'homme libre. Ainsi se forma au sein de la cour, par la confraternité des armes avec le roi, la première noblesse de service, comme la noblesse de naissance tirait son origine de la parenté avec les rois (car toute la noblesse est sortie de la famille des rois). Chez les peuples germains, qui ont fondé leurs établissements sur le droit de conquête, la maison guerrière des rois devint la souche d'où est sortie, avec l'hérédité des fiefs, la puissance féodale, qui s'est étendue sur toute l'Europe. La Scandinavie seule ne fut pas envahie, et dans le Nord on ne vit que le Danemarck sous l'influence étrangère, où se formèrent des fiefs héréditaires ou quelque chose d'approchant, avec toutes les conséquences de ces institutions pour le roi et pour le peuple. La péninsule conserva ses anciennes mœurs; mais l'introduction du christianisme fut pour ce pays une source de dissensions. Là les puissantes familles, qui n'avaient pas la noblesse de fiefs en partage et ne voulaient pas s'abaisser à acquérir celle de service, se souvinrent plus longtemps que l'ancienne royauté était un pouvoir oligarchique. En effet nous voyons encore l'antique et indomptable noblesse des rois, repoussée des mers, épuiser ses forces dans les guerres civiles, surtout en Norwége, dont la nature a tracé les divisions qu'Harald Hårfager a fait disparaître par la force de ses

[1] *Ting* signifie à la lettre honneur, dignité royale ou princière, ou, ce qui était d'abord la même chose, une dignité noble, jusqu'à ce que le nom de *ting* fût appliqué aux principales fonctions de la cour. (Voyez chap. 2.)

[2] Nous sommes disposé, d'après les idées du Nord, à appliquer à un *ting* de district (*hundaris ting*) ce que Tacite dit des juges des Germains : « Centeni singulis ex plebe comites, consilium simul et auctoritas adsunt. » (*Germ.*, cap. 12.)

armes : toute son histoire contient le récit de ces luttes et finit avec elles, comme tout devient silencieux sur un champ de bataille après que les chefs ont péri.

La lutte du moyen âge en Suède, dans son commencement et dans sa fin, se distingue par une plus grande influence du peuple, quoique manifestée différemment. L'ancienne constitution de la confédération avait son point d'appui sur le culte fondé par Odin et la domination des rois d'Upsala qui en dérivait, et la Suède y puisa un germe d'unité politique qui ne se perdit jamais complétement. Cette unité se fait remarquer de si bonne heure qu'aux yeux des observateurs étrangers, le royaume peut paraître obéir à un gouvernement absolu, quoiqu'il fût, d'après les plus anciens récits (Tacite), un composé de plusieurs sociétés ; mais une observation approfondie démontre que le peuple avait autant de pouvoir que le roi : c'est pour cela que les premiers missionnaires chrétiens trouvèrent dans ces contrées des institutions démocratiques qui, vues à distance, paraissaient monarchiques. Avec l'ancienne religion se brisa le lien d'union qui rapprochait les différentes provinces. Les peuplades se firent la guerre après l'extinction de l'ancienne famille d'Upsala ; chacune avait la prétention d'imposer un chef au royaume : les Visigoths d'abord comme premiers chrétiens, puis les Ostrogoths. Pendant que ces deux peuplades royales se disputaient cette prérogative, elles avaient contre elles les Suédois du haut pays (*Uppsvear*), qui devinrent chrétiens eux-mêmes et, à ce titre, en état de faire valoir les droits dont ils jouissaient dans l'ancienne confédération. Ce droit fut de nouveau écrit dans la loi, mais il avait perdu sa force par l'influence de la noblesse, du clergé et du pouvoir royal, qui reposait sur ces deux ordres, et fut à la fin détruit par eux. Quand l'aristocratie eut pris pied dans l'union, la crainte de l'oppression étrangère ne stimula plus seulement des provinces et des peuplades rivales, mais le peuple suédois tout entier : le malheur l'unit d'abord pour combattre sous les étendards d'Engelbrecht et des Sture, puis pour vaincre sous Gustave Wassa.

Le règne des Folkunga, que nous avons déjà caractérisé en représentant son alliance avec l'Église et la noblesse, forme une époque transitoire entre le premier de ces états et le second : c'est le type de la monarchie de la Suède au moyen âge. Il avait emprunté tout ce qu'il avait pu à la monarchie féodale ; en effet il détermina l'époque

de la domination de l'aristocratie en Suède, et cependant on en aperçoit peu de traces dans la législation de ces temps.

D'après la loi, la royauté était élective, quoiqu'elle fût primitivement héréditaire, et que plus tard ces deux modes aient été combinés. En général la couronne se transmettait par ordre de primogéniture, et quand des familles rivales élevaient des prétentions égales, comme celles d'Érik et de Sverker, chacun faisait valoir ses droits. Dans les anciens temps, il était aussi d'usage que les deux frères partageassent les soins du gouvernement : le droit d'hérédité paraît généralement plutôt attaché à la famille qu'à la personne. A mesure que le système d'élection prévaut, on voit que les rois prennent l'usage de faire proclamer leurs fils de leur vivant. Le droit d'élection appartenait dès les plus anciens temps au pays du peuple ou aux habitants de l'Upland, et ce ne fut que bien avant dans la période de la domination des Folkunga que ce droit s'étendit aux députés des autres provinces dans une diète d'élection générale. Mais laissons parler les lois elles-mêmes.

Celle d'Upland, modifiée et sanctionnée par le roi Birger en 1296, contient les trois premiers chapitres de la section qui traite du *pouvoir royal :*

« *Chapitre* 1er. — Quand le pouvoir veut nommer un roi, son élection appartient aux trois pays du peuple. Ces pays sont le Tiundaland, l'Attundaland et le Fiädhundraland. Le sénéchal d'Upland à Upsala doit d'abord donner sa voix ; puis, chacun à leur tour, votent les sénéchaux de Sudermanie, d'Ostrogothie, de Tiohårad [1], ceux des Visigoths, des habitants de la Néricie et du Westmanland. Ces électeurs donnent pouvoir au roi de gouverner les provinces, de faire exécuter les lois et de maintenir la paix. Alors on lui assigne Upsala-Öde. »

« *Chapitre* 2. — Le roi doit faire sa tournée dans les provinces, accompagné des sénéchaux, après avoir donné le serment de fidélité et des otages. On doit le suivre depuis Upsala, l'accompagner jusqu'à Strengnäs [2], où les Sudermaniens le reçoivent ; après lui avoir donné des otages, ceux-ci l'escortent jusqu'à Svintuna [3]. Là les Ostrogoths

[1] On donnait autrefois ce nom à la partie sud-est du Småland.

[2] C'était une ancienne place de sacrifice des Sudermaniens (*locus dolorum.* — *Légende de saint Érik*); c'est aujourd'hui la ville de Strengnäs.

[3] Aujourd'hui Kroket, au milieu de la forêt de Kolmården.

l'attendent avec leurs otages et l'amènent dans leurs pays jusqu'au milieu de la forêt de Holawich [1]. Ici les Smålandais viennent à sa rencontre et le suivent à Iunebäck [2]. Les Visigoths l'attendent en cet endroit, et après lui avoir donné les mêmes garanties pour sa sûreté, ils le conduisent jusqu'à Romundaboda [3]. Les Nériciens lui font traverser leur pays et le suivent jusqu'à Uphoga Bro [4]. Là, il trouve les habitants du Westmanland, et il se rend avec eux à Östensbro [5], où il est reçu par les Uplandais, qui l'accompagneront jusqu'à Upsala. Quand il a ainsi terminé la tournée prescrite (*eriksgata*), la loi le considère comme roi reconnu par les Suédois du haut pays, par les habitants de Sudermanie, par les Goths, la population de Gothland et par tous les Smålandais. »

« *Chapitre* 3. — Alors il peut demander son couronnement, dans l'église d'Upsala, des mains de l'archevêque et des évêques, et dès ce moment il a le droit de porter la couronne. Il possède en outre Upsala-Öde, inflige des amendes sur le district où s'est commis un crime dont on n'a pu découvrir l'auteur (*dulgadråp*); il jouit aussi du droit d'aubaine (*dana arf*). C'est alors qu'il peut donner des commandements à ses serviteurs. S'il devient bon roi, Dieu le bénit par une longue vie. »

L'ancienne *Loi des Visigoths* ne parle que des Suédois du haut pays et des Goths, mais elle nous indique plus explicitement de quelle manière le nouvel élu est reçu dans la province : « Les Suédois ont droit d'élire et même de déposer un roi, dit-elle. Il partira du haut pays, venant avec des otages, et se rendra en Ostrogothie ; puis il fera partir ses envoyés pour *Aldra Götha ting* [6]. » Le sénéchal doit désigner des otages, deux de la partie méridionale, et deux de la partie septentrionale; il doit, en outre, faire accompagner le roi par quatre

[1] Holveden est la chaîne de montagnes boisées qui séparent l'Ostrogothie du Småland. Les Smålandais recevaient probablement le roi à Hester, relais de poste sur la côte la plus septentrionale du lac Sommen.

[2] Rivière qui tombe dans le lac Wettern à Jönköping.

[3] Dans la forêt de Tiweden ; elle est aujourd'hui nommée Bodarne. Au milieu de ce bois on voyait autrefois un couvent catholique.

[4] La rivière d'Opåga, aussi nommée d'Arboga, aux limites de l'est de la forêt de Kaglan.

[5] Sagån, rivière qui coule par Nyquam, frontière de l'Upland et du Westmanland.

[6] C'était le ting des Visigoths.

hommes du pays : ils se rendent ensemble à Junebäck. Les otages de l'Ostrogothie doivent les suivre pour attester que la marche a eu lieu dans l'ordre prescrit par la loi. Alors l'Aldra Götha ting doit être convoqué pour recevoir le souverain. En arrivant au ting, il doit jurer de respecter les lois. Le sénéchal et tous ceux qu'il fait appeler le proclament roi. Celui-ci fait grâce à trois condamnés, pourvu qu'ils ne se soient pas rendus coupables d'actions infâmes. Autrefois on observait si scrupuleusement la loi, que le roi était obligé de se soumettre à ses moindres formalités. Lorsque Ragwald (Knaphöfde) arriva au ting des Visigoths sans avoir reçu les otages exigés par la loi, ils le tuèrent pour avoir manqué au respect qu'il leur devait à tous. Comme cet événement est antérieur à Érik le Saint, on ne doit attacher aucun prix à l'opinion de ceux qui ont voulu dater de ce prince l'usage de la tournée des rois dans le royaume (*eriksgata*), quoiqu'on dise qu'il fit la sienne sur les chemins royaux [1].

Cet itinéraire des rois a cela d'important pour nous qu'il nous fait connaître l'étendue du royaume à cette époque, étendue qui resta invariable, quoique le nombre des provinces qui concouraient à l'élection eût augmenté. La *Loi d'Upland* borne le droit d'élection aux pays du peuple, mais cette élection pour être valide devait être confirmée par les autres provinces à mesure que ce roi faisait sa tournée dans ses États. Ce fut ce droit de décider les élections des rois, que les Suédois du haut pays avaient hérité des temps idolâtres, qui devint l'occasion de tant de discordes, et fit verser tant de sang après l'introduction du christianisme. Ce droit fut confirmé dans la *Loi d'Upland*; mais la puissance des grands l'avait rendu presque illusoire; du reste il devint bientôt le partage des autres provinces. Dans la *Loi de Sudermanie*, confirmée en 1327, il est dit que tout le sénat de Suède doit concourir avec les pays du peuple à l'élection du roi; mais à l'époque où la *Loi d'Upland* fut revisée, les sénéchaux faisaient déjà partie du sénat, et l'usage érigé en loi du pays par le roi Magnus Ériksson en 1347 relativement à la coopération des sénéchaux et des députés des différentes provinces à l'élection, existait déjà lorsque ce roi fut élu en 1319 [2]. Dans la *Loi de Sudermanie* le nombre des séné-

[1] Voyez la *Légende d'Érik le Saint.* — On parle d'une semblable tournée usitée chez les anciens Francs et les Germains. (Voyez Grimm, *Deutsche Rechts Alterthumer*, page 237.)

[2] La disposition de la *Loi du pays*, de Magnus Ériksson, laquelle admet tous les

chaux se trouve augmenté de ceux du Wermland ; dans la *Loi du pays*, de ceux d'Öland et de la Finlande méridionale [1], et l'on y trouve des détails plus complets sur la manière dont on procédait à l'élection des rois. Elle avait lieu à Mora au lieu d'Upsala ; c'est à raison de cette circonstance que l'assemblée fut appelée *Mora-ting*. Les sénéchaux devaient s'y trouver, accompagnés chacun de douze hommes instruits et intelligents (*vittra och snälla*) élus dans les sénéchaussées par ceux qui possédaient des terres. La voix de ces députés et du sénéchal était censée celle de toute la province. Le sénéchal d'Upland donnait le premier sa voix, puis les autres, chacun à son rang. Ensuite le roi, la main sur la Bible et sur les reliques des saints, prêtait au peuple le serment prescrit par la loi, et, levant la main droite, il jurait de tenir fidèlement toutes les promesses qu'il avait faites à Dieu et au peuple, de n'y manquer en rien, d'aller plutôt au delà, et de donner au peuple toute son affection. Les sénéchaux et le peuple prêtaient serment au roi de la même manière tant pour eux-mêmes, jeunes et vieux, que pour la génération née ou à naître ; absents ou présents sont liés par ce serment : c'est ce qu'on appelait *jurer près de la pierre* ou *sur la pierre de Mora ;* et suivant une ancienne tradition, le roi, aussitôt après l'élection, était élevé sur la pierre [2]. Une fois élu, il devait, comme nous l'avons dit, faire sa tournée dans le royaume ou, selon l'expression de la *Loi du pays*, « faire à cheval, comme le soleil, le tour de son royaume. » Quand une loi générale eut remplacé les lois particulières du pays, la confirmation de ces dernières devenait inutile : le roi donnait et recevait dans sa tournée dans les provinces le serment prescrit tel qu'il avait été déjà

sénéchaux avec douze hommes instruits et intelligents (*vittra och snälla*) tirés de chaque province du privilége de l'élection au ting de Mora, remonte à 1319, si toutefois ce mode d'élection n'est pas plus ancien. Dans un manuscrit de la *Loi de Sudermanie* qui se trouve à la bibliothèque de Copenhague, la tournée des rois est plus amplement décrite que partout ailleurs. Les serments devaient être prêtés à Strengnas, à Linköping, à Iönköping, à Skara, à Örebro, à Westerås. On dit que le roi Magnus fit sa tournée en 1335. (Les rois étaient toujours à cheval dans ces tournées.)

[1] Quant au Norrland, il fut longtemps attaché à la sénéchaussée d'Upland, comme la Dalécarlie et le Westmanland étaient réunis sous un même sénéchal. La *Loi du pays* du roi Christophe ajoute que si le temps ou les circonstances ne permettent pas au roi de prêter serment à la Finlande ou de recevoir le sien, il se fera remplacer par le drots ou tout autre membre du sénat, assisté de l'évêque d'Abo.

[2] Comme les rois des Gaulois sur le pavois.

prêté, réciproquement à Mora-Sten. Quoique l'exercice du pouvoir fût limité d'abord par celui des grands, ensuite par l'influence des étrangers pendant l'union, l'ancienne constitution fédérative conserva son existence légale tant qu'il y eut une diète d'élection suédoise, et jusqu'aux jours de Gustave Wasa.

Si la loi consacrait ainsi l'ancienne liberté dans le droit public, on pouvait présumer qu'il serait d'autant moins facile de la faire sortir du droit privé d'où le premier était dérivé. Ainsi la tête de l'arbre est plus exposée à la violence de la tempête que sa racine. Le véritable appui, la force vitale de la constitution fédérative suédoise résidait dans le franc tenancier, homme libre, propriétaire de sa terre, responsable pour les siens devant la loi, ne reconnaissant entre le souverain et lui que des obligations réciproques librement consenties, respectant naturellement tout droit héréditaire [1] parce que sur ce droit reposait sa propre existence ; il était né libre et possesseur de sa terre allodiale, qui s'appelait pour cette raison *bien de naissance*, et qui ne pouvait, comme possession de famille, être divisée, aliénée ni vendue sans le consentement de cette même famille.

Le roi était soumis à la loi comme ses sujets : « Si le roi veut vendre une terre, il est obligé d'en prévenir ses parents comme le moindre des paysans, » dit la *loi d'Ostrogothie*, qui, dans des procès entre le roi et un paysan au sujet d'une propriété, accordait plus de valeur à la parole de celui-ci qu'à celle du premier, afin que le pouvoir ne pût porter atteinte à la propriété d'un franc tenancier. On était à cet égard si scrupuleux que lorsque des propriétés étaient engagées pour le payement d'une amende, les parents du père se réservaient la faculté de dégager la partie qui venait du père, et les parents de la mère la portion qui appartenait à la mère ; et l'Église, qui avait introduit l'usage des testaments, ne parvint jamais, malgré toute son influence, à faire valider les donations des mourants quand elles avaient pour objet des possessions héréditaires aliénées sans le consentement des héritiers. Ce n'était que dans le cas où la famille ne dégageait pas les biens héréditaires qu'on leur offrait [2] qu'ils pou-

[1] C'est pourquoi la *Loi du pays* confirme l'ancienne coutume de choisir de préférence les fils des rois pour leur succéder.

[2] On ne pouvait se rendre engagiste des terres patrimoniales qu'après qu'on les avait préalablement offertes aux parents du propriétaire : cet acte était regardé comme une vente conditionnelle ; mais on pouvait aliéner ce qu'on avait acquis

vaient être mis en vente, ou, selon l'expression de la *loi de Dalécarlie*, « la bourse alors était le franc tenancier. » L'exclusion des filles, de la succession, excepté dans le cas où elles n'auraient pas de frères, ou leur admission (d'après la loi nouvelle de succession de Birger-Iarl) à un partage qui leur attribuait le tiers de l'héritage, était un moyen de prévenir la division des terres patrimoniales. Aussi le fils aîné avait-il le droit d'indemniser ses frères pour leur portion [1]. La loi dit que la succession administrée en commun par les frères est préférable à la division. Cependant celui qui demandait le partage l'obtenait. La *loi d'Upland* favorisait le cadet en ce qu'elle lui laissait la faculté de choisir la partie la plus rapprochée du soleil, c'est-à-dire au sud et à l'est, car le partage de chaque territoire était en rapport avec la direction des points cardinaux, et était estimé suivant leur position relativement à ces mêmes points [2]. Jusqu'au treizième siècle, quoique la piraterie fût presque abolie, les paysans avaient conservé la coutume d'envoyer leurs fils tenter la fortune sur mer ou à la cour des seigneurs pour y acquérir des talents et un pécule [3].

La vie et l'honneur des citoyens étaient ainsi que leurs propriétés sous la garantie de la famille. On était si jaloux d'un nom sans tache et d'une bonne renommée, qu'après les fiançailles (acte regardé comme très-important par les familles qui se liaient de cette manière), si la jeune fille retirait sa promesse, elle était obligée de restituer les présents qu'elle avait reçus et de payer une amende de trois marcs, en faisant jurer par douze hommes qu'elle ne connaissait pas plus de défauts et de vices à son ancien prétendu et à sa famille, que quand il s'était présenté pour la demander en mariage. La même chose avait lieu si la rupture venait de l'homme, mais il ne pouvait réclamer ses

soi-même. Cependant, d'après le supplément de la *Loi de Westrogothie* (III, 108), on ne pouvait, même dans ce cas, disposer que d'un tiers. Par la suite ce droit fut étendu : comme on ne pouvait tester, on employait quelquefois un moyen détourné pour frustrer les héritiers légitimes ; on se rendait serf d'une autre personne qu'on investissait ainsi de la propriété des terres qu'on avait possédées. La *Loi de Birger* défend ces pratiques frauduleuses.

[1] *Loi d'Ostrogothie*, sect. 2.

[2] Les lois disent au sujet du partage des terres : « *Tomt är Tegs moder*, » ce qui signifie que les champs doivent être près de la maison. Mais le principe constitutif de tout partage légal, c'était de former pour chacun des copartageants, un lot composé de bon et de mauvais quand il s'agissait de champs, de prairies et de bois.

[3] *Lois d'Ostrogothie*, (Drapbalk.) sect. 5.

présents[1]. Les injures se payaient par le sang, et l'on voit dans la *Loi d'Upland* que parmi celles de ses dispositions qui étaient en vigueur dans les temps anciens[2], il en était une en vertu de laquelle celui qui disait à un autre *qu'il n'était pas le mari de sa femme*, *ou qu'il n'était pas homme de cœur*[3] devait se rencontrer avec l'offensé au point de réunion de trois chemins; faute par celui contre qui l'injure avait été prononcée de se présenter au rendez-vous, il y avait présomption que le fait imputé était vrai, et il ne pouvait jamais être admis à témoigner ou à prêter serment. Si au contraire le provocateur ne paraissait pas au lieu indiqué, il était publiquement déclaré infâme (*niding*)[4], et sur le lieu même du rendez-vous on plaçait quelque monument, quelque signe qui servît à rappeler le souvenir de sa lâcheté.

La vengeance du sang était un devoir sacré et un droit reconnu par la loi ; c'était la condition de l'héritage et même l'héritage le plus cher[5], car si le père était tué, le fils ne pouvait dans ces temps reculés entrer en possession de sa succession avant de l'avoir vengé ; toutefois pour empêcher la vengeance de s'éterniser, la loi avait introduit la réconciliation. Le meurtrier, s'il n'était pas pris *flagrante delicto*, devait faire la déclaration de son crime sous peine d'être traité comme assassin et infâme. Cette déclaration devait être faite par le coupable, avant l'arrivée de la nuit[6], sur le ting, où il pouvait se présenter après s'être muni d'un sauf-conduit. Là il pouvait offrir au plaignant une réparation en argent ; mais celui-ci pouvait être mis en demeure de poursuivre sa vengeance ou d'accepter l'amende, mais ce dernier cas était si rare que la *Loi de Gothland* fut obligée de déclarer honnête homme celui qui accepterait l'amende à la première proposition. Cependant le meurtrier était hors la loi, et ne jouissait d'aucune sûreté ; il devait éviter les contrées habitées pour se réfugier dans l'épaisseur des forêts ou dans les déserts : c'est pourquoi l'on disait de celui qui pouvait expier son crime par des amendes qu'il s'était acquitté *de la forêt*. Dans les anciens temps, le père, le fils,

[1] *Loi de Westmanland*, art. 6, sect. 4.
[2] « Af thöm gamblu laghum sum i hednum tima brukades. »
[3] « Mans make ockej man i bröstet. »
[4] On l'appelait *nidstång* (bâton d'infâme). (Voyez *Glossarium* par Ihre.)
[5] Cet héritage était nommé *vigarf*. (Voyez la *Loi de Helsingie*, art. B., sect. 16.)
[6] *Loi de Dalécarlie*, Manh. B., sect. 22.

le frère et les plus proches parents étaient obligés de partager la vie errante du coupable [1] ; ils ne jouissaient de quelque répit que dans certains lieux réservés et à certaines époques. Au fond, cette mise hors la loi était plutôt une mesure de sûreté qu'une peine pour l'accusé. Magnus Ladulås lui-même, ce roi sévère, dit en parlant de celui qui fuit la vengeance : « qu'il lui est permis de se cacher le mieux possible pour échapper à ses ennemis [2], » et même depuis la défense de porter habituellement des armes, « on avait laissé le droit d'être armé de pied en cap à celui qui voulait offrir une réparation pécuniaire [3]. » D'un autre côté, il est dit que le meurtrier ne peut être à l'abri des poursuites tant que l'héritier de la victime ne demande pas sa grâce, ou qu'il ne se trouve pas au nombre des trois à qui le roi l'accorde quand il parcourt le pays lors de son élection [4]. Le coupable ne pouvait pas même jouir du bénéfice de cette grâce s'il n'avait satisfait les héritiers par le payement des amendes. Le meurtre d'un vieillard qui ne pouvait se rendre au ting ou marcher sans béquilles, d'après les lois suédoises, était évalué au double, ainsi que celui d'une femme. Celui qui tuait dans l'intérieur de sa maison [5] un homme qui avait violé son domicile n'encourait aucune peine.

Primitivement la famille du meurtrier acquittait les amendes en argent, partie à l'héritier le plus proche (*arfvebot*), à qui appartenait la vengeance, partie à la famille (*ättarbot*) de la victime. Le coupable, avec douze hommes de sa famille, devait jurer qu'il se contenterait des mêmes amendes pour le même crime. Ce serment fut appelé le serment d'équité (*jämnad ed* [6]) et correspondait au serment de sûreté (*trygghetseden* [7]) que prononçait la partie adverse, et par lequel on promettait de renoncer à toute vengeance pour l'avenir. Le meurtrier payait, en outre, des amendes au roi et au district pour la rupture de la paix, ce qui prouve que cette réconciliation avait pour but le maintien de la paix commune. La part du district dans les amendes représentait celle du peuple : aussi dit-on qu'elle était payée

[1] *Loi de Gothland*, C. 13.
[2] Ordonnance de Stenninge, de 1285.
[3] Ordonnance du roi Magnus Eriksson, 1335.
[4] *Loi d'Ostrogothie*, Drap. B, sect. 5.
[5] « *Le coupable couchait sur ses actions*, » suivant l'expression de la loi (*a varkum sinum*), c'est-à-dire qu'il avait reçu la peine de son attentat.
[6] *Jamnader-Edh.* (Voyez la *Loi de Westrogothie.*)
[7] *Trygghder ed.* (Voyez la *Loi de Scanie*, V, 30.)

à tous les hommes. Elle se prélevait sans doute avant celle du roi, qui n'était exigible que dans le cas où le roi prononçait lui-même la sentence. Lorsque le pouvoir royal eut pris plus d'extension, l'amende envers la famille (*ättarbot*) fut supprimée [1], et les amendes furent partagées entre le roi, le district et le plaignant, pour qui on limita, par tous les moyens, le droit de se faire justice lui-même. Un meurtre commis sans nécessité était toujours puni de mort quand l'assassin était pris en flagrant délit; mais si le meurtrier se présentait devant le roi ou devant le juge qui devait en connaître, et qu'il confessât son crime, la *Loi du pays* de 1442 lui laissait la faculté de racheter son exil par des amendes. Cette loi permettait qu'on lui fît grâce si le plaignant y consentait et qu'il intercédât pour lui.

L'intervention des juges se substitua ainsi peu à peu à la justice que les parties se rendaient à elles-mêmes; aussi dans les anciens temps s'en rapportaient-elles habituellement au *jugement de Dieu :* c'est le nom qu'on donnait au combat singulier, en usage chez ces peuples [2]. Les prohibitions des papes prouvent que cette coutume était aussi pratiquée en Suède, quoiqu'il n'en soit pas fait mention dans la *Loi suédoise*, et que celle d'Upland ne fasse que l'indiquer comme une coutume païenne. *L'épreuve du fer chaud* était regardée comme un de ces jugements de Dieu. Birger-Iarl l'abolit, mais elle ne s'en perpétua pas moins jusqu'en 1320, d'après la *Loi de Helsingie.* Toutefois nulle preuve testimoniale ne fut aussi souvent employée que celle qui résultait du *serment*, et les expressions *se soumettre au serment* ou à *la loi* avaient autrefois la même signification. Le serment était souvent confirmé par un autre serment, et l'usage des *edgärdsmän* [3], si souvent employés dans les procès en Suède, prouve combien l'influence des amis et de la famille était en quelque sorte consacrée par la loi; car primitivement ces *edgärdsmän* étaient sans doute prêts à prendre les armes pour la défense de l'accusé ; mais ils abandonnèrent ce moyen violent, et l'appuyèrent de leur témoignage légal. Telles étaient en général les formes employées par la loi : le plaignant avait droit d'em-

[1] Cette amende fut maintenue dans les lois de Westrogothie, d'Ostrogothie et de Helsingie, jusqu'à son abolition définitive par l'ordonnance du roi Magnus Ëriksson, publiée à Skara en 1335.

[2] Tacite dit des anciens Germains : « *Deum adesse bellantibus credunt.* »

[3] C'était le nom des personnes qui affirmaient par serment la vérité d'un autre serment.

ployer la *preuve testimoniale* et l'accusé pouvait lui opposer son serment ou celui de ses *edgärdsmän*, ou les deux parties nommaient un jury composé de douze personnes, à qui elles avaient confiance et remettaient la décision de l'affaire.

Les juges étaient autrefois élus par le peuple[1]; mais c'était au roi, d'après la *Loi d'Upland*, à les investir de leurs fonctions. Suivant la *Loi du pays*, le roi nommait à la place de juge un des trois hommes que le district ou la province proposait[2]. Si les juges étaient toujours nécessaires pour la décision de toutes les affaires, le jury ne l'était pas toujours pour décider de la valeur des témoignages : c'est pourquoi le jury n'était d'abord formé que dans le cas où on le croyait nécessaire. Il était dans la nature des choses que son pouvoir s'accrût tous les jours; il était par sa composition à l'abri de la partialité qui signalait les *edgärdsmän*. Peu à peu le jury devint permanent[3]; les limites entre ses pouvoirs et ceux des juges s'effacèrent graduellement jusqu'au moment où il devint partie intégrante du tribunal. Encore aujourd'hui les douze paysans, qui dans toutes les campagnes en Suède assistent le juge du district et de la sénéchaussée dans leurs jugements, représentent la justice naturelle du tribunal, quoiqu'il soit nécessaire qu'il y ait unanimité dans leur verdict pour l'emporter sur l'opinion des juges : Car, est-il dit dans une allocution d'un juge aux jurés lorsqu'ils furent devenus permanents, tous les cas qui se présentent n'ont pû être prévus ni par conséquent déterminés par la loi; en l'absence de la loi écrite, nous devons recourir à la loi naturelle, que Dieu a gravée en nous : « *Dans ces cas difficiles*, dit la loi, » *laissez la décision aux jurés du district.* » Que votre conduite vous mérite donc la considération et le respect, et ne vous fasse pas soupçonner de légèreté[4]. »

L'influence du pouvoir public s'est insinuée aussi lentement dans l'exécution des arrêts que dans la législation. Dans les anciens temps, le plaignant avait le droit de saisir[5] lui-même les immeubles de l'accusé pour se payer des amendes auxquelles celui-ci avait été con-

[1] Tous les paysans doivent, avec l'aide de Dieu, élire le *sénéchal*. (*Loi de Westrogothie.*)

[2] Le juge du district (*härads höfding*); le juge de province (*lagman*, sénéchal).

[3] Voyez la *Loi du pays*, *Konungabalken*, sect. 35.

[4] Voyez la collection des manuscrits de Celse, n° 46, dans la bibliothèque d'Upsala.

[5] C'est ce qu'on appela *Nam*.

damné en vertu de la loi; mais il ne pouvait toucher à rien de ce qui était dans la maison de son adversaire, car à l'exception de celui qui était mis hors la loi, chacun jouissait de l'inviolabilité de son domicile. Pendant le règne du roi Canut Ėriksson, il était défendu de se faire ainsi justice à soi-même et de se payer de ses propres mains *(sjelfpantning)*. Mais lorsque la partie condamnée à une amende refusait de la payer, l'affaire était portée devant le roi, et l'on proclamait publiquement sur le ting le nom des personnes à qui était confié le soin de faire exécuter la sentence rendue plus tard, ou les jurés élus par les deux parties et qui avaient condamné l'accusé, ou douze autres hommes impartiaux désignés par le juge ou le délégué du roi. D'après la *Loi d'Ostrogothie*[1], qui nous a fait connaître cette transformation, il paraît que, même sous le règne de Canut Ėriksson, à la fin du douzième siècle, le roi ne prenait part qu'aux amendes qu'il avait prononcées lui-même dans les causes qu'on lui avait soumises pour déni de justice ; mais plus tard on en réserva toujours une part pour le roi, qu'il eût été ou non présent au jugement. Des plaintes en déni de justice donnèrent lieu à déférer aux tribunaux supérieurs les causes des tribunaux inférieurs, et l'appel d'un jugement du tribunal de district au sénéchal et au roi s'est présenté plus d'une fois sous le règne de Magnus Ladulås[2]. Plus tard, le roi ou son subdélégué fut obligé de tenir au moins une fois par an une cour de justice dans chaque province ; mais il n'était pas de rigueur que l'instruction d'une affaire eût été entamée par un tribunal inférieur pour qu'elle pût être jugée par un tribunal supérieur. Rien n'empêchait les plaideurs de s'adresser de suite à un de ces derniers s'il s'en trouvait sur le ting[3]; et malgré l'ordonnance de Sten Sture l'aîné, de 1491[4], portant que nul ne pouvait soumettre sa plainte au roi ou au régent sans l'avoir préalablement présentée au juge de district, au sénéchal ou au magistrat, cette marche judiciaire ne fut pas longtemps suivie.

La loi était une loi d'hommes libres; être compris dans la loi des paysans signifiait participer aux droits et à la liberté du peuple. Les

[1] *Ræfsta*, B., sect. 3.
[2] *Diplomatarium svec.*, tome I, page 591.
[3] Il y avait deux sortes de *ting* où se rendaient les arrêts du roi : le *Konungens räfst* était le *ting* ordinaire; le *Ratters Ting*, *ting* extraordinaier.
[4] *Loi d'Ostrogothie*, Drap. B, sect. 3.

paysans ou les personnes qui possédaient des propriétés foncières (*boande män*) et qui avaient un domicile à défendre, pouvaient seuls porter plainte aux tings ; les personnes en service (*löska män*, *lego-drängar*) n'y étaient pas admises. Chaque pays avait une place où se tenait le ting (*tings ställe*). Primitivement ces assemblées avaient lieu en plein air, et cet usage se maintint jusqu'au seizième siècle [1]. Les membres d'un district devaient se soutenir mutuellement. La *Loi d'Ostrogothie* imposait au district l'obligation de faire une collecte en faveur de ceux qui avaient été ruinés par le feu, et d'entretenir une chaussée pour les hommes et pour le roi, ou un grand chemin et des ponts.

Lorsque des actes de violence ou des assassinats accompagnés de vol (*rän*) se manifestaient par des gémissements ou des cris : « Au secours (*äkallan*) ! » on en portait l'avertissement en toute hâte de village en village, de hameau en hameau. La nouvelle se transmettait au moyen d'une petite branche de bois (*kafle*) sur laquelle on faisait un certain nombre d'incisions dans l'ordre convenu d'avance ; on réclamait ainsi l'assistance de tous ceux qui demeuraient dans le voisinage [2]. C'est l'emploi de ce moyen que Magnus Ladulås conseilla aux paysans qui souffriraient des vexations de ceux qui viendraient se loger chez eux à main armée (*wäldgästa*). Le morceau de bois (*bud-kafle*) qui parcourait le pays dans le cas d'une invasion (on allumait aussi des feux dans les endroits attaqués) était brûlé par un bout et portait à l'autre un cordon, emblème du sort réservé à celui qui aurait négligé de le faire circuler immédiatement ; il risquait d'être pendu ou de voir sa maison incendiée [3].

La peine capitale, d'après les anciennes lois, ne pouvait atteindre les hommes libres que s'ils se rendaient coupables de crimes qui portaient un caractère d'infamie. L'infâme était flétri du nom de *niding*. La loi qualifiait de *nidingswerk* (acte infâme, sacrilége) tous les crimes atroces commis avec perfidie. Ces crimes étaient le meurtre dans un lieu saint ou dans le temple, au ting ou dans l'habitation de

[1] Olaus Magnus, *De gentibus septentrionalibus* (lib. XIV, cap. 17).

[2] Ces avertissements furent appelés *budkafle*. Ce mot est composé de *bud* (*messager exprès*) et *kafle* (bûchette de bois) où l'on faisait quelques marques. Ce mot signifie aussi une nouvelle qu'on communique en toute hâte par des moyens extraordinaires.

[3] Olaus Petri (lib. VII, c. 4).

la victime ; celui d'un homme qui dormait ou qui n'était pas en état de se défendre ; celui de son propre maître, ou de celui avec lequel on partageait le boire et le manger ; celui d'une femme, « car la femme doit trouver sûreté lorsqu'elle sort pour ses affaires ou pour aller à la messe, même lorsqu'il y a guerre et combat à outrance entre les hommes, » dit la *Loi de Westrogothie* ; le meurtre accompagné de cruautés ou d'atrocités ; l'acte de porter les armes contre sa patrie, et celui de s'engager sur un vaisseau de guerre et de se faire pirate (cette dernière disposition prouve que le christianisme avait déjà adouci les mœurs). Aucun de ces crimes ne pouvait se racheter par des amendes. Ils étaient poursuivis d'autant plus sévèrement qu'ils étaient accompagnés de circonstances plus graves, de lâcheté et de perfidie : aussi le voleur était-il puni de mort ou de servitude. Les peines corporelles, telles que la fustigation, ne s'appliquaient qu'à l'esclave qui ne trouvait de garantie dans aucune loi : « Battre quelqu'un comme un serf, n'avoir pas plus de droits qu'une femme frappée de verges ou qu'une femme esclave de la maison, » sont des expressions usitées dans nos lois.

L'Église a, surtout puissamment contribué à adoucir les mœurs en, développant et en modifiant les idées sur le droit. Elle proscrivait la vengeance. Les jours de sabbat et ceux consacrés à des cérémonies religieuses furent regardés comme saints ; on les nommait la sainteté de Dieu (*Gudshelgd*) [1] ou la paix de Dieu (*Gudsfrid*) : ces derniers mots sont encore le premier compliment des paysans lorsqu'ils entrent dans une maison. D'autres époques de l'année, comme la saison des semailles et celle des récoltes, furent encore mises sous la sauvegarde des lois. Le vol dans un champ est mentionné dans les lois sous l'expression *briser la serrure de Dieu.* Ce fut à l'influence de l'Église que la femme dut l'amélioration de sa position, qu'elle entra dans le partage de la succession, et que la sœur participa comme son frère au bénéfice de l'hérédité. Mais si d'un côté les droits de la femme s'étendirent, de l'autre elle fut soumise à une responsabilité légale, de sorte que dans sa tournée, en 1335, Magnus Eriksson put ordonner que la femme fût punie comme l'homme , surtout lorsqu'il s'agit de la vie et de la mort. En même temps la servitude fut abolie, quoiqu'elle fût, selon toute apparence, plus douce en Suède que partout

[1] *Loi de Gothland*, c. 14.

ailleurs depuis l'époque la plus reculée [1]; aussi fut-elle abolie plus tôt que dans d'autres pays. Déjà la *Loi d'Upland* défendait de vendre un chrétien; les affranchissements étaient représentés par le clergé comme des œuvres plus utiles au salut de l'âme. Comme il y avait encombrement d'affaires dans les tribunaux des évêques, où l'on jugeait, suivant les formes du droit, alors en usage, toutes celles qui n'étaient pas d'une nature purement spirituelle, ce fut une nouvelle cause de progrès dans la législation.

C'est aussi, en grande partie, à l'Église qu'on doit l'abolition des *jugements de Dieu*, la suppression progressive des abus de l'edgärdsmän [2] et l'introduction de l'accusateur public; aussi les sections de l'Église, dans les lois des provinces, sont-elles très-instructives en ce qui touche la marche des procès. Ce furent incontestablement des ecclésiastiques zélés qui confièrent au papier ce qui était relatif aux droits de l'Église. Il passa longtemps avant que l'on reconnût la nécessité de ce moyen pour répandre et conserver les lois. L'usage qui imposait aux sénéchaux l'obligation de lire tous les ans la loi coutumière au peuple assemblé, (*legem consuetudinis*) est, d'après le témoignage de l'Église, plus ancien que les efforts des clercs pour les réunir et les écrire [3]. L'expression écrite était auparavant remplacée par des traditions; et les signes par des actes symboliques. Ainsi les contrats d'achats ou de vente devaient avoir lieu devant un ami et des témoins (*mæd vin on vitni*), c'est-à-dire en présence d'un homme probe, et de deux témoins choisis par les parties contractantes; la main donnée (*handtaget*) en leur présence était le

1 Si l'un des parents était libre, l'enfant l'était aussi, tandis qu'en France et en Allemagne, l'enfant né d'une femme en servitude partageait la condition de sa mère. Le proverbe allemand : « *Das kind folget der ärgern hand* » répond au proverbe français : « *En fait de mariage, le pire emporte le bon.* »

2 « Ferventis aquæ vel candentis ferri judicium, sive duellum, quod monomachia dicitur, catholica ecclesia, contra quemlibet etiam, nedum contrà episcopum, non admittit, » dit le pape Alexandre III dans une lettre aux évêques suédois. Le pape Honoré III, dans une lettre de l'année 1218, s'emporte contre l'abus de l'*edgärdsmän*, qui était aussi en usage parmi les ecclésiastiques : « Tendi contigit, quod quandoque ad purgationem suam sui similes criminosos adducunt ut eis debeant in similibus opportuno tempore respondere. » C'était donc au clergé qu'il appartenait de faire cesser cet abus : « Pestis contraria omni juri. » On ne devait choisir pour témoins que des hommes honorables.

3 Voyez la lettre d'Innocent III à l'archevêque d'Upsala du 10 mars 1206. (*Diplom. svec.*)

signal légal de la conclusion du marché [1]. L'abandon d'une terre vendue, donnée ou engagée se consommait par une tournée (*umfærd*), c'est-à-dire que l'acheteur et le vendeur, l'ancien propriétaire et celui qui entrait en possession, faisaient le tour des champs et des prairies, puis se rendaient à l'endroit où était la maison. Cette tournée rappelle celle par laquelle les rois prenaient possession de leur royaume. La propriété d'une terre était acquise à une personne quand le donateur ou le vendeur lui avait jeté sur la poitrine une motte de terre, etc. Cependant l'instruction, partage d'abord exclusif des ecclésiastiques, était devenue pour eux un moyen nouveau de se rendre indispensables. Ils remplissaient auprès des rois [2] l'emploi de chancelier; leur influence et celle qu'ils surent donner au droit canon et au droit romain sur les lois de Suède se fait reconnaître dans plusieurs circonstances. Mais les anciennes lois du royaume étaient si profondément enracinées dans les mœurs et l'esprit du peuple, qu'elles gardèrent leur caractère suédois aussi bien pour le fond que pour la forme. C'est pourquoi la *Loi du pays* défend au roi d'introduire aucun droit étranger à la charge des paysans.

En propageant et en étendant les idées sur la loi et l'autorité légale, l'Église travaillait pour le pouvoir temporel, qui, ici comme ailleurs, recevait du clergé des leçons de conduite. Bientôt la paix du roi [3] vint prendre place à côté de la paix de Dieu (*Gudsfriden*) peur mettre des bornes à la vengeance des particuliers. Comme dans les affaires de l'Église figuraient des procureurs fiscaux des évêques, on vit bientôt de pareils fonctionnaires au service du roi (*konungssoknare*); ils exerçaient les fonctions de ministère public dans les causes où se jugeaient les crimes contre les personnes, et après la publication des lois de sûreté (*edsöre*), toutes les infractions à ces lois furent déclarées attentats à la paix que le roi avait promise par serment à ses sujets. Après le code de l'Église (*Kyrkobalken*), qui traitait de ses droits, parut le code du roi (*Konungabalken*) [4], qui

[1] *Loi du pays*, Tjuf, B, c. 15.

[2] On ne trouve qu'une seule exception à cette coutume, c'est lorsque le sénateur Gustave Månsson fut nommé chancelier du roi Érik de Poméranie. (Voyez *Uggla, Svea Rikes Rädslängd.*)

[3] Ainsi fut nommée la paix générale, qui était ordonnée pendant les visites du roi dans les provinces.

[4] Il est aussi appelé *Edsöres Balk*. La *Loi du pays* fait une distinction entre le *Konungabalken* et l'*Edsöresbalken*.

définissait les droits du souverain. La *Loi d'Upland*, qui avait été revisée, fut le premier code qui reçut une sanction publique. Quoiqu'elle ne fût exécutoire que dans cette contrée, elle n'en servit pas moins de modèle dans les autres provinces, jusqu'à ce que, cinquante ans après, la première loi générale du pays fût confectionnée. Elle passa peu à peu dans l'usage[1], mais elle eût besoin d'être mûrie par une siècle entier avant de recevoir la confirmation royale.

Nous trouvons dans la prestation du serment royal (*edsöret*), serment imité par tous les principaux chefs du royaume, la preuve que la famille de Folkunga, qui l'introduisit, partageait son pouvoir avec les grands. Les nobles n'avaient pas le droit de rendre justice sur leurs terres, tandis que ce droit appartenait aux ecclésiastiques. Cependant la *gårdsrätt*[2] du roi (elle fut écrite pour la première fois en 1319, quoiqu'elle datât de beaucoup plus loin) était aussi pratiquée à la cour des grands. Chaque cour autrefois était guerrière; aussi, dans les actes de notre moyen âge, le mot de courtisan est-il synonyme de celui de guerrier, et après que l'équipement des cavaliers (*rust-tjensten*) eut été établi, cette dernière dénomination s'étendit au noble qui servait à cheval. Les lois seigneuriales, valables pour les serviteurs des grands, peuvent être regardées comme une espèce de code militaire; elles se distinguent de la loi commune du pays par la sévérité des peines corporelles, la prison au pain et à l'eau, le fouet, etc. Dans cette loi de tous les hommes (*Lagmanna*) comme elle fut jadis appelée, on ne trouve aucun privilége en faveur de la noblesse, à moins qu'on ne regarde comme tel l'amende qu'on devait à celui qui avait à son service un courtisan tombé sous les coups d'un meurtrier[3]. Au reste, les lois manifestent une certaine défiance contre ceux qui se trouvent dans une telle dépendance personnelle : on voit qu'aucun homme de service ne peut être choisi comme juré sans le consentement du juge du district et des paysans. Cette ordonnance fut modifiée : d'après la *Loi du pays*, les jurés du rättareting[4] devaient être pris moitié parmi les paysans, moitié parmi

[1] C'est-à-dire la *Loi du pays* de Magnus Érikssön, de l'an 1347; elle diffère peu de celle qui fut confirmée par le roi Christophe.

[2] Loi seigneuriale.

[3] Birger-Iarl doubla cette amende, qui fut appelée *tukkabot*, pour le meurtre d'un serviteur du roi.

[4] Assises pour juger les causes civiles.

les courtisans ; ils devaient toutefois être propriétaires, connus par leur probité, de sorte que les paysans et les parties ne pussent les récuser. Les autres ordonnances particulières ne font pas de grands changements à ces dispositions. Entre autres règlements, la convention de Kalmar (*Kalmarrecess*) renferme celle-ci : « Tout homme honorable, clerc ou laïque, est maître de celui qui cultive sa terre, excepté dans les affaires dont la loi attribue le jugement au roi seul. » Il n'est pas question ici de pouvoir arbitraire ni de distribution de justice, mais seulement du droit de percevoir la part du roi dans les amendes ; l'Église avait le même avantage, mais dans un sens plus large, sur les sujets de ses domaines. Comme les fiefs ne consistaient qu'en certaines dotations des revenus de la couronne, faites à ceux qui commandaient les provinces, il en résulta beaucoup d'abus; car si le pouvoir des grands n'est pas reconnu par la loi, l'histoire prouve qu'il était au-dessus d'elle, depuis surtout que les sénéchaux faisaient partie du conseil du roi ; que les affaires du royaume se décidaient dans les assemblées des seigneurs (*herredagar*) ; que les priviléges de la noblesse, qu'on pouvait acquérir par l'équipement des cavaliers, avaient fait perdre à l'ordre des francs tenanciers (*odalmän*) ses membres les plus riches, et que les autres étaient surchargés d'impôts ; depuis enfin que les bandes armées des grands parcouraient impunément le pays, et que les différends qui s'étaient élevés entre les frères de Birger-Iarl avaient pendant longtemps fait du royaume un vaste champ de bataille. On devait donc regarder comme une sorte de retour à l'ordre légal, l'engagement pris par les sénateurs, dans le traité [1] signé par eux à Skara en 1322, de soumettre leurs querelles à la décision de leurs pairs. Pendant plus de cent ans, la Suède fut soumise à ce régime fédératif, jusqu'à ce qu'Engelbrecht et les Sture relevassent les anciennes ligues des paysans contre celles des seigneurs, et rendirent ainsi au peuple son influence politique.

Car les villes, qui dans le reste de l'Europe formaient un contrepoids à la noblesse, étaient de peu d'importance en Suède. Dans l'intérieur du pays, où elles tiraient toute leur valeur des foires qui s'y tenaient ou de la résidence des évêques, il leur manquait beaucoup pour devenir florissantes. Wisby en Gothland, longtemps riche et puissante, était plutôt une colonie allemande qu'une ville suédoise :

[1] « Pactum confœderationis et concordiæ.

les bourgeois allemands étaient en si grand nombre dans les villes, que jusqu'en 1470, ils entrèrent pour moitié dans la magistrature. La loi de ville, imitée de celles des étrangers, se faisait peu sentir sur le pays et dans la législation. La plus ancienne est le droit de Björkö *(Bjœrkörätten)*, qui sous le règne de Magnus Èriksson, en 1319, fut remplacée par une plus explicite. Cependant Éricus Olaus dit que lorsque Magnus Èriksson fut appelé au trône, en 1319, les bourgeois étaient déjà appelés à assister à la diète d'élection ; et à l'époque de la convocation des états sous l'union, on voit paraître les évêques, les clercs, les nobles, les bourgeois et les paysans [1], qui devaient former la représentation des états, au lieu de l'ancienne représentation du peuple suédois par provinces, dont elle différait dans quelques parties.

Les premiers impôts en Suède n'étaient d'abord que des dons gratuits [2]. Ils avaient leur origine dans la coutume du peuple, de suivre annuellement le roi dans ses expéditions de guerre (*ledung*), de l'héberger et de le nourrir, lui et sa cour, lorsqu'il parcourait son royaume pour présider les tings ou visiter le pays [3]. D'accidentelles qu'étaient ces contributions, elles devinrent permanentes, et on continua de les payer même lorsque les rois ne quittaient pas leur résidence. De là la dénomination du *ledungslama* et de *tingslama* [4], appliquée à cette sorte de contributions, soit en temps de guerre, soit en temps de paix. On les retrouve sous d'autres appellations : *gengärd* était l'appellation générale des contributions destinées à l'entretien du roi et de sa cour, ou à celui des principaux employés, tant ecclésiastiques que laïques, lorsqu'ils étaient en voyage [5].

Les impôts se percevaient sur tous les hommes établis, de sorte que celui dont les semences et le bétail montaient à une certaine valeur, payait l'impôt intégral ; au-dessous de cette valeur, il était réduit à moitié [6]. Celui qui n'était pas propriétaire payait la contribution

[1] Surtout depuis le temps des Sture. On dit même que Sten Sture l'aîné invita, en 1470, le bas clergé à prendre part aux délibérations du pays. Les évêques et les prélats, avant cela, y étaient seuls admis.

[2] *Skattgiafir* (dons pour contributions), dans la *Saga d'Yglinga*.

[3] Voyez Heimskringla, *Saga de saint Olof*, c. 36.

[4] *Lama* semble signifier *empêchement*.

[5] Cet impôt s'appelait *impôts d'entrée* à l'arrivée du roi dans une province pendant sa tournée dans le royaume.

[6] *Loi de Westrogothie*, V.

personnelle. A vingt ans, on était soumis à toutes les contributions [1]. Elles étaient d'abord en partie personnelles ; on prélevait un impôt sur chaque individu (*chaque nez*) pour l'entretien des sacrifices, dans les premiers temps du paganisme. On voit dans le testament de Magnus Ladulås qu'on en payait un semblable (*næfgiald*) au roi; c'est probablement le même qui, dans la *Loi de Westrogothie* est désigné sous le nom de *allmänningsöre*, et dans les villes *allmännisgjäld* [2]. Parmi les revenus du roi, au treizième siècle, il est fait mention aussi d'un impôt forestier (*skogaskyld*), et comme il est prouvé que les rois eurent autrefois des forêts en propriété [3] et que la *Loi du pays* parle de leurs parcs, cette contribution était levée à leur bénéfice sur ceux qui les abattaient ou les cultivaient. La commune de chaque district avait les mêmes droits sur ceux qui formaient des établissements dans les bois communaux et en tirait certaines redevances dont la *Loi du pays* affecta à la fin le tiers au roi. Les terres n'étaient point cadastrées, quoique la division territoriale en Markland et en l'Oresland, etc., eût pu le faire présumer. La loi détermine les conditions requises pour être cultivateur d'une certaine étendue de terrain (*fullsuten bonde*). Tous ceux qui se trouvaient dans ces conditions étaient également imposés, sans augmentation pour ceux qui dépassaient la quantité déterminée, tandis qu'on admettait une réduction proportionnelle pour ceux qui n'y atteignaient pas. Il paraît qu'on mettait une grande importance à maintenir toujours au même chiffre le nombre des paysans propriétaires payant l'impôt intégral ; c'est pourquoi le roi Christian se plaint, dans l'ordonnance de l'année 1459, de ce que les paysans font l'acquisition d'une ou deux *hemmans*, ce qui diminue sensiblement les impôts et les revenus de la couronne. Il défendit aux paysans, avec l'assentiment du sénat, d'acquérir plus de terres contribuables que leurs moyens ne comportent, d'après le témoignage de douze hommes impartiaux. Les contrevenants devaient être condamnés, suivant la convention (*recess*) de Kalmar, à une amende de 40 marcs, et être appelés voleurs de la couronne. La même peine était prononcée contre un noble qui tentait de soustraire ainsi une terre à l'impôt dû à la couronne. D'un autre côté on mit des bornes à la division parcellaire des terres imposables.

[1] Voyez la *Loi d'Upland*.
[2] *Diplom. suec.*, tome I, page 507.
[3] Voyez la *Loi d'Ostrogothie*. (*Diplom. suec.*, tome I, page 273.)

Nous trouvons dans les lois plusieurs dispositions relatives aux obligations des cultivateurs (*landtbo*) qui tiennent des terres à ferme, et des propriétaires ; ces lois n'ont pas abandonné les pauvres à la dureté de leur sort : la *Loi d'Upland* ordonne de transporter le pauvre et l'estropié d'une bourgade à l'autre, et chaque paysan doit le nourrir et le loger pendant une nuit. En compensation, le paysan avait le droit de retenir sur la dîme la part du pauvre; car depuis que le prêtre prenait un tiers de la dîme, le reste était divisé en trois parts égales, affectées l'une à l'église de la paroisse, l'autre à l'évêque, et la troisième à l'entretien des hôpitaux et des pauvres, quoique cette dernière fût souvent détournée de sa destination, et ait fini par être employée à soutenir les chapitres et les étudiants.

La dîme, — et quel autre impôt pouvait lui être comparé? — la dîme fut introduite en Suède au treizième siècle ; mais ce ne fut pas sans une forte résistance. Le clergé, qui du reste ne payait aucun impôt, se créait par le moyen des dîmes, des dotations des âmes pieuses, et des fiefs donnés en investiture aux prélats, des revenus plus considérables que ceux mêmes de la couronne, sans compter ce qui passait à Rome par les légats du pape lorsqu'ils quittaient le pays, tantôt sous prétexte d'arracher la terre sainte aux mains des infidèles, tantôt comme prix de leurs indulgences ou pour d'autres objets.

« Les revenus d'Upsala-Öde, des domaines de la couronne et des contributions légales doivent suffire au roi, dit la *Loi du pays*, et il ne peut ni diminuer ces revenus pour ses successeurs, ni ajouter au fardeau qui pèse sur le peuple. » Il n'y a que quatre cas où il est permis de lever des impôts extraordinaires : 1° quand la guerre éclate (alors les hommes du pays doivent suivre le roi, mais jusqu'aux frontières du royaume seulement, on ne peut les contraindre de marcher au delà) ; 2° lorsque le roi marie un de ses enfants ; 3° à l'occasion de son couronnement et de sa tournée (*eriksgata*) ; 4° enfin lorsqu'il n'a pas les fonds nécessaires pour les réparations de ses maisons et d'Upsala-Öde. Dans ce dernier cas, l'évêque et le sénéchal, dans chaque province, avec six paysans et six hommes de cour, délibèrent entre eux pour déterminer « quel secours le peuple peut accorder au roi sans se mettre à la gêne. »

La tournée que faisaient les rois à leur avénement nous fait connaître l'ancienne étendue du royaume, qui comprenait la Suède proprement dite, la Gothie et le Småland. Le reste appartenait en partie

au Danemarck, comme les provinces méridionales, ou était occupé tantôt par la Suède, tantôt par la Norwége, comme le Wermland, ou n'était pas encore cultivé, comme la Dalécarlie et le Norrland. Quant à la délimitation des frontières pendant cette période du catholicisme, il faut remarquer que le Jemtland et le Herdjedalen se soumirent à la Norwége sous Inge le cadet, mais que l'archevêque d'Upsala ne perdit pas pour cela son autorité sur ces contrées, dans les affaires de l'Église; que trois grands hommes, Érik le Saint, Birger-Iarl et Torkel Knutsson amenèrent la réunion de la Finlande au royaume; que l'île de Gothland, sous le règne d'Albrecht, fut séparée de la Suède, et resta pendant deux cent cinquante ans sous une domination étrangère, et que Magnus Ériksson acquit et perdit la Scanie, le Halland et le Bleking.

Les conquêtes de l'agriculture n'étaient pas le moins importantes, et pendant le règne du dernier roi dont nous venons de citer le nom, elles s'étendirent sur le Norrland supérieur, au delà d'Umeå. C'est dans le moyen pays que se perpétua le plus longtemps l'état sauvage, là où plus tard s'élevèrent les districts des mines du royaume. Ainsi là la *Loi de Westrogothie*, qui fait l'énumération des églises du diocèse de Skara, n'en compte qu'une seule dans le Wermland oriental; ce pays était donc peu peuplé, tandis que dans les *Sagas des Rois* le récit de l'invasion du roi de Norwége en 1224, fait mention de *hemmans* et de bourgades qu'on voit encore aujourd'hui dans le Wermland occidental, qui était habité depuis longtemps. Le nom encore usité de district des mines de Skinskatteberg [1] prouve que les impôts furent longtemps acquittés en *peaux de bêtes*, comme ils l'étaient dans le Norrland supérieur, d'après la *Loi de Helsingie* [2].

Les plus anciens priviléges des mines leur furent accordés par Magnus Ériksson. La Gothie avait des forges dès le treizième siècle [3]. Des priviléges de 1340 et 1345, concédés aux mines de Norberg et de Néricie, font mention de pareilles usines dans la Suède moyenne; ceux de Kopparberg, près de Fahlun, datent de 1347; mais il en existe de plus anciens encore, et ce qui constate l'antiquité des travaux

[1] Textuellemet: « La montagne qui fournit ses contributions en peaux. »

[2] Dans le sud de la Helsingie, de l'Angermanie et du Madelped, les contributions s'acquittaient même en *toiles*, ce qui prouve que l'art de tisser est ancien dans ces contrées, où il est encore un moyen d'existence pour ses habitants.

[3] *Diplom. suec.*, tome I, page 268.

des mines, c'est qu'en 1268 une maison fut vendue au prix de onze *skeppunds* de cuivre [1]. Des lettres de Magnus Èriksson, de 1344, prouvent que les bourgeois de Hambourg ont acquis de bonne heure une part dans les mines de Kopparberg; elles leur en confirment l'entière propriété avec les revenus et les anciens priviléges qui y sont attachés [2]. En 1307, le roi Albrecht engagea aux comtes de Holstein les cent skeppunds qui revenaient annuellement à la couronne, des mines de Kopparberg. Les comtes les touchèrent longtemps sur place par leurs hommes d'affaires. On voit en même temps que l'intendant des mines et les maîtres ouvriers étaient Allemands [3]. Le nom de Garpenberg indique que les mines de cuivre ne furent exploitées que par des mineurs de cette nation, car *Garp* est le nom d'un Allemand, quoiqu'il signifie aussi un étourdi et un bavard. Le roi Érik de Poméranie accorda en 1413, à ceux qui voulaient s'établir en Ostrogothie et y travailler aux mines, les mêmes priviléges dont jouissaient les mineurs de Kopparberg en Dalécarlie, et prit sous sa protection le Jernberg (montagne de fer) en Wermland et confirma en 1420 les priviléges que la reine Marguerite avait donnés à Bitsberg et à Skinskatteberg. Ce fut sous le règne de Sten Sture l'aîné que furent découvertes les célèbres mines de Danemora; celle d'argent de Sala ne le fut que vers 1510, pendant la régence de Svante Sture [4]. Christian le Tyran y envoya cent mineurs finnois. Cependant les traditions attribuent une plus haute antiquité à celles de Tuna, de Wika et de Löfåsen, dans la Dalécarlie. Celles qu'on nomme mines de l'évêque (*biskoppsgrufvor*), dans différentes localités, prouvent que les clercs se sont aussi occupés de ce genre d'exploitation. Les principaux districts des mines étaient des asiles pour les criminels, à l'exception des traîtres, des assassins et des voleurs : c'est ce qu'on appelait la paix des mines (*bergsfred*).

Nous voyons dans les lois quelles espèces de semences le cultivateur confiait à la terre. La *Loi de Westrogothie* ordonne la dîme du froment, du seigle, de l'orge (*bjugg*) et de l'avoine. *Korn* (blé) était le nom générique, et la signification de *bjugg* (orge) semble indiquer

[1] Poids de trois cents livres.
[2] Voyez *Urkundliche Geschichte des Ursprungs des deutschen Hanse*, von J. M. Lappenberg, tome II, page 378.
[3] Langebek, *Des mines de Norwége*, pages 10, 96.
[4] L. c., pages 140, 143.

cette dernière espèce, qui mûrissait en moins de six semaines[1], comme la plus ancienne; aussi dans une lettre du pape à l'évêque de Strengnäs, de 1466, est-il question du froment et du seigle comme de grains nouvellement introduits, au delà de la forêt de Kolmården, sur lesquels on ne devait pas négliger de prélever la dîme[2]. Mais il paraît que l'évêque de Strengnäs était sans doute mieux instruit, puisque la *Loi de Sudermanie* de 1327, qui ordonne à l'évêque de se faire suivre de douze hommes et de quatorze chevaux pour assister à la bénédiction des nouvelles églises, prescrit, entre autres choses, de préparer pour l'arrivée de ce prélat un tonneau de pain de froment ou de seigle.

La *Loi d'Upland* de 1295 ordonne le prélèvement de la dîme sur le froment et le seigle. Cette dernière denrée était regardée comme la meilleure en Suède du temps d'Olaus Magnus. Le seigle était cultivé, dès les temps les plus reculés, sur l'emplacement des forêts brûlées; on le distinguait en seigle du printemps et seigle d'hiver; on ensemençait au commencement de mai, et quelquefois plus tard, et l'on moissonnait à la mi-août[3] : on s'aidait mutuellement dans ces travaux. C'était à la fête de la récolte que se décidaient les mariages qui devaient se faire dans le cours de l'année. L'abondance de la neige était pour le paysan un présage de fertilité. Il paraît que les hivers alors étaient plus longs, plus rigoureux; mais les chaleurs de l'été étaient aussi plus fortes; en général les saisons étaient plus régulières, plus prononcées.

La culture des arbres fruitiers fut introduite d'abord dans la Suède méridionale par les ecclésiastiques; mais il en est parlé dans les lois d'Upland et de Sudermanie, ainsi que des choux et de l'ail. Le lin, le chanvre, les pois, les navets, les haricots, le houblon étaient cul-

[1] Suivant Olaus Magnus.

[2] « Ex segetibus *tritico* et *siligine*, supra Kolmordiam novis et insolitis. » (Celse, *Bullarium*, page 201.)

[3] Olaus Magnus, lib. XIII, cap. 8 : « Semina in principio maji projecta, circà medium augusti mutuâ ope rurieularum colliguntur. » Dans le 3e chap. du même livre, on dit que le seigle d'hiver était semé (*ad occasum caniculæ*) à la fin de la canicule, c'est-à-dire à la fin du mois d'août. Le seigle du printemps ainsi que le froment, le blé et l'avoine se semaient (*in fini tauri*) vers le 11 mai (vieux style de Suède) et étaient recueillis (*in corde leonis*) vers le 6 août (vieux style de Suède). Il y a trois cents ans, les semailles se faisaient donc plus tard qu'aujourd'hui dans la moyenne Suède. Olaus Magnus dit (lib. XXII, c. 9) que les arbres prennent leurs feuilles à la fin du mois de mai.

tivés. On ajoutait du galé [1] au houblon dans la fabrication de la bière ; la double bière de mars (*mars ölet*) était la plus estimée. Les soins donnés généralement à la propagation des abeilles avaient sans doute pour but de fournir de la bougie aux églises, et surtout du miel pour l'hydromel, boisson des anciens Scandinaves : « Pour régaler l'évêque pendant ses voyages, dit la *Loi de Westrogothie*, il faut lui offrir de l'hydromel, ainsi qu'à tous ses clercs. » Au reste les bougies et les chandelles étaient un objet de luxe assez rare ; on n'était éclairé que par la flamme du foyer, ou par celle du flambeau que le batteur en grange emportait de grand matin, alors comme aujourd'hui, en allant à son travail. Dans les anciens temps, le blé était broyé dans des moulins à bras; le soin en était exclusivement confié aux femmes esclaves [2]. La *Loi d'Upland* fait mention de moulins à eau et à vent. Le pain se faisait, comme de nos jours, en galettes minces et dures qui pouvaient se conserver pendant plusieurs années. Le pain de Noël était plus épais, meilleur et tendre. Le sel était une denrée de première nécessité : on allait le chercher sur les côtes lointaines; c'est pour cela que Christian le Tyran tâcha de gagner la confiance des paysans en leur en faisant distribuer.

On ne peut pas dire que la Suède eût un commerce, quoique depuis longtemps il s'en fît un très-étendu à Gothland. Cette île fertile avait été de temps immémorial habitée par des Suédois; l'exubérance de la population détermina bientôt des émigrations. D'après le supplément de la *Loi de Gothland*, une partie de ces émigrés s'établit à Dagö, sur les côtes de l'Estonie ; les autres suivirent les rives de la Dwina et gagnèrent l'intérieur de la Russie, où l'empereur grec, dit-on, leur donna des terres. Les Gothlandais, qui avaient reconnu la suzeraineté du roi d'Upsala, embrassèrent le christianisme après la visite de saint Olof, et reconnurent l'autorité de l'évêque de Linköping dans les affaires spirituelles. Ils s'engagèrent à suivre le roi de Suède dans ses expéditions guerrières et à lui fournir sept vaisseaux, ou à lui en donner la valeur en argent. Le même supplément ajoute que dès le temps du paganisme, ils faisaient un grand commerce, et il est à croire que depuis la domination des Varaigues en Russie, les Gothlandais se servirent des relations de ces derniers avec leur ancienne

[1] Myrica Gale.
[2] Voyez la *Loi de Westrogthie* et le Chant du moulin (*Grotta saungur*) dans l'*Edda*.

patrie scandinave pour établir le commerce avec la Russie, mais nous n'en possédons pas de preuve authentique antérieure à la lettre de Grégoire IX à l'évêque de Linköping et à l'abbé des chartreux, dans l'île de Gothland, sous la date de 1229 et portant défense, en vertu de l'autorité de l'Église, aux habitants de cette île d'entretenir aucune relation commerciale avec les Russes, ennemis de la chrétienté; mais d'autres témoignages attestent que ce commerce remonte à une époque très-éloignée, et que les marchands allemands se sont établis de bonne heure dans l'île de Gothland. Les Gothlandais leur avaient probablement indiqué la route qu'ils devaient suivre pour le commerce avec la Russie. Dès le treizième siècle, le grand entrepôt du commerce de Gothland était Nowogorod, dont le plus ancien règlement de métiers (*skrå*) porte encore des traces de nominations dues à l'influence suédoise [1]. En 1229, la même année où le pape fit interdire par l'évêque de Linköping le commerce avec la Russie, les marchands de Wisby et de Riga firent dans l'île de Gothland, avec le grand-duc de Smolensk, un traité relatif au commerce de la Dwina, d'où les marchandises étaient transportées par terre jusqu'au Dniéper. On voit par ce traité que les Russes commerçaient avec les Lubeckois par l'intermédiaire de Gothland. Les marchands allemands devinrent si puissants dans cette île que, suivant des recherches récentes, la ligue connue sous le nom de *Hanse* fut préparée par l'union conclue à Wisby entre les négociants de différentes villes. Cette dernière éveilla même à cette époque la jalousie de Lubeck. Après l'invasion de Waldemar, roi de Danemarck, en 1361, la puissance de Wisby tomba pour ne se relever jamais. Bientôt l'île fut complétement soustraite à la souveraineté de la Suède, et Gothland, dont le droit maritime avait si longtemps fait loi dans l'Europe septentrionale, devint un repaire de pirates.

Tout commerce intérieur et extérieur en Suède se faisait par les Allemands. Les premiers priviléges dont les Lubeckois jouirent en Suède leur furent accordés par Birger-Iarl vers 1250, quoique Lubeck les fasse remonter à la fin du siècle précédent, au temps du roi Canut. Les mêmes libertés s'étendaient aux villes de Hambourg, de Riga, de Rostock, de Wismar, de Stralsund et à toutes les villes hanséatiques. Leurs voyageurs de commerce [2] eurent la faculté de s'éta-

[1] Voyez Sartorius, tome II, page 16. — [2] Dans les priviléges de Birger-Iarl, ils sont nommés *sueni* (commis). — (Sartorius, tome II, page 52.)

blir en Suède, d'y vivre sous la protection de la loi, d'y introduire leurs marchandises sans payer de droits d'entrée, de les faire transporter par terre, s'ils le trouvaient bon, de la Baltique à la mer du Nord, de vendre du sel dans l'intérieur et d'offrir leurs marchandises. Les effets de cette puissance commerciale se firent sentir par l'influence que les Allemands acquirent dans les villes de Suède, et la tyrannie qu'ils exercèrent à Stockholm pendant le règne du roi Albrecht. Sous celui de Christian Ier, on se plaignait que toutes les places dans la capitale étaient occupées par les Allemands, au point qu'il ne restait aux Suédois qu'à se faire bourreaux ou fossoyeurs [1]. Les Suédois n'ont jamais joui des droits réciproques que leur assuraient les traités avec les villes hanséatiques. On fit bien quelques tentatives pour mettre des bornes aux priviléges des Allemands, mais elles échouèrent faute de persévérance. Quand on réclama de Charles Knutsson le renouvellement de ces priviléges, on assure qu'il répondit que si les marchands des villes hanséatiques ne voulaient pas venir en Suède, ils pouvaient rester chez eux. Cependant l'ordonnance du sénat à Telge, en 1491, fait voir qu'on était loin du but qu'on s'était proposé. Il y est dit qu'après avoir parcouru les registres du royaume, on a reconnu les avantages que la Suède tirait de ce que les Allemands faisaient le commerce des villes et y achetaient les productions du pays, de sorte que les Suédois n'avaient pas besoin de les transporter au delà des frontières, ce qui occasionnait des différends et portait la richesse dans les villes danoises. Ce fut dans l'intérêt de ce commerce qu'on établit des foires libres de tout droit et qui duraient six semaines à Kalmar, à Söderköping, à Nylödöse, qui, avec Stockholm et Abo, étaient les principales villes où les Suédois et les étrangers pouvaient trafiquer comme ils l'entendaient. On attachait à cela d'autant plus d'importance que la douane était un des moyens le plus efficaces pour soutenir le taux de la monnaie.

L'usage de la monnaie fut introduit bien tard en Suède. Quand il n'y avait pas balance dans la valeur des marchandises échangées, la différence en plus était payée en morceaux d'or ou d'argent découpés en forme d'anneaux plus ou moins grands, tels qu'on en trouve encore d'enfouis dans la Suède. Le commerce et la piraterie firent circuler les métaux précieux et les monnaies étrangères dans le pays.

[1] Voyez les plaintes des Dalécarliens contre Christian Ier. (*Skand. Handl.*, t. V.)

Les petites pièces d'argent que nos anciens antiquaires attribuaient aux rois païens appartiennent toutes à une époque plus récente [1]. Dans les trésors que les fouilles ont fait découvrir il s'est trouvé, parmi de nombreuses monnaies étrangères, quelques pièces que plusieurs antiquaires modernes ont cru venir des premiers rois chrétiens de Suède, Olof Skötkonung et Anund Jacques, quoiqu'elles paraissent frappées par les Anglais. Il est certain qu'il y avait des monnaies suédoises en usage dans le royaume depuis les Folkunga. La *Loi d'Upland* parle d'*örtugs* [2] frappés, car les divisions monétaires étaient le marc, l'*ore* (il en fallait huit pour un marc), l'*örtug* (le tiers de l'*öre*), et de la menue monnaie (*penningar*), il en fallait seize en Gothie, et huit dans la Suède proprement dite pour un *örtug*, de sorte qu'une pièce de Suède équivalait à deux de Gothie. Sur la fin du catholicisme, on ne frappait que des *örtugs* et des *demi-örtugs*. Primitivement un marc monnayé valait un marc d'argent. Cette égalité dura peu, et vers le milieu du quinzième siècle, un marc d'argent valait huit marcs et demi de pièces monnayées. Pour rétablir l'équilibre, Magnus Eriksson décréta que tous les marchands qui feraient entrer dans le pays des épiceries pour une valeur de quarante marcs seraient tenus d'en déposer un en argent à la Monnaie, où il leur en serait rendu quatre et demi monnayés. On peut voir par le *Livre des pensées* de la ville de Kalmar, de 1384, que toutes les marchandises d'une valeur de plus de dix marcs, à l'exception du blé et des comestibles [3], étaient soumises à un pareil droit d'entrée. En 1476, il fallut abolir l'usage où étaient les préposés des douanes de recevoir de la bière double au lieu d'argent [4].

Les paysans échangeaient leurs marchandises. Depuis longtemps les habitants du Norrland et de l'Ostrobothnie (Finnois) transportaient les produits de leurs troupeaux et de leur pêche à Stockholm et acceptaient en échange d'autres denrées de première nécessité; de même les mineurs vendaient mi-partie de leur fer et de leur cuivre pour du blé. Il y avait longtemps aussi que les Helsingiens jouissaient du droit de colporter leurs produits de ville en ville par tout le royaume. Alors comme aujourd'hui ils fréquentaient surtout la foire

[1] Voyez Wilt., *Hist. och Ant.*, *Handlidgar*, tome XIII.
[2] *Ortug*, nom d'une ancienne monnaie suédoise.
[3] On en a conservé le manuscrit à la bibliothèque d'Upsala.
[4] Hadorph, *Supplement aux Chroniques rimées*, tome II, page 299.

d'Upsala [1]. Le trafic de porte-balles (*gårdfarihandel*) que faisaient les paysans des districts de Kind et de Mark (Westrogothie) avec des futailles, des coupes, etc., existait dès le moyen âge [2]. L'abus que firent quelques paysans de la permission de colporter les produits de leur sol et de leur industrie en vendant aussi des marchandises (*käpmanswaror*) donna lieu à la défense réservée dans le *recess* de Kalmar, en 1474. Olaus Magnus dit que de son temps on exportait tous les ans des chevaux suédois pour l'Allemagne : ils étaient de petite taille, mais vigoureux ; on les élevait en plein air, même pendant l'hiver, jusqu'à ce qu'ils eussent trois ans : « Les chevaux de Westrogothie, ajoute-t-il, étaient de meilleure race, propres surtout à la guerre ; aussi était-il défendu d'en exporter. » L'Öland se distinguait par ses chevaux ordinairement très-petits ; Gothland est renommé par ses moutons. Dans certains districts on employait les bœufs à l'agriculture et aux transports pendant l'hiver ; mais il paraît qu'on s'en servait peu, puisque Gustave Ier recommande de les appliquer à cette espèce de travaux. Plusieurs provinces, telles que le Småland, une partie de la Westrogothie, le Dalsland, le Wermland, la Dalécarlie et tout le Norrland tiraient de leurs troupeaux les principaux moyens d'existence. La chasse offrait une grande ressource par les peaux et les fourrures qu'elle produisait, et dont une grande partie passait à l'étranger; les peaux d'élan y étaient vendues par milliers, ainsi que le petit-gris, l'hermine et la martre.

La pêche, surtout celle du saumon et du stromling, était considérable dans le golfe de Bothnie. Des pêcheurs et des acheteurs venus de différents points se réunissaient à l'embouchure des grands fleuves du Norrland. Les habitations des pêcheurs ont été le noyau des villes ; elles étaient fréquentées annuellement par les marchands de Stockholm et d'autres villes de Suède et de Finlande [3]. A Torneå surtout on voyait accourir à l'époque de la Saint-Jean une foule d'étrangers, Russes, Norwégiens, etc. La pêche du hareng sur les côtes de Scanie était généralement faite pour le compte des villes hanséatiques ; à Bohuslän elle était peu importante dans les anciens temps, mais elle devint très-productive dans la dernière moitié du seizième siècle, à la même époque où cette industrie cessa d'être exploitée dans les eaux

[1] *Distings marknad* (foire de disting).
[2] Olaus Magnus, lib. XIII, c. 38.
[3] Charles Knutsson publia sur ces pêcheries une ordonnance appelée *Hamneskrå*.

de la Scanie. Parmi les établissements que le moyen âge a vus naître dans les villes, il faut compter celui des guildes (*gilden*)[1]. Dans les quatorzième et quinzième siècles, on en comptait plus de cent en Suède, non-seulement dans les villes, mais encore dans les campagnes : c'étaient d'abord des sociétés fondées sous l'invocation d'un saint ; les personnes des deux sexes y étaient admises en se soumettant à certains règlements, à certaines obligations ; des exercices de religion et des œuvres de charité se mêlaient aux repas qui réunissaient les confrères à des époques déterminées[2]. Les principales confréries avaient des maisons, et quelquefois des revenus considérables qui leur venaient de legs et de donations qui leur étaient faits principalement pour les œuvres pies et les messes offertes au ciel en faveur des âmes des donateurs décédés ; aussi ces sociétés comptaient toutes des ecclésiastiques dans leur sein. Les repas commençaient par des cérémonies religieuses et se terminaient par des hymnes à la louange des saints en l'honneur desquels on vidait les coupes. Les convives mangeaient ce qu'ils avaient apporté ou fait préparer, au plus deux ou trois plats ; pour la bière double, qui devait être dégustée et approuvée avant le festin (car blâmer la qualité de cette boisson pendant le repas, c'était s'exposer à l'amende), tous, frères et sœurs, se cotisaient pour l'acheter. La salle du festin était ornée de feuillage et de branches de sapin ; le plancher était jonché de feuilles, d'herbe et de fleurs, qui répandaient un agréable parfum ; de grands rameaux ombrageaient la porte. Les musiciens du gilde (*lekare*), guidés par l'organiste, faisaient entendre différentes mélodies pendant le repas. Il est fait mention de joueurs de flûte, de trompettes, de timbaliers, de tambours et de chanteurs au *convivium corporis Christi* de Stockholm. La confrérie avait à sa tête un doyen et des frères et sœurs de La Chaise (*Stolbröder*) ; ses statuts étaient appelés *skrå*[3], et quoique des princes et des seigneurs en fissent partie, les corps de métiers ont la même origine que ces guildes. Le principal but de ces associations était de veiller à la défense commune ; aussi voit-on qu'elles ont souvent vengé le meurtre de leurs membres, ou seulement les injustices exercées contre eux, et qu'elles se sont attribué pareillement le droit de juger

[1] Confrérie.

[2] Voyez Muhrberg dans Witterhets, *Hist. et Antiq. acad., Handlingar*, tome II, et Fant, *Dissertat. de conviviis sacris (suetice gilden) in Suecia.*

[3] Corps de métiers, corporation.

leurs membres, droit qui fut exercé avec l'autorisation du roi, même dans les affaires capitales, par les guildes les plus puissants, comme celui de Saint-Canut, en Scanie et en Danemarck.

La violence des temps et la férocité des esprits engendrèrent des crimes épouvantables, surtout chez ceux qui avaient le pouvoir. Nous avons dit à quels excès pouvait se porter impunément la vengeance des grands. La contagion du crime gagna l'Église elle-même : l'évêque Olof Gunarsson mourut empoisonné dans le synode tenu à Westerås en 1461, pour s'être élevé avec force contre les excès du clergé[1]. Les religieux dans leurs couvents, dont le nombre à la fin s'élevait à soixante, étaient loin de donner l'exemple d'une vie régulière : c'est pour cela que sainte Brigitte, dans son ardeur de réforme, compare ces couvents à des lieux infâmes, et cependant ceux qui s'établirent d'après les règles qu'elle avait posées ne tardèrent pas à mériter le même reproche. Les documents qui nous restent prouvent que les désordres scandaleux des moines et des nonnes dans les couvents de sainte Brigitte occasionnèrent des recours à Rome et au concile de Bâle sans qu'il fût possible de les faire disparaître[2]. Le sénat, en 1491, dit, de l'ordre des chartreux nouvellement établi dans le royaume, qu'il espère que son exemple et son intercession à la mère de Dieu entraîneront les frères des autres ordres religieux à réformer leurs mœurs, et à suivre leur règle mieux qu'ils ne l'avaient fait jusqu'alors.

Il n'y a presque rien à dire des sciences et des arts. De tout temps le Nord eut le privilége d'avoir des âmes d'élite qui se sentirent attirées des ténèbres de la terre vers cette lumière que le paganisme regardait déjà comme un monde supérieur. Sainte Brigitte est l'apôtre de la Suède catholique, comme Suedenborg peut être considéré dans les temps modernes comme l'apôtre de la Suède protestante : tous deux, distingués par des mœurs pures et une intelligence supérieure, eurent des révélations et des visions qui peuvent tenir une place remarquable dans l'histoire de l'âme humaine. Nous nous contenterons de dire que leur comparaison nous montre que la substance immatérielle a revêtu l'enveloppe, la forme et le caractère des différentes époques : elle se fait entendre chez ces natures privilégiées comme un retentissement de leur propre cœur confondu avec les révélations et

[1] *Diarium Vadstenense* (*Script. rerum svecic.*, liv. I, page 178).

[2] *Appendix* V du *Diarium Vadstenense* (qui traite des mœurs du couvent de Sainte-Brigitte, à Dantzig). (*Script. rerum svecic.*, tome I.)

les préjugés qui les entourent. Les révélations de sainte Brigitte, révoquées en doute par le concile de Bâle, n'ont pas été rejetées par l'église de Rome, qui l'a canonisée en 1361[1].

Le savoir s'était réfugié dans le clergé. C'était un fait exceptionnel que l'apparition hors de son sein d'hommes tels que Charles Ulfsson (Sparre) que la *Chronique rimée* cite comme versé dans sept arts savants et dans la jurisprudence, et Érik Trolle, renommé pour l'étendue de ses connaissances. La nouvelle université d'Upsala n'a aucun nom célèbre ou connu à montrer, si ce n'est celui d'Éricus Olaus, professeur de théologie, qui écrivit avec quelques détails la première histoire de sa patrie, depuis les temps les plus anciens jusqu'à 1464. Dans les écoles des couvents et des cathédrales, la jeunesse qui se destinait à l'état ecclésiastique recevait l'instruction convenable ; les enfants des nobles y venaient aussi commencer leurs études jusqu'à ce qu'ils allassent compléter leur éducation dans la cour des rois ou des grands. L'art de l'imprimerie fut connu de bonne heure en Suède : le premier livre qui y fut imprimé date de 1483[2]. Ce nouvel art fut encouragé par Ingeborg Tott, épouse de Sten Sture l'aîné ; elle fit publier des ouvrages à ses propres frais, et forma une bibliothèque dans le couvent des chartreux de Mariefred[3], fondé par son mari. Wadstena possédait une imprimerie qui fut détruite par un incendie en 1495. Malheureusement on manquait de papier ; on y suppléait par des tablettes et par des écorces de bouleau. Des traditions populaires rappellent encore d'anciens jugements écrits sur l'écorce de cet arbre.

Le peuple était irréprochable en ce qui concernait le respect à la

[1] Brigitte était fille du sénéchal d'Upland, Birger-Pehrsson, seigneur du Finsta, de la même famille qui plus tard fut connue sous le nom de Brahe. Elle épousa le sénéchal de Néricie, Ulf Gudmarsson, à qui elle donna huit enfants, dont une fille, Catherine, fut aussi canonisée. Brigitte, âgée de 70 ans, mourut à Rome en 1373. Son fils Israël fut sur le point de monter sur le trône après Magnus Ériksson. Les règles qu'elle posa pour sa communauté furent confirmées par le pape en 1370, et le premier couvent fut fondé à Wadstena. Ses révélations furent écrites par ses confesseurs. Elle a elle-même composé des prières ; c'est le seul livre suédois qui ait été traduit en arabe. Les oraisons de sainte Brigitte en arabe et en italien furent imprimées à Rome en 1677.

[2] « *Dialogus creaturarum optimi moralizatus.* » Et à la fin : « *Impressus per Johannem Snel artis impressoriæ magistrum, in Stockholm inceptus et humere Dei finitus est anno Domini MCCCCLXXXIII, mensis decembris in vigilia Thomæ.* »

[3] La bibliothèque d'Upsala possède des livres de cette époque intitulés : *Frowe Ingeborg quondam uxor Sten Sture.*

vieillesse et la sainteté du mariage, ces deux bases de toute morale chez une nation; les circonstances le rendaient souvent turbulent et dur, surtout vers les frontières; il était généralement attaché à ses anciennes mœurs. Les habitants des campagnes ont conservé dans leurs noces les usages qu'ils avaient il y a trois cents ans, et dont Olaus Magnus nous fait un tableau si intéressant; celui d'éclairer les noces aux flambeaux est le seul qui soit tombé en désuétude. La couronne ornait jadis comme aujourd'hui la fiancée, qui montait sans tache à l'autel; cette couronne ainsi que le voile tombant et la riche ceinture étaient les ornements ordinaires des filles des grands. Un javelot faisait partie de la dot de la fiancée dans les maisons des nobles; le jour des noces, on le jetait par la fenêtre. Nous ne savons si c'était pour montrer que les femmes devaient prendre part à la défense de la maison; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles y ont été obligées à certaines époques du moyen âge. Les femmes du district de Värend dans le Småland, ont encore les mêmes droits que leurs frères dans l'héritage paternel, et elles ont conservé longtemps à leurs noces des distinctions militaires, qui rappelaient la résistance qu'elles avaient opposée à une invasion étrangère en l'absence de leurs maris [1].

Parmi les usages anciens qui ne sont pas encore entièrement abolis, nous pouvons compter la course des chars, qui avait lieu à la sortie de l'église le lendemain de Noël (le premier qui arrivait chez lui était aussi le premier qui devait engranger sa récolte [2]); les feux du soir de la Sainte-Valbourg (1er mai) dans plusieurs localités; les grands mâts qu'on plantait en guise de mai et autour desquels on dansait le soir de la Saint-Jean; les jeux guerriers de la jeunesse sur les *tumulus*. Cette dernière coutume existait encore dans les provinces il y a cinquante ans. Le luxe des vêtements et l'abondance de la table distinguaient les grands, quoiqu'ils ne connussent pas une infinité de commodités qui rendent aujourd'hui la vie plus douce. Souvent les fenêtres, même dans les maisons des nobles, étaient pratiquées dans le toit [3], et les châssis, au lieu de vitres, étaient garnis de toile gou-

[1] La tradition fixe cet exploit aux temps du paganisme, quoiqu'il soit probablement postérieur.

[2] On faisait ce jour-là, avant la réforme, des prières pour les récoltes. Dans les temps antérieurs au christianisme, on faisait des sacrifices au milieu de l'hiver pour obtenir une bonne année; mais ces sacrifices avaient lieu au mois de février et correspondaient à la Chandeleur des chrétiens.

[3] En 1494, le chevalier Hans Akesson fut tué par une flèche tombée par la fenêtre de sa propre maison. (*Diar. Wadst.*)

dronnée ou de parchemin. La rareté des vitres leur donnait une telle valeur que les Danois, du temps de Christian Ier, emportèrent celles du château de Stockholm. L'éducation était austère et guerrière. On rapporte que l'enfant devait gagner son déjeuner en plantant une flèche dans un but donné [1]; quand il était jugé digne de porter les armes *(waraktig)*, il recevait son dernier soufflet avec exhortation de ne plus souffrir cet outrage [2]. Les habitants de la Gothie et de la Finlande étaient regardés comme les meilleurs archers. La hache de combat et le javelot étaient les principales armes des Suédois. Le paysan ne sortait jamais sans elles pour être en état de se défendre contre les animaux féroces, surtout contre les loups, que leur hardiesse, habitant des contrées isolées et sauvages, rendait plus redoutables; il portait ses armes quand il se rendait à l'église, qu'il ne visitait que deux ou trois fois par an [3]; ces armes étaient déposées dans le vestibule de l'église, qui porte encore le nom de *wapenhufet* (la maison, la chambre des armes). Quelques superstitions, quelques fragments de prières latines incohérentes marquent encore chez les paysans la trace du catholicisme. Ils ont hérité du paganisme la croyance aux êtres surnaturels, à moins qu'on admette que cette foule de sagas, qui la reproduit sans cesse, naît des entretiens avec une nature sauvage et imposante au milieu de la solitude des montagnes.

Nous n'oublierons pas de citer comme traits principaux de l'ancienne religion du Nord un attachement raisonnable à la vie et un ardent amour pour la liberté. Ce dernier sentiment est vivace chez les Suédois; il a fait face à tous leurs malheurs, et même en présence de l'oppression étrangère, il les a soutenus par l'espérance d'un meilleur avenir.

[1] « Ut non panis pueris exhibeatur nisi sagitta prius tetigerint metam. Reperiuntur itaque pueri vix XII annos egressi tanta peritia sagittandi instructi, ut jussi telo trajicere caput, pectus, pedesque minimarum avium, a longe positarum, infaillibiliter tangunt. » (Olaus Magnus, lib. XV, c. 1.)

[2] Stjernhök (*De jure Suionum vetusto*) dit que cette cérémonie n'avait lieu que lorsque les fils des nobles étaient jugés dignes de porter les armes. Olaus Magnus rapporte (l. XIV, c. 9) que les jeunes gens recevaient ce soufflet *in sacramento confirmationis;* ainsi il leur était donné au retour de cette cérémonie religieuse si le récit est exact.

[3] Il en était encore ainsi à la fin du quinzième siècle, suivant Olaus Magnus, dans certains endroits du Wermland.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction 5

CHAPITRE PREMIER 11

LA SAGA DU NORD.

Temps anciens. — Sagas des migrations des peuples du Nord (*nordiska wandrings sagor*). — Saga de Dieu. — Sagas des rois. — Les Suéones et les Goths. — Les Waraigues et les Normands.

CHAPITRE II 44

DU PEUPLE ET DU PAYS DÈS LES TEMPS IDOLATRES.

Coup d'œil sur le pays et sur les progrès de sa culture. — Constitution et mœurs.

CHAPITRE III 94

LE CHRISTIANISME. — LES SUÉDOIS ET LES GOTHS SE DISPUTENT LA POSSESSION DU ROYAUME.

Conversion au christianisme. — Extinction de l'ancienne famille royale d'Upsala. — Stenkil et sa maison. — Les familles de Sverker et d'Érik.

CHAPITRE IV 129

LES FOLKUNGA.

Birger-Iarl et ses fils. — Le roi Birger et ses frères. — Magnus Ériksson avec ses fils.

CHAPITRE V 187

ROIS ÉTRANGERS. — L'UNION JUSQU'AUX STURE.

Albrecht de Mecklenbourg. — Marguerite et Érik de Poméranie. — Engelbrecht. — Christophe de Bavière. — Charles Knutsson et Christian d'Oldenbourg.

CHAPITRE VI. 186

LES STURE.

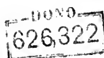
Sten Sture l'aîné. — Le roi Hans (Jean). — Svante Sture. — Sten Sture le Jeune et Christian le Tyran.

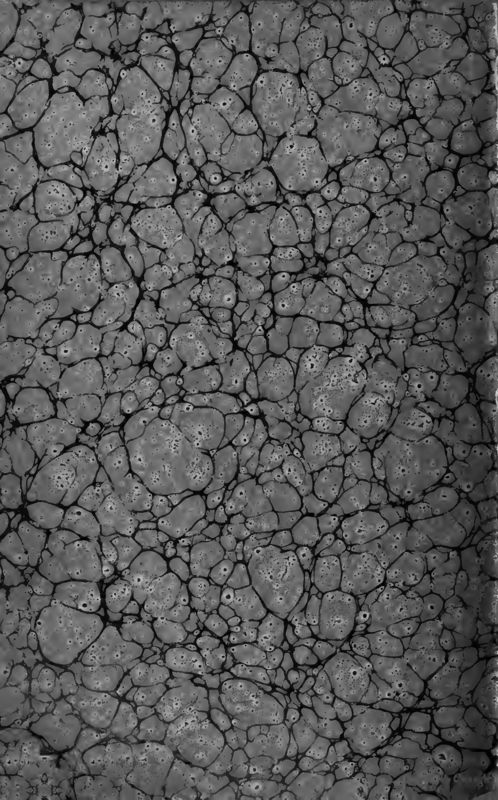
CHAPITRE VII. 209

LE PEUPLE ET LE PAYS DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DU CATHOLICISME.

Institutions fédératives de la Suède. — Le franc tenancier (*odalbonde*) — et ses priviléges. — Loi et jugement. — Pouvoir royal. — Église. — Noblesse. — Bourgeois. — Impôts. — Frontières du royaume. — Culture. — Mines. — Commerce. — Monnaie. — Mœurs.

FIN DE LA TABLE.






B.14.-.20
BNCF